ALICIA GARCIA GARCIA
ANTONIO TEJERA GASPAR

AUX ORIGINES DU PEUPLEMENT DES ÎLES CANARIES

Insurrections berbères contre Rome en Afrique du Nord

ⵉⵣⵓⵕⴰⵏ ⵏ ⵓⵎⴰⴷⴰⵏ ⵏ ⵜⴳⵣⵉⵔⵉⵏ ⵜⵉⴽⵏⴰⵔⵉⵢⵉⵏ

Traduction de l'espagnol
AHMED SABIR

المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية
ⵙⵉⵏⴰⴳ ⴰⴳⵍⴷⴰⵏ ⵏ ⵜⵓⵙⵙⵏⴰ ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵜ
NSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

AUX ORIGINES DU PEUPLEMENT DES ILES CANARIES

Insurrections berbères contre Rome en Afrique du Nord

ALICIA GARCÍA GARCÍA
ANTONIO TEJERA GASPAR

AUX ORIGINES DU PEUPLEMENT DES ÎLES CANARIES

Insurrections berbères contre Rome en Afrique du Nord

Hommage à JUAN ALVAREZ DELGADO

Traduction de l'espagnol
AHMED SABIR

Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe
Centre des Etudes Historiques et Environnementales

Série : Traductions N° : 57

Titre de l'édition originale :

BEREBERES CONTRA ROMA. Insurrecciones indígenas en el norte de África y el poblamiento de las Islas Canarias

© Alicia Gracía García / Antonio Tejera Gaspar

© Leca Group Cultural Innovation

Le Canarien Ediciones

Santa Cruz de Tenerife, Islas Canarias .2018

Traduction :

Ahmed SABIR

Couverture :

Hassan BAGRI

Image de la couverture

Musée et site archéologique La Cueva Pintada de Gáldar (Gran Canaria)

AUX ORIGINES DU PEUPLEMENT DES ÎLES CANARIES.
Insurrections berbères contre Rome en Afrique du Nord

© AHMED SABIR

© Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM) – Rabat, Maroc

Dépôt légal

2022MO2536

ISBN

978-99200-739-69-6

Imprimerie

Editions & Impressions Bouregreg - Rabat

Copyright

IRCAM

SOMMAIRE

NOTE LIMINAIRE 7
PROLOGUE 11
CHAPITRE I :
L'ORIGINE DES PREMIERS HABITANTS DES CANARIES 15
En quête de l'origine perdue 15
Une origine parmi les mythes 16
La Bible avait-elle eu raison … ? 18
L'Atlantide, qui n'a jamais existé 20
Des origines préhistoriques ancestrales 22
L'Egypte: une origine «d'illustre berceau» 24
Des Germaniques dans les îles Canaries 28
Ils étaient bien des africains … et ils venaient du Continent 30
Les langues berbères des anciennes populations canariennes 34
Les écritures anciennes: inscriptions libyco-berbères 39
La chronologie: un débat permanent 52
CHAPITRE II :
AFRIQUE CANARIES : UN VOISINAGE SI LOINTAIN !
La méconnaissance de la navigation parmi les anciens canariens . 65
CHAPITRE III :
LA DÉCOUVERTE DES ÎLES CANARIES DANS L'ANTIQUITÉ 75
CHAPITRE IV :
LE PEUPLEMENT DES ÎLES CANARIES. LES DÉPORTATIONS DES LIBYCO-BERBERES DE L'AFRIQUE ROMAINE 99
Les Îles Fortunées: un domaine de Juba II de Maurétanie 108
La déportation dans la jurisprudence romaine: «le chatiment insulaire» 112
Les sources au sujet des déportations de populations berbères dans les chroniques et histoires des Canaries 120
Les «langues coupées»: une légende ou une réalité historique ? 124
CHAPITRE V :
LES INSURRECTIONS DES BERBERES CONTRE ROME: LE CONTEXTE HISTORIQUE 129
Juba II et les tribus berbères du temps de l'empereur Auguste 129

Les débuts du conflit 139
Les insurrections berbères du temps de l'empereur Tibère 146
Le numide Tacfarinas et les révoltes des berbères dans Tacite. Son écho dans les textes des premiers textes historiques des Canaries 162
Les hostilités des tribus berbères durant le mandat de l'empereur Trajan. Le *limes* et le *fossatum Africae* 164
CHAPITRE VI :
TRIBUS BERBERES NORD-AFRICAINES AUX LES ÎLES CANARIES 171
VI.1. *CANARII* (CANARIOS). L'ÎLE DE GRANDE CANARIE 174
VI.2. MAJOS (MAXIES-MAXUES). L'ÎLE DE LANZAROTE 176
VI.3. ERBNIA (ABANNI). L'ÎLE DE FUERTEVENTURA..... 181
VI.4 CINITHI (CHINET). L'ÎLE DE TENERIFFE 182
VI.5. *GHMARA-GHOMARA* (GOMÈRES). L'ÎLE DE LA GOMERA. 185
VI.6. AUARITAS (BENAHOARE). L'ÎLE DE LA PALMA 187
VI.7. CAPRARIENSES (CAPRARIA). L'ÎLE D'EL HIERRO? 188
ANNEXE
ANNEXE DOCUMENTAIRE I..... 193
ANNEXE DOCUMENTAIRE II 201
BIBLIOGRAPHIE 207

NOTE LIMINAIRE

Ahmed Sabir - Hassan Bagri
Université Ibn Zohr – Agadir

Nous avons l'honneur et le privilège de proposer au public marocain, maghrébin et nord-africain et francophone en général, la version française d'un ouvrage passionnant qui a eu un écho retentissant dans les milieux universitaires aux Îles Canaries: *«Bereberes contra Roma. Insurrecciones indígenas en el norte de África y el poblamiento de las islas Canarias»* publié en 2018 par la philologue Alicia García García et l'archéologue Antonio Tejera Gaspar, professeurs à l'Université de la Laguna.

Cet ouvrage traite du problème des relations entre les Îles Canaries avant la conquête espagnole et l'Afrique du Nord, lequel a suscité historiquement parmi les chercheurs tantôt fascination, tantôt controverse, et a fait l'objet constant de profondes études et diverses conjectures. *Grosso modo,* il aborde l'interprétation controversée du processus de fréquentation et du peuplement des Îles Canaries, la question du rôle prépondérant des territoires maghrébins et sahariens dans la préhistoire de l'ensemble de l'archipel canarien sur laquelle il y a unanimité, et la présence aux îles de groupes berbéroparlants, du moins aux temps préhispaniques, résolument attestée par plusieurs arguments d'ordre archéologique, ethno-historique et paléo-linguistique.

Partis sur les traces de l'historien Juan Alvarez Delgado, Antonio Tejera et Alicia García présentent dans ce livre-hommage leur théorie de la colonisation de l'Archipel en analysant les données connues de toute évidence et qui confirment, de façon indéniable, l'origine nord-africaine des anciennes populations canariennes, comme l'avaient révélé, arguments à l'appui, il y a bien longtemps les historiens et chroniqueurs du XVIe siècle, Abreu Galindo et Leonardo Torriani. Ceux-ci avaient associé le peuplement des Îles Canaries à des groupes berbères déportés en guise de châtiment pour leurs affrontements réitérés au pouvoir de Rome sur leurs territoires de l'Afrique du Nord. Mais l'apport fondamental des auteurs de

cet ouvrage réside dans le fait qu'ils ont su organiser et donner davantage de cohérence à l'infinité de données disponibles et largement dispersées, dans le but ultime de relever et de systématiser les diverses hypothèses proposées pour expliquer le peuplement des Îles Canaries.

En publiant une version française de cet ouvrage, nous visons à redonner de l'actualité à la question de l'origine nord-africaine du peuplement de l'archipel canarien. Déjà en 1994, nous avons eu l'opportunité d'aborder ce problème à Agadir lors de l'organisation de la Première Rencontre Maroc - Canaries[1] avec la participation d'un groupe d'éminents enseignants-chercheurs des universités des Îles Canaries qui ont tenté, pour la première fois au Maroc, de faire un état des lieux de la recherche menée jusqu'à ce jour sur la question des relations entre les Îles Canaries et l'Afrique du Nord, mettant l'accent sur les problèmes méthodologiques et les interprétations divergentes qui caractérisent ces études d'anthropologie, d'archéologie, d'ethnohistoire et de linguistique diachronique. Cette rencontre, qui a été à l'origine de l'ouverture à l'Université Ibn Zohr d'Agadir d'une nouvelle orientation de recherche sur la thématique commune maroco-canarienne, a donné lieu par la suite à l'organisation d'une série de rencontres et de formations et à la publication d'articles et d'ouvrages[2]. Un jalon, et non des moindres, qui a marqué la recherche dans le cadre de cette nouvelle orientation est la publication d'une étude pionnière intitulée : *Las Canarias Prehispánicas y el Norte de África : El ejemplo de Marruecos. Paralelismos Lingüísticos y Culturales* (2001) où Ahmed Sabir analyse pour la première fois le degré avancé de similitude, d'affinité et/ou de parenté entre les canariens et les amazighs continentaux, à partir d'une

1 Le Colloque International : *Primer Encuentro Marruecos-Canarias* s'est tenu à Agadir du 6 au 8 novembre 1994, organisé conjointement par l'Université Ibn Zohr d'Agadir et l'Université de La Laguna, sous la coordination des professeurs **Antonio Tejera Gaspar et Hassan Bagri**, avec la participation de plus de 40 enseignants-chercheurs des universités des Îles Canaries et du Maroc. La publication des Actes de ce colloque par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Agadir a eu lieu en 2000 sous le titre : *Maroc-Îles Canaries : Regards croisés*. Série : Colloques et Séminaires.

2 Un exemple de cette dynamique de coopération et de recherche sur la thématique commune maroco-canarienne est l'ouverture à la Faculté des Lettres d'Agadir d'un programme de master conjoint **(2008-2010)** ***Interculturalismo atlántico : Marruecos-Canarias-Iberoamérica*** sous la direction des professeurs Hassan Bagri et José Antonio Samper Padilla en collaboration avec la Faculté de Philologie de l'Université de Las Palmas de Grande Canarie. Parmi les axes abordés, nous mentionnons à titre d'exemple : le contexte géo-historique de l'atlanticité, l'imaginaire atlantique, l'expression de l'identité atlantique, l'expansion de la culture atlantique, Canaries-Maroc: les traces d'une histoire commune, Maroc-Canaries: Parallélismes linguistiques et culturels, etc.

série de données culturelles et linguistiques de la région du Souss et du Draa d'un côté, et de l'archipel des Canaries d'un autre côté, le but étant d'apporter des compléments d'information, corriger des affirmations ou corroborer les hypothèses du chercheur autrichien Josef Dominik Wölfel dans son livre *Monumenta linguae canaria* entre autres.

Deux décennies après cette rencontre, nous revenons, par le biais de la présente traduction, sur la question des origines nord-africaines des premiers habitants des Îles Canaries, que nous soumettons à nouveau à réflexion et à discussion, dans une volonté claire et sans équivoque de divulgation et de participation au débat scientifique. Nous sommes profondément convaincus du rôle majeur que les chercheurs du continent africain, maghrébins et sahariens, pourraient jouer dans ce domaine, afin d'ouvrir de nouveaux horizons à l'étude et à la recherche qui permettront une connaissance plus approfondie et plus complète des cultures canariennes dont les racines sont ancrées et disséminées dans différentes régions du Maghreb, comme cela a été si bien démontré. A l'instar d'Antonio Tejera, nous pensons fermement que l'approfondissement dans le passé de l'Afrique du Nord sera la clé qui révélera de nombreuses inconnues dans un avenir proche et résoudra de nombreuses incertitudes qui planent toujours sur les premiers moments de cette histoire commune. Nous croyons également que la langue, la culture et l'histoire des Îles Canaries recèlent encore de nos jours divers éléments à même d'élucider certaines inconnues de l'Afrique du Nord.

Cette traduction est une invitation à remonter loin dans le temps, à tisser le fil de l'histoire de cette partie de l'Afrique, à explorer et à comprendre la mémoire du territoire des Îles Canaries, extension insulaire d'un vaste univers pan-amazigh, dans un esprit de découverte, d'interculturalité et de convivialité comme une attitude humaniste qui voit dans la pluralité des références culturelles une source de richesse et de compréhension mutuelle entre les individus et les communautés.

PROLOGUE

L'élaboration de cet ouvrage a pour précédent la gageure d'Antonio Tejera de faire connaître une série de textes manuscrits qui avaient été élaborés par Juan Alvarez Delgado au sujet de la découverte et du peuplement des Îles Canaries dans l'Antiquité[1]. Il s'agit de documents manuscrits qui étaient alors inédits, conservés dans le «*Fondo Juan Alvarez*» de la Bibliothèque de Guajara de l'Université de La Laguna, cédés à celle-ci par Doña Pilar Castro Farina et les héritiers de l'illustre professeur originaire de Güímar. Ces documents ont finalement été publiés par Alfredo Mederos Martín et Gabriel Escribano Cobo sous le titre *«Découverte, colonisation et premier peuplement des Îles Canaries*».[2]

Cet héritage documentaire se compose d'un grand nombre de données. Certaines sont suffisamment élaborées, alors que d'autres -la majorité - se présentent sous forme d'une série de simples notes avec lesquelles don Juan envisageait de rédiger un travail qui, à l'époque où il s'occupait du thème, était sans doute très novateur. Il était justement novateur non seulement parce que ces questions n'avaient jamais été traitées globalement, -et encore moins de la façon avec laquelle il les avait analysées-, mais surtout parce qu'au cours de la décennie des années soixante dix du XXème siècle, la recherche sur les cultures anciennes des îles Canaries suivait des chemins bien différents de ceux qu'il défendait lui-même. Á cette époque on faisait encore le lien entre le peuplement de l'Archipel Canarien et des gens relevant des cultures néolithiques et énéolithiques dont l'origine était associée à ses correspondants du proche continent africain. On situait le peuplement de l'archipel à des dates très anciennes, ce qui ne coïncide point avec les thèses qu'il avait récemment formulées pour expliquer la découverte des îles; mais surtout pour essayer de comprendre la

1 Antonio Tejera, un des auteurs du livre, tient à remercier vivement le Docteur Don José Manuel González, Professeur Titulaire de la Faculté de l'Economie de l'Université de La Laguna, proche parent du professeur Alvarez Delgado, qui s'est montré très intéressé pour faire connaître le travail de ce dernier, vis-à-vis duquel -bien que non édité par nous-mêmes- nous avons accompli d'une certaine manière notre engagement avec la publication de ce livre en hommage à celui qui fut pionnier dans les thèmes traités ici.

2 *Descubrimiento, colonización y primer poblamiento de las Islas Canarias* de Juan Álvarez Delgado (2014). Eds. Alfredo Mederos Martín et Gabriel Escribano Cobo, Ediciones Idea. Col. Thesaurus.

première arrivée des populations humaines aux Canaries dans l'antiquité. Contrairement à ses collègues, il associait ce fait, aux populations nord-africaines d'origine berbère, comme il l'a d'ailleurs avancé dans son travail publié au cours de la décennie des années soixante du XXème siècle.[1]

La genèse du livre a dû être très compliquée pour le professeur Alvarez Delgado en raison des thèmes qu'il prétendait y développer, de même que pour le manque de documentation nécessaire pour mener a bien le travail, et également parce que le peu d'ouvrages de référence disponibles durant ladite décennie était difficilement accessibles. Ces questions complexes se reflètent dans les nombreux prologues qu'il avait écrits, et dans lesquels il ne manquait point de manifester ses doutes chaque fois qu'il devait s'attaquer à un thème riche de ce genre de problèmes. L'ambiance intellectuelle ne lui était pas propice non plus afin d'avancer certaines idées qui allaient contre le courant des pensées de l'époque quant aux origines des cultures indigènes des Îles Canaries, notamment l'hypothèse qui défendait la manière, la date de la découverte et du peuplement de l'Archipel dans l'Antiquité.

Le tout premier des ces prologues date de l'année 1964; l'auteur y résume quelques aspects de ce que l'on vient de dire: *«Cet ouvrage est certes polémique, car il contredit les idées les plus courantes de nos historiens et chercheurs concernant la découverte des Canaries: la date du peuplement et l'origine des indigènes; de même que l'hypothèse selon laquelle les îles étaient habitées depuis le troisième millénaire avant Jésus Christ»*. Mais l'auteur avait déjà subi la surprise que ces théories et les données établies dans ce livre susciteront sûrement chez les lecteurs; et ce quand il exposait tout au long de dix ans les affirmations qu'il y développait.

L'auteur partageait également en fait les opinions courantes formulées dans les œuvres de Viera y Clavijo, Berthélot, Verneau et Chil quand il écrivait ses études sur «Las Afortunadas en Plinio» (1945)[2] «Teide» 1945[3] et «Sistema de numeración norteafricano» (1947)[4]. Ce n'est que vers l'année 1960 -quand il avait sérieusement commencé la comparaison linguistique

1 J. Alvarez Delgado (1977): «Leyenda erudita sobre la población de Canarias con africanos de lenguas cortadas», *Anuario de Estudios Atlánticos,* 23, pp. 51-81.

2 Juan Alvarez Delgado, (1945a): «Las Islas Afortunadas en Plinio», *Revista de Historia,* 69, pp 26-61.

3 Teide. Ensayo de Filología tinerfeña, La Laguna, (1945b).

4 *Sistema de numeración norteafricano* (1949): Instituto Antonio de Nebrija, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Manuales y anejos de *Emérita* VIII, 184 págs. Madrid.

Guanche-Berbère, en ayant découvert que le Guanche ne contenait pas d'éléments d'autres groupes de langues en dehors du libyque et du Berbère-, qu'il eut l'idée que les Guanches étaient venus de l'Afrique voisine, conduits par Juba au Ier siècle av. J.C.

Mais cette hypothèse dément l'opinion de ceux qui croyaient que les Canaries étaient peuplées depuis le néolithique, de même que ceux qui recherchaient en elles des vagues de populations et de cultures durant des siècles, et qui rêvaient des sémitismes linguistiques ou raciaux, ou encore des arrivées continues de phéniciens, de carthaginois et de grecs.

Il fallait donc mener des recherches, découvrir et élaborer avec soin toutes les données qui permettaient de tracer le chemin suivi pour la découverte, la colonisation et le peuplement des Îles Canaries. Il fallait notamment réunir l'ensemble des preuves de l'affirmation de cette hypothèse. Tout cela a été présenté dans ce livre que l'auteur met maintenant entre les mains de ses lecteurs, en tant que l'une des plus inattendues découvertes historiques des Canaries.[1]

Notre livre, comme on peut le constater lors de la lecture, a essayé de conserver le fond et les idées fondamentales exprimées par le Professeur Alvarez Delgado. Malgré sa réalisation avec une information et des perspectives différentes, nous avons constamment souhaité maintenir l'esprit que le Maître avait toujours défendu, parfois en utilisant aussi les outils qu'il avait élaborés lui-même.

Pour toutes ces raisons-là, nous avons voulu que ce livre soit le meilleur hommage que nous puissions rendre à celui qui a su défendre, dans la solitude et avec beaucoup de ferveur, une série d'hypothèses auxquelles la recherche scientifique a donné raison bien des années plus tard. Mais notre livre est également tributaire de la difficulté que continue à poser un thème qui est encore enveloppé dans une multitude de questionnements et de débats constants, et au sujet duquel nous essaierons d'apporter quelques suggestions, l'objectif n'étant autre que d'ouvrir de nouvelles voies pour avancer un peu plus dans cette recherche. Nous considérons que c'est à partir du contraste des hypothèses, des suggestions et des faits prouvés qu'on peut avancer doucement dans la résolution d'une question qui a préoccupé les chercheurs depuis plusieurs générations. Il est aussi presque certain qu'il continuera à les préoccuper dans le futur, car les faits

1 Alfredo Mederos Martín y Gabriel Escribano Cobo (2014), op. cit. pp. 255-260.

étudiés, ne pouvant être dûment prouvés par le moyen de la comparaison avec des preuves suffisantes, toute hypothèse, suggestion ou proposition peut avoir autant de force et de véracité pour celui qui la présente que de poids qu'il mettrait dans sa présentation et d'arguments pour la soutenir. Nous avons essayé, chaque fois que cela nous est possible, de proposer différentes alternatives du peu de données dont nous disposons, laissant la possibilité ouverte pour que le lecteur, à partir de ces présuppositions ou autres, puisse suivre le raisonnement exposé, ou opter pour un autre. En définitive, il s'agit d'arriver, ensemble, à une interaction sérieuse autour du sujet au plus haut, sérieux et rigoureux niveau possible du débat, ainsi qu'à la plus grande clarté sur ces problèmes. Et puisque dans cette question, comme dans tant d'autres, les opinions sont souvent divergentes, et parfois inconciliables, nous adoptons une expression du Professeur Álvarez Delgado quant il disait que dorénavant nous pouvons dire au lecteur qu'il est devant une polémique sûre et garantie.

Notre travail a deux particularités que le lecteur est appelé à connaître. Tout d'abord, il s'agit d'un livre dont le seul objectif est de mettre en relief, et à la fois d'actualiser dans la mesure du possible, l'un des nombreux problèmes qui ont fait l'objet de débats durant de longues années sur l'origine des populations pré-européennes des îles Canaries. Il cible également la façon dont ces populations ont pu atteindre l'Archipel, ainsi que la date de leur arrivée. Mais il vise aussi et surtout -et c'est là l'une des questions majeures qu'il va falloir approfondir dans le futur- la relation de cette première histoire des Canaries avec celle du continent africain d'où proviennent leurs premiers habitants. Autrement, nous serons incapables de comprendre dûment de nombreux aspects de la réalité culturelle de chacune des îles. Ce fait a été pour nous une référence constante qui, nous en sommes sûr, fera dans le futur l'objet de travaux de plus grande envergure, et qui seront susceptibles d'aider à enrichir ce que nous développons ici. L'autre question que le lecteur doit savoir, c'est que de nombreux thèmes traités dans le livre ont fait l'objet d'articles et de livres publiés par des auteurs qui, dans la plupart des cas, sont repris de façon résumée dans différents chapitres de cet ouvrage.

CHAPITRE I

L'ORIGINE DES PREMIERS HABITANTS DES CANARIES

En quête de l'origine perdue

Les premiers européens qui ont visité les Îles Canaries devaient avoir senti une grande surprise en se rendant compte que cet archipel atlantique était habité depuis très longtemps, même si on ne trouvait aucune allusion à ce fait dans les narrations des auteurs gréco-latins. Rien de cela ne se trouvait dans le premier texte connu au sujet de la découverte, selon la narration du naturaliste latin, Pline L'Ancien (siècle I apr. J.-C., 23-79), dans le livre VI (paragraphes 202-205 de son Histoire Naturelle,[1] ni dans d'autres auteurs gréco-latins qui nous ont informé dans différents textes au sujet de ce qui était connu sur ces îles. Á ceci s'ajouterait le fait que les populations de celles-ci n'avaient pas la peau noire, et encore moins qu'elles n'avaient pas un aspect et une couleur de peau semblable à celle des européens. Ce constat suggère sans doute une apparente contradiction avec ce qui était alors connu en rapport avec le mode et les caractéristiques de la distribution des habitants sur terre: cet archipel se positionnant à l'ouest de l'Afrique, dans une aire où, selon la tradition grecque, l'on s'attendait à ce qu'elle soit peuplée de gens de peau noire. Cette indication, de même que le fait que ces îles atlantiques soient les seules qui étaient habitées depuis l'antiquité, encouragea la recherche dans la voie d'une explication raisonnable de ce qui était encore très difficile à comprendre, et qui a sans doute contribué à ce que les interrogations sur l'origine des premiers habitants des Canaries aient généré une vive polémique pendant les cinq cent dernières années de son histoire. C'est ainsi que le problème des dates durant lesquelles le peuplement avait eu lieu, ainsi que la façon dont ces populations étaient arrivées sur l'Archipel, a fini par dépasser, du point de vue intérêt, n'importe laquelle des riches et diverses manifestations culturelles, sans lesquelles il est impossible de connaître le mode de vie des communautés qui habitaient ces sept îles atlantiques.

1 V. Bejarano, (Ed.) (1987): «Hispania Antigua en la Historia Natural», *Fontes Hispaniae Antiquae. Fasc*. VII, pp. 135-136.

Dans tous les cas, et si nous nous arrêtons un peu sur l'analyse de ces problèmes, nous comprendrons l'intérêt de l'étude de ces questions, sans doute essentielles en elles-mêmes, mais pas seulement, parce qu'à travers celle-ci il serait possible d'apporter des réponses à de nombreuses questions sur divers aspects en rapport avec les habitants primitifs. Par ailleurs, la détermination exacte de leurs origines nous aiderait certainement à mieux comprendre le contexte culturel et chronologique. Cela contribuerait à approfondir d'autres facettes du sujet pour mieux les connaître, et ce sans oublier, comme nous l'avons dit, la nécessité de prendre en considération d'autres aspects concernant leur organisation sociale, leurs systèmes politiques, leurs idées religieuses, ou toute autre aspect de leur vie.

Les interrogations sur la connaissance des habitants primitifs des Canaries, comme nous allons le voir, ne peuvent être expliquées en quelques lignes; raison pour laquelle nous allons essayer de les étaler tout au long des pages qui vont suivre, même si le débat fondamental est centré de façon presque générale sur leurs origines européenne ou africaine, les dates où avait lieu le peuplement des sept îles de l'archipel, et surtout la manière dont ces groupements humains, qui n'avaient aucune connaissance de la navigation, avaient réussi à rejoindre l'Archipel depuis les côtes de l'Afrique. Pour toutes ces raisons, le problème de l'origine a toujours prévalu du point de vue importance sur toute autre manifestation, et il a pu générer ainsi une grande polémique entre les chercheurs, au point que son intérêt a fini par s'imposer à l'étude plus que les autres thèmes cités plus haut.[1]

En quête des origines parmi les mythes

Les historiens du XVIII et XIXème siècles mettaient en rapport la connaissance des Îles avec la mythologie gréco-latine. C'est ainsi que cette perspective de recherche a fini par s'incorporer à la mémoire collective des canariens comme s'il s'agissait d'un fait propre à l'histoire de l'Archipel, tout en l'associant aux Jardins des Hespérides, refuge final des âmes des

1 Le lecteur peut trouver le développement d'une bonne part de ceux que nous présentons dans ce chapitre au sein du travail d'ensemble coordonné par José Farrujia de la Rosa (Ed.) (2015b): *Orígenes. Enfoques interdisciplinares sobre el poblamiento indígena de Canarias,* Santa Cruz de Tenerife-Las Palmas de Gran Canaria, Ediciones Idea, où il pourra trouver des travaux signés par Fernando Estévez González, A. José Farrujia de la Rosa, José María Lanzarote, Ignacio Reyes García et Javier Velasco Velásquez, lesquels enrichiront ce que nous ébauchons ici à titre introductif au noyau central du thème objet du présent libre. Voir également l'oeuvre de J. Farrujia de la Rosa (2015a): *Ab initio. Análisis historiográfico y arqueológico sobre el primitivo poblamiento de Canarias (1342-1969),* Santa Cruz de Tenerife, Ediciones Idea.

«*Bienheureux*»; ou encore avec les douces Fortunées que les romains avaient tout d'abord imaginées puis identifiées avec les îles réelles. Les historiens les avaient prises également pour le vestige de l'Atlantide, le continent où Platon avait recréé le paradigme de son monde idéal, hypothèse que Viera y Clavijo avait contribué à divulguer, convaincu que les canariens étaient des descendants de ce monde disparu décrit par le philosophe grec. Espinosa faisait justement allusion à cette idée dans le texte suivant, même s'il n'y cite pas directement le nom de l'Atlantide: «Il y a un autre auteur qui affirme qu'il fut un temps où la terre africaine était contigüe de ces îles, tout comme la Sicile l'était par rapport à l'Italie, et qu'avec le temps, les tempêtes et les déluges, elles se sont détachées et se sont éloignées l'une de l'autre; et ce fut ainsi que les groupes qui les habitaient, ignorant l'art de la navigation en mer, sont restés chacun dans son île, sans communication avec les voisins.»[1] Á cela s'ajoutait aussi la l'apparition ou non de l'île de Saint Borondon, mythe insulaire des croyances médiévales par excellence.[2]

Toutes ces idées, en fin de compte, ont contribué au fait que l'origine de la population paraissait mêlée à tout un ensemble de références mythiques, plutôt qu'avec des réalités historiques et géographiques en mesure de permettre de les comparer avec d'autres espaces historiques. Toutes ces questions sont aujourd'hui dépassées, puisqu'on ne peut lier les origines des populations insulaires à ce monde paradisiaque, ni à aucun lieu dans lequel on pourrait imaginer les exploits recréés des dieux, tel qu'il a été

1 Espinosa ([1594 [- 1980): *Del origen y milagros de la Santa Imagen de nuestra señora de Candelaria, que apareció en la isla de Tenerife*, con la descripción de esta isla. Ed. e introducción de A. Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, Editorial Goya.

2 Voir E. Benito Ruano (1988): «Teoría de la Atlántida y de San Borondón». In *Canarias y América. Gran Enciclopedia de España y América,* Ed. Espasa-Calpe/Argantonio, pp. 49-58 où il analyse ce problème en détail avec une riche bibliographie. Une étude et complément bibliographique exhaustif se trouve également dans *Noticias de la Isla de San Borondón* Edition Dolores Corbella Dias et Javier Medina López, San Cristóbal de La Laguna, Instituto de Estudios Canarios, 1997. Voir aussi A. Rumeu de Armas (1971): «Cristóbal Colón, cronista de las expediciones atlánticas.», *Anuario de Estudios Atlánticos*, N° 17, pp. 533-560. Le phénomène singulier de l'île de San Borondón est également examiné par Hernando Colón; et ce dans le contexte des recherches de Christophe Colomb quand on lui raconta certains prodiges et témoignages qui lui confirmaient la possible existence de territoires lointains au-delà de l'Atlantique: «De modo que, aunque resulte verdad que el dicho Angonio de Leme había visto alguna isla, creía el Almirante que no podía ser otra que alguna de las mencionadas, como se presume fueron aquellas denominadas de San Brandán …. Por esta razón y otras análogas puede ser que mucha gente de las islas del Hierro, de La Gomera y de los Azores, asegurasen que veían todos los años algunas islas a la parte del Poniente, lo tenían por certísimo, y personas honorables juraban ser así la verdad». Hernando Colón, *Historia del Almirante*, (1991), Chapitre IX, p.73.

suffisamment démontré par le biais des recherches menées dans divers travaux du Professeur Marco Martínez.[1]

Même si cela peut sembler paradoxal, ce furent les chroniqueurs-historiens, tel que Alonso de Espinosa, Leonardo Torriani, Gaspar Frutuoso ou Juan Abreu Galindo, qui expliquèrent d'une façon plus cohérente l'origine des habitants les îles Canaries dans l'Antiquité. Ils établirent un rapport avec leurs proches de l'Afrique du Nord que les grecs connaissaient sous le nom générique de libyens, et que les romains et les arabes désignaient par le nom de berbères. Ces deux ethnonymes désignaient un ensemble de peuples qui pratiquaient une série de manifestations culturelles certainement loin d'être homogènes, et qui habitaient ladite partie du continent avant sa Conquête par Rome. Ils partageaient tous la particularité qu'ils parlaient des langues apparentées au groupe linguistique chamito-berbère.

La Bible avait-elle eu raison … ?

Comme dans tant d'autres cultures de l'Humanité, le passé le plus ancien des cultures des Canaries a été également recherché dans la Bible, le livre sacré qui, lors d'autres phases de la connaissance historique, était considéré comme le pivot de l'autorité scientifique par excellence, et peut être la seule. En effet, c'est là qu'on pouvait trouver, parmi plusieurs explications, celle du lointain commencement de la vie sur terre, la genèse des différents peuples, ou n'importe quel autre aspect relatif au passé humain lointain. Ce fut, là aussi, la base à partir de laquelle on a essayé de connaître l'origine des canariens, car a travers les livres qui composent la Bible, il était possible de connaître également celui des différents groupes ethniques et

1 M. Martínez Hernández (1992a): «Canarias en la Antigüedad: mito y utopía». In *Historia de Canarias* (Coord. Morales Padrón), vol. I, Las Palmas de Gran Canaria: 21-40. (1992b): *Canarias en la mitología*. *Historia mítica del Archipiélago*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria. (1993): «Sobre el plural Islas Canarias en la Antigüedad», Strenae Anmanuelae Marrero Oblatae, La Laguna, vol. II, pp. 51-63 (1994): «La onomástica de las Islas Canarias de la Antigüedad a nuestros días», Actas del X Coloquio de Historia Canario-Americana (1992), vol. LII, Las Palmas de Gran Canaria, pp. 228-278. (1996): *Nuevos estudios de Historia Canaria. Las Islas Canarias desde la Antigüedad al Renacimiento. Nuevos aspectos,* Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria. (1998): «El mito de la *Isla Perdida* y su tradición en la historia, cartografía, literatura y arte», *Revista de filología de la Universidad de La Laguna,* 16, pp. 143-184. (1999): «Del mito a la realidad: el concepto *Makaron Nesoi* en Paltón, Aristóteles y Plutarco». In A. Pérez Jiménez, J. García López et Rosa Mª Aguilar (eds.), *Plutarco, Platón y Aristóteles. Actas del V Congreso Internacional de la IPS Madrid-Cuenca, Madrid. (2002): Las Islas Canarias en la Antigüedad Clásica. Mito, Historia e imaginario,* Santa Cruz de Tenerife. (2003): «Iuba II, rey de Canarias», *La provincia* el 18-XII-2003 et «Iuba II, primer rey histórico de Canarias», *La Opinión,* el 27-XII-2003.

leurs traditions qui, tout au long des siècles, occupaient les zones de la terre connues jusqu'alors.

Dans les premiers livres d'histoire des Canaries on trouvait cette même conception sur la base de laquelle furent expliquées les origines des anciens habitants de l'Archipel. C'est l'idée qui fut populaire, notamment au XIXème siècle, parce que bon nombre d'ethnies qui peuplaient les îles rappelaient d'autres qui figuraient dans les livres sacrés. Cela avait favorisé certaines explications spéculatives, dont l'une des plus éloquentes était le cas du nom de La Gomera, qu'Abreu Galindo[1] croyait être dérivé du patronyme Gomère l'un des fils de Cham et Japhet. Cette interprétation avait permis à Galindo d'expliquer les racines africaines à travers les descendants qui allaient se propager dans diverses parties du monde. Après une longue période de nomadisme ceux-ci étaient arrivés en Asie Mineure, région que notre auteur considérait comme un territoire appartenant à l'Afrique, et qui était habité dans le passé par les descendants de Cham. Plus tard, certains des fils de Gomère pourraient atteindre ce continent ; et de cette lignée dériveraient les africains qui seraient arrivés plus tard dans l'île de la Gomera, ce qui expliquerait très bien l'origine de ce nom et par la même celui de ses habitants.

Pour sa part, Leonardo Torriani fut également l'un des défenseurs de cette même idée. Il écrivait que dans le chapitre X de la Genèse, Moïse disait au sujet de la génération des fils de Noé -qui étaient nés avant le déluge-, que Japhet eut comme fils Gomère, Magog, Madai, Javan, Tubal, Masoch et Tiras; alors que Gomère eut Ashkenaz, Rifat, et Tergoma; Javan eut Elisée, Tarsis, Chittim et Dodanim. Ceux-ci répartirent les îles aux habitants dans toute la région et à chacun au sein de sa nation selon sa langue et sa famille. Dans son livre sur les Antiquités, Bérose Chaldéen prétend dans son livre sur les Antiquités que Japhet conduisit des colonies en Afrique, lesquelles, selon l'opinion commune des africains, furent les fils de Gomère, son premier-né; et ce fut pour cela que, de nos jours, de nombreux peuples d'Afrique se disent «gomères».[2]

---

1 J. de Abreu y Galindo ([1676] - 1977): *Historia de la conquista de las siete islas de Canarias,* Ed. Crítica con Introducción, notas e índice por Alejandro Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones, Capítulo V, I, 19: «Que pone de donde hayan venido los canarios». Abreu Galindo explique son origine africaine à travers les descendants qui s'étaient répandus dans différentes parties du monde. Au cours de leur nomadisme, certains, comme Gomer, étaient arrivés en Asie Mineure, considérée par l'auteur comme une région d'Afrique, qui se trouvait, quant à elle, habitée par les descendants de Cam.

2 Voir L. Torriani ([1597] - 1978), Chapitre IV: «Quiénes fueron los primeros habitantes de

Bérose dit aussi que dans la répartition que fit Noé des parties du territoire entre ses petits fils, Gogn et son père Sabe reçurent l'heureuse Arabie Sabe; Triton, la Libye; Cur, l'Ethiopie; Gétule, la Gétulie; et Japhet le vieux, l'Afrique Atlantique. Et puisque -selon Moïsés- les îles se trouvant dans les régions respectives de ces descendants leur correspondaient, ils reçurent également l'archipel Canarien qui se trouvait en face de l'Atlas dont La Gomera qui prit ainsi sans doute le nom de Gomère.

Nous sommes persuadés de cela -affirme l'auteur italien Torriani-, parce que Gomère donna son nom à tous les lieux où son grand père Noé avait envoyé les colonies formées par ses fils. La preuve c'est que quand Noé avait envoyé quelques uns des fils de Gomère, Gallo, en Asie dans les Indes Orientales, la ville qu'ils y avaient édifiée était appelée Comera. Ses habitants, de même, s'étaient appelés Comères, comme on peut lire dans Ptolémée et dans d'autres géographes; et ce même si on intervertissait le G et le C prononçant Comera au lieu de Gomera. De son côté, Bedis, ville de la côte méditerranéenne édifiée par les africains, était quant à elle appelée Vélez de la Gomera par les espagnols.

D'ailleurs, nous avons la preuve que l'ancien habitat de ces îles était établi par les descendants de Gomère, étant donné qu'ils vivaient dans des grottes bien travaillées, lesquelles étaient élaborées sous terre dans les montagnes et entretenues avec beaucoup de soin, raison pour laquelle on peut supposer qu'ils observaient la règle préconisée par Noé suite au déluge.

Ce fut sur la base de ces présuppositions, qui étaient citées non seulement par la majorité des premiers historiens des Canaries, mais aussi par d'autres du XIX siècle, que nos ancêtres comprenaient l'origine des populations des îles concernées. Ceci étant, même si les citations étymologiques bibliques, qui avaient autant de gloire dans le passé, n'ont plus désormais de crédibilité aujourd'hui. Il n'existe pas non plus d'argument solide pour les soutenir.

L'Atlantide, qui n'a jamais existé.

Sans aucun doute, le XVIIIème siècle est une référence incontournable pour comprendre bon nombre d'aspects de la culture des îles. Il l'était aussi pour bien connaître ses anciens habitants, notamment à travers

---

estas islas?», *Descripción e historia del reino de las Islas Canarias,* Introducción y notas de Alejandro Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones, pp.17-18.

l'œuvre du fameux tinerffin José de Viera y Clavijo, Noticias de la Historia General de las Islas de Canarias, lequel chercherait un illustre foyer à ses populations, selon l'expression bien dite de González Antón, sur laquelle notre historien fondait le mythe et la légende dans le but de construire une réalité historique. C'est ainsi qu'il essayait de trouver des ancêtres très lointains pour les indigènes de l'Archipel. Il les associait aux habitants inconnus de l'Atlantide, ce territoire avec lequel on liait la genèse des Canaries, croyant qu'ils avaient trouvé refuge dans ces îles de l'Atlantique, après avoir été sauvés du cataclysme qu'aurait subi ce mythique continent.

Il est utile de rappeler qu'au XIXème siècle les explications géographiques nécessaires à la compréhension de l'origine et la formation des îles n'étaient encore suffisamment définies ni argumentées, ce qui poussait à croire au phénomène de l'Atlantide, spécialement à propos de cet archipel. Cette interprétation avait servi d'argument au cours de plusieurs siècles pour expliquer l'origine et la genèse des îles et de leur population. Actuellement la recherche scientifique a montré de façon claire qu'on ne peut confirmer avec certitude et de manière évidente, ni du point de vue géologique, ni historique, que ces îles appartenaient à cette supposée Atlantide océanique. On ne peut non plus confirmer que ses anciens habitants étaient des descendants des fameux 'atlantes' qui la peupleraient. Cependant, cette idée persistait encore comme thème récurrent, et elle est par là même objet de recherche pour ceux qui n'avaient pas perdu l'enthousiasme de poursuivre cette course interminable derrière cette vieille et utopique thèse.[1]

---

1 Tejera (2001): «La prehistoria de Canarias a partir de Chil y Naranjo», *El Museo Canario,* Vol. LVI, p. 37-57. Ce mythe est fortement ancré dans l'imaginaire collectif, et il l'est tellement qu'il a été maintenu jusqu'à nos jours. Il a été cité par Platon dans deux de ses dialogues, le *Critias* ou *l'Atlantide* et *le Timeo*, dans lesquels on trouve des données faisant allusion à ce fabuleux continent et à sa destruction causée par un grand cataclysme qui l'avait fait disparaître au milieu de la mer. Ce fait, comme on le sait, a donné lieu à un passionnant débat, raison pour laquelle on a cherché ça et là pendant longtemps les lieux éventuels auxquels se réfère le mythe au sujet duquel ont été écrits des milliers de travaux sous forme d'articles et de livres. Parmi les différents endroits qu'on a voulu lier au continent disparu, et sans doute l'un qui n'est pas des moins importants, se trouvait l'Archipel. Comme nous avons vu, l'historien Viera y Clavijo, qui fut très critique à l'égard de ces prédécesseurs quant au positionnement du *Jardin des Hespérides* et autres mythes pareils, soutenait cependant que les premiers habitants de ces îles n'étaient autres que les descendants de ceux de l'Atlantide disparue de Platon. Un autre grand défenseur qui les considérait comme les restes du grand cataclysme fut Bory de Saint Vincent ([1803] - 1988) qui, au début du XIXème siècle, prenait cette histoire comme un vrai phénomène, et il nous en donna une carte de leur position géographique. Un autre historien canarien, Gregorio Gil y Naranjo, consacra une attention toute particulière à l'histoire des

Des origines préhistoriques ancestrales …

Depuis le XIXème siècle, la recherche sur l'origine des premiers habitants des Canaries était rattachée à trois étapes culturelles très anciennes. Cette perspective de recherche prétendait trouver dans les îles des étapes historiques distinctes de l'Humanité avec leurs parallèles dans cet Archipel; et ce en réunissant depuis les plus anciennes époques paléolithiques tous les témoignages qui permettraient de relier une supposée évolution culturelle associés à celles de la préhistoire européenne.

Parmi tous les chercheurs, Gregorio Chil y Naranjo, originaire de la Grande Canarie, était peut-être le plus représentatif de ce courant de recherche. Dans son étude sur la périodisation de la préhistoire des Canaries, il faisait référence à une étape paléolithique ou, comme il l'appelait, celle de la «piedra tajada». En effet, dans la Grande Canarie il trouvait de vagues indices qu'il croyait confondus avec d'autres relevant des périodes plus avancées, comme le néolithique, qui est sans doute l'étape la plus importante du développement humain, et dont on trouvait des manifestations de façon abondante dans l'Archipel. Il le reconnaît lui-même, et laisse entendre qu'il existait dans l'Archipel des Canaries les différentes étapes de la civilisation sans solution à la continuité, et qu'il était possible de suivre dans cette île, ayant comme référence une série d'instruments lithiques semblables à ceux qui étaient connus dans la préhistoire de l'Europe.[1]

De nombreuses manifestations culturelles des Îles Canaries lui ont été utiles pour définir le Néolithique, ou plus précisément la culture néolithique. En effet, il existe toute une série de traits caractéristiques associés à un groupe

---

Iles et de *l'Atlantide* dans deux de ses articles publiés dans la revue «*El Museo Canario* » correspondant aux années 1880 et 1881 (Chil y Naranjo, 1880-1881a, pp. 225-229; *Idem,* 1880-1881b, pp. 257-261), dans lesquels il s'exprime parfois de manière douteuse et sans prendre une position ferme; cependant, il dut prendre partie quant à ce thème dans son livre *Estudios históricos, climatológicos y patológicos de las Islas Canarias* (1876) dans lequel il prend catégoriquement la position adverse, considérant cela comme une légende, et laissant entendre que les Canaries étaient des îles d'origine volcanique, sans que les restes de ce fameux continent aient quoi que ce soit à voir avec sa genèse.

1 Tejera (2001): «La prehistoria de Canarias a partir de Chil y Naranjo», *El Museo Canario,* Vol. LVI, pp. 37-57. A. Tejera en A.A.V.V (2005): «Gregorio Gil y Naranjo, investigador excepcional y alma del Museo Canario». Dans la *Enciclopedia de Canarios ilustres,* Centro de la Cultura Popular Canarias. Marian Montesdeoca et Antonio Tjera Gaspar (2006): «La obra antropológica de Gregorio Gil y Naranjo», pp. 9-34. Dans *Los Guanches* de Gregorio Chil y Naranjo: *Estudios Históricos, Climatológicos y Patológicos de las Islas Canarias* /Libro II, segunda época- III et tome II, suite du libro III segunda época, II/ Artemisa Ediciones.

racial qu'on croyait très ancien puisque c'est ainsi qu'on considérait les types humains des îles qui ont été apparentés au gens de Cromagnon. C'est le cas de l'élevage en tant que base de subsistance, de même que l'habitat et l'enterrement dans des grottes, de la céramique faite à la main avec une prédominance des formes coniques, ou encore des ustensiles lithiques de morphologie peu définie. Il s'agissait donc d'un contexte propice pour associer certaines cultures des îles à d'autres plus anciennes et d'origines hétérogènes, lesquelles peuvent être africaines, méditerranéenne ou européenne. Si bien il est certain que ces phases archéologiques se trouvent aujourd'hui dépassées, on remarque qu'une bonne part de la bibliographie scientifique sur les anciens canariens, jusqu'aux années soixante dix du XXème siècle, se trouve encore imprégnée de ces idées, et notamment tout ce qui se rapporte à ce qui est appelé néolithisme des sociétés indigènes. Ont été partisans de cette idée des chercheurs qui travaillent aux Canaries, de même que ceux d'autres centres de recherche espagnols, comme ce fut le cas, entre autres, de José Pérez de Barradas. Celui-ci, tout comme certains auteurs de l'époque, était influencé par les courants théoriques de genre historico-culturel qui étaient soutenus par l'Ecole d'anthropologie du Cercle de Vienne. Le fondement de ses théories s'expliquait par les grandes avancées de la Culture qui partiraient d' «une série de foyers nucléaires qui naissent dans certains points singuliers, et à partir de là ils se propagent lentement vers d'autres de plus en plus éloignés du point de départ initial. C'est là le mécanisme par lequel les îles Canaries seraient entrées en contact avec l'un de ces Cercles Culturels de tradition euro-africaine, mais de manière plus singulière avec le substrat le plus ancien de ces cultures et de ce peuplement de l'époque néolithique qui remonterait au moins jusqu'à la moitié du IIIème millénaire av. J.-C.[1]

Cette hypothèse serait reprise, entre autres, par L. Pericot et M. Tarradell, qui la situeraient dans un contexte chronologique plus tardif, aux alentours du IIème millénaire, parmi des chronologies propres de l'Enéolithique péninsulaire. Pour sa part, L. Diego Cuscoy -dans son livre sur Los Guanches daté de 1968[2], et suivant l'hypothèse de Pérez de

1 R. González Antón y A. Tejera Gaspar (1986): «Interpretación histórico-cultural de la Arqueología del Archipiélago Canario», *Anuario de Estudios Atlánticos*, pp. 683-697. A. Tejera y R. González Antón (1985): «Relaciones culturales Mediterráneo-Atlántico entre el IV y el II mileno. Canarias: problemas de perduración y pervivencia», Las Palmas de Gran Canaria, *Congresos Nacionales.*

2 Diego Cuscoy (1986): *Los guanches, Vida y cultura del primitivo habitante de Tenerife.* Aula de Cultura. Cabildo de Tenerife.

Barradas sur une origine néolithique pour les peuplements de Teneriffe-, partageait aussi les hypothèses de ces derniers quant aux dates, tout en introduisant un élément correcteur à sa proposition sur le néolithisme de la culture guanche qu'il appela Supervivencias marginales; raison pour laquelle -sans l'exprimer de façon explicite- il rencontrait des difficultés à joindre ses origines avec les cultures continentales aussi anciennes. Il affirme que les difficultés de la datation de la Préhistoire de Ténériffe peuvent être comparées à un « terrain mouvant sur lequel se déplaçaient et continuent à le faire les chercheurs sur la préhistoire canarienne. »[1] Tels étaient ses propos quant à un commentaire en pied de page du livre de Juan Alvarez Delgado sur les inscriptions libyques des Canaries, et dans lequel l'auteur défendait une chronologie récente pour expliquer l'origine et le peuplement ancien de l'Archipel.[2] Cette hypothèse allait sans doute donner lieu à un débat scientifique, qui est toujours en cours, et qui, autrement dit, allait donner naissance à une dialectique entre ceux qui défendaient le peuplement très ancien des Îles, c'est-à-dire au néolithique, face à un autre plus récent, en rapport avec les berbères nord-africains, lequel ne peut en aucune façon être daté d'avant l'année 500 av. J.-C. soit la première moitié du premier millénaire de notre Ère.[3]

L'Egypte: une origine *«d'illustre berceau»*.

Une hypothèse qui a toujours été très attractive pour expliquer le berceau des anciennes cultures canarienne était celle qui supposait une origine égyptienne, l'un des foyers, les plus illustres sans doute, avec lequel on a voulu apparenter depuis très tôt l'origine des premiers habitants des Îles Canaries. Ce fut ainsi au point qu'il est encore possible de trouver des tentatives voilées de la part de ceux qui ont prétendu associer certaines 'manifestations' des insulaires canariens avec cette civilisation là, continuant ainsi à défendre une supposée 'origine énigmatique' de leurs premiers habitants. Ceci malgré le fait qu'il s'agit aujourd'hui d'un thème largement dépassé.

Le fondement essentiel de cette approche se basait sur l'existence des momies dans les îles de Ténériffe et de la Grande Canarie: une coutume funéraire qui semblait se marier parfaitement avec le rapprochement entre les deux cultures. En effet, cette importante donne fut utilisée comme une

1 Diego Cuscoy (1986), op. cit. p. 24.

2 J. Álvarez Delgado (1946): *Inscripciones líbicas de Canarias. Ensayo de interpretación,* La Laguna.

3 Tejera (1993): «La investigación prehistórica de Tenerife». In *Historia de Tenerife. Guanches y Conquistadores,* T.I. Cabildo de Tenerife, pp. 50-70.

évidence de son origine égyptienne sûre, malgré le fait que -comme il est évident- cette pratique était connue chez de nombreuses civilisations du Vieux et du Nouveau Monde; sans toutefois que ses racines soient expliquées par une telle provenance, même si les deux cultures ont leur foyer en Afrique: la canarienne enracinée chez ses ancêtres nord-africains, et l'égyptienne, le continent étant le terrain propre de ces rituels même si les contextes culturels, et notamment chronologiques, ne nous permettent point de définir de telles origines.

Certains chercheurs, dont le professeur Alvarez Delgado, reconnaissaient que «suivant la thèse qui était courante à l'époque, nous signalions que dans Teide[1] et dans d'autres travaux, le parallélisme de la momification guanche, de la 'lutte canarienne' (lucha canaria) et des termes tels que 'chamato' (mujer), stipulaient une parenté préhistorique et linguistique avec les anciens égyptiens. Mais de telles données indiquent seulement que le guanche fait partie du groupe chamite des langues dont fait également partie l'égyptien, sans que soit pour autant légitime d'«en déduire la coexistence préhistorique des deux peuples, mais tout simplement une dérivation des deux langues et cultures d'un foyer commun: l'Afrique Libyque ou l'Afrique Blanche.» On recherchait aussi les origines égyptiennes dans une série de manifestations, telles que la forte base patriarcale, puisqu'il s'agissait d'un peuple fondamentalement pastoral, avec cependant la survivance du matriarcat, la pratique d'un sport plein de vigueur et de dextérité -la lucha canaria- encore en vigueur de nos jours, lequel est similaire à celui qui est encore conservé dans cette enclave nord-africaine qui est le village de Maragateria dans les terres de Léon, ce qui serait probablement le reste d'une opération de déportation menée par les conquérants carthaginois. Tel est également le cas de la supposée origine égyptienne avec la momification. C'est là un ensemble de questions aujourd'hui amplement dépassées.

L'un des aspects qui mérite d'être dégagé au sujet de cette supposée origine, et qui a de nouveau donné lieu au cours de ces dernières années à de nombreux débats, est celui qui est en rapport avec l'existence des structures pyramidales, comme celles de Güimar à Ténériffe, ou encore celles d'El Paso à l'île de La Palma. Ce sont des cas où l'on a voulu voir une parenté avec les pyramides d'Egypte, et même avec celles de la péninsule Yucatan en Amérique Centrale, prétendant trouver ainsi

1 J. A. Delgado (1945b): *Teide,* op. cit. p. 30

une souhaitée ressemblance avec laquelle on expliquerait un croisement cultural entre les deux mondes. Les édifices en question sont en effet des structures faites sous forme de pyramides tronquées et échelonnées, qui se trouvent au milieu d'un paysage de lave, dans les dénommés 'malpaíses'. Celles de Güímar se trouvent à Chacona, à moins d'un kilomètre au nord de la partie ancienne de la ville, constituée par un « complexe de trois pyramides qui s'étendent approximativement sur une aire de 120m sur 25m.»[1] Celles de La Palma se trouvent principalement dans la plaine de la commune d'El Paso, et dans les environs de l'aéroport de Mazo, près de la plage de Los Cancajos, entre autres lieux de l'île. Il existe également des constructions ayant des caractéristiques similaires, même s'il s'agit de typologies différentes, au sud de Lanzarote, dans la commune de Tías, dans des zones où l'on plantait auparavant des tomates et où on accumulait des pierres provenant des opérations de dépierrage du terrain.

Le débat qui eut lieu avait pour but de montrer si de telles constructions étaient une œuvre du peuplement préhispanique des îles, ou s'il s'agissait au contraire du résultat des travaux agricoles réalisés sur ces lieux afin d'exploiter le peu de terrain cultivable de cette zone et de disposer de façon ordonnée les pierres qui provenaient desdits travaux de dépierrage. Un document révélateur des travaux auxquels étaient destinées ces constructions est celui du chercheur français René Verneau, grand connaisseur des îles qui, suite à la visite de l'île de Ténériffe à la fin du XIXème siècle, disait que « avant d'entrer en ville, on voit une immense pyramide qui, avec ses grands gradins, fait penser à celles de l'Egypte. De loin, la ressemblance est parfaite et, de près, l'illusion ne se dissipe pas totalement. Il s'agit tout simplement d'une montagne dont on cultive les flancs escarpés. Des murets superposés font le tour de la structure retenant la terre qui, sans cette précaution, serait rapidement rasée par les torrents. »[2]

Ceux qui défendaient la première option ont essayé de consolider leurs propositions en se basant, entre autres témoignages, sur un texte de Fray Abreu Galindo se rapportant aux croyances des anciens habitants de l'île de La Palma dont il dit qu'ils « étaient des païens, et chaque chef avait au sein de son territoire un lieu où ils allaient prier, et dont la prière se présente comme suit: ils entassaient plusieurs pierres sous forme de pyramide aussi haut qu'ils pouvaient maintenir la pierre sèche; et au cours des jours prévus

1 Esteban, J.A. Belmonte y A. Aparicio (1992): «Los 'majanos' de Güímar; Un calendario en la piedra». Astrum. Nov. N° 107, p.6

2 Verneau ([1891] - 1996), *Cinco años de estancia en las Islas Canarias,* Tenerife, Ed. J.A.D.L., p. 219.

pour de telles dévotions, ils venaient tous là, se mettaient autour de ce tas de pierres, puis ils dansaient et chantaient des 'endechas', s'adonnaient aux luttes et à d'autres loisirs qui leur sont propres »[1]. Quelques unes de ces prétendues «pyramides» sont encore conservées dans cette île, à Garafia, où les pierres qui forment ces tas comportaient des gravures sous forme de spirales, comme celles que l'on trouve dans l'entourage du « Roque de Los Muchachos » de la Caldera de Taburiente, au sein de ladite municipalité. Des constructions semblables se trouvent dans le site archéologique d'El Julan (El Hierro), à La Gomera et également à Grande Canarie.[2] Toutes sont caractérisées par leur petite taille, ne dépassant guère les deux mètres de hauteur, et correspondent du point de vue de leur forme à celles dont il est question dans le texte mentionné, et ne constituent que de simples tas de pierres. C'est ainsi que l'argument avancé n'a -à notre sens- aucune valeur étant donné qu'il ne s'agissait point de structures solides ni complexes, comme c'est le cas à Güímar (Ténériffe), El Paso (La Palma) ou à Lanzarote.

Nous pouvons dire, en fin de compte, que tous les lieux à caractère cultuel chez la population pré-européenne des Îles, qui présentent certainement un grand intérêt archéologique- offrent d'autres caractéristiques qui n'ont rien à voir avec ces structures. Tant qu'il n'y a donc pas d'autres arguments complémentaires qui nous apportent une information plus confirmée, nous considérons que de telles structures ne peuvent être associées à aucune manifestation en rapport avec des cultes ou des rites des anciennes cultures insulaires, comme l'ont d'ailleurs montré les recherches archéologiques réalisées à Güímar par la Dr. M.a C. Jiménez Gómez et le Dr. J. F. Navarro Mederos de l'Université de La Laguna. Ceux-ci n'ont pu rien trouver qui permette d'affecter à ces constructions une date aussi ancienne. Ils ont démontré au contraire leur modernité, puisqu'elles ne remontent même pas aux dernières années du XIXème siècle.[3]

---

1 Abreu y Galindo ([1676] - 1977): Capítulo IV, «En el cual se trata de los mantenimientos, ritos y costumbres que tenían los palmeros», p. 270.

2 Tejera Gaspar y J.J. Jiménez González, J. Allen (2008): *Historia cultural del arte en Canarias, Las manifestaciones artísticas prehispánicas y su huella,* Gobierno de Canarias, pp. 195-198.

3 M.C. Jiménez Gómez, J.F., Navarro Mederos, (1998): «El complejo de las morras de Chacona (Güímar, Tenerife): resultados del proyecto de investigación». In *XII Coloquio de Historia Canario-Americana.* Ediciones del Cabildo Insular de Gran Canaria: 525. César Esteban, «Arqueología soñada: la historia de las pirámides de Güímar. La intervención de 'grandes investigadores' de renombre internacional y el apoyo financiero del sector turístico han tergiversado la realidad de unos llamativos elementos del patrimonio etnográfico de Canarias», Primavera 2000, *El escéptico,* pp. 43-51. Miguel Ángel Molinero Polo (2007): «Pirámides

On peut inclure ces structures parmi ce qui est connu dans d'autres contextes comme « archéologie rurale » en raison de la valeur ethnologique certaine qu'elles présentent. De la même manière que dans celles qui sont étudiées ici, elles sont également le résultat du travail du milieu rural des Îles. Il s'agit sans doute de manifestations culturelles qui doivent également faire l'objet de plus d'attention pour mieux comprendre leur raison d'être. Mais elles ne peuvent en aucune façon être expliquées en tant qu'expression des cultures pré-européennes des îles, et encore moins dans le cadre du prétendu rapport avec le monde égyptien.

Des Germaniques dans les îles Canaries

La tradition historiographique sur l'origine des populations pré-européennes a essayé, comme nous venons de voir, tout type de voies historiques afin d'expliquer l'origine des anciens habitants des îles Canaries. Comme nous avons vu, Égyptiens, Tartessiens, Cananéens et ... même les Atlantes ont servi d'assise pour relier ces habitants avec autant d'autres familles de peuples connus. L'une de ces supposées origines était soutenue par Frantz Von Loeher dans son œuvre 'Los Germanos en las Islas Canarias'[1], partant, selon Juan Alvarez Delgado[2], d'une notice qu'on peut lire dans l'œuvre d'Antonio de Viana (I, v. 233 p.27) au sujet de la Vandale Bétique du temps du roi Habis, que notre poète associait à tort avec les vandales d'Afrique que ces peuples d'Europe Centrale avaient atteint au Vème siècle de notre Ère. Selon Von Loeher, ce peuple d'origine germanique -les Vandales- avait fait son entrée en Afrique du Nord à partir de l'an 429 (Vème siècle apr. J.-C.); et ce dans le cadre de ce que nous connaissons historiquement dans la Péninsule Ibérique et en Afrique du Nord sous le nom des Invasions Barbares.

Ce livre se positionne dans la tradition des études qui correspondent à une étape pré-archéologique de la recherche, et se servent du peu d'informations anthropologiques et archéologiques disponibles jusqu'en 1886, année de la publication du travail original. Le livre de Von Loeher est fondé de façon exclusive sur l'information contenue dans les sources

---

de Güímar, Solsticios, Masonería y Egipto Antiguo», *Revista Tabona,* N° 15; Enero de 2007, pp. 163-178. A Tejera Gaspar (1994): «¿Son prehispánicas las pirámides de Güímar?», *El día* (Santa Cruz de Tenerife, 18 de diciembre).

1 Tejera (1990): «Introducción al libro de Franz von Loeher», *Los germanos en Las Islas Canarias.* Edition Facsimile du même titre publié à Madrid en 1886, à la *Imprenta Central a cargo de V. Dais, Calle de la Colegiata n° 6.*

2 Le manuscrit cité de Juan Álvarez Delgado.

écrites, étudiées et analysées depuis une perspective ethnocentrique propre au XIXème siècle. La visite des îles Canaries et le fait d'y trouver des habitants avec des caractéristiques somatiques très distinctives -la couleur blonde des cheveux, les yeux clairs- ont certainement contribué à établir une relation avec des populations d'Europe Centrale; ce qui a servi de tremplin à l'auteur pour développer une des principales hypothèses soutenues dans le livre, et qui consistait à expliquer de telles affinités avec des individus d'origine vandale qui, conjointement avec la présence des habitants plus anciens apparentés avec la population berbère et associée au substrat primitif des îles, allait constituer la réalité anthropologique-culturelle de l'Archipel Canarien d'avant la conquête européenne des îles au XVème siècle.[1]

Aucune des deux suppositions sur lesquelles il assoyait ses hypothèses pour expliquer le peuplement ancien des Canaries, en l'occurrence la ressemblance anthropologique et la linguistique, n'a une base scientifique. C'est pour cette raison qu'elles doivent être classées parmi les explications que nous pouvons qualifier comme étant étranges et curieuses. L'aspect somatique, la peau blanche de même que la couleur blonde, en tant qu'arguments principaux en vue de rapprocher ces anciens habitants avec d'autres d'origine européenne, était également une conviction très répandue parmi les cercles scientifiques du XIXème siècle, au point qu'elle persiste encore en tant qu'idée généralisée dans plusieurs secteurs de la population, se basant sur la supposition erronée selon laquelle il n'existait pas en Afrique du Nord de personnes avec les traits physiologiques en question. Pour cette même raison elle ne pouvait être expliquée que par la présence d'une population de cette origine là. Cette explication ne tient pas compte du concept culturel de la dénommée Afrique Blanche, en l'occurrence la Weissafrika de l'anthropologie germanique. Cette dénomination scientifique fut diffusée, entre autres, par le chercheur autrichien D. J. Wölfel qui fait le rapprochement entre les Canaries et le Maghreb. En effet, dans ces espaces, il y avait de nombreuses personnes aux cheveux blonds et aux yeux clairs. Cette caractéristique donne lieu à un ensemble multiracial que nous connaissons sous le nom générique de Berbères. Ceux-ci occupaient ces territoires au cours d'une étape antérieure à l'invasion arabe, au moment où ils arrivèrent en Egypte au cours du

1 J.J. Jiménez González (2004): «El mito de las gentes del norte», in *Flandes y Canarias, Nuestros orígenes nórdicos, III,* Santa Cruz de Tenerife, Taller de Historia. Centro de la Cultura Popular Canaria, PP. 11-26.

premier tiers du VIIème siècle de notre Ère. C'est ainsi que la première supposition avec laquelle cet auteur arguait l'une des caractéristiques somatiques des anciens habitants des Canaries n'a aucun fondement solide comme nous l'avons dit.

L'autre argument sur lequel le chercheur fondait son hypothèse est celui des supposées ressemblances entre la «langue guanche» et celle que parlaient les vandales. Étant donné les difficultés que l'auteur reconnaît lui-même quant à la fixation de la graphie précise des parlers des anciens canariens compte tenu des différents compilateurs des mots et des expressions des différentes îles, il s'avère très facile de 'forcer' via ce même processus les ressemblances qu'il avançait. Ceci est vrai même si la plupart des mots n'ont qu'une ressemblance lointaine avec ceux de graphie similaire, ou, dans certains cas, de sons identiques qui ne semblent exister la plupart du temps que dans l'esprit de celui qui essaie d'établir ces supposées comparaisons, comme c'est le cas des observations de l'auteur quant à l'origine de la langue des berbères et des germaniques.

Il n'existe aucun argument archéologique, anthropologique, ni même linguistique, comme le prétend l'auteur, pour argumenter la présence de ce groupe humain pendant ou après sa pénétration dans le continent africain. Il s'agit, en définitive, d'une approche erronée et sans aucun fondement, puisqu'elle n'est basée que sur des appréciations et des intuitions; et qui sait si cela ne cachait pas par hasard quelque intérêt secret et non déclaré sur le supposé 'germanisme' ancien des îles, lequel ne correspond en aucun cas à la réalité.

Ils étaient bien des africains … et ils venaient du Continent

Les premiers historiens des Canaries, à savoir Espinosa, Torriani, Frutuoso ou Abreu Galindo commencent toujours leurs textes en soulignant la question de l'origine des premiers habitants et leur parenté avec les populations africaines de manière spécifique; et ce tout en mettant en relief la ressemblance avec ceux qui habitaient le nord-ouest de ce continent au cours de l'Antiquité. Malgré les va-et-vient auxquels ils ont soumis la question, la recherche archéologique réalisée dans l'archipel depuis le dernier tiers du XIXème siècle jusqu'à ce jour nous a permis de définir avec une certaine certitude ce qu'ils avaient déjà mis en relief à la fin du XVIème siècle. Ils expliquaient l'origine des habitants par leur rapport avec leurs proches africains, ceux-là même que les grecs connaissaient sous le nom générique de 'libyques'. Avec cet ethnonyme on faisait référence à

une série de peuples, parmi lesquels se trouvaient maures, gétules, maxies, zénètes, à côté de nombreux autres qui parlaient également des langues appartenant au groupe linguistique chamite, et qui furent connus plus tard par les romains et les arabes comme 'berbères', soit le nom qu'on leur donne actuellement.[1]

Alonso Espinosa fut l'un des premiers à s'intéresser à ce problème, et qui malgré ses tentatives et selon son propre point de vue, n'a pas pu savoir avec certitude quelle est l'origine ni d'où provenaient ces peuples. Cependant il soulignait une donne importante dont il n'est pas facile de discerner le véritable contenu quand il dit: «les anciens aborigènes guanches affirment se rappeler d'une histoire très ancienne, qui dit que soixante dix personnes arrivèrent sur cette île, mais qu'elles ne savaient pas d'où elles venaient… »[2]. Ce fut certainement cette difficulté qui lui fit dire que la valeur de la tradition orale est «fragile» en précisant que leur histoire avait été transmise de père en fils, même s'il lui accordait peu de valeur, comparée à l'importance attribuée aux «lettres» pour transmettre ladite histoire. Mais il conclut de toute manière que «Parmi ces opinions, le lecteur pourra opter pour celle qui lui plaît et celle qui lui convient le plus; car mon opinion à moi c'est qu'ils sont africains et c'est là leur origine, et ce compte tenu aussi bien du voisinage que de la proximité des coutumes et de la langue; si bien le langage des uns et des autres sont les mêmes. S'ajoute à cela également que la nourriture est la même, tel que le 'gofio', le lait, le beurre, etc. Quels qu'ils soient, depuis qu'il y eut des gens dans ces îles, il y a une mémoire de mil cinq cent ans et plus.»[3]

La certitude avec laquelle l'historien Abreu Galindo[4] affirmait que «les premiers qui vinrent à ces îles des Canaries étaient originaires d'Afrique, de la province de Maurétanie » est aujourd'hui une donne bien fondée et bien documentée. L'auteur résume très bien cette idée dans les propos suivants: « Le fait que ce soit vrai, qu'ils sont venus d'Afrique, la proximité entre la terre ferme de l'Afrique et ces îles le laisse entendre; puisque de ce continent à l'île de Fuerteventura, il n'y a que dix huit lieues plus ou moins.

1 Nous utilisons le terme 'langue berbère' et non 'amazigh' car c'est le premier qui fait réellement allusion aux anciennes langues qui étaient parlées dans le continent et dans les Îles Canaries avant la Conquête, alors que ce dernier est plutôt d'un usage moderne. C'est ainsi que nous prétendons signaler les différences entre l'une et l'autre étape de l'histoire.

2 Espinosa ([1594], 1980, op. cit. p. 33.

3 *Ibidem*, [1980]: p. 33

4 Abreu Galindo ([1676], 1977): 30, 31 et 32. Chapitre V, «Que pone de dónde hayan venido .«los canarios

Ce qui me laisse également comprendre qu'ils sont venus d'Afrique, c'est de voir les nombreux vocables communs aux aborigènes de ces îles et aux trois nations qui habitaient ces territoires africains, à savoir les berbères, les zenagas et les arabes. En effet, Telde, la plus ancienne population de cette île de Grande Canarie, de même que Gomera et Orotava pour Ténériffe, sont des noms qu'on retrouve dans les Royaume de Fez et de Beni Marine. Dans le Cap de Guer (Cabo de Guer), il y a des vergers qu'ils appellent les vergers de Telde (*Tildi*), à quelques lieues de distance de la ville de Tegaste (*Tarrast ?*), où fut enterré Saint Augustin.»[1]. Galindo se réfère de nouveau à cela en parlant des habitants de la Grande Canarie quand il affirme que l'opinion la plus «véridique fut que les premiers qui arrivèrent à cette île de Canaria (Grande Canarie) étaient venus d'Afrique, de la province appelée Maurétanie»[2]. Le territoire de Maurétanie comprenait le Maroc et la zone occidentale de l'Algérie durant l'époque romaine, et qui -comme nous allons voir plus bas- se trouvait sous l'autorité de Juba II quand Auguste lui en céda le trône en l'an 25 av. J.-C. L'africanité des anciens canariens est donc le fait le plus saillant, coïncidant à propos de la même idée avec les autres chroniqueurs-historiens, puisque -comme le soulignait Abreu Galindo- si les îles avaient été peuplées par des hébreux ou des descendants de Noé ou des africains postérieurs à Mahomet, ils auraient conservé les rites et les langages des hébreux ou des mahométans (musulmans).[3]

De son côté, Gaspar Frutuoso s'intéressa à l'origine de ces peuples. Pour cette raison il sollicita l'information auprès d'un habitant, un tel Antón Martins de San Miguel, une des îles Açores, lequel reconnait qu'ayant vécu dans « l'île de Ténériffe, une des sept îles des Canaries, …) il entretenait une amitié avec une bonne personne canarienne originaire de la Grande Canarie appelée Antón Delgado; et il fut étonné de remarquer que les habitants de ces îles ne se souvenaient guère du lieu d'où ils venaient; et quand il lui demanda s'il avait une quelconque idée à ce sujet, Antón Delgado lui répondit en souriant qu'ils ne pouvaient venir que de cette Berbérie, qui est là, tout près. Andrés Martín voyait que ceci n'était pas possible, car si c'était ainsi ils suivraient la loi et la secte des maures de même que leur langue. Antón Delgado répondit à cela en disant: 'Il semble

1 Abreu Galindo ([1676], 1977): 31 et 32. Chapitre V, «Que pone de dónde hayan venido los canarios».

2 Abreu Galindo ([1676], 1977): 30. Chapitre V, «Que pone de dónde hayan venido los canarios».

3 Abreu Galindo ([1676], 1977): 36, Chapitre I, 4, 25 et I,6.

qu'au moment où les habitants des Canaries venaient par ici à partir de la terre d'Afrique il n'y avait pas encore de secte de Mahomet que suivent les maures en ce moment; parce que je pratique trois langues, à savoir celle de la Grande Canarie, celle de Ténériffe et celle de la Gomera, et toutes les trois ressemblent beaucoup à la langue des maures. Et Antón Delgado ajouta que ceci était fort possible, parce que les canariens gardent tous les savoir-faire des maures dans leurs coutumes, telles que leurs moulins à main, consomment le 'gofio' comme les maures, et il semble que malgré qu'ils aient changé le langage qu'ils avaient apporté, ils n'ont pas fait la même chose pour certaines coutumes de leur terre d'origine qu'ils avaient vues de leurs propres yeux et qu'ils pratiquaient entre eux là-bas. Et malgré la différence qu'on peut remarquer entre les canariens, leurs langues ressemblent à celles des maures.»[1]

Dans le même sens, et tel qu'on va le voir dans le chapitre correspondant, L. Torriani, qui se référait spécialement aux habitants de Lanzarote, disait qu'à cette île «vinrent des hommes d'Arabie, car ces barbares utilisaient dans leur langue de nombreux mots arabes purs, et que 'aho' qui, des deux côtés, veut dire 'lait', de même que presque tout leur idiome était une corruption de l'arabe.»[2] Il s'agit certainement d'une confusion évidente chez l'auteur crémonais, puisque s'il s'agit effectivement d'une origine africaine, elle n'est pas pour autant arabe, mais plutôt berbère, d'où provenaient ses descendants. Il précise d'ailleurs que ce furent « les africains Azanaegh (Aznag?) qui peuplèrent cette île dans le passé»[3]. Il s'agit sans doute d'une information d'intérêt extraordinaire que nous allons avoir la possibilité de développer plus longuement dans le prochain chapitre.[4]

Les études anthropologiques réalisées au cours de la décennie des années soixante du XXème siècle par l'anthropologue allemande Ilse Schwidetzky, repris dans son œuvre La population préhispanique des Îles Canaries (1963), où elle a mené une étude exhaustive à caractère anthropométrique des restes osseux conservés dans les musés et dans les collections canariennes, montraient un évident lien des caractères

1 Gaspar Frutuoso ([1586-1590], 1964): *Las Islas Canarias (DE «Saudades da Terra»)*. Fontes Rerum Canariarum, XIII, I.E.C., «Lo que se dice de los lenguajes de estas Islas Canarias», 11-12, pp. 94-95.

2 L.Torriani ([1597], 1978), Chapitre IX, (Del gobierno, costumbres, idolatría y descendencia de los mahoreros o lanzaroteños», p. 40.

3 *Idem*, Chapitre LI, «De los antiguos pueblos de Tenerife», p. 177.

4 Les *Aznagues* ou *Zenaga* mentionnés constituent l'un des nombreux groupes qui forment le complexe groupe culturel berbère de l'époque médiévale.

physiques des anciennes populations avec ceux de l'Afrique du Nord.

Dans la recherche réalisée par Rosa I. Frejel Lorenzo dans sa thèse doctorale *La evolución genética de las poblaciones humanas canarias. Determinación mediante marcadores autosómicos y uniparentales* (Espagne - 2010), on trouve une analyse «génético-moléculaire des échantillons préhistoriques, historiques et actuels des Îles Canaries; et ce en utilisant des marqueurs uniparentaux (ADN mitochondrial et chromosome Y) et le locus autosomique ABO». Ses résultats ont permis d'aborder trois des questions les plus importantes du peuplement pré-européen des Canaries: comment se produisit la colonisation? Quelle était l'origine géographique de ces colonisateurs ? Et quel effet la conquête des îles avait-t-elle sur eux ? En ce qui concerne l'hypothèse de travail que nous sommes en train d'exprimer tout au long de ces pages, elle conclut qu'«en général la population aborigène des Iles Canaries présente de grandes similitudes avec les populations de l'Afrique du Nord, tant du point de vue des lignées uniparentales, que du locus autosomique ABO[1]». Les conclusions qui découlent de cette recherche et d'autres de la Dr. Rosa I. Frejel sont, sans doute, d'un extraordinaire apport qui met en relief l'évidente relation des populations anciennes des Canaries avec les ancêtres correspondants en Afrique du Nord. Pour cette raison nous sommes convaincus que les études d'ensemble qui vont se réaliser dans le futur, comprenant différentes disciplines et que nous avons juste mentionnés ici de façon sommaire, pourront contribuer à une connaissance plus détaillée sur une réalité qui, compte tenu de ce que nous savons actuellement, semble ne laisser aucun doute quant à l'origine nord-africaine des habitants des Îles Canaries.

Les langues berbères des anciennes populations canariennes

Parmi tant d'autres questions, il est certain que nous ne détenons pas encore toutes les clés relatives à l'origine, aux dates du peuplement et au processus culturel des communautés insulaires canariennes avec lesquelles les européens sont entrés en relation dès la moitié du XIVe siècle. Mais il est également sûr que nous connaissons bien une série de faits qui, à notre avis, prouvent de façon évidente leur relation avec les populations berbères nord-africaines. Ceci confirme autrement les références qui ont déjà été recueillies par des chroniqueurs-historiens du XVIe, de même que les hypothèses courantes dans ce sens au XIXe siècle, notamment

1 Ces données proviennent du résumé publié dans Dialnet au sujet de l'œuvre dont il est question dans le texte.

celles émises par Sabino Berthelot, René Verneau ou encore par Alvarez Rixo, pour ne citer que quelques uns qui avaient défendu, avec conviction, la parenté de ces cultures avec des groupes berbères du Continent. Un argument vraisemblable sur l'origine africaine des anciens canariens fut souligné très tôt en raison des évidentes similitudes entre les langues et les écritures existantes dans les sept îles et d'autres semblables des groupes humains qui occupaient les différents territoires qui constituaient dans le passé l'aire que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Maghreb.

Malgré les variantes que nous observons entre les parlers anciens des Îles Canaries, dont la parenté a bel et bien été démontrée par les chercheurs, ceux-ci trouvent leur origine dans un tronc commun apparenté aux langues berbères de l'Afrique du Nord dont dérivent les différentes variantes qui étaient parlées dans ces territoires vers la moitié du VIIème siècle de l'Ère chrétienne -selon le calcul chronologique de la culture occidentale-, et qui coïncide avec l'occupation arabe des rives de l'Afrique Méditerranéenne. Il s'agit de langues qui étaient parlées dans une immense étendue géographique qui comprenait les actuels pays de Libye, Tunisie, Algérie, et Maroc, ainsi que quelques zones du Sahel africain où il existe des groupes qui constituaient également d'authentiques îlots berbéro-parlants. Il s'agit donc d'une aire linguistique et culturelle dont l'étendue géographique dépassait les quatre millions de kilomètres carrés.

Il y a aujourd'hui presque unanimité quant à l'origine des anciennes langues canariennes -avec plus ou moins de réserves-, au sujet de laquelle plusieurs auteurs du siècle passé se sont exprimés. La publication en 1917 du travail d'Abecromby (1841-1924), A study of the ancient speach of the canary islands[1], constituait sans doute un grand pas dans les études linguistiques, bien que celles-ci, comme d'autres disciplines d'ailleurs, n'ont pas connu non plus la continuité nécessaire quant à une recherche postérieure, menée d'une façon ou d'une autre même avec des approches différentes. Nous citons trois éminents chercheurs: Georges Marcy, Dominik Joseph Wölfel et Juan Alvarez Delgado. Georges Marcy soulignait, sans réserve, le rapprochement entre les aborigènes canariens et les langues parlées dans le monde berbère nord-africain; raison pour laquelle il incluait les Îles Canaries dans ce qu'il appelait Une province lointaine du monde berbère[2], et il se montrait catégorique quant à leur origine: « On

1 John Abercromby ([1917], 1990): *«Estudio de la antigua lengua de las Islas Canarias,* édition, traduction et étude introductive de Mª Ángeles Álvarez Martínez et Fernando Galván Reula, La Laguna, Instituto de Estudios Canarios.

2 G. Marcy (1942): «El verdadero destino de las 'pintaderas' de Canarias», *Revista de Historia,* Vol. VIII, n° 58, p. 123.

peut dire que cet énigme-là est aujourd'hui résolu dans ses lignes les plus générales. La profonde étude des vestiges linguistiques, ethnographiques, et anthropologiques de la civilisation Guanche montre bien que celle-ci a été dans ses grandes lignes importée de l'immense continent voisin à une époque assez ancienne, bien que non préhistorique (…)[1]. Ce fut de la sorte que l'Archipel Canarien (qui vivait alors un isolement culturel) eut le singulier privilège de conserver intact, au moins jusqu'à l'aurore des temps modernes, un état de civilisation contemporaine vécu dans le Continent durant les derniers siècles de la domination romaine en Afrique du Nord»[2]. Plus tard, et dans ce même travail de recherche, Marcy affirmait que « … anthropologiquement, le problème est résolu en ce qui concerne l'origine territorial africain des divers éléments raciaux du peuple guanche, mais il ne l'est pas du point de vue chronologique; car, en principe, nous ne savons pas si ces émigrés africains aux Canaries étaient déjà de culture berbère, ou, plus précisément, en tenant compte du critère de base qui permet de définir un milieu culturel, s'ils parlaient déjà la langue berbère … ».[3]

Pour sa part, J. Alvarez Delgado s'est montré très catégorique par rapport à l'origine des parlers des anciens canariens quand il soutenait, à partir des études comparées, qu'à part quelques aspects douteux, tous les éléments (racines, vocables, syntaxe, particules et autres spécificités linguistiques) des parlers guanches des sept îles des Canaries sont strictement libyques ou berbères où sont totalement absents les éléments arabes, puniques ou de toute autre origine. Ces sept dialectes insulaires, avec leurs archaïsmes par rapport au berbère actuel, confirmaient l'opinion déjà admise selon laquelle ils faisaient déjà partie du groupe libyque intégré dans la langue chamite, à côté de l'ancien libyque de Thugga et Lixus, qu'il analysait dans son livre Inscriptions libyques des Canaries (1964). Pour sa part, le berbérologue Lionel Galand[4] explique les langues canariennes par le biais de leur rapport avec leurs correspondantes berbères, même s'il émet certaines réserves au sujet du supposé «pan-berbérisme linguistique» parmi les anciennes populations des Canaries et qu'il ne propose pas d'autre alternative en tant que complément de sa proposition.

---

1 G. Marcy, op.cit. pp. 108-125

2 G. Marcy (1962): «Nota sobre algunos topónimos y nombres antiguos de tribus bereberes en las Islas Canarias», *Anuario de Estudios Atlánticos, 8, pp. 239- 289.*

3 *Ibidem.*

4 L. Galand, (1990) «¿Es el bereber una clave para el canario?», *Eres,* Série d'archéologie. Museo Arqueológico y Etnológico de Tenerife, pp. 87-93

Ces hypothèses se distinguent de celles qui sont soutenues par J.D. Wölfel dans le sens où tout ne pouvait pas être expliqué par le biais de ces langues-là. Il considère qu'il existait dans ces îles un substrat fossile de population dont on devait trouver le lien avec les vieilles cultures européennes, apparentées avec le 'mégalithisme méditerranéen', soit la base linguistique d'une communauté de cultures qui habitaient les rives du *Mare Nostrum* par le passé.

La connaissance des langues canariennes ne consiste pas seulement, comme nous avons dit, à déterminer leurs origines, étant donné leur ascendance et leurs liens avec les langues berbères ou amazighes parlées par les communautés nord-africaines avant l'occupation romaine suite à la destruction de la ville punique de Carthage au cours de l'été de l'année 146 av. J.-C. Il ne nous semble pas non plus que le problème consisterait uniquement dans les « différents langages » qui étaient parlés dans les Îles Canaries, selon l'expression des chroniqueurs Pierre Boutier et Jehan Le Verrier. Á noter que ceux-ci faisaient partie de l'expédition des conquérants franco-normands arrivés à Lanzarote en Juillet 1402, et disaient, en se référant aux gens qu'ils avaient trouvés dans ces îles, qu'il s'agissait d'«infidèles de différentes croyances et de différentes langues»[1], tel que d'autres expéditionnaires qui visitaient l'Archipel au cours du siècle les avaient d'ailleurs vus. En effet, tous les chercheurs sont unanimes à propos des similitudes des langues parlées dans les Îles Canaries tout en mettent en relief leurs différences, comme ce fut le cas des moines normands. Ceci est vrai au point que Jean de Béthencourt prétendit apporter de Séville -lieu du marché aux esclaves canariens par excellence- des interprètes, *turjumans* ou *lenguas*, d'autres îles afin de l'aider à comprendre les différentes communautés insulaires avec lesquelles il voulait entrer en contact lors de son expédition de Conquête des Canaries.[2] Ces différences peuvent

1 *Le Canarien. Manuscritos, transcripción y traducción,* Aznar, E., Pico, B., Corbella, D. ([1630], 2003) Instituto de Estudios Canarios, Texto G. Fol. 1 v.

2 Les variantes dialectales qu'on notera au niveau de chaque île pourraient être les mêmes qui proviennent de leur lieux d'origine, s'agissant des ethnies qui, même en appartenant au même milieu géographique, offraient de nombreux traits qui les distinguent les unes des autres aussi bien par leur aspect que par les expressions matérielles de leur culture, leurs us, leurs manifestations religieuses ou leurs coutumes. Ce fut à cause de ces différences que les français se firent accompagner par deux *lenguas* ou interprètes originaires de Lanzarote avec lesquels ils purent se faire comprendre par les *majos*, soit la première population de l'île. Ils étaient également accompagnés par un indigène de Gran Canaria, connu sous le nom de *Pedro*

s'expliquer par diverses raisons, parce que au sein des communautés préromaines africaines ce manque d'homogénéité était également très évident, d'après ce que souligna l'historien grecque Hérodote (Hist. IV, 167,3) vers la moitié du Vème siècle av. J.C., quand, en se référant à l'Afrique qu'il l'appelait Libye, territoire situé à l'occident de l'Egypte, il disait qu'il y avait «plusieurs (territoires) et plusieurs peuples».

L'isolement de chaque communauté insulaire est sans doute un facteur très pertinent dont on doit tenir compte afin d'expliquer ces questions; même si le problème majeur dans la connaissance des langues canariennes pré-européennes, comme il a été souligné à de nombreuses reprises par tous les chercheurs, c'est que la partie conservée ne constitue aucunement une structure linguistique proprement dite. Ceci est dû au fait qu'on ne dispose pas d'un système dans le sens strict du terme, mais seulement de fragments déconnectés ou de matériaux linguistiques. De nos jours, ceux-ci ont disparu et ne sont fossilisés que dans de nombreux témoignages existant dans tant de points géographiques des îles sous forme de toponymie mineure; mais également sous forme d'un nombre a ne pas sous-estimer d'anthroponymes (noms de personnes), de phitonymes (noms des plantes) et zoonymes (noms d'animaux).

Il ne reste pas de témoignages écrits de ces langues, car les restes épigraphiques connus de l'écriture libyco-berbère et de celle que nous appelons libyco-canarienne ne sont pas très représentatifs en plus d'être aujourd'hui difficiles à traduire. Et même avec cette supposition, nous croyons que cela aiderait très peu à les connaître, étant donné qu'il n'existe pas de cadre normatif indispensable à l'étude de toute langue. Il faudrait peut-être penser que les religieux franciscains de l'Ermitage de Candelaria, qui avaient converti de nombreux guanches de Ténériffe avant la conquête de l'île, auraient élaboré une quelconque grammaire qui aiderait à la construction véridique de la structure des phrases et d'autres composantes de leur langue. Mais tant que cela ne se produise, au moins pour l'île de Ténériffe, -nous pourrions dire de même pour Grande Canarie-, étant donné la présence continue des majorquins, il est difficile d'avancer quoi que ce soit à ce sujet. C'est pour cette raison nous devons nous conformer avec les

---

el Canario, qui fut avec Gadifer de La Salle et les autres expéditions françaises quand elles essayèrent d'entrer par la côte sud-ouest de l'île pour se mettre en contact avec le Gaunarteme de la Grande Canarie qui se trouvait dans sa résidence à Gáldar. Cette donne est très importante vu que déjà à cette date les différences entre les parlers canariens étaient évidentes; et se joignent à cela bon nombre d'exemples bien connus.

restes linguistiques mentionnés jusqu'à présent, et qui constituent un trésor patrimonial d'une valeur et d'un intérêt inestimables, mais dont il n'est pas facile d'obtenir toute l'information nécessaire, surtout avec la précision et la fiabilité souhaitée. Ceci aiderait à dépasser le niveau des suppositions et des fantaisies où se sont souvent trouvées les tentatives bien intentionnées de ceux qui ont approché la connaissance.[1]

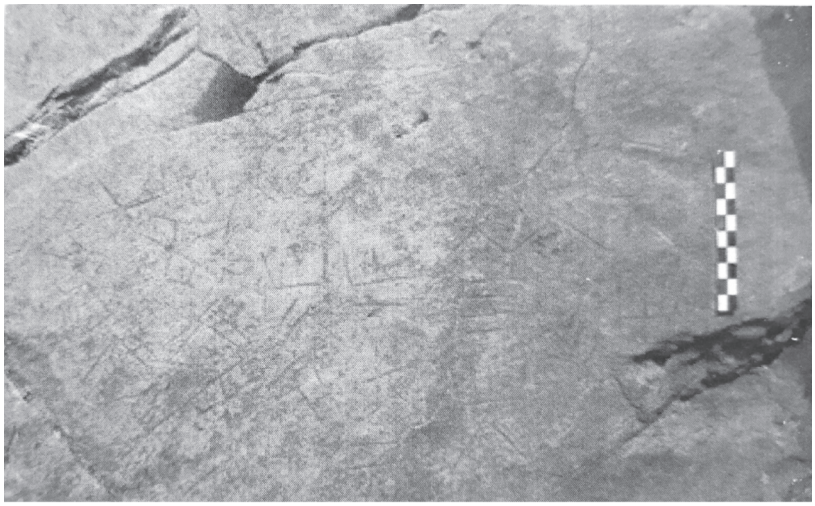
Les écritures anciennes: inscriptions libyco-berbères

Aujourd'hui, peu de manifestations archéologiques s'avèrent aussi révélatrices que les témoignages épigraphiques d'écriture libyco-berbère pour expliquer l'origine nord-africaine des premiers habitants des Îles Canaries et leur parenté avec les populations préromaines du Maghreb. On a commencé à documenter celles-ci depuis le dernier tiers du XIXème siècle dans l'île d'El Hierro, la plus occidentale de l'Archipel canarien, -révélés très tôt, en 1879, pour la première fois par le prêtre de la même île, don Aquilinio Padrón-, coïncidant sûrement avec celles que des chercheurs français avaient commencé à découvrir en Afrique du Nord. Le consul français, résidant à Ténériffe, Sabino Berthelot, eut l'opportunité d'accéder à ces témoignages archéologiques que ses compatriotes avaient trouvés, et qui, comme nous venons de dire, sont semblables aux inscriptions alphabétiformes du site El Julan situé à El Hierro. A partir de cette date, des signes de cette écriture n'ont cessé d'apparaître, au point qu'il existe aujourd'hui un *corpus* épigraphique qui constitue un trésor culturel d'une pertinence particulière, puisqu'il existe des évidences au niveau des sept îles. Il est possible de comparer ce *corpus* avec d'autres inscriptions d'un intérêt similaire étudié dans une vaste région qui s'étend des rives méditerranéennes du continent africain jusqu'au Sahara, et qui s'étend jusqu'au sud du grand désert, puisqu'il est également repéré dans certains pays subsahariens, comme ce fut le cas du Mali. Ces sites épigraphiques confirmaient les hypothèses que les chercheurs sur les similitudes linguistiques entre les populations de deux territoires avaient ébauchées depuis longtemps, en suivant également un modèle comparatif qui, comme nous l'avons signalé, a également été ébauché par les chroniqueurs-historiens.[2]

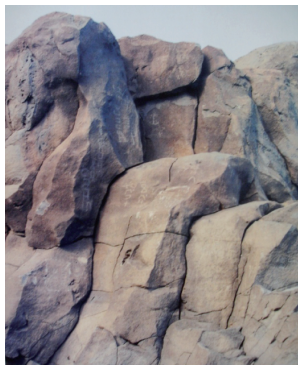
---

1 Tejera Gaspar (2008): Prologue du livre de Ahmed Sabir, *Las Canarias preeuropeas y el Norte de África. El ejemplo de Marruecos. Paralelismos lingüísticos y Culturales.* Rabat, pp. 9-12.

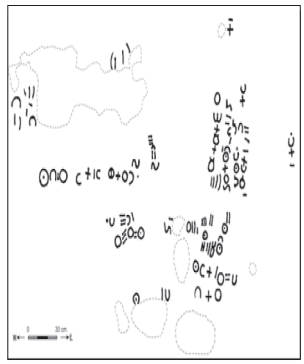
2 Tejera Gaspar; Prologue du livre de Renata Springuer Bunk (2001): *Origen y uso de la escritura líbico-bereber en Canarias*, Centro de la Cultura Popular Canaria. A. Tejera Gaspar



Cueva Palomas. Femés. Lanzarote



Inscriptions libyco-berbères de La Caleta. l'Île de Île de El Hierro

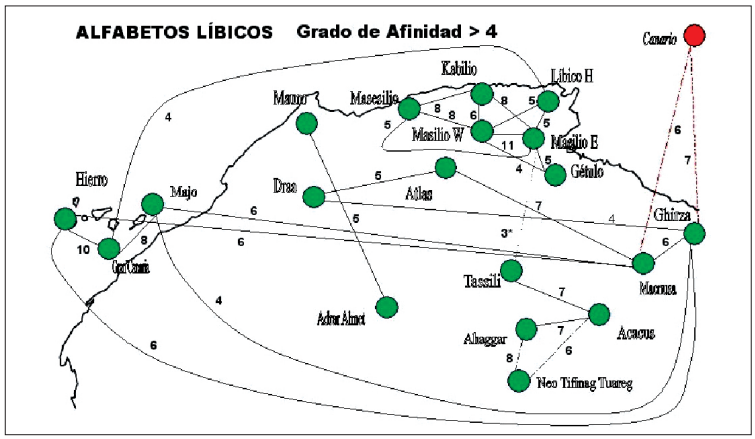


Inscriptions libyco-berbères de La Gomera

Un travail de recherche essentiel sur la relation entre les écritures des Îles Canaries avec leurs correspondantes du Maghreb et du Sahara est celui qui a été publié par Juan Antonio Belmonte, Renata Springuer Bunk, María Antonia Perera et Rita Marrero où le lecteur peut vérifier, de manière très synthétique, la relation évidente de l'épigraphie libyco-berbère de cet

(1993): «Les insciptions libyques berbères des îles Canaries», *Memorie della Societa di Scienza Naturali del Museo Civico di Storia Naturale di Milano.* Vol. XXVI – Fasc. II, pp. 533-541. A. Perera, R. Springuer et A. Tejera Gaspar (1997): «La estación rupestre de Femés, Lanzarote», *Anuario de Estudios Atlánticos*, n° 43, pp. 19-65. Voir notamment la récente synthèse publiée par Renata Springuer Bunk (2014): *Die libysch-berberischen Inschriften der Kanarischen Inseln in ihrem Felsbildkontext,* BerberStudies, vol. 42, ED. Rüdiger Köpe Verlag. Kölen.

Archipel avec les inscriptions nord-africaines correspondantes.[1]



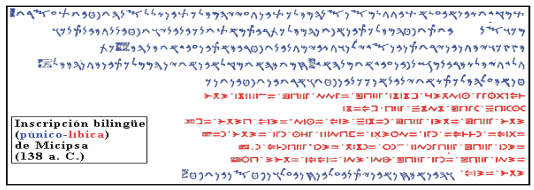
L'affinité de l'écriture libyco-berbère des Îles Canaries et de l'Afrique du Nord

La dation des premiers témoignages de cette écriture des premières populations préromaines nord-africaines est difficile à préciser, car même si la date la plus précise est sans doute celle de 138 av.J.C, vers la moitié du IIème siècle, il existe cependant d'autres documents datés depuis 250 av. J.C. Il y a également, selon Camps, quelques évidences antérieures, comme celle d'un signe peint sur le vase en céramique trouvé dans la nécropole de Tiddis en Algérie, et qui est daté du VIème siècle av. J.C. Cette même date a aussi été soutenue par A.J. Farrujia[2], bien que l'information la plus riche, et sans doute la plus significative soit celle qui est citée l'année 138 av. J.C. et qui provient d'un texte bilingue écrit en caractères libyques et puniques gravés sur une dalle qui faisait partie du monument en forme de tour de Thugga, de quelque 21 mètres de hauteur, érigée à la mémoire du roi numide Masinissa. La dalle, qui comportait le texte fut extraite du monument vers 1842 et elle est conservée dans le Musée Britannique de Londres.

Le Mausolée se trouve à proximité de la ville punico-romaine de Thugga, à quelques 110 kms au sud-ouest de Tunis, laquelle était connue à l'époque romaine sous le nom de *Colonia Septima Aurelia Alexandrina Thuggensis,* et considérée comme la Pompéi de l'Afrique compte tenu

1 (2001): «Las escrituras líbico-beréberes de Canarias, El Maghreb y el Sahara. Su relación con el poblamiento del archipiélago canario», *Revista de Arqueología,* año XXII, n° 245, pp. 6 - 13.
2 J. Farrujia (2014): *Escrito en la piedra. Las manifestaciones rupestres de las islas Canarias,* Caja Canarias, Fundación, p. 35. Voir également A. J. Farrujia, Werner Pichler, Alain Rodrique et Sergio García (2009): «Escrito en la piedra. El poblamiento de las islas Canarias», en *Revista de Arqueología,* año XXI, n° 345, pp. 27 et suivs.

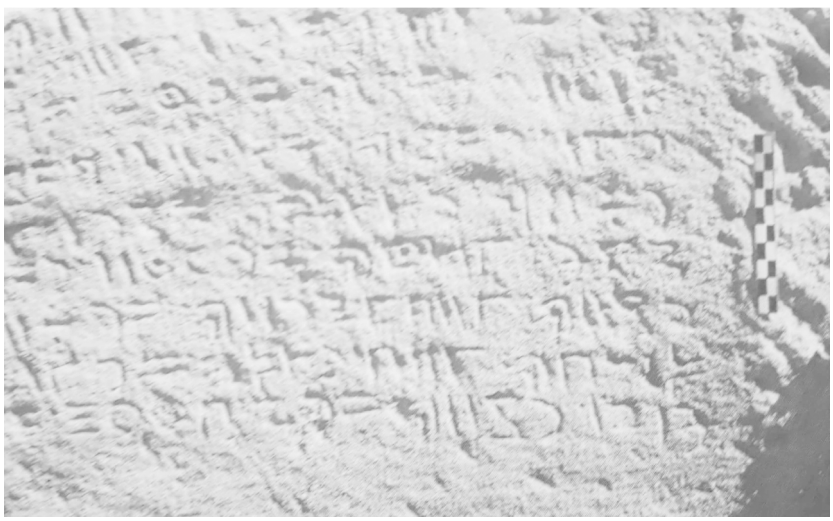
de la richesse de ses monuments de même que de la bonne conservation de ses vestiges. Á côté d'autres témoignages épigraphiques, le texte cité est un inestimable document archéologique qui nous permet sans doute de mettre en relation ces manifestations des sociétés préromaines nord-africaines avec d'autres qui leur sont semblables aux Îles Canaries. Mais il est également précieux surtout car il nous apporte une date *ante quem* à même d'affirmer que le peuplement de l'Archipel n'a pas dû avoir lieu à une époque antérieure à l'apparition de cette écriture dans le continent. C'est là un fait dont l'importance avait déjà été soulignée par le professeur J. Alvarez Delgado dans son œuvre pionnière *Inscripciones líbicas de Canarias* (1964).[1]



Inscription bilingue libyco-punique dans le Mausolée considéré par certains comme le cénatofe du Roi Masinissa

1 J. Álvarez Delgado, (1964): *Inscripciones líbicas de Canarias. Ensayo de interpretación,* La Laguna. Juan Antonio Belmonte Avilés, Renata Springuer Bunk et María Antonia Perera Betancort (1989): «Análisis estadístico y estudio comparativo de las escrituras líbico-beréberes de las islas Canarias, el noroeste de África y el Sahara» *Rev. Acad. Canar. Cienc.,* X (263), pp. 9-33.

Inscripción bilingüe líbico-latina



Inscription libyco - punique de Thugga, en Tunisie

En plus de cette écriture, il y a d'autres inscriptions dans les îles de Lanzarote et de Fuerteventura qui ont été trouvées au cours des années quatre vingt du XXème siècle. La première a été repérée par le groupe qui réalisait la carte archéologique de Lanzarote (M.A. Perera, J. de León, R. Hernández, entre autres)[1] dans le site connu sous le nom de «*Peña del Letrero*» dans la vallée de Zonzamas. Il s'agit d'une écriture gravée sur la roche et que ceux qui l'avaient découverte transcrivirent comme étant «*sincicava*» en raison de sa similitude avec les caractères alphabétiques latins.[2]

La singularité et la nouveauté de cet alphabet ont donné lieu à un sérieux et très intéressant débat; notamment en ce qui concerne son affiliation culturelle. Parmi les diverses propositions -qui étaient toutes très discutées comme nous allons le voir-, nous retenons trois. Certains chercheurs ont interprété ces signes comme propres à l'alphabet latin; d'autres leur ont cherché une origine punique ou néo-punique, et en face, ceux qui ont essayé de les cadrer dans une tradition autochtone nord-africaine dont l'origine remonterait à une étape antérieure à la présence des cultures protohistoriques méditerranéennes au Maghreb. Et, enfin, H.J. Ulbrich[3] les aurait rapprochées des les écritures ibériques, bien que plus tard, il allait opter également pour une filiation latine.

---

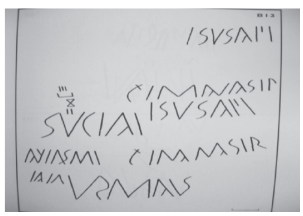
1 R. Hernández Bautista, M. A. Perera Betancort (1983): Primeras inscripciones latinas en Canarias», periódico *La Provincia.*

2 J. de León Hernández, P. Hernández Curbelo, M. A. Robayna Fernández (1988): «La importancia de las vías metodológicas en la investigación de nuestro pasado, una aportación concreta: los primeros grabados latinos hallados en Canarias», *Tebeo,* I, pp. 129-201. (1995) «Los grabados rupestres de Lanzarote y Fuerteventura. Las inscripciones alfabéticas y su problemática», *IV Jornadas de Estudios sobre Lanzarote y Fuerteventura*, pp. 455 – 535. J. de León Hernández, M. A. Perera Betancort, (1996): «Las manifestaciones rupestres de Lanzarote» en *Las manifestaciones rupestres de las islas Canarias,* Dirección General del Patrimonio Histórico, Gobierno de Canarias, pp. 94–105. J. de León Hernández, (1990): «Los grabados rupestres de la isla de Lanzarote», en Valencia Alfonso, V; Oropesa, T.: *Grabados rupestres de Canarias,* pp. 83-89. Santa Cruz de Tenerife, Viceconsejería de Cultura y Deportes. Gobierno de Canarias. R. Hernández Bautista, (1987): «Los caracteres alfabéticos líbico-beréberes del Archipiélago Canario», en M. Olmedo Jiménez, (Ed.) (1984): *España y el Norte de Africa (Actas del Ier Congreso Hispano Africano de las Culturas Mediterráneas),* Melilla, T. I, Pubs. De la Universidad de Granada, Granada, 59–78. (1990): «Los grabados rupestres de Fuerteventura» en *Los grabados rupestres de Canarias* de Vicente Valencia y Tomas Oropesa. Viceconsejería de Cultura y Deportes. Gobierno de Canarias. R. Hernández Bautista, M. A. Perera Betancort, A. Hernández Camacho et al ((1987): «Arqueología de la Villa de Teguise», *I Jornadas de Historia de Fuerteventura y Lanzarote*, T. II, pp. 223–294. I. Hernández Díaz, Mª A. Perera Betancort (s/F): *Los grabados rupestres de la isla de Fuerteventura,* Cabildo Insular de Fuerteventura.

3 H. J. Ulbrich (1990): «Felsbidstationen auf Lanzarote», *Almogaren,* XXI/2, p.7-319.

La comparaison avec l'alphabet latin a sans doute été l'hypothèse qui a eu plus d'échos; et même s'il y a sûrement une apparente affinité de certains caractères avec cette écriture, il est très difficile à notre avis de les attribuer dans leur totalité à l'alphabet latin. La supposée origine latine de certaines inscriptions alphabétiques des îles avait déjà été soulevée par le chercheur Pedro Hernández Benítez[1] qui, en 1955, interpréta comme tel quelques lignes d'un texte répertorié à Fuerteventura.[2] Il s'agit de quelques épigraphes qui étaient apparus en 1874 et 1878 dans le Barranco de la Torre, à Jandia, lesquels étaient associés à quelques monuments au tracé labyrinthique découverts par le Marqués de La Florida, don Luis Benítez de Lugo et par l'érudit originaire de Fuerteventura, don Ramon Castañeyra.[3] Ces trouvailles furent publiés dans l'œuvre de Sabino Berthelot[4], qui les considéra comme «*un fragment d'inscription lapidaire utilisant des signes gravés très similaires à ceux de Los Letreros d'El Hierro*»[5], de la même manière qu'allait le faire plus tard J. Alvarez Delgado, tout en les interprétant comme propres à l'écriture nord-africaine, et en proposant la lecture suivante: (a) *madlrny*, qu'il traduit en touareg par « *amadel-aranah* » o *amadal-ira-nay* 'mauvaise terre'; et (b) *idyn*, qu'il considère comme le pluriel berbère de *eidi*, c'est-à-dire 'chien', ou bien comme *iudayn*, soit 'démon'[6].

L'autre écriture, en rapport avec le latin, a reçu le nom de 'Latina cursive' ou 'Latino-canarienne' ou libyco-canarienne. Elle se trouve à Lanzarote et Fuerteventura.



Ecriture connue comme libyco-canarienne
ou latino-canarienne. Peña del Letrero, Zonzamas (Teguise, Lanzarote)

1 P. Hernández Benítez (1955): «Dos inscripciones latino-romanas», *Actas del Tercer Congreso Nacional de Arqueología,* Zaragoza, pp. 182 - 186.

2 Une étude qui apporte des clarifications sur les supposés caractères latins des Canaries se trouve dans le travail de M. Ramírez Sánchez (2004): «*Saxa Scripta,* la búsqueda de las inscripciones paleohispánicas y latinas en Canarias (1876 – 1955)», *XV Coloquio de Historia Canario-Americana*, pp. 2112–2130.

3 J. Álvarez Delgado (1964), pp. 398 - 399.

4 Sabino Berthelot ([1879] - 1980): *Antigüedades Canarias,* Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones, P. 220.

5 *Ibidem*, p.142.

6 J. Álvarez Delgado (1964), pp. 399.

Comme nous avons dit, le chercheur P. Hernández Benítez défendait plutôt la considération de ces signes comme étant d'origine latino-romaine; raison pour laquelle il leur proposait une date proche de notre Ère.[1] Pour défendre son hypothèse, il a utilisé des arguments historiques soutenant que les îles avaient été découvertes par les romains, qui «*...dominèrent les autochtones avec lesquels ils commerçaient, visitant ainsi périodiquement notre archipel*»[2] Après une série d'examens historiques de la supposée présence des romains dans les îles, et tous spécialement dans la Grande Canarie et Fuerteventura, il conclut que l'une des épigraphes -celle qui fut localisée par le Marquis de La Florida en 1874- est un texte votif. Il en proposait ainsi la lecture suivante: « *Centrum Vir Iulius Iovi Optimo Maximi*», dont la version en langue vernaculaire serait: « Le temple de Jupiter Optimum Maximus »[3], soit la même qu'Alvarez Delgado avait faite du touareg «*amadel-aranah»*. L'autre inscription trouvée quatre ans plus tard, en 1878, par don Ramon de Castañeyra, fut également considérée par Sabino Berthelot comme un groupe des signes de type libyco-berbères, même s'il s'agit également, pour notre chercheur, d'un texte latin similaire au précédent. Il l'interprétait cependant à cette occasion, et sans discussion, comme une «Piedra Miliaria» qu'il traduisit 'pierre milliaire - cinco milles'[4], et que J. Alvarez Delgado, par contre, lisait comme «*iudayan*».

L'un des plus récents défenseurs de l'origine latine a été le chercheur autrichien W. Pichler, qui proposa d'associer les signes tout simplement avec leurs correspondants de l'alphabet latin. Il traduit ainsi une bonne partie des lignes du texte de Fuerteventura en tant que série d'anthroponymes propres à la tradition indigène berbère, peuple avec lequel les population pré-européennes des îles Canaries se trouvaient apparentés.[5]

L'hypothèse de W. Pichler est d'un grand intérêt; et ce malgré les problèmes qu'elle pose et que nous allons essayer d'analyser. La principale difficulté est celle du sens à donner à chacun des signes de cette écriture. W. Pichler part de la présupposition de la similitude entre les lettres connues dans les textes de Fuerteventura et leurs équivalents dans l'alphabet latin. Pour cette raison il ne trouve aucune difficulté à traduire les lignes du texte; et ce en se servant des signes correspondants, même si -comme il

1 P. Hernández Benítez, 1955, p. 183
2 *Ibidem*.
3 *Ibidem*, p. 185.
4 *Ibidem,* pp. 185 - 186.
5 W. Pichler (2003), *Las inscripciones rupestres de Fuerteventura*, op. cit. pp. 106 – 107 et 118.

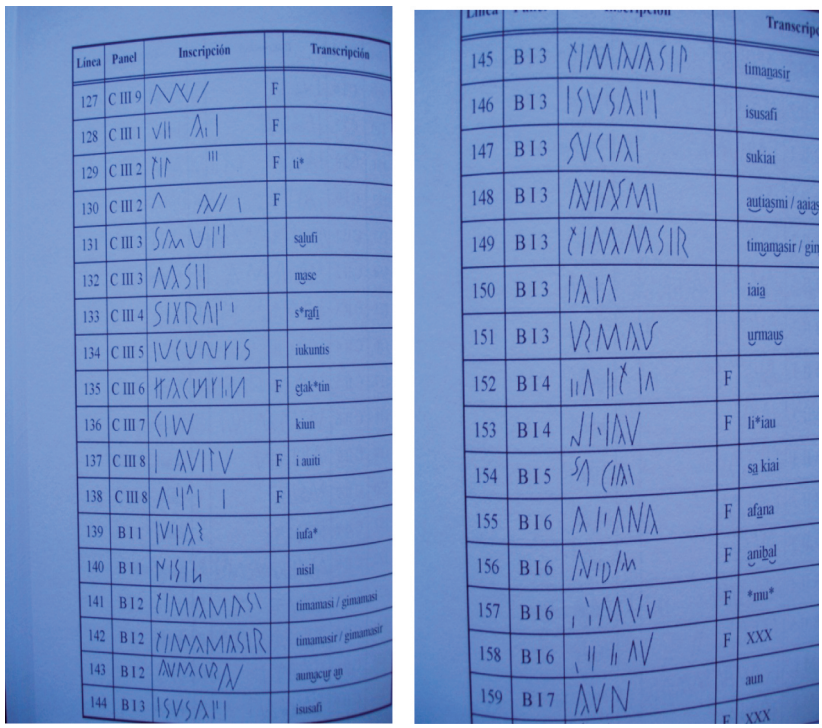
le signale d'ailleurs lui-même «*l'alphabet de l'écriture latino-canarienne présente un répertoire de signes très réduit par rapport à l'alphabet du latin classique, et notamment celui qui est utilisé par les chroniqueurs espagnols. Il y manque ainsi les lettres J, K, Q, Y, Z et, probablement aussi O et X.*»[1]

Quant à la langue représentée par cette écriture, W. Pichler a essayé de l'analyser moyennant des preuves de fréquence des lettres, en faisant leur lecture à partir de l'alphabet latin, et en se basant pour la transcription sur la similitude formelle. Avec cette méthode il est parvenu dans tous les cas à en déduire qu'il s'agit très probablement de l'une des modalités de la langue libyque ancienne,[2] pour conclure qu'«*avec un degré très élevé de probabilité, la langue des inscriptions latino-canarienne est identique à la langue canarienne parlée dans les îles orientales vers la naissance du Christ, ou à la langue libyque parlée à cette époque au Nord de l'Afrique si elle n'est pas étroitement apparentée avec elles*.»[3] Dans ce cas, il reste à savoir par quelle variante dialectale des langues libyques cette écriture doit-elle être lue; et ce compte tenu des différences linguistiques existantes parmi ces communautés. Comme le chercheur le souligne si bien, ce problème est également posé quant aux sept îles de l'Archipel Canarien où il n'était point facile que les habitants de l'une puissent communiquer avec ceux des autres îles.[4]

Dans le cadre de cette proposition, on a essayé de considérer que cette écriture - circonscrite jusque-là dans ces deux îles orientales et dans l'Afrique du Nord à l'aire de la Tripolitaine- pourrait être expliquée sur la base du fait que les populations libyques ont procédé à l'adaptation de l'écriture latine apprise des romains après une première phase de contact; et plus tard en tant que résultat d'un long processus d'acculturation entre les deux communautés. Il s'agit simplement d'une probabilité, puisque rien de cela n'est bien défini pour le moment. Il faut cependant le tenir en considération, en supposant que le processus de métissage se serait produit avec une certaine rapidité, car malgré que la destruction de Carthage a été fixée en l'an 146 av. J.-C., la présence effective de Rome dans cette partie du Continent n'eut lieu qu'à partir de la moitié du Ier siècle av. J.-C.; soit près de cent ans après la première incursion; et notamment à partir

1 W. Pichler (2003), p.163.
2 Tejera Gaspar, J.J. Jiménez González, J. Allen (2008), op. cit. pp. 19 - 20.
3 W. Pichler (2003), p. 151.
4 *Ibidem*, 152.

du gouvernement d'Auguste (27 av. J.C.- 14 apr. J.-C.), une idée que W. Pichler a également approché dans son étude.



Línea	Panel	Inscripción		Transcripción
127	C III 9		F	
128	C III 1		F	
129	C III 2		F	ti*
130	C III 2		F	
131	C III 3			salufi
132	C III 3			mase
133	C III 4			s*rafi
134	C III 5			iukuntis
135	C III 6		F	etak*tin
136	C III 7			kiun
137	C III 8		F	i auiti
138	C III 8		F	
139	B I 1			iufa*
140	B I 1			nisil
141	B I 2			timamasi / gimamasi
142	B I 2			timamasir / gimamasir
143	B I 2			aumacur an
144	B I 3			isusafi
145	B I 3			timanasir
146	B I 3			isusafi
147	B I 3			sukiai
148	B I 3			autiasmi / aaias
149	B I 3			timamasir / gim
150	B I 3			iaia
151	B I 3			urmaus
152	B I 4		F	
153	B I 4		F	li*iau
154	B I 5			sa kiai
155	B I 6		F	afana
156	B I 6		F	anibal
157	B I 6		F	*mu*
158	B I 6		F	XXX
159	B I 7			aun
			F	XXX

Ecriture libyco-canarienne de Fuerteventura, selon W. Pichler

Les signes scripturaux de la Tripolitaine auxquels nous avons fait référence proviennent du site de «*Bu Njem*», des signes bien datés du IIIème et du IVème apr. J.-C., lors d'une phase du Bas Empire; soit une période que nous considérons suffisante pour permettre un métissage dans le continent; alors que pour les signes des Canaries, au contraire, nous ne disposons d'aucune date, même approximative permettant de les situer dans une phase historique donnée. Il a été dit que cette écriture des îles pourrait être le résultat de l'arrivée des indigènes nord-africains romanisés qui auraient connu la langue et l'écriture latines, ne serait-ce que de façon rudimentaire.[1] Dans un pareil cas, et selon les modèles africains de ces mêmes processus d'acculturation, il se pourrait que de tels évènements eurent lieu au moins vers les dates que nous avons mentionnées pour «*Bu Nje*», lesquelles, tout au moins pour le moment, et avec toutes les réserves requises pour ce cas,

1 W. Pichler (2003), pp. 141 - 142.

peuvent servir de référence afin d'expliquer la présence de ces premiers habitants à Lanzarote et Fuerteventura. Puisque nous ne comptons pas aux Canaries sur des données chronologiques précises, nous ne pouvons opter pour aucune d'entre-elles.

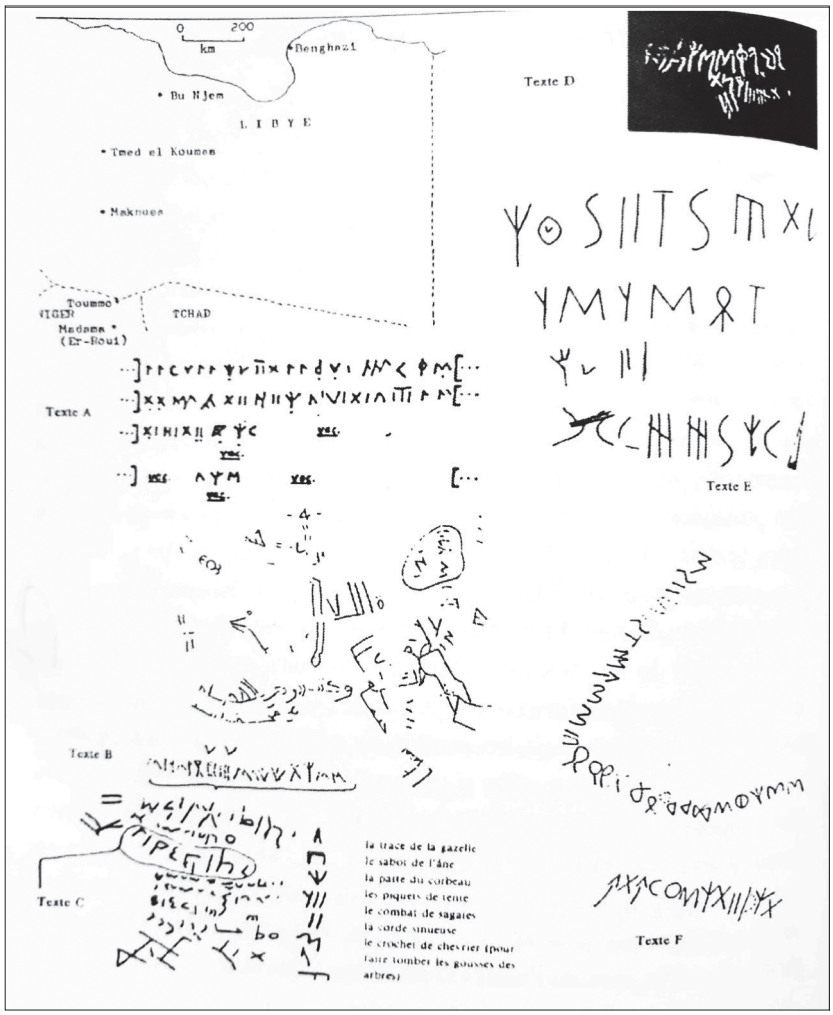
Une autre explication parmi celles qui ont été données à cette écriture a été de la considérer comme étant d'origine punique ou néo-punique. La racine punique des signes a été mise en relief par R. Muñoz dans l'analyse qu'il a faite d'un fragment de texte. Ce chercheur pensait que les caractères qui avaient été considérés comme latins sont en réalité puniques, raison pour laquelle il établissait une série de lectures de nombreuses lignes provenant de Fuerteventura, selon le *corpus* publié par W. Pichler[1], et de même pour celles de Lanzarote. S'agissant de l'une des inscriptions de cette île, la plus connue peut-être, étant des toutes premières qui ont été découvertes -communément lue ***sincicava*** en latin[2]-, ce chercheur pense que «*elle (l'écriture) n'est pas latine, mais plutôt punique*.»[3] R. Muñoz se référait également à l'existence de quelques textes bilingues libyco-puniques de Fuerteventura, et pour lesquels il propose sa propre lecture[4], et à propos desquels nous voudrions avancer quelques commentaires. Le premier problème consiste à connaître le sens de la lecture des deux inscriptions afin de dire si les caractères considérés comme étant puniques son vocaliques ou syllabiques. L'auteur opte indistinctement pour un sens de lecture '*sinistrogira'* aux signes considérés comme puniques; c'est-à-dire une lecture de gauche à droite, alors qu'il propose une lecture du bas vers le haut pour les écritures libyques. Mais étant donné que l'orientation dans cette écriture pourrait être différente dans chacun des cas, le problème n'est pas facile à résoudre. Il est encore plus compliqué de dire s'il s'agit en réalité de signes puniques -les mêmes que W. Pichler croyait certainement latins-; puisque, à notre avis, cette écriture de Lanzarote et de Fuerteventura ne ressemble aucunement aux alphabets phénico-puniques, et encore moins aux plus développés de type néo-punique que nous connaissons dans le Bassin Méditerranéen.

1 W. Pichler (1992): «Die schrift der Ostinseln-Corpus des Inschriften auf Fuerteventura » », *Almogaren*, pp. 313 - 353.

2 R. Balbin Behrmann, M. Fernández, A. Tejera (1987): « Lanzarote prehispánico. Notas para su estudio», *Congreso Nacional de Arqueología,* pp. 19 – 54.

3 R. Muñoz, Tenerife, p.40.

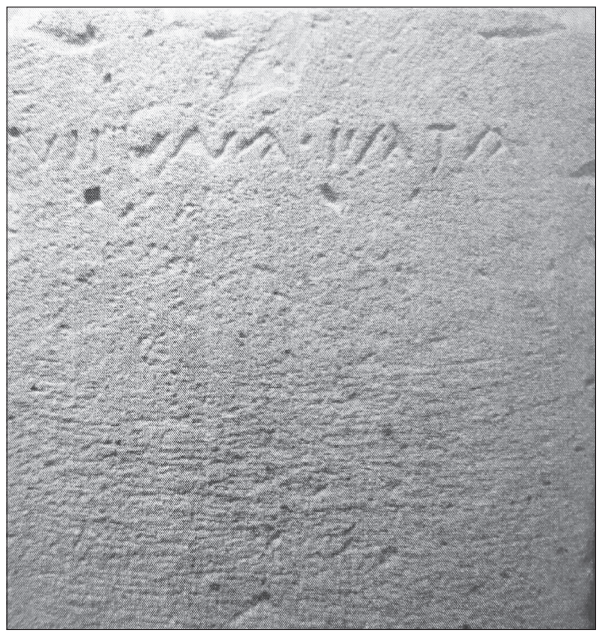
4 R. Muñoz (1993), pp. 34 - 35.



Ecritures de la ville romaine Bou Nejm en Libye qui semble présenter quelques similitudes avec celles des îles de Lanzarote et Fuerteventura. L'image offre également des ecritures vues comme «énigmatiques», selon Th. Monod.

Entre autres chercheurs, Gabriel Camps soulève une autre hypothèse non exempte de problèmes non plus. Il fondait celle-ci sur la possibilité que la base de cet alphabet existerait depuis la protohistoire nord-africaine, et pouvant être attribué aux *Garamantes* ou à d'autres ethnies en rapport avec des cultures méditerranéennes de la fin du IIème ou début de Ier millénaire av. J.C. Celui-ci correspond à une époque bien antérieure à la présence

romaine, voire à l'arrivée des phéniciens et des grecs en Afrique du Nord.[1] C'est dans ce même sens qu'intervient R. Rebuffat, considérant que les *Garamantes*, tout comme d'autres gens de la Tripolitaine méridionale, avaient en commun une forme particulière d'écriture. C'est à *Fezzane*, dans les sites de «*Maknusa*» et de «*Tmed el-Koumas*»[2] que se trouvent les signes les plus proches de l'écriture de « *Bou Njem*».



Ecriture archaïque provenant du Sanctuaire de Tor Tignosa au sud de Rome, à 1,5kms de la gare ferroviaire de Pomezia.

De notre côté, nous croyons aussi que c'est là une perspective de recherche, si jamais elle peut réellement être mise en relation avec de vieilles écritures prélatines, qui restent à analyser, et qui sont liées avec d'autres du bassin méditerranéen, lesquelles auraient un rapport avec le substrat culturel de ceux qu'on a appelé « peuples de la mer». Dans ce sens, il conviendrait de rappeler ici un vieux débat non encore résolu à ce jour au sujet de la présence des chariots à deux roues gravés sur plusieurs

1 G. Camps (1987, 2ª ed.): *Les Berbères. Mémoire et identité,* Paris, Editions Errance, p. 202.
2 R. Rebuffat (1969): «Deux ans de recherche dans le sud de la Tripolitaine », *Comptes rendus / Académie des inscriptions des belles lettres CRAI*, pp. 319-339. (1972): «Nouvelles recherches dans le sud de la Tripolitaine», *CRAI,* pp. 495 -505. (1982): « Recherches dans le désert occidental de Libye », *CRAI*, pp. 188 – 199.

sites rupestres, et qu'on a également associé à ce qu'on a appelé « route des chariots sahariens », et pour lesquels on a aussi cherché un rapport avec des prototypes mycéniens. Une minutieuse révision de tous ces aspects, dans lesquels peuvent être inclus ce qu'on a considéré comme étant des « inscriptions énigmatiques », serait à même de résoudre le problème, ou tout au moins de reposer ces questions dans une perspective différente de l'actuelle.

Il s'agit, une fois de plus, de points de vue. Mais il ne faudrait pas rejeter que certains signes scripturaux -qu'on repère dans divers endroits de la Méditerranée entre lesquels il existe un air de parenté-, puissent refléter un aspect de cela. Ceci même s'il s'avère aujourd'hui risqué d'opter pour une proposition dans ce sens, et même s'il conviendrait de laisser ouverte cette autre possibilité qui compléterait quelques unes parmi d'autres que nous avons reprises ici. Il est pertinent d'attendre qu'on en sache un peu plus sur cet aspect pertinent et novateur de l'épigraphie ancienne des Canaries, et tout spécialement au sujet de ces alphabets qui n'ont été documentés jusqu'ici que dans les îles de Lanzarote et Fuerteventura, et dont l'identité culturelle devrait, sans aucun doute, contribuer à mieux comprendre l'origine ancienne des ethnies insulaires.[1]

La chronologie: un débat permanent

Parmi les multiples aspects du débat scientifique au sujet des anciennes cultures des Îles Canaries, il en existe un qui, malgré les nombreuses polémiques qu'il a suscité, ne fait pas l'unanimité des chercheurs. Il s'agit de la thèse que nous défendons dans ce livre, soit celle du peuplement tardif de l'Archipel à une date qui ne semble pas être antérieure à la moitié du Ier millénaire, à en juger par la matière que nous avons analysée quant à ce que nous savons à ce sujet pendant l'Antiquité, et que nous ramenons même jusqu'au quart du Ier siècle av.J.C, voire au Ier siècle apr. J.-C.

Au début des années soixante du XXème siècle furent réalisées les toutes premières datations faites moyennant le Carbone 14 qu'on espérait

1 L'information avec laquelle ce chapitre a été élaborée provient de deux travaux publiés par A. Tejera Gaspar et M. A. Perera Betancort (2011c) : «Las supuestas inscripciones púnicas y neopúnicas de las Islas Canarias», *Spal*, vol. 20, pp. 175 – 184. A. Tejera et M. A. Perera Betancort (2011b): «Las supuestas inscripciones latinas de Lanzarote y Fuerteventura». Dans *Sodalium Munera. Homenaje a Francisco González Luis,* Ediciones Clasicas, Madrid, pp. 565 – 572. Et également A. Tejera et A. Chausa (1990): «Les nouvelles inscriptions indigènes et les relations entre l'Afrique et les îles Canaries », *Bulletin Archéologique du C.T.H.S. nou. Série*, Afrique du Nord, fasc. 25, Paris, pp. 69 – 74.

voir apporter des dates anciennes qui aideraient à expliquer l'origine et l'ancienneté des cultures insulaires, lesquels étaient jusque là associées au Néolithique. Cependant, toutes celles qui étaient connues à ce moment-là renvoyaient à des dates historiques qui ne dépassent pas l'Ère Chrétienne. Ces indicateurs chronologiques furent un premier appel à l'attention de ceux qui avaient expliqué les cultures des îles en se basant sur des critères comparatifs, notamment à partir des matériels archéologiques et de leur similitude avec d'autres relevant des communautés néolithiques euro-africaines, comme nous avons dit. Á partir de ce moment-là, une révision critique au sujet des hypothèses qui avaient été soulevées au sujet de l'antiquité du peuplement, allait commencer, puisque l'apparente « modernité » dictée par les données du radiocarbone rendait impossible la tâche de continuer à défendre une telle thèse. S'en suit ainsi une contradiction entre l'apparente antiquité déduite des matériels archéologiques, de typologie considérée comme étant propre aux cultures néolithiques et chalcolithiques de l'Afrique du Nord, face à la plus récente que les différents groupes humains avaient occupé par le passé dans cette zone du Maghreb.

Cette discordance allait faire en sorte qu'on remette en cause l'application de la méthode de datation dans cet Archipel, d'une manière générale, argüant que sa validité était discutable car il s'agit d'un territoire volcanique. S'agissant de cet argument, il conviendrait de tenir en considération la fiabilité bien prouvée de cette méthode dans des zones de formation similaire à celle des îles, selon l'avis des volcanologues, toutefois que l'échantillon ne soit pas issu d'un lieu soumis postérieurement à un réchauffement produit par un épisode volcanique récent. Dans ce cas, l'échantillon pourrait avoir été rajeuni; mais il ne semble pas que ce soit le cas dans aucun des sites d'où furent récupérés les échantillons d'origine organique dont il est question ici. Ni ce fait, ni la formation sédimentaire des strates archéologiques en soi semblent être différents de n'importe quelle autre aire géoculturelle connue.

Le critère de «modernité» issu des datations connues aux Canaries mérite quelques réflexions de notre part. Depuis la date du peuplement des îles dans l'Antiquité jusqu'à ce qu'elles soient incorporées à la Couronne de Castille à la fin du XVème siècle (1496), mil cinq cent ans s'étaient écoulés. Sur cette réalité historique indiscutable, le Carbone 14 montre avec précision ces quinze siècles d'existence des deux groupes qui peuplaient l'Archipel. De sorte que le mode de datation se bornerait à confirmer ce

fait historique, malgré que les sites d'occupation les plus anciens -dans la supposition d'un peuplement pas aussi récent- n'aient pas encore été identifiés, et par conséquent ce mode de datation n'a pas été appliqué.

Dans le tableau chronologique que nous présentons, il y a des datations antérieures à notre Ère, comme celle de « la Cueva de Arena» dans le Barranco Hondo (Ténériffe), laquelle est datée de 540 +/- 60 av.J.C, et qui, selon les auteurs, correspondrait à un '*horizon précéramique*'; celui-ci étant associé à des gens dont la nourriture principale était à base de lézards de l'espèce *Lacerta Sthelini Symoni*[1]. Par contre, nous croyons qu'il pourrait s'agir d'une couche de dépôts naturels de la grotte, formés par la trainée sédimentaire sablonneuse de la base de cette grotte, mais qui, à notre avis, ne semble pas correspondre à une occupation humaine. La date suivante de ce site est de 20 +/- av. J.-C. Celle-ci, en principe, comme celle de «La Cueva de los guanches» à Icod de Los Vinos où l'on enregistre une date calibrée de 910 av. J.C. et une date minimale également calibrée de 518 av. J.C. correspondrait aux plus anciennes datations connues dans cette île. Par contre, les plus anciennes de la Grande Canarie se situent aux environs de la fin du siècle I av. J.-C., soit au changement de l'Ère.[2] A la lumière de ces données, nous gardons une prudente réserve, car elles sont assez exceptionnelles parmi l'ensemble des dates connues dans l'Archipel jusqu'à aujourd'hui.

Dans d'autres îles, comme La Palma, les données chronométriques ont été complétées par celles qui proviennent des analyses de paléomagnétisme; et dans les deux cas, aussi bien l'une que l'autre semblent confirmer ladite «modernité».

Les dates dont nous allons examiner le détail confirment clairement une présence humaine dans les îles du passage à notre Ère jusqu'au-delà du XVème siècle, sans toutefois que cela invalide, en aucune façon, que le peuplement des Canaries pourrait être plus ancien que ce que nous avons

1 *Pilar Acosta Martínez, Manuel Pellicer Catalán (1976)*: «Excavaciones arqueológicas en la cueva de la Arena (Barranco Hondo, Tenerife)», *Anuario de Estudios Atlánticos,* vol. 1, n° 22, pp.125 – 184.

2 Mª del C. del Arco Aguilar, M. del Arco Aguilar et C. Rosario Adrian (1997): «Dataciones absolutas en la prehistoria de Tenerife». Dans Agustín Millares Cantero, Pablo Atoche Peña et Manuel Lobo Cabrera (Coord.), *Homenaje a Celso Martin de Guzmán (1946 – 1994).* Universidad de Las Palmas de Gran Canaria. Excmo. Ayuntamiento de la ciudad de Gáldar. Dirección del Patrimonio Histórico. Madrid, 1997). Voir également Bertila Galván Santos (1991): *La cuerva de las Fuentes: (Buenavista del Norte – Tenerife),* Cabildo insular de Tenerife.

proposé ici. Mais cela dépendra des avancées futures que peuvent apporter les diverses techniques de datation appliquées aux sciences archéologiques.

Chronologie des cultures canariennes

Maintenant nous allons reprendre un bon nombre de références chronologiques des cultures canariennes provenant des différentes sources qu'on peut trouver entre les pages 44 et 48 du livre d'Alfredo Medeiros Martín et Gabriel Escribano Cobo, *Los aborígenes y la Préhistoria de Canarias*, publié en 2002 par le Centro de Cultura Popular Canaria. D'autres références proviennent de deux travaux de Celso Martín de Guzmán, «Fechas de Carbono 14 para la arqueología prehistórica de las Islas Canarias», dans le vol.33 de 1976 de la revue *Trabajos de Prehistoria*, dans les pages 318 jusqu'à 328, et également « Dataciones C-14 para la Prehistoria de las Islas Canarias », dans l'œuvre collective de la *Serie Universitaria de la Fundación Juan March*, C-14 y Prehistoria de la Península Ibérica, publié en 1978 dans les pages 145 à 151. Bon nombre de ces données sont recueillies dans la note correspondant à chaque île, alors que les dates de la Grande Canarie dans leur totalité proviennent de l'information publiée dans la page web de la Unidad de Patrimonio del Cabildo.

Quant aux datations, nous faisons la remarque suivante: la chronologie est associée aux lettres **B.P.** (**B**efore **P**resent, avant le présent, à compter de l'année 1950). Les références à la chronologie calibrée renvoient à la date réelle corrigée, la plus ancienne et la plus récente, tel qu'elle figure dans l'œuvre citée de Mederos et Escribano.

EL HIERRO[1]

El Pinar. Nécropole de La Lajura, 1830 B.P. 120 apr. J.-C.
La Lajura, 1740 B.P. 210 apr. J.-C.
La Lajura, 1230 B.P 730 apr. J.-C.

LA FRONTERA

Área de El Golfo, 1630 B.P. 320 apr. J.-C. calibrée 423 apr. J.-C. Minima calibrée 436 apr. J.-C.

1 Ces données-ci et celles qui sont reprises dans les notes suivantes proviennent des travaux du Professeur Celso Martín de Guzmán cités dans le texte: Hoyo de los Muertos (Cuarazoca, Valverde), 1050 +/- 60 B.P. 900 apr. J.-C. Hoyo de los Muertos (Cuarazoca, Valverde 1200+/6 60 B.P. 750 apr. J.-C.

Área d'El Golfo, 1480 B.P. calibrée: 470 apr. J.-C. 565 apr. J.-C. Minima calibrée 625 apr. J.-C.

FUERTEVENTURA

La Oliva

Cueva de Villaverde. Niveau II. 1730 B.P. calibrée: 268, 274, 334 apr. J.-C. Minima calibrée: 425 apr. J.-C.

GRAN CANARIA[1]

AGAETE

Agaete. Cascajo de Las Nieves-Maipés. ***Funéraire.*** XIème et XIIème siècle. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 1016-1169 apr. J.-C.

Necropolis de Las Candelarias. ***Funéraire.*** XIVème et XVème siècles. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1450-1640 Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1300-1440.

El Risco de los Canarios-Laderas Blancas. ***Funéraire*** XIIIème au XVème.

Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1270-1310 apr. J.-C./ 1360-1380 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1290-1400 apr. J.-C.

Antigafo. ***Funéraire***. XIIème au XVème siècle. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1260-1310 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée 1430-1520 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1410-1470 apr. J.-C.

---

1 Necrópolis Arteara (Santa Lucia de Tirajana) 30 av. J.C. Los Caserones (La Aldea de San Nicolás) 1800+/- 150 B.P. 60 apr. J.-C.; El Hormiguero (Casablanca, Firgas) 1740 +/6 90B.P. 210 d.C; Cuevas del Rey (Tejeda) 1665 +/- 60 B.P. 292 apr. J.-C.; Cuevas de Acusa (Tejeda) 1520 +/- 45 B.P. 437 apr. J.-C.; El Pajar (Arguineguín) 1470 +/- 110 B.P. 480 apr. J.-C.; Barranco de Guayadeque (Ingenio) 1410 +/- 60; B.P. 547 et 540 apr. J.-C. Guayedra (Agaete). 1180 +/-50 B.P. 770 apr. J.-C. Los Caserones (La Aldea de San Nicolás) 1140 +/- 100 B.P. 810 apr. J.-C. La Restinga (Telde) 1030 +/- 110 B.P. 920 apr. J.-C. Casas de Gáldar 1210 +/- 450 B.P. (Date calibrée) 680 – 965 apr. J.-C. Necrópolis de Maipéz (Agaete) 950+/-40 B.P. 1008 et 1000 apr. J.-C.; La Guancha (Costa de Gáldar) 875 +/- 60 B.P. 1082-1075 apr. J.-C.; Casas de Gáldar, 980+/- 50 B.P. (date calibrée), 970-1169 apr. J.-C. ; Casas de Galdar 110+/-50 B.P. (date calibrée, 900-1153 apr. J.-C.; Casas de Gáldar 935 +/- 40 B.P. (date calibrée), 1023-1191 apr. J.-C.; Los Caserones (La Aldea de San Nicolás) 730+/- 80 B.P. (Date calibrée) 1120 apr. J.-C. Casas de Gáldar 910+/-50 B.P. (date calibrée), 1027-1222 apr. J.-C. Guayedra (Majada de Altabaca, Agaete) 700 +/- 50 B.P. 1250 apr. J.-C.

Nécropole de Maipés. ***Funéraire***. VIIIème au IXème siècle. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 710-750 apr. J.-C./760-890 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 770-900 apr. J.-C./920-950 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 690-890 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 680-870 apr. J.-C. Matériel analysé: Tissu (linceul) Date calibrée: 690-750 apr. J.-C. et 760-885 apr. J.-C. Matériel analysé: pièce tablier. Date calibrée: 715-745 apr. J.-C. et 765-890 apr. J.-C.

El **Roque – Guayedra.** ***Domestique***. VIIème, IXéme, Xème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 764-997 apr. J.-C.

Majada de Altabaca. ***Domestique***. Du Xème au XIIème s. et XIIIème au XIVème. Date calibrée: 1223- 1325 apr. J.-C. / 1344-1394 apr. J.-C.

AGÜIMES

San Antón. ***Domestique***. Du Xème s. au XIIIème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1161-1297 apr. J.-C. Matériel analysé: charbon. Date calibrée: 998-1004 apr. J.-C. / 1012-1253 apr. J.-C.

GUAYADEQUE. Ingenio, Agüimes. ***Funéraire***. VIème au IXème s. et XVème s. Matériel analysé: Bois. Date calibrée 668-901 d.C Matériel analysé: Peau de momie. Date calibrée 536-720 apr. J.-C. Matériel analysé: graine de blé. Date calibrée 1470-1660 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine de blé. Date calibrée: 1440-1540 apr. J.-C./1540-1630 apr. J.-C.

LA AUDIENCIA–RISCO PINTADO. ***Domestique.*** Du XIIème s. au XVème. s. Matériel analysé: Restes végétaux. Date calibrée: 1300-1360 apr. J.-C./1380-1420 apr. J.-C. Matériel analysé: Restes végétaux. Date calibrée: 1300-1370 apr. J.-C. /1380-1410 apr. J.-C. Matériel analysé: Restes végétaux. Date calibrée 1170-1270. Matériel analysé: Dragonnier. Date calibrée: 1190-1275 apr. J.-C. Matériel analysé: Bois (cèdre ?). Date calibrée: 685-885 apr. J.-C.

Aldea de San Nicolas (La). Caserones: ***Habitat, Funéraire***. XII-XVème s. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 1058-1074/1154-1409 apr. J.-C. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 688-1165 apr. J.-C. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 210- a.C- 430 apr. J.-C. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 665-1044 apr. J.-C. Matériel analysé: Os d'animal. Date calibrée: 1285-1330 apr. J.-C. et 1340-1395 apr. J.-C.

Lome Caserones. ***Funéraire.*** Du XIII au XIVème s. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1220-1320 apr. J.-C. /1350-1390 apr. J.-C.

Hogarzales. ***Economique.*** Du VIIIème au Xème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 780-1010 apr. J.-C.

ARTENARA

Risco Caído. ***Habitat-Gravures rupestres.*** Du XIIIème au XVème siècle. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 1295-1370 apr. J.-C. et 1380-1415 apr. J.-C. Matériel analysé: Sédiment organique. Date calibrée: 1415-1450 apr. J.-C.

Acusa. ***Funéraire, Habitat.*** Du Vème au VIIème s. et du XIème au XVème. Matériel analysé: Peau de momie. Date calibrée 556-729 apr. J.-C. Matériel analysé: Bois. Date calibrée 425-424 apr. J.-C.

ARUCAS

La Cerera. ***Doméstico.*** IV-VIème s. et VI-VIIIème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 250-290 apr. J.-C. / 320-540 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 590-720 apr. J.-C. / 740-770 apr. J.-C.

FIRGAS

El Cabezo – El Hormiguero. ***Funéraire***. VIIIème-IX s. et XIIème-XIIIème s. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 790-900 apr. J.-C. apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1170-1280 apr. J.-C.

GÁLDAR

Las Guayarminas. ***Habitat.*** Du XIIIème au XVème s. Matériel analysé: Os d'animal. Date calibrée: 1210-1280 apr. J.-C. Matériel analysé: Os d'animal. Date calibrée: 1410-1450 apr. J.-C.

La Cueva Pintada. ***Habitat***. Du VIIème au XVème s.

Bocabarranco-El Agujero – La Guancha. ***Habitat, Funéraire***. Du XIème au XVème siècle.

Nécropole de Juan Primo. ***Funéraire***. Du XIIème au XVème s. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1260-1310 apr. J.-C. / 1360-1380 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1280-1400 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1280-1410 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1280-1400 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain: 1300-1430 apr. J.-C.

INGENIO

Guayadeque. Ingenio, Agüimes. ***Funéraire.*** Du VIème au IXème s. apr. J.-C. et XVème s. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 669-901 apr. J.-C. Matériel analysé: Peau de momie. Date calibrée: 536-720 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine de blé. Date calibrée: 1470-1660 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine de blé. Date calibrée: 1440-1540 apr. J.-C. /1540-1630 apr. J.-C.

Barrero. ***Domestique*****:** Du VIème au VIIème s. et du Xème au XIIème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 980-1050 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 340-650 apr. J.-C.

MOGÁN

Lomo de Los Gatos. ***Domestique***. Du XIème au XVème s. Matériel analysé: Graine d'orge. Date calibrée: 1400-1520 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine d'orge. Date calibrée: 1410-1530 apr. J.-C.

Montaña de Amadores. ***Funéraire.*** Xème, XIème s. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 900-1040 apr. J.-C. / 1100-1120 apr. J.-C. Matériel analysé: Tissu végétal (jonc). Date calibrée: 980-1030.

MOYA

La **Montañeta.** ***Habitat.*** VIII-IX et XIIème-XIVème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1220-1280 apr. J.-C. Matériel analysé: Os. Date calibrée: 1280-1320 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine. Date calibrée: 690-890 apr. J.-C.

PALMAS DE GRAN CANARIA (Las)

El Metropole. ***Funéraire.*** XIIIème, XIVème, XVème s. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1285-1464.

SAN BARTOLOMÉ DE TIRAJANA

Dunas de Maspalomas. ***Domestique.*** Du IXème au Xème s. Matériel analysé: Graine d'orge. Date calibrée: 720-890 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine d'orge. Date calibrée: 880-990 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine d'orge. Date calibrée: 900-1020 apr. J.-C.

Nécropole d'Arteara. ***Funéraire***. VIIème-LXème s. et XIème- XIIème s. Matériel analysé: Tissu végétal (jonc). Date calibrée: 1020-1160 apr.

J.-C. Matériel analysé: Tissu végétal (jonc). Date calibrée: 690-750 apr. J.-C. /760-890 apr. J.-C.

Nécropole de Maspalomas. ***Funéraire.*** Du XIème au XVème s. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1160-1280 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1270-1430. Matériel analysé: Cendre. Date calibrée:1039-1110 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1023-1259 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1275-1467 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1290-1410 apr. J.-C. Matériel analysé: Os humain. Date calibrée: 1430-1470 apr. J.-C.

El pajar de Arguineguín. ***Domestique.*** Du IVème au VIIIème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 340-771 apr. J.-C.

SANTA BRIGIDA

El Tejar. ***Dometique***. VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XVème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1230-1400 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 630-910 apr. J.-C. / 920-960 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1000-1170 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1010-1230 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1280-1400 apr. J.-C.

SANTA LUCÍA DE TIRAJANA

Fortalez Grande. ***Habitat.*** XIII7me s. Matériel analysé: Tissu végétal. Date calibrée: 1210-1280 apr. J.-C.

SANTA MARIA DE GUÍA

Cenobio del Valerón. ***Grenier collectif***. Du XIIème au XVème s. Date calibrée:1275-1315 apr. J.-C., 1355-1390 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine. Date calibrée: 1330-1340 apr. J.-C. , 1395-1440 apr. J.-C. Matériel analysé: Graine. Date calibrée: 1330-1340 apr. J.-C., 1395-1440 apr. J.-C.

TEJEDA

Chimirique. ***Domestique/funéraire***. VIIème s. et du XIème au XIII7me s. Matériel analysé: Fibres végétales (jonc). Date calibrée: 1025-1255 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 600-680 apr. J.-C.

Roque Bentayga. ***Habitat.*** Du XIVème au XVème s. Matériel analysé: Tissu végétal. Date calibrée: 1265-1300 apr. J.-C. et 1370-1380 apr. J.-C.

Cuevas del Rey. *Habitat, Funéraire*. IIIème – VIème s. Matériel analysé: Bois. Date calibrée: 246-536 apr. J.-C.

TELDE

Aguadulce. *Domestique.* Du Vème au VIème s. Matériel analysé: Coquillages. Date calibrée: 395-565 apr. J.-C.

La Garita-Lomo de los Melones. *Domestique.* Du Vème au VIème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1260-1310 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1300- 1430 apr. J.-C. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1290-1410 apr. J.-C.

Tufia. Domestique. Du XIIIème au XVème s. Matériel analysé: Charbon. Date calibrée: 1246-1332 apr. J.-C./1337-1398 apr. J.-C. Matériel analysé: Coquillage. Date calibrée: 690-750 apr. J.-C./ 760-890 1170-1490 apr. J.-C.

La Restinga. *Domestique*. Du XIIème au XVème s. Matériel analysé: Coquillages. Date calibrée: 1134-1510 apr. J.-C.

LA GOMERA

VALLEHERMOSO

La Fortaleza de Chipude. B.P. 1480. Calibrée 600 apr. J.-C. Minimum calibré: 666 apr. J.-C.

LANZAROTE

TEGUISE

El Bebedero. Contact niveau IV et V: 1950. B.P. Calibré: 70 apr. J.-C. Minimum calibré: 224 apr. J.-C.

El Bebedero. Base niveau IV: 1840. B.P. Calibrée 30, 40, 50 apr. J.-C. Minimum calibré: 382 apr. J.-C.

El Bebedero. Niveau IV: 1980. B.P. Calibré 215 apr. J.-C. Minimum calibré: 312 apr. J.-C.

El Bebedero. Base niveau IV (couche IV): 1895. B.P. Calibré: 120 apr. J.-C. Minimum calibré: 414 apr. J.-C.

El Bebedero. Contact niveau III et IV: 1635. B.P. Calibré 420 apr. J.-C. Minimum calibré: 625 apr. J.-C.

Poblado de Zonzamas. Les dates des dernières fouilles réalisées dans Zonzamas, proviennent du complexe structurel I, datent de la moitié du Vème siècle de notre Ère à des dates non calibrées, et arrivent jusqu'au XVIIème siècle, soit entre les années 1730 et 1736, au moment de l'éruption volcanique de Timanfaya[1].

LA PALMA[2]

MAZO

Cueva de Belmaco. Niveau IV. Phase II. B.P. 1320. Calibrée: 680 apr. J.-C. Minima calibrée: 942 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau IV. Phase II. B.P. 1150. Calibrée: 890 apr. J.-C. Minima calibrée: 1020 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau IV. Phase II. B.P. 1070. Calibrée: 990 apr. J.-C. Minima calibrée: 1156 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau III. Phase III. B.P. 1160. Calibrée: 890 apr. J.-C. Minima calibrée: 1037 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau III. Phase III. B.P. 980. Calibrée: 1028 apr. J.-C. Minima calibrée: 1180 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau III. Phase III. B.P. 970. Calibrée: 1028 apr. J.-C. Minima calibrée: 1180 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau I. Phase IV. B.P. 980. Calibrée: 1030 apr. J.-C. Minima calibrée: 1286 apr. J.-C.

---

1 Martín Socas, A. Tejera Gaspar, M.D. Camalich Massieu, P. González Quintero, A. Goñi Quinteiro, E. Chávez Alvarez (2000) «Los trabajos de intervención arqueológica y patrimonial en el poblado de Zonzamas»; IX Jornadas de Estudio de Lanzarote y Fuerteventura. T. I Historia, Prehistoria, Servicio de publicaciones de Cabildo de Fuerteventura, Cabildo de Lanzarote, Puerto del Rosario pp. 445-467.

2 Mazo. Roque de los Guerra (Paleomagnetismo) 50-100 apr. J.-C. Cueva de Belmaco IV 1320 +/- 90, 630 apr. J.-C. Cueva de Belmaco IV. 1150 +/-70, 800 apr. J.-C., Cueva de Belmaco IV. 1070 +/- 70, 880 apr. J.-C. Cueva de Belmaco III 980 +/-50; 970 apr. J.-C. Cueva de Belmaco I 970 +/- 120; 980 apr. J.-C.; Cueva de Belmaco I 930 +/-70; Cueva de Belmaco I (Santa Cruz de La Palma) 700+/670 B.P. 1250 apr. J.-C. Cueva de Guinchos 670+/670B.P. 1280 apr. J.-C.; Cueva del Humo IV 670+/-70, 1280 apr. J.-C.; Cueva del Humo IV 700 +/-70, 1250 apr. J.-C.; Cueva de los Guinchos 600+/-70 B.P. 1350 apr. J.-C.; Cueva del Humo III 600+/-70, 1350 apr. J.-C.; Cueva de los Guinchos 370 +/-70 B.P. 1580 apr. J.-C.; Cueva del Humo II 370 +/-7, 1580 apr. J.-C.; Cueva de los Guinchos 370 +/- 70, B.P. 1580 apr. J.-C.; Cueva del Humo II370 +/- 7, 1580 apr. J.-C.; Cueva de los Guinchos 270+/- 70 B.P., 1690 apr. J.-C.; Cueva del Humo I 260 +/- 70 1690 apr. J.-C.

Cueva de Belmaco. Niveau I. Phase IV. B.P. 1020. Calibrée: 1050, 1090, 1120, 1140,1160 apr. J.-C. Minima calibrée: 1275 apr. J.-C.

TIJARAFE

Cueva de La Palmera. Fase III a. B.P. 2190, Calibrée: 200 av.C. Minima calibrée: 6 apr. J.-C.

SAN ANDRĒS Y SAUCES

Cueva del Tendal. Niveau Va. Phase I. B.P. 1650. Calibrée: 415 apr. J.-C. Minima calibrée 533 apr. J.-C.

Cueva del Tendal. Niveau Va. Phase I. B.P. 1590. Calibrée: 445 apr. J.-C. Minima calibrée 602 apr. J.-C.

Cueva del Tendal. Niveau Va. Phase I. B.P. 1605. Calibrée: 435 apr. J.-C. Minima calibrée 544 apr. J.-C.

Cueva del Tendal. Niveau III. Phase II-IIIa. B.P. 1475. Calibrée: 607 apr. J.-C. Minima calibrée 662 apr. J.-C.

Cueva del Tendal. Niveau II. Phase III. B.P. 1270. Calibrée: 730, 770 apr. J.-C. Minima calibrée 956 apr. J.-C.

TENERIFE[1]

Buena Vista del Norte

Las Estacas. Niveau II. B.P.: 2210. Calibrée: 350, 320, 200 av.C. Minima calibré: 66 av.C.

Las Estacas. B.P. 1800, Calibré: 240 apr. J.-C. Minima calibrée: 413 apr. J.-C.

CANDELARIA

Cueva del Barranco de la Arena (Barranco Hondo). Niveau IV, III b. B.P. 2490. Calibrée: 760, 680, 650, 550 av.C. Minima calibrée: 401 av.C.

1 Cueva de la Arena (Barranco Hondo, Candelaria, 2490 +/-60B.P. 540 av. J.C.; Cueva de Las Palomas (Icod de los Vinos), s.III av.C., Cueva de la arena 1970 +/-60 B.P. 20 av.C.; Cueva de la arena 150 apr. J.-C.; Cueva de don Gaspar (Icod de los Vinos) 1750+/- 80 B.P. 200 apr. J.-C.; Cueva de don Gaspar 1390 +/- 110 B.P. 560 apr. J.-C.; Roque Blanco (La Orotava) 1380 +/-120 B.P. 570 apr. J.-C.; Cueva de los Cabezazos (Barranco de Agua de Dios – Tegueste). 1280 +/- 60 B.P. 690 apr. J.-C.; Roque Blanco (La Orotava) 1230 +/- 80 B.P. 720 apr. J.-C.; Guaracho (San Miguel de Abona) 1200 +/-60 B.P. 750 apr. J.-C.; La Palmita (Tejina, La Laguna) 1040 +/6 110 apr. J.-C.; Hoya Brunco (La Guancha) 930 +/-110 B.P. 1150 apr. J.-C.; Cueva de los Cabezazos (Baranco de Agua de Dios, Tegueste) 600+/-45 B.P. 1350 apr. J.-C.

Cueva del Barranco de la Arena (Barranco Hondo). Niveau IV, III b., IIIa. B.P. 1970. Calibrée: 60 apr. J.-C. Minima calibrée: 205 apr. J.-C.

Cueva del Barranco de la Arena (Barranco Hondo). B.P. 1800. Calibrée: 240 apr. J.-C. Minima calibrée: 399 apr. J.-C.

ICOD DE LOS VINOS

Cueva de Los guanches. VII Tombe. 2270 B.P. Calibrée: 910 av.C. Minima calibrée: 518 av.C.

Cueva de Los guanches. XI Intérieur. 2400 B.P. Calibrée: 410 av.C. Minima calibrée: 256 av.C.

Cueva de Los guanches. II Extérieur. 1720 B.P. Calibrée: 340 av.C. Minima calibrée: 872 apr. J.-C.

Cueva de Los guanches. XII Intérieur. 1700 B.P. Calibrée: 380 av.C. Minima calibrée: 872 apr. J.-C.

Cueva de Las Palomas. Niveau VI. 2200 B.P. Calibrée: 340, 320, 200 av.C. Minima calibrée: Ier s. apr. J.-C.

Cueva de Las Palomas. Niveau IV. 2040 B.P. Calibrée: 40 av.C. Minima calibrée: 216 apr. J.-C.

Cueva de Las Palomas. Niveau IV. 2010 B.P. Calibré: 10 apr. J.-C. Minima calibrée: 424 apr. J.-C.

Cueva de don Gaspar. Strate III. Niveau VI. B.P. 1750. calibré: 260, 290, 320 apr. J.-C. Minima calibrée: 447 apr. J.-C.

Cueva de don Gaspar. Strate III. Niveau IV. B.P. 1390.

CHAPITRE II

AFRIQUE CANARIES : UN VOISINAGE SI LOINTAIN !

La méconnaissance de la navigation parmi les aborigènes canariens

Nous analysons dans les différents chapitres du livre une série de données qui confirment, à notre avis et de manière évidente, l'origine nord-africaine des anciennes populations canariennes. Il s'agit d'un problème qui soulève en même temps plusieurs questions que nous pouvons synthétiser principalement dans deux idées fondamentales; la première étant de savoir comment ces groupements humains ont pu atteindre ces îles, alors que la seconde se rapporte à la date approximative où avait eu lieu ledit peuplement. S'agissant de ce deuxième questionnement, nous croyons que ce peuplement dut avoir lieu, comme nous l'avons dit plus haut, à une date proche du changement de l'Ère. Mais puisqu'il ne s'agit que d'une simple hypothèse, nous sommes incapables pour l'instant d'être plus précis, même si les chronologies obtenues par les différents systèmes de datation dans toutes les îles semblent confirmer que les îles ont dû être habitées à des dates qui varieraient entre les marges que nous avons mentionnées. Ce fut ce que disait en premier lieu Alvarez Delgado[1], qui voyait que la découverte des îles dût avoir eu lieu au Ier siècle av. J.-C., avant qu'elles ne tombent dans l'oubli durant le Bas Empire et durant le Moyen Âge, jusqu'à ce qu'elles furent de nouveau découvertes au cours du premier tiers du XIVème siècle.

L'ignorance de l'existence de cet Archipel est un fait réel, et les supposées 'arrivages' et découvertes d'avant la fin du siècle II av.J.C ne sont, à notre avis, que de simples suppositions, comme le chercheur cité l'explique par la répétition du phénomène similaire durant les douze siècles suivants, soit du IIème au XIIIème siècle av. J.C. Ceci est dû au fait qu'après le peuplement des îles et leur colonisation, associé par cet

1 Une partie de l'information que nous avons utilisée pour la rédaction de ce chapitre provient du manuscrit de Juan Álvarez Delgado auquel nous nous référerons dans le prologue, et que le lecteur peut dorénavant consulter dans la publication du livre, également cité, dont les éditeurs sont Alfredo Mederos Martín et Gabriel Escribano Cobo.

auteur au dates 25 av. J.C.- 23 apr. J.-C., les navigateurs n'arrivèrent pas à ces îles. Celles-ci demeurèrent oubliées du monde romain impérial, médiéval et arabe; même si les érudits et géographes européens et arabes de cette longue époque, connaissaient les Histoires de Pline ainsi que la Géographie de Ptolémée, lesquelles fixaient en effet l'existence à l'Ouest de l'Afrique des «*Iles Fortunées*» ou «*Gezair Al Khalidat*»[1]. Mais ni les gouvernements, ni les géographes, ni les marins ne parvinrent à trouver de telles îles, ou qu'ils étaient tout simplement incapables de les localiser.[2]

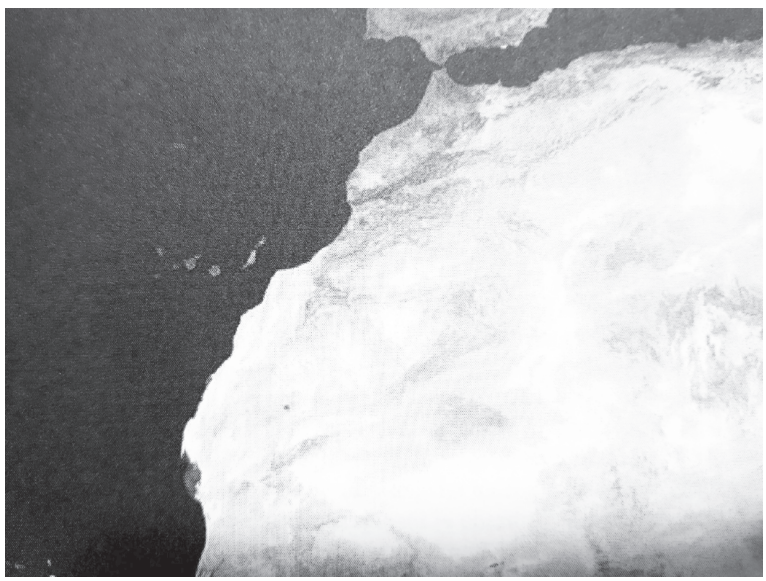
L'autre grand problème pour lequel nous ne trouvons pas jusqu'ici une réponse sûre, c'est de savoir comment ces gens avaient-ils atteint les îles, alors que rien ne prouve, de façon évidente, la connaissance de la navigation parmi les habitants, de la même manière que les berbères nord-africains ne la connaissaient pas non plus.

Dès la moitié du XIVème siècle, quand les européens entrèrent en contact avec les îles, ils nous informaient déjà de cette méconnaissance, exprimant leur surprise en voyant que les habitants n'avaient pas *d'embarcations pour passer d'une île à une autre, à moins qu'ils traversent à la nage la distance qui les séparait*.[3] Il est évident qu'il n'est point facile de comprendre comment quelques insulaires puissent traverser la mer depuis le continent africain sans avoir des connaissances minimales des moyens de navigation, puisqu'il n'existait dans l'Antiquité aucune autre façon d'atteindre l'archipel. Nombreuses sont les hypothèses qui ont été avancées pour expliquer ce paradoxe, lesquelles vont de la perte ou de l'oubli de ces techniques jusqu'à une autre plus radicale, qui suppose que ces communautés furent déportées dans les îles par des peuples de marins de la Méditerranée, pouvant s'agir soit des carthaginois, ou, plus tard, des romains.

La proximité des îles Canaries des côtes africaines a toujours été un argument de poids utilisé pour défendre que l'arrivée de ces populations à partir des côtes de l'Afrique voisine des Canaries pourrait avoir eu lieu de façon relativement facile, bien que nous n'ayons pas la preuve que ces endroits proches étaient habités par des gens apparentés avec ceux qui habitaient les îles avant l'arrivée des européens. Partant de

1 Correspond au terme arabe des *Iles Fortunées* ou des *Bienheureux*; bref, des îles du paradis.
2 J. Álvarez Delgado (1977): «Leyenda erudita sobre la población de las Islas Canarias con africanos de lenguas cortadas», *Anuario de Estudios Atlánticos*, n ° 23, pp. 51-81.
3 B. Bonnet et Reverón (1943): «La expedición portuguesa a las Islas Canarias en 1934», *Revista de Historia Canaria*, 64, pp. 110-133

cette supposition, qui n'a d'ailleurs pas été vérifiée jusqu'à ce jour, on pourrait expliquer le peuplement des îles par des moyens nautiques qui ne seraient pas nécessairement très sophistiqués à même de réaliser ladite navigation. Très souvent les motivations des chercheurs ne laissent pas voir la complexité du problème, comme c'est le cas ici à notre avis. En effet, les îles, contrairement à ce que l'on peut croire, ne pouvaient être vues ni abordées par les anciens en raison précisément de leur situation géographique, de leurs caractéristiques physiques en plus des conditions météorologiques. Tout cela rend sans doute difficile l'arrivée des premiers habitants, même de façon hasardeuse, et à moins qu'il ne s'agisse de circonstances tout à fait exceptionnelles.



La position des Îles Canaries en face de la côte occidentale de l'Afrique

Pendant l'Antiquité, la navigation se faisait du printemps à l'automne, et jamais pendant l'hiver. C'est-à-dire qu'il fallait tenir compte des conditions météorologiques en rapport avec la visibilité des îles à partir du continent, puisqu'autour de leurs sommets il y a des masses de nuages blancs, immobilisées pendant une bonne part de la journée, et notamment les matinées et les après-midi; de telle sorte que ces masses les recouvrent dans la partie Nord ou NE-NO.[1] C'est pour cette raison que même pas

1 Sur ces questions, le professeur Álvarez Delgado s'est exprimé comme suit: «Empleamos aquí los canarismos *bruma*, «niebla espesa y húmeda», *balma* «masas de nubes blancas

Cap Juby, le point le plus proche de l'Afrique, surtout par rapport à Fuerteventura, n'était pas visible à partir de cet accident géographique, bien qu'il ne soit qu'à 60 milles de distance et qu'il est à 844m d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Tout ceci empêcherait les marins d'apercevoir normalement l'île à partir de la zone voisine de Cap Juby; et de même pour l'île de Lanzarote, laquelle est également voisine de la côte africaine, puisqu'elle n'est qu'à 66 miles et mesure 844m d'altitude au-dessus de niveau de la mer. Par contre, les îles centrales, Grande Canarie, Ténériffe et La Palma, dépassent les 2000m; mais elles se trouvent derrière les îles orientales, et à 132, 188 et 264 miles de Cap Juby respectivement. Les voyageurs qui naviguent avec de petits bateaux de cabotage en Afrique ne pouvaient pas les apercevoir. Il n'est pas non plus possible de voir les îles de La Gomera et El Hierro, qui se trouvent encore plus vers l'Occident à partir de l'Est.

Les îles Canaries n'étaient donc pas facilement abordables, même s'il y a des preuves que les pêcheurs et les *roncotes* de Fuerteventura font des va-et-vient à Cap Juby en un seul jour, comme nous le rappelle le proverbe de Fuerteventura: «*On fait le va-et-vient de Tuineje à la Berbérie en un seul jour*»; mais il s'agissait d'une traversée qui n'avait commencé qu'après la conquête européenne.

Les peuples méditerranéens utilisaient des bateaux à voile et d'autres d'avirons, dont peu sont ceux qui dépassaient les 230 tonnes; une pentécontore (de 50 avirons) devait contenir plus de 100 rameurs, et les gens qu'elle transportait devaient s'assoir sur la cargaison, raison pour laquelle ils voyageaient pendant des périodes diurnes de 60 miles. Ils ancraient à la tombée de la nuit et les voyageurs mettaient pied à terre pour se reposer. Très souvent, en plus d'un bateau de cargaison et un autre de reconnaissance de la côte, les expéditions comportaient également deux embarcations, dites '*carabos'* ou '*lanchas'*, utilisées aussi bien pour le

---

estratificadas a poca altura», y *calina*, (del latín *caligine*, «Oscuridad cendal blanquecina que ensombrece la claridad solar», vulgar en Canarias en vez del helenismo *calima* empleado por los eruditos y meteorólogos. La calina o calima puede estar producida por polvo en suspensión con vientos de África, o por vapor acuoso procedente de balma, brumas bajas muy fluidas abajo a nivel cero, y de maresía o fuerte evaporación marina. Aclaramos este particular para los lectores, porque los diccionarios no suelen recoger estos términos al menos en el matiz vulgar de Canarias». Nous avons utilisé ledit manuscrit de Álvarez Delgado, mais on peut également consulter les pages correspondantes dans l'ouvrage *Descubrimiento, colonización y primer poblamiento de las Islas Canarias* de Juan Álvarez Delgado. Eds. Alfredo Mederos Martín et Gabriel Escribano Cobo, op. cit. 253-260.

débarquement des personnes que pour la pêche. Il faut également rappeler que les anciens marins de la Méditerranée n'avaient pas de boussole ni d'autres moyens techniques nécessaires à la navigation en haute mer, raison pour laquelle ils avaient normalement recours au cabotage, voyageant le long de la côte afin de mieux s'orienter et de se reposer pendant la nuit. Ils ne parcouraient de longs trajets que quand les vents et l'état de la mer étaient favorables, à condition qu'ils connaissent sûrement la route et que l'autre rive soit bien déterminée.

Certes, il serait difficile d'approcher la question de la navigation au sein des cultures méditerranéennes; plus complexe encore serait de l'expliquer pour des ethnies qui, comme nous le savons, ignorent totalement les techniques de navigation. C'est pour cela que, concernant la première proposition, en l'occurrence celle de leur arrivée par les moyens de navigation propres, il conviendrait de tenir compte de quelques considérations. Certaines îles, comme nous venons de voir, se trouvent près du continent, comme Fuerteventura et Lanzarote; alors que d'autres, plus à l'occident, sont à quelque 400 ou 500 kms de la côte africaine à vol d'oiseau en partant du point le plus proche d'Afrique. Cette distance devait être plus grande, si, comme il paraît, certaines communautés libyco-berbères proviendraient -comme nous croyons- des zones situées sur les rives méditerranéennes du Nord, en Algérie et en Tunisie; de même que l'intérieur du continent, et donc des zones assez éloignées ou plus encore que le sont les îles orientales de la voisine côte désertique africaine. Dans tous les cas, cette distance ne pouvait être facile à parcourir pour ceux qui n'étaient pas navigateurs, et qui n'auraient une connaissance nautique relativement développée à même de leur permettre d'affronter l'Atlantique. Il s'agit en effet de populations qui vivaient loin de la mer, et qui, en plus de cela, ignoraient ses techniques et ses secrets. Cependant, si on suppose qu'il s'agit de quelques communautés vivant près de la côte et connaissant la mer, ils n'avaient pas pour autant les moyens suffisants pour entreprendre une telle aventure, et d'affronter la distance qui séparait les Îles du Continent. Encore faut-il également penser que ces toutes premières populations devaient apporter dans les îles les animaux qui n'y existaient pas, c'est-à-dire des couples de chèvres, de brebis, de cochons, de chiens; et ce en plus des graines, boutures d'arbres fruitiers, puisqu'il n'existait rien de tout cela dans les îles. C'est pour cette raison que le phénomène ne doit pas être perçu comme le fruit du hasard, mais qu'il s'agirait plutôt -dans cette supposition- d'une colonisation dans le vrai sens du terme. Il

ne pouvait donc pas s'agir d'embarcations rudimentaires qui pourraient transporter l'approvisionnement requis, ni de se risquer en plus dans une mer qui n'était souvent pas favorable. Tout cela exigeait nécessairement une connaissance préalable, moyennant des explorations faites auparavant pour être au courant de l'existence des Îles, comment les atteindre, comment les relocaliser facilement…, jusqu'à ce que les colonisateurs aboutissent enfin à la tant souhaitée «*terre promise*». Cependant, ceux qui sont arrivés aux îles orientales allaient bientôt se rendre compte que les choses étaient différentes de ce qu'ils espéraient y trouver pour remédier aux pénuries qu'ils auraient fuies au niveau du Continent. En effet Fuerteventura et Lanzarote, qui étaient les plus proches de l'Afrique, n'offraient pas à ces dates-là, un milieu propice à même d'y survivre, et ce même si on tient compte des supposés changements écologiques qui se seraient produits au long des siècles. Pour bien comprendre ce problème, il est nécessaire de connaître les causes qui auraient poussé ces groupes humains à quitter le continent pour peupler les Îles Canaries, puisque les mouvements migratoires sont toujours soumis à une série de facteurs qui expliquent les causes qui les ont motivés. Parfois ces causes sont d'ordre physique, et très souvent économique, de guerre et de politique, entre autres, selon les périodes historiques dont il s'agit. Dans d'autres époques, l'argument de la sécheresse au Sahara a été le facteur le plus pertinent en rapport avec le peuplement ancien des Canaries. Ceci bien que la recherche archéologique a démontré qu'on ne peut continuer à soutenir cette thèse car ce phénomène climatique appartenait à une période de l'histoire très ancienne, qui est fixée entre le Vème et le IV millénaire av.J.C, soit à une époque où les îles étaient encore très loin d'être habitées.

Une autre cause à même d'expliquer ce fait pourrait avoir une origine économique. Cependant, s'agissant en Afrique d'un territoire continental qui occupe une superficie supérieure à 30 millions de km^s, il semble plus raisonnable que cette mobilité des populations ait déjà lieu au sein même du continent. C'est pourquoi surgit la question, dont la réponse est également difficile, à savoir pourquoi des continentaux fuiraient-ils vers un destin incertain, vers des îles qu'ils ne connaissaient pas auparavant, laissant derrière eux des zones plus sûres comme celles de l'immense géographie africaine. Bien évidemment, il n'est pas facile de comprendre les causes qui obligeraient des continentaux à se lancer en mer, ni quels étaient leurs objectifs; plus encore s'ils savaient au préalable quelque chose sur ces îles; et dans ce cas, comment les atteindre sans posséder les moyens

nautiques nécessaires. Ces interrogations et bien d'autres exigeraient une argumentation plus approfondie susceptible d'éclaircir ces problèmes.[1]

L'intérêt et le débat qui en découle au sujet de la méconnaissance de la navigation parmi les premiers habitants de îles Canaries ont fait que les chercheurs de toutes les époques ont examiné tout aperçu dans les sources écrites, si petit soit-il, où il y aurait une quelconque allusion à la connaissance des moyens nautiques au sein des aborigènes canariens. En effet, il existe dans les textes quelques références à de supposées navigations, mais sans qu'il s'agisse en tout cas de voyages réels; raison pour laquelle nous les avons incluses parmi ce que nous avons appelés «*voyages mythiques*», qui, à notre avis, ne sont que des narrations propres à leur mythogonie, tel qu'il semble se dégager de quelques fragments qui étaient recueillis dans des sources ethno-historiques.

L'écrivain originaire de Telde, Tomás Arias Marín de Cubas, auteur du XVIIème siècle, nous rapporte une information fort intéressante sur ces voyages qui, à notre avis, feraient partie d'un mythe au sujet de la connaissance du feu tel qu'il est conçu par les *bimbaches* -les anciens habitants de l'île d'El Hierro-, qui l'expliquaient de la façon suivante: « ... *durant plusieurs années, ils ne savaient pas allumer le feu, une femme de la Gomera qui vint à El Hierro à nage sur deux outres remplies d'air leur montra comment le faire, et ce en frottant entre eux deux bâtons secs; elle leur enseigna plusieurs autres choses…* »[2].

Dans ce mythe, le seul qui offre d'ailleurs une structure narrative minimale, il existe des référents qui sont bien connus dans la mythologie des autres contextes géographiques en rapport précisément avec l'origine du feu, l'un des grandes succès culturels de l'Humanité, qui sont partiellement semblables à certains du continent africain proche où ils sont très nombreux, et où la femme apparaît toujours au centre de ces narrations.[3]

Il existe d'autres textes -également considérés propres à ces mythes, recueillis par Leonardo Torriani, et qui ne sont, à notre avis, qu'une série d'allusions sans connexion dans lesquelles on peut détecter la parenté avec celui que nous venons de mentionner. L'un d'eux, qui se réfère à certaines

1 A. Tejera Gaspar (1991): *La prehistoria de Canarias, Tenerife y los Guanches*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de Cultura Popular Canaria, pp. 17-19.
2 T. Martín de Cubas (1694/1986): *Historia de las siete islas de Canaria*, Las Palmas de Gran Canaria, p.158.
3 J.G.Frazer (1986): *Mitos sobre el origen del fuego*, Barcelona, Ed. Alta Fulla.

coutumes des *canariens* de Grande Canarie, dit qu'« *...ils confectionnaient des embarcations à base de (troncs) de l'arbre dit dragonnier, qu'ils creusaient entièrement, suite à quoi ils y mettaient un poids en pierre, et ils naviguaient autour des côtes de l'île moyennant des avirons et avec des voiles en feuilles de palmier; ils avaient également l'habitude d'aller à Ténériffe et à Fuerteventura pour y commettre des vols*»[1]. Lors d'une première lecture, on a du mal à croire l'information en raison du genre d'embarcation en question: un tronc de dragonnier taillé et creusé, comme un canoë pareil à ceux que connaissaient les indigènes des Caraïbes ! Il semble que l'auteur était en train de projeter sur les *canariens* cette autre réalité déjà bien connue en Europe, à la fin du XVIème siècle, alors que cet ingénieur crémonais se trouvait dans les îles. Mais au contraire, une lecture plus attentive nous a permis de proposer une autre interprétation. Nous croyons qu'il pourrait s'agir d'un mythe étiologique semblable à celui de l'île d'El Hierro, bien qu'en raison du changement du milieu qui lui est propre, il semble que la réalité ait été déformée étant très différente de celle de son original, de même d'ailleurs pour le mode de narration initiale.

S'agissant des coutumes des habitants de Lanzarote et de Fuerteventura, cet auteur introduit dans la narration une idée qui paraît hors contexte en se référant à une femme qui traversa à la nage la Bocaina, un détroit de huit kilomètres qui sépare ces deux îles-ci. Dans cette information se confondent deux réalités bien différentes, à notre avis, l'une est physique et l'autre est imaginée. Il s'agit probablement de données qui furent recueillies et consultées par le narrateur à partir de textes antérieurs, mais qu'il n'a pas su interpréter en raison de l'incohérence dans la façon dont les faits sont racontés. Peut-être aussi parce qu'il ne parvenait pas à comprendre ce qu'il était en train de dire … « *qu'une femme le traversa à la nage il y a quelques années seulement, et ce à l'aide de deux peaux attachées l'une à l'autre.*»[2], texte qui semble présenter, d'une certaine manière, quelque concomitance avec celui de Marín de Cubas cité plus haut.

Malgré le caractère fragmentaire et le manque de connexion dans les passages cités, nous pouvons y détecter certains traits qui pourraient être associés avec ces «*voyages mythiques*» qui faisaient partie d'une mythogonie figurant de façon résiduelle dans les sources ethno-historiques,

1 L. Torriani, (1957/1978), chapitre XXXVI «Del casamiento, oficios, pescas, barcos y modos de sepultar de los canarios», p.113.

2 L. Torriani, (1597/1978), Chapitre XIX, «Del canal que divide las dos islas de Lanzarote y Fuenteventura», p.66.

et que les auteurs qui l'ont reprise ne parvenaient pas à comprendre. C'est pourquoi son analyse reste difficile, et ce en raison du caractère du matériel conservé, mais également à cause de la façon dont il est inséré dans la documentation qui nous est parvenue.

Nous croyons déduire de tout cela que le peu de références qui existent dans les sources ethno-historiques sur ce sujet ne peuvent en aucun cas expliquer la connaissance de la navigation parmi les canariens préhispaniques, à même de les utiliser, comme on a souvent fait, comme preuve de quelque connaissance que ce soit des techniques nautiques par les populations pré-européennes des îles Canaries. Il s'agit tout simplement d'une série d'allusions décontextualisées, se référant à de possibles mythes perdus dans lesquels les voyages et le déplacement des gens d'une île à une autre faisaient partie de telles narrations. Nous avouons, cependant, qu'il y a des difficultés à soutenir cette hypothèse, en raison de la forme dans laquelle l'information est parvenue jusqu'à nous, s'agissant uniquement de quelques textes mal cousus, et également mal compris par ceux qui les avaient recueillis. C'est là sans doute la circonstance qui a contribué à déformer l'information. Au cas où elle aurait été correctement documentée, cette information constituerait pour nous un riche ensemble de traditions; puisque ce qu'il put y avoir d'extraordinaire dans la mythologie canarienne ne fut pas dûment transmis à la postérité, raison pour laquelle ces histoires ont été perdues quelque part dans la mémoire.

Nous devons reconnaître qu'il est paradoxal de nous trouver en présence de ces populations insulaires, entourées par la mer de toutes parts, sans qu'elles soient marins ni pêcheurs, tel que le remarque également J. P. Canamas: «*comme il fallait s'y attendre dans des îles, les conquérants et les voyageurs découvrent des sociétés de bergers et d'agriculteurs plus montagnards que littoraux*. »[1]; c'est le cas aussi des communautés maghrébines auxquelles remonte l'origine de ces populations. Leur géographie et leurs coutumes sont très distantes des connaissances nautiques ou de l'exploitation intensive des ressources maritimes, comme nous devons nous y attendre. Cependant, rien de tout cela ne doit nous étonner si nous tenons compte du fait que certaines régions côtières de l'Afrique du Nord ont vécu le dos tourné à la mer, jusqu'à une époque relativement récente, de la même manière que ce qui est arrivé dans les cultures canariennes anciennes.[2]

1 J.P Canamas (2015): *Ensayo sobre el poblamiento de Canarias*, Las Palmas de Gran Canaria, Grafidist, p.33.
2 *Ibidem*

CHAPITRE III

LA DÉCOUVERTE DES ÎLES CANARIES DANS L'ANTIQUITÉ

Comme nous allons voir sous les prochains chapitres, notre proposition au sujet du peuplement des Îles Canaries dans l'Antiquité est étroitement liée à la présence des romains sur les rives méditerranéennes nord-africaines; et ce depuis l'occupation de cette zone du continent en 146 av. J.C. C'est pour cette raison qu'il nous a semblé opportun d'avancer quelques données en rapport avec la connaissance de l'Archipel au cours de cette époque. Ce fait comporte également un véritable problème lié à la façon dont ces îles auraient pu être peuplées par des populations d'origine nord-africaine, et peut-être aussi quant aux dates au cours desquelles elles l'ont été occupées, comme nous allons développer dans le prochain chapitre.

Pour ce qui est de la découverte des îles Canaries, certains chercheurs soutiennent qu'elle a dû être faite par les phéniciens installés dans la ville côtière tunisienne fondée sous le nom de Carthage vers la fin du IXème siècle av. J.C., des phéniciens que nous connaissons à partir de cette époque en tant que puniques ou punico-phéniciens. Nous ne disposons jusqu'à présent d'aucun témoignage, fusse direct ou indirect, qui nous permette d'affirmer cela de façon cohérente, même s'il s'agit d'une supposition -que nous n'écartons point- que les îles auraient été effectivement connues par ces peuples méditerranéens qui allaient occuper plus tard les côtes du Maghreb, et même l'un des îlots de l'Archipel de Mogador, en face des côtes marocaines de la ville d'Essaouira. Ceci se passa à une période fixée entre le milieu du VIIème et le milieu du VIème siècle av. J.-C. au moment où l'îlot de Mogador a servi de référence pour expliquer la toute première découverte de l'Archipel des Canaries.

Ces faits ont été mis en rapport avec les supposées explorations des phéniciens et des puniques sur les côtes africaines voisines des Canaries au sujet desquelles il y a eu de nombreuses spéculations, et dont l'objectif aurait été la localisation des ressources économiques existantes dans ce continent, ressources considérées comme ayant un intérêt spécial dans

les transactions commerciales. C'est le cas de l'or ou de l'argent, et notamment les animaux exotiques, comme l'éléphant afin d'en exploiter l'ivoire, les peaux d'autres animaux, ou encore les œufs et les plumes d'autruches très appréciés, mais également des esclaves. C'est pourquoi la prétendue connaissance des Canaries aurait lieu comme conséquence de ces explorations des phéniciens; et ce jusqu'à ce qu'ils soient arrivés par hasard sur ces îles, exploitant ainsi leurs ressources économiques, même si aucun des produits qu'elles présentaient n'était profitable à leurs transactions commerciales, en plus d'en avoir déjà certains en abondance en Afrique du Nord, comme ce fut le cas des teintures[1]. En outre, dans les zones voisines de Mogador, sur les flancs de l'Atlas, se trouve le très convoité bois de *thuya* qui était également très recherché pour sa qualité extraordinaire.[2]

Cependant, dans l'Archipel Canarien, il n'y avait pas d'or, ni aucun autre minéral, ni des bois exotiques comme celui que nous venons de mentionner, ni d'animaux rares, ni de peaux à utiliser; exception faite des phoques marins[3]. Il n'y avait pas non plus d'ivoire ni d'autruches; il n'y avait même pas de bétails, marchandise qui était très abondante sur les côtes nord-africaines. Nous ne sommes pas sûrs non plus que les îles Canaries seraient à cette époque-là peuplées d'animaux, ni d'humains qui pourraient être capturés et utilisées respectivement dans le commerce et dans l'esclavage.

L'autre supposition, qui consisterait à profiter de l'environnement des Canaries en tant que zone d'exploitation en pêcheries a été analysée, à

1 Tejera (2004), pp. 369-375; Tejera y Chávez (2004), p. 237-240.

2 Le cédrat, une espèce unique qui se trouvait dans la Maurétanie, et a subi une sur-exploitation de son bois qui a considérablement augmenté avec la conquête romaine. Parmi les classes les plus privilégiées de Rome, le goût a été prolongé par les tables exclusives et très chères en bois de cédrat, comme en témoignent entre autres auteurs, Piline l'Ancien *HN*, V, 12; XIII, 91-98; Dionisio, *Perieg*. 188; Prisciano, *Inst*.178; Esutacio, *D.P.* 185, etc. Ce fut également le cas à l'époque de Juba II et de son fils Ptolémée, eux-mêmes possédant des exemples uniques et connus. Pline L'Ancien (*HN*, XIII, 92) coïncide avec une bonne partie de l'un des moments de plus grand boom de la production de ces tables citées. E. Gozalbes Cravioto, (1997): *Economía de la Mauritania Tingitana* (s.I av. J.C., s.II apr. J.-C.), Instituto de Etudios Ceutíes, Ceuta, pp.178-188 et 2008, pp. 595-608.

3 Seule l'existence de phoques marins aurait pu être un produit exploité par les Romains, comme le mentionne J.J. Jiménez González, dans son livre sur les *Canarii*, publié en 2005, pp. 26-31, où il montre l'intérêt des Romains pour ces mammifères marins. G. Marañón, 2006 (réed.): Tiberio, Ed. Espasa, p.203, se référant à la terreur qu'inspiraient les présages à, dit que l'empereur, «préférait se protéger avec les peaux de phoque», selon le témoignage recueilli par Suétone , *aug*. 90.

notre avis, partant de la perspective du présent, et sur la base de l'utilisation de ce qu'on a appelé « *Banco Canario-Sahariano*». Il conviendrait de faire quelques remarques au sujet de ces questions. C'est le cas notamment de la distance entre Cadiz et les côtes africaines d'en face de l'Archipel Canarien, laquelle suppose un périple considérable pour faire le trajet en quête du thon, compte tenu surtout du fait que les embarcations n'avaient pas d'endroit où faire escale et où se réfugier entre l'île de Mogador en direction du Sud, tel que cela a été suffisamment vérifié. En plus de cela, on ne peut omettre que les véritables bancs de pêche, qui permettaient aux phéniciens d'établir une industrie florissante, se trouvaient plutôt distribués au long du Détroit de Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Lixus au Maroc. Pour cette raison, il ne semble pas profitable non plus qu'ils fassent un si long voyage pour atteindre des zones dont le profit économique est douteux. Cela alors même qu'ils pouvaient trouver ces produits tout près de chez eux, en grande qualité et en abondance, d'après les nombreuses évidences archéologiques qui vont des bassins de salaison, aux monnaies et autres lieux, justifiant ainsi l'importance de cette exploitation qui aurait continué durant l'époque romaine. Cependant, on n'a trouvé rien de tout cela aux Canaries, même pas des restes de ces espèces de poissons qui nous permettraient de garantir cette exploitation.[1]

L'autre problème, c'est de savoir comment et quand est-ce que les romains prirent connaissance des rives occidentales de l'Afrique au sud de Mogador. Ces premières navigations, à notre avis, ne devraient avoir commencé qu'après la destruction de la ville punique de Carthage par les troupes romaines avec le général Scipion à leur tête. Cette action guerrière étant finie au cours de l'été de l'année 146 av. J.C., le général romain chargea son ami, l'historien grec Polybe (205-123 av. J.C.) qui l'accompagnait dans ces opérations de guerre, d'explorer les côtes atlantiques continentales à l'aide d'une flotte. Le but était de soumettre les colonies supposées être fondées par les carthaginois dans l'Occident de l'Afrique, dans les territoires qui étaient considérés comme la limite géographique et «le bout de la terre » (*finis terrae*) du monde connu, même s'il n'existe aucune évidence non plus qu'ils eurent connu l'une de ces îles.

Nombreux sont les chercheurs qui défendent que la première référence faite à l'Archipel pourrait se trouver dans l'œuvre de l'historien grec

1 Voir le travail de Carmen Gloria Rodríguez Santana (1996): La pesca entre los Canarios, Guanches y Auaritas. Las ictiofaunas arqueológicas del Archipiélago Canario, Ediciones del Cabildo Insular de Gran Canaria.

Plutarque (h.50-125 apr. J.-C.). Faisant allusion à un épisode sur le général romain Sertorius au moment où il revenait à la Péninsule Ibérique vers les années 82-81 av. J.C., celui-ci racontait que sur les côtes où le Guadalquivir débouche sur l'Atlantique, il avait rencontré «*quelques marins qui venaient d'arriver des îles Fortunées*.»[1] Dans une étude faite par J.A. Delgado[2] où il analyse ce même texte dont il a repéré la source précédente chez l'historien grec Posidonios d'Apamée, il conclut que ces marins «*étaient probablement des pêcheurs de Cadiz qui revenaient de l'une de leurs habituelles navigations sur les côtes africaines, en quête d'intéressants bancs de poissons. L'histoire nous informe également que les îles dont ils venaient, les Îles Fortunées, se trouvaient à 10 000 'estadios' de Gades (Cadiz), le port d'où ils seraient partis. Si nous admettons que Posidonios utilise pour la plupart de ses calculs l'estadio égyptien connu (qui équivalait 157,5m) cette distance serait de 1.575kms. Si nous tenons compte de la rigueur relative des mesures de Posidonios, comme type de navigation plutôt côtière faite par ces pêcheurs, nous devons conclure que les seules îles qui correspondraient à toutes ces prépositions sont, sans le moindre doute, les Îles Canaries, tout au moins, les plus orientales*.» Nous partageons également l'idée selon laquelle la connaissance des Îles Canaries aurait eu lieu à l'époque romaine, mais à une date un peu plus tardive que celle qui est mentionnée plus haut, et que nous pourrions fixer entre le dernier quart du Ier siècle av. J.C. et le premier quart du Ier siècle de notre Ère.

Un autre aspect à considérer en ce qui concerne la découverte des Îles Canaries, de même que la manière de les localiser et de les atteindre, de savoir les situer, leurs points d'eau, leurs lieux de refuge ou de leurs richesses potentielles, c'est d'avoir une grande connaissance de la mer et des côtes qui pourraient faire l'objet d'exploration. Il semble logique de supposer que toutes ces données devraient faire l'objet de rapports écrits, mais également de ceux qui pourraient avoir été transmis par la tradition orale parmi les équipages impliquées dans ces navigations. Pour cela, on a cru que les explorations et les routes des côtes atlantiques faites par les navigateurs d'origine phénico-puniques devaient être reprises dans les célèbres *Livres Puniques (Libri Punici)*. Ces derniers étaient un ensemble d'ouvrages qui composaient la Bibliothèque de Carthage et qui,

1 Plu. *Sert*. 8

2 J.A. Delgado Delgado (1993): «De Posidonio a Floro: Las Insulae Fortunatae de Sertorio», *Revista de Historia Canaria*, 1977, pp.61-74.

tout comme la ville elle-même, ont été brulés par les romains au cours de l'été de l'année 146 av. J.C. Il y a lieu également de penser que les données contenues dans les périples atlantiques des carthaginois, tel que celui de Nekao (*Néchao*) et celui de Hannon entre autres, feraient partie de la connaissance accumulée dans leurs explorations africaines et qui allaient être reprises plus tard par écrit dans divers rapports, à la manière des carnets de bords. Dans ces carnets étaient signalées les questions les plus singulières, comme celles que nous évoquons plus haut, au moment des différentes défaites sur les côtes d'une mer qui leur était méconnue.

L'information au sujet de ces œuvres provient d'un excursus de l'historien latin, Salluste, dans son œuvre sur Jugurtha (*Iug.* 17-19) quand parut, pour la première fois, en 17.7, une allusion à ces livres. Celle-ci dit qu'en plus de la précédente information de la tradition qu'il utilisera pour parler des premiers habitants de l'Afrique du Nord, il allait se servir également de tout ce qui lui avait été traduit «*ex libris punicis, qui regis Hiempsalis* ***dicebantur***». Matthews[1] soutient que ce verbe (***dicebantur***), et sa portée temporelle font une allusion très claire à ce que ces livres auraient été en possession du roi.[2] Plus loin, il dit qu'il vaut mieux comprendre cela comme quoi les livres devraient faire partie de la bibliothèque de Carthage, comme cela se fait entendre à travers les narrations qui nous ont été transmises par d'autres auteurs, comme Pline l'Ancien. Parlant dans son livre XVIII, 22 de son *Histoire Naturelle* des systèmes agricoles qui ont été décrits par le punique Magon, il fait allusion de manière indirecte à ces ouvrages qui se trouvaient dans la bibliothèque de Carthage: *«Les préceptes de l'agriculture étaient aussi une préoccupation pour les étrangers, même pour les rois Hiéron, Filometor Átalo, Arquelao et les*

1 V.J. Matthews (1972): «The Libri Punici of King Hiempsalis», *American Journal of Philology*, 93, pp. 330.

2 Selon l'opinion de J.P Canamas (2015:19), ces livres étaient: « Offerts par Scipion à son grand-père Hiempsal II, roi des Numides et allié de Rome. En tant qu'homme de lettres, intéressé par l'histoire du royaume, Juba II n'avait probablement pas manqué d'enrichir sa bibliothèque de Césarée avec d'autres documents écrits en punique.» Nadia Berti (1988): « Scrittori greci e latini di «Libyka»: La conoscenza dell'Africa settentrionale dal V al I secolo av. J.C.», en *Geografia e storiografia nel mondo classico*, ed. Marta Sordi, Milan, pp.145-165., il considère que ceux-ci ont été donnés par les Romains aux Africains en 146 av. J.C. suite à la destruction de Carthage et de sa bibliothèque, ce qui fit, selon certains auteurs, qu'ils furent compilés ultérieurement par Micipsa, père de Hiempsal I, et enfin, selon d'autres, transmis par héritage à la bibliothèque de Hiempsal I; et qu'en fin de compte, selon d'autres, qu'ils passèrent par héritage à la bibliothèque de Hiempsal II. Ce fut ainsi que los *Libri Punici* «de Hiempsal» cités par Salluste devraient donc faire partie de la bibliothèque de Cirta du souverain numide.

généraux Xénofon; mais aussi pour le carthaginois Magon. Notre Sénat accorda à ce dernier le grand honneur d'être le seul à se charger de la traduction en langue latine des vingt-huit volumes, quand Carthage fut prise; et ce bien que les bibliothèques avaient été données aux Princes de l'Afrique ... ».

Ces livres pourraient avoir été une voie raisonnable par laquelle Juba obtiendrait quelque information sur les différents aspects de la géographie de l'Afrique du Nord ainsi que celle d'autres zones du continent qu'il aborderait dans son œuvre *Libyca*, aujourd'hui perdue comme il le confirme lui-même. Á propos de cette expédition et de la probable connaissance qu'on avait dans l'Antiquité de ce périple, la source à partir de laquelle l'écrivain latin Pline L'Ancien copia les données sur le continent, et à coup sûr tout ce qui se rapporte aux *Îles Fortunées* de même que les nouvelles du *Périple de Hannon*, tel que cela est repris dans le livre d'Athenée III, 25 (83 av. J.C.), dit ce qui suit:

«Limón: par rapport à cette grande question, la polémique fut présentée au banquet pour savoir si cela avait déjà été mentionné parmi les anciens ... Emiliano disait qu'en parlant du Limón dans son Histoire de Libye, Juba, roi de Maurétanie, grand sage, affirmait qu'entre les libyens il s'appelait 'Pomme de l'Hespérie' depuis que Héraclès apporta en Grèce les pommes auxquelles on donna le nom 'd'or' en raison de leur couleur ... En voyant cela, Démocrite disait: si Juba raconte une chose pareille, qu'il oublie ses livres de Histoire de Libye et même les Périples de Hannon... »

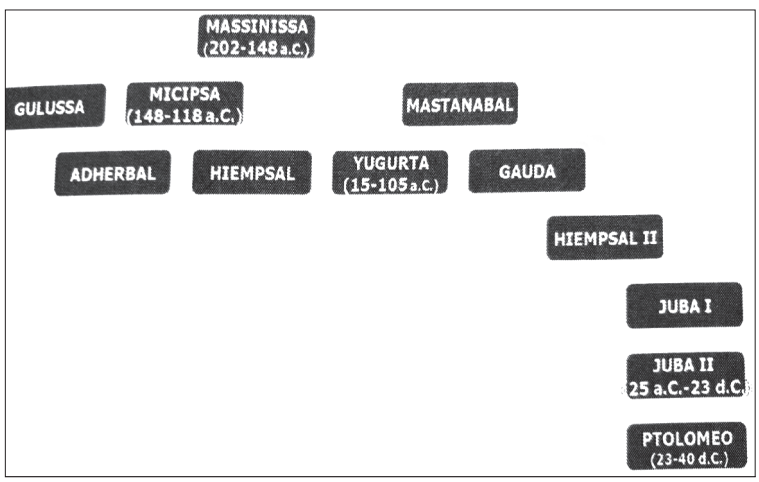


Tableau présentant les prédécesseurs du roi maurétanien Juba II

A propos de son intérêt et de son importance, nous conservons une donnée transmise par l'historien latin du IVème siècle apr. J.-C., Ammien Marcellin, qui rapporte une intéressante référence dans son livre XXII, 15, 8. Il y explique comment Juba aurait reçu l'information sur le territoire de la Maurétanie, qui lui a été affecté par l'empereur Octave Auguste. Il s'agit d'une information importante à propos de laquelle cet historien dit «*En se basant sur le contenu des Livres Puniques (Libri Punici), le roi Juba, explique pour sa part qu'il est né dans une montagne qui domine l'Océan en Maurétanie, et dit que cela est mis en évidence par les indices suivants puisque c'est tout au long de ces étangs que naissent les poissons, les herbes et bêtes sauvages*.»[1] D'un autre côté, dans un texte de Solin, repris dans *Collectanea Rerum Memorabilium,* XXXII, 2, nous apprenons que: «*(Le Nil) a sa source dans une montagne de la Maurétanie inférieure près de l'Océan. C'est ce qu'affirment les Livres Puniques (Libri Punici); nous savons que ceci a été transmis par Juba.* »[2]

Cependant, l'information qui, à notre avis, rend compte de la connaissance précise des Îles Canaries dans l'Antiquité est celle que nous trouvons dans les paragraphes 202 - 205 du sixième livre de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien. Il y parle des sept îles dans l'Atlantique qui figurent dans le texte cité sous le nom de Îles Fortunées *(Fortunatate Insulae)*, et où se trouvent de nombreuses et précieuses données au sujet de ces îles; bien que se maintiennent encore vivants quelques aperçus propres aux îles fantastiques.[3]

Il est dit dans le texte que:

« *... D'aucuns pensent qu'au-delà de celles-ci (les Îles Purpuraires) se trouvent les Fortunées et d'autres, et parmi ceux-ci on trouve le même Sébosse qui s'exprima également au sujet des distances; il dit ainsi que Junonia est à 750.000 pasos (1.109,25 kms) de Cadiz, et qu'à autant en direction du couchant se trouvent Pluviala et Capraria; et qu'à Pluviala il n'y a d'autre eau que celle de la pluie; et qu'à 250.000 pasos (369,750 kms) de celles-ci se trouvent les Fortunées en face du côté gauche de Maurétanie dans la direction de la huitième heure du Soleil, qui s'appellent Invalle en raison de leur sol, y Planasia à cause de son aspect; que le*

1 Voir aussi *F.Gr.H*, 275, F38b =764 F19a.

2 *« ... originem habet a monte inferioris Mauretaniae, qui Oceano propinquat, hoc adfirmant Punici libri, hoc Jubam regem accipimus tradidisse ».*

3 Voir A. García García (2008): «El informe de Juba II sobre las Fortunatae Insulae (Pline le Vieux, *HN*, VI, 202-205)», Tabona 17, pp. 141-164.

contour de Invalle est de 300.000 pasos (443,700 kms), et que dans celle-ci croissent des arbres d'une hauteur de cent quarante pieds. Juba confirma ce qui suit à propos des Fortunées: qu'elles se trouvent aussi sous le Midi près du Couchant à 625.000 pasos (524,375 kms) des îles Purpuraires, de sorte qu'il y a lieu de naviguer au dessus du Couchant 250,000 pasos (369,750 kms), et chercher ensuite l'Orto au long de 375.000 pasos (554,625 kms); et que la première, sans la moindre trace de construction, se nomme «Ombrion», qu'elle comporte entre les montagnes un marécage artificiel et des arbres semblables à la férule commune à partir desquels on obtient de l'eau en les pressant; de ceux qui sont noires on obtient une eau amère et des plus claires, de l'eau agréable à boire; que la deuxième île s'appelle «Junonia», où l'on trouve un petit temple construit uniquement à base d'une seule pierre, que tout près se trouve la plus petite île du même nom; ensuite vient «Capraria» toute pleine de lézards; et en face d'elle se trouve «Ninguaria» qui a reçu le nom de ses neiges perpétuelles; couverte de nuages, que la plus proche de celle-ci s'appelle «Canaria» en raison de la quantité de chiens de grande taille, dont on apporta quelques uns à Juba; qu'on voit dans celle-ci des vestiges de constructions; que bien que toutes soient riches en nombre de fruits et d'oiseaux de tout genre, celle-ci a beaucoup de palmiers qui produisent des dattes et des pins très féconds… »[1]

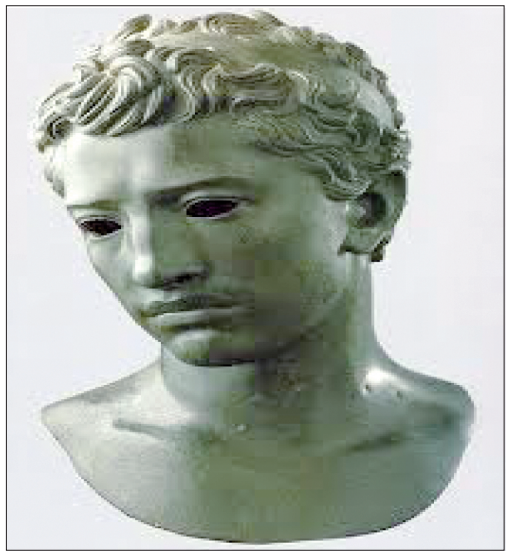
Dans ce texte, on rend compte d'une série de faits géographiques qui font partie de l'itinéraire suivi par l'expédition exploratrice envoyée par Juba II de Maurétanie et lesquels définissent et caractérisent très bien, à notre avis, ces îles et nous permettent de confirmer la réalité de ce qui est donné en détail par le texte de Pline. Nous essayons en même temps de mettre en évidence que, contrairement à ce qui pourrait paraître, et tel que cela a été conçu par de nombreux chercheurs, ce qui est exprimé dans le texte offre une structure cohérente, selon ce qu'on voit dans la façon dont les traits géographiques les plus saillants de ces îles sont décrits dans l'Antiquité.[2]

1 Traduction de García (2008):pp.141-164.

2 A. García García y A.Tejera (2014): «La primera imagen de las Islas Canarias en la Naturalis Historia de Pline le Vieux», Homage a Fremiot Hernández. En *Fortunatae*, 25, pp.157-167.

Il est certain, comme pour tant d'autres inconnues relatives au passé non résolues des îles Canaries, que l'une d'elles est la nécessité de vérifier du point de vue expérience comment était la navigation sur les côtes atlantiques dans l'Antiquité. Mais entretemps, il convient de souligner les connaissances nautiques du naturaliste Pline, puisqu'aux alentours de l'année 77 il était chef de la flotte romaine destinée à Misène (*Misenum*), dans l'extrême nord du Golfe de Naples en Italie. C'est pourquoi son avis, en tant que marin expert de la façon dont il y avait lieu de naviguer afin d'y arriver, enrichit en précisions et en détails une question qui mérite d'être dûment prise en considération. Un autre aspect non moins important est celui de savoir si c'est là la meilleure manière d'atteindre les îles, et si c'était là la route que les navires romains auraient emprunté lors de cette expédition.

Tenant compte d'une série de faits géographiques qui font partie de l'itinéraire suivi par l'expédition exploratrice envoyée par Juba II de Maurétanie, nous devons souligner en premier lieu, et en tant qu'aspect fondamental, la façon dont Pline situe les îles dans l'Océan Atlantique; et ce en les positionnant avec précision près de la côte africaine. Ce point représente un trait singulier car il s'agit d'une indication sûre du lieu où elles se trouvent réellement. Ceci allait avoir plus tard une importante transcendance historique, et ce quand leur position fut introduite dans la *Géographie* du grec d'Alexandrie Claude Ptolémée de la moitié du IIème siècle de notre Ère. Ce fait est essentiel pour confirmer qu'il ne s'agissait plus d'îles fabuleuses imaginées, ni propres non plus à une géographie mythique. Ceci au moment où -en plus- la connaissance du Moyen Âge allait confirmer ce qui est exprimé dans l'œuvre de Pline, appuyant considérablement le fait que l'existence des îles et leur position dans l'Océan Atlantique seraient acquises des siècles durant. Ceci explique également pourquoi a eu lieu la recherche de cet Archipel en 1291 par les frères génois Hugo et Vadino Vivaldi, lesquels apprirent sûrement que les îles se trouvaient dans l'Atlantique Sud, en face des côtes africaines. Ceci contribua à leur Redécouverte, également attribuée au génois Lancelot Maloisel, laquelle eut lieu à une date non précise, bien que sûrement avant 1339, soit à un moment où les îles orientales figuraient déjà sur le portulan établi par le cartographe Angelino Dulcert à Mallorca en cette année-là.



Juba II de Maurétanie (50 av. J.-C.). Buste en bronze du Musée de Rabat (Maroc)

La deuxième référence géographique que nous voudrions souligner dans ledit texte est celle qui est relative à l'île *Junonia* –nom traditionnellement associé à La Palma-, notamment qu'il a beaucoup été question du terme «*aediculam*» qui est rattaché à son nom comme on peut lire dans le paragraphe 204, structure qui a toujours été considérée comme une œuvre humaine.

Une question qui a fait couler beaucoup d'encre, mais à propos de laquelle nous n'avons pas non plus de données archéologiques précises, c'est celle de savoir si les îles étaient habitées au moment de l'expédition envoyée par Juba II, et ce à la fin du Ier siècle av. J.C. ou au cours du Ier siècle de notre Ère. Dans le cas où elles ne seraient pas encore habitées -tel que nous le supposons nous-même-, cette construction-là ne serait pas nécessairement une œuvre humaine. Le texte pourrait faire plutôt allusion à un accident géographique naturel qu'on déduirait de la construction latine «*tantum lapide exstructam*» («fait entièrement de pierre») interprétée comme le point de vue des navigateurs de la Caldera de Taburiente, et qui serait probablement confondue avec une structure de pierre en position verticale. Il est possible que ce soit là ce qu'on a voulu exprimer dans le texte quand on a parlé de cet édifice, comme le professeur Alvarez Delgado l'avait fait auparavant.[1]

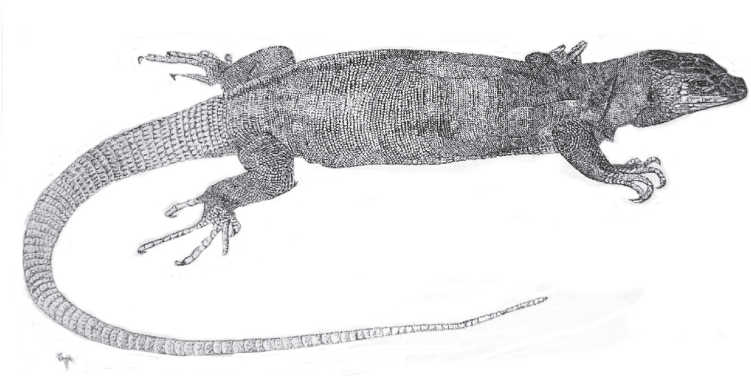
1 J. Álvarez Delgado (1945b), pp.40.

Un autre aspect sur lequel nous voudrions attirer l'attention c'est la façon dont les îles les plus occidentales de l'archipel des Canaries, La Palma, La Gomera et El Hierro, ont été décrites. Toutes les trois se trouvent dans la même suite géographique qui est apparemment ce à quoi semble renvoyer le texte de Pline quand il parle de *deux Junonias*, une grande et une autre plus petite, sauf que l'une se trouve à côté de l'autre. Mais en présentant la troisième, il l'introduit en utilisant l'adverbe «*deinde*» (puis), laissant entendre l'ordre dans lequel elles sont énumérées. La manière dont les îles les plus occidentales sont signalées offre l'intérêt que la route des navigateurs suit effectivement un itinéraire N/S. Celui-ci correspond justement à leur position si deux d'entre-elles, en l'occurrence La Palma et La Gomera, se trouvent l'une à côté de l'autre constituant ainsi une description géographique bien définie, les deux îles les plus proches, et puis, El Hierro : «Que l'autre île porte le nom de Junonia, et on y trouve un petit temple fait d'une seule pierre. A côté de celle-ci il y a une petite île du même nom; ensuite vient Capraria qui est pleine de lézards. Á partir de ces îles, on peut voir Ninguaria qui fut nommée ainsi en raison de sa neige perpétuelle en plus d'être couverte de nuages. Près de celle-ci se trouve Canaria (la Grande Canarie) à laquelle on a donné ce nom à cause de la multitude de chiens de grande taille qu'elle renferme, et desquels on apporta deux spécimens à Juba.»[1]

Le Teide enneigé, Ténériffe

1 «*alternan insulam Iunoniam appellari; in ea aediculam ese lantum lapide exstructam. Ab ea in vicino eodem nominaminorem; deindeCaprariam, laceris grandibus refertam, in conspectu earum ese Ninguariam, quae hoc nomem acceperit a perpetua nive, nebulosam, proximam ei Canariam vocari a multitudine canum ingentis magnitudinis, ex quibusperducti sunt Jubae Duo».*

Nous trouvons sans doute l'un des aspects les plus singuliers dans la description des traits qui caractérisaient la nature de ces îles par le passé dans la référence à l'île *Capraria* que le texte distingue par la présence des lézards de dimensions considérables. Le texte souligne l'abondance de ceux-ci, donnant de la sorte une plus grande importance à un fait que les membres de l'expédition considéraient sans doute exceptionnel et différent de ce qui leur était familier, avec la particularité que cet attribut est celui qui définit le plus l'île en question. Cette donne figure également dans *Le Canarien* en ce qui concerne l'île d'El Hierro[1], et cela même si nous ne pouvons aucunement affirmer qu'il s'agit bien de la *Capraria* de Pline. Cependant, il nous a paru pertinent de souligner la coïncidence que cette référence aux lézards -un aspect dont il faut sans doute tenir compte - apparaît précisément dans la chronique française. En effet, l'une des particularités de la faune autochtone, tout au moins dans ces îles occidentales avec la Grande Canarie et Ténériffe, était précisément l'existence de grands lézards de l'espèce *Gallotia simonyi stehllini*. L'allusion précise du texte de Pline au fait que l'île est pleine (*refertam*) de lézards nous semble être une note révélatrice, car elle contribue à la définition, non seulement d'un trait de la paléofaune des îles, mais elle donne également l'idée que cet endroit n'était pas encore peuplé d'êtres humains, comme le montrent les trois mots du texte qui font référence à son existence.



Ancien lézard canarien de grande taille

1 «…se encuentran lagartos grandes como un gato, pero no hacen ningún daño y no tienen ningún veneno…» Cf. *Le Canarien. Manuscritos, transcripción y traducción…* ([1630])/2003), p.130.

L'autre trait essentiel qui mérite également d'être souligné dans le texte, c'est l'observation relative à la position de l'île *Ninguaria* par rapport aux trois autres précédemment citées. Nous croyons, en effet, que l'expression «*in conspectu earum*» s'avère d'une précision extraordinaire, car la description est très exacte du point de vue géographique; puisque dans la phrase du texte «en face se trouve Ninguaria » (*in conspectu earum esse Ninguaria*), il est implicite que cette île peut être vue à partir de chacune des précédentes, comme c'est le cas réellement. L'existence d'une montagne élevée -qui apparaît dans le texte de façon indirecte quand il dit que « Ninguaria reçut ce nom à cause de sa neige perpétuelle, nebuleuse… » (*Ninguariam quae hoc nomen acceperit*...)[1]- est une évidente allusion au Pic du Teide, et qui contribue à la vue qu'on a sur Ninguaria à partir des îles occidentales, et ce bien qu'elle ne soit pas mentionnée dans le texte.

Les nuages couvrant le Teide

La question de savoir si l'expression «*nieve perpetua*» (neige perpétuelle) a fait l'objet de beaucoup de débats pour savoir si elle répond à une réalité précise, étant donné que l'expédition a dû avoir fait son voyage entre les îles à des dates allant du mois d'avril à octobre qui étaient les mois les plus appropriés pour la navigation dans l'Antiquité. Cette donne nous amène à nous poser la question de savoir si ce qui est dit dans le texte

1 «(Que) Ninguaria reçut ce nom à cause de sa neige perpétuelle, nebuleuse»

ne devrait pas être compris comme une expression rhétorique, puisqu'il est invraisemblable que le Teide conserve encore sa neige à ce moment-là. De toutes les façons nous croyons plutôt que l'expression peut être comprise comme un fait très précis, étant donné que si nous supposons que les membres de l'expédition ont connu les îles entre avril et juin ou septembre et octobre, il pouvait encore y avoir des restes de neige, notamment sur le versant nord du Teide où nous savons que celle-ci se maintient plus longtemps que sur le versant sud. Le texte utilise cependant un mot qui, à notre avis, définit avec beaucoup plus de précision un autre aspect géographique de l'île de *Ninguaria*. Nous nous référons au terme «*nebulosam*» qui est défini par le *DRAE* comme suit: '*Qui abonde en brume, ou couvert de brume' (1. adj.), 'Obscursi par les nuages' (2. adj.), 'Qui manque de clarté ou de lucidité…' (4.adj*). En fait, si quelque chose caractérise précisément le Teide, qui est de 3.718 mètres d'altitude, c'est bien la fréquence avec laquelle il est couvert de nuages; raison pour laquelle on peut présumer que ladite expression semble ici déterminante par la singularité propre de sa nature qui est, sans aucun doute, la forme avec laquelle cette surélévation peut être aperçue à partir de la mer.

La référence faite quant à l'existence de «*vestiges de constructions*» a également suscité de nombreux débats qui ont donné lieu à différentes opinions à ce sujet, et notamment celle qui considère que l'île aurait été antérieurement habitée. C'est d'ailleurs ce qui est dit dans le livre d'Antonio Santana Santana, Trinidad Arcos Pereira, Pablo Atoche Peña, José Martín Culebras, *El conocimiento geográfico de la costa noroccidental de África en Pline: la posición de Las Canarias* (2002), p.310. Quelle que soit la portée de la spéculation, il conviendrait de tenir compte qu'avant que les îles ne figurent dans l'œuvre de Juba-Pline, une série de navigations auraient eu lieu tel que le cite Alvarez Delgado entre autres, et ce fut d'ailleurs le cas du grec Eudoxe de Cysique. Dans le même texte, une allusion est faite à une première connaissance des îles qui fut reprise par un tel Estacio Seboso dont on ignore l'identité, mais peut-être aussi d'autres expéditionnaires. Ces faits pourraient être pris en considération afin de comprendre l'existence de certaines de ces constructions pouvant être associées à ces expéditions, comme cela était d'usage tout au long de l'histoire, à un moment où les îles vierges étaient sporadiquement occupées, jusqu'à ce qu'elles soient explorées de façon plus détaillée.

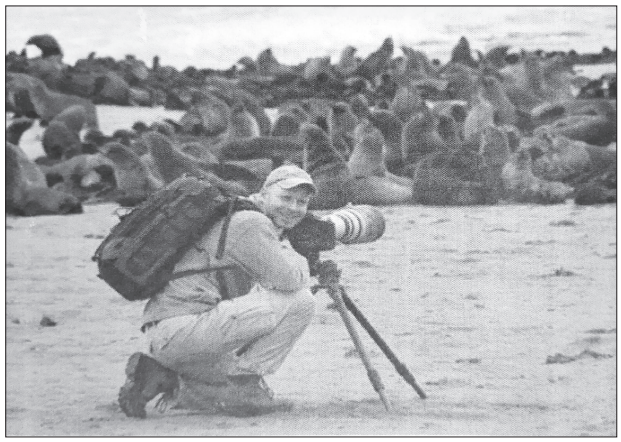
Spécimen de loup marin

Une autre question d'intérêt majeur, qui a été traitée par J. Hernández Morán et J.J. Jiménez[1], c'est la référence à ce qui a été appelé «chiens» (*perros / canum*) qui figure aussi dans le texte. De la même manière qu'au moment où l'auteur fait référence aux lézards, apparaissent également ici deux aspects importants: d'une part, le nombre élevé de ces animaux que les voyageurs virent et à propos desquels ils utilisèrent l'expression «multitude de chiens» (*multitudo canum*); et d'autre part, la façon dont la taille de l'animal est emphatisée. L'hypothèse selon laquelle il s'agirait en réalité de loups marins (*lobos marinos*), et non de chiens au *strictu sensu* du nom est, à notre avis, très claire et démontre, de la même façon que nous avons vu pour les lézards, que les îles n'étaient pas habitées par des êtres humains. Comme complément d'information de ce que nous venons de dire, il convient de souligner également que dans la *Crónica francesa de la Conquista de Canarias, Le Canarien*, l'existence de ces animaux, en très grand nombre est mise en évidence, notamment dans les îles orientales. L'Îlot des Loups (*Islote de Lobos*) de 4,5 km, situé au nord de Fuerteventura,

1 J.J. Jiménez González, 2005:26-31. José Hernández Morán partage cette opinion dont il parle dans son étude: «Los canes del escudo de Canarias: ¿Un equívoco histórico?» Estudios Canarios. Anuario del Instituto de Estudios Canarios, 44 [1999], 2000, p.439«Si l'information recueillie par Juba, et qui est parvenue plus tard à Pline, étaient déformée, la réalité pourrait être cachée quand ils mentionnent des chiens au lieu de phoques - appelés comme on dit, des chiens ou des chiens de mer dans le passé, puisque la forme de leur tête et les sons qu'ils émettent, rappelant la voix rauque d'un chien enroué, qui hurle parfois, ou fait un grincement comme un chien blessé. Ce sont les mêmes vesci marini qui apparaissent dans les portulans ou toponymes locaux, les vells marins, des Baléares, bou mari ou llop mari de catana, veau marin de France, buei marini en Italie. ».

prend son nom précisément de l'abondance de ces mammifères marins, *«la foca monje»*, un type de loup marin qui a complètement disparu aujourd'hui. Il est fort probable que la description «… ces îles sont infestées de monstres en état de putréfaction rejetés chaque jour par la mer… » (… *infestari eas beluis quae expellantur adsidue putrescentibus* …), reprise d'ailleurs dans la dernière ligne du texte pourrait servir d'explication de ce que nous sommes en train de dire. Cette idée peut être également complétée avec ce que rapporte le témoignage de Jean Boccace (*Giovanni Bocaccio*) à ce sujet dans son œuvre *De Canaria et insulis reliquis ultra Ispaniam in Occeano noviter repertis*[1] où il parle de «*cadavres de phoques*» (*phocarum exuvias*) provenant de ces îles. De la même manière, *Le Canarien* précise qu'il « *...venait (à l'île des Loups) un nombre incroyable de chiens marins; et on peut obtenir chaque année un bénéfice de plus de 500 dobas en or de leurs peaux et de leur graisse*»; ce qui est justement confirmé par les cartes italiennes du XIVème siècle. En outre, il est précisé dans cette œuvre qu'il y a longtemps que cette espèce avait commencé à être menacée en raison de la surexploitation.[2] Une récente recherche de la professeure Carmen del Arco Aguilar (2016), p. 51 et suivantes, montre l'intérêt économique que les îles offraient aux romains du Ier au IIIème siècle apr. J.-C. en matière de graisse des loups marins et des cétacés.

1 Giorgio Padoan (1992-1993): «Ad ínsulas ultra Hispaniam noviterrepertas: el redescubrimiento de las islas Atlánticas (1336-1341)», Revue Syntaxis, n° 30-31, p.136. Cette information ressort de celle recueillie par une expédition envoyée aux Canaries en 1341 par le roi Alphonse IV de Portugal. Bien que celle-ci soit connue sous le nom de «Lista Recco», du nom d'un de ses capitaines, Niccoloso da Recco, le récit de voyage a été conservé grâce à Giovanni Bocaccio (1313-1375), qui a souligné ce témoignage dans une collection de textes intitulée De canaria et insulis reliquis ultra Ispaniam in occeano noviter repertis, une «uvre composée vers 1342.
2 *Le Canarien,* op.cit. Fol. 36r, p.142.



Meute de loups marins qui rappellent l'allusion faite dans le texte de Pline où il parle de nombreux chiens que les explorateurs avaient vus et dont ils envoyèrent un spécimen à Juba.

Les eaux canariennes ont enregistré tout au long de l'histoire la présence de mammifères marins, comme le dauphin commun, le cachalot, l'orque, le calderon et le phoque humide qui les visitent ponctuellement, ou qui trouvent dans ces latitudes, et peut-être aussi en partie grâce au Courant Froid des Canaries entre autres facteurs, un habitat qui convient à leur existence. Nous devons relever essentiellement le cas du *physeter truncatus* ou cachalot, qu'on voit parfois entre les îles, et également à des occasions quelques individus sont traînés par les courants changeants vers le rivage où plusieurs d'entre eux finissent par succomber. Tout cela confirme effectivement que les marins pourraient avoir vu bon nombre de ces animaux en putréfaction sur les côtes des îles, comme cela arrive souvent sur le littoral marin où ces spécimens se trouvent en abondance. D'autre part, soutenant une fois de plus la présence romaine dans les côtes canariennes, Mª del Carmen del Arco Aguilar (2016): p.58, considère que le site trouvé il y a deux ans sur la plage de la Concha au sud-ouest de l'Islote de Lobos au nord de Fuerteventura, appelé Lobos I, offre cinq structures: quatre chambres et une fabrique consacrée à la production de la pourpre, faisant partie d'un atelier de production daté, selon ses recherches, entre le Ier siècle av. J.C.et le Ier siècle apr. J.-C. La fabrique dédiée à l'approvisionnement et à l'exploitation intensive de la pourpre (teinture de grande valeur à l'époque provenant dans ce cas, selon eux, de la *Stramonita haemastoma*) avait placé les Canaries sur la route commerciale des romains dans l'Atlantique.

Ayant pris possession de son royaume en Afrique du Nord, Juba II allait explorer les territoires qui lui appartenaient. Ce fut dans ce contexte qu'il rentra dans la Gétulie et ses îlots avec un but proprement commercial (M. Coltelloni Trannoy 1997: p.98). Gonzalbes Cravioto (2007: p. 288 et suiv. et 295 - 296) signale à ce sujet que le monarque a dû établir une base navale dans cette zone pour exploiter les ressources marines, ce qui favorisa l'exploration des îles Canaries, comme le démontre d'ailleurs la précision des distances et des directions enregistrée dans son rapport (Pline *NH,* VI, 202 – 205). La narration de Juba II, suivie par Pline lui-même, met en évidence la découverte des *Îles Purpuraires*, où le souverain a pu établir une base navale et un centre industriel pour la fabrication de la pourpre en tant que négoce propre. Cette base fut le point de départ et la référence pour l'exploration des *Îles Fortunées* (Îles Canaries).

Fabriquée dans le royaume de Maurétanie, la pourpre allait recevoir le nom de «*purpura gaetulica*», selon Gozalbes Cravioto (2007: 290). Elle serait produite en territoires gétules incorporés par Juba à ses domaines et qui appartenaient aux peuples des Nigrites et Pharusii, dans le littoral desquels étaient produits des coquillages utilisées pour la teinture des tissus (Mela, III, 10)[1]. Cette exploitation de l'industrie maritime de pourpre et de salaison s'était prolongée après la conquête romaine, tout au moins, jusqu'à l'époque des Flavios, avant de disparaître, probablement à cause des mutations des intérêts commerciaux.

Enfin, il nous semble d'un grand intérêt de signaler tout ce qui se rapporte à la végétation dont ces premiers explorateurs ont pris note. Á la lumière de la description que nous estimons réalisée avec beaucoup de détails au sujet de Grande Canarie, il est presque sûr que les explorateurs auraient débarqué dans cette île, vu la manière dont ils décrivent les arbres, les palmiers; et ce «*bien que toutes les îles offrent toute une gamme de*

1 Il y a eu plusieurs théories qui ont parlé de la pourpre et des îles atlantiques de la pourpre. Pour certains, dans une bonne part de l'historiographie espagnole et canarienne, ces îles de la pourpre pourraient correspondre à quelques unes de l'archipel des Canaries, comme le défendait J. Álvarez Delgado [1945], J.J. Jáuregui [1954], J. Casariego [1950], M. Tarradell [1960], A. Díaz Tejera [1988], A. Cabrera [1988], J.M. Blázquez [2004] ou même avec Madère et Porto Santo. L'historiographie française de Vidal de la Blache [1902], M. Besnier [1906], J. Carcopino [1943], J. Gagé [1951], S. Gsell [1927], J.P. Desjaques et P. Koeberlé [1955], J. Gattefosse [1957] ou A. Jodin [1966 et 1967], parmi certains auteurs, et rejoignant cette tendance théorique, certains historiens espagnols comme JM Blázquez [1977], F. López Pardo [1987], E. Gozalbes [1987] et M. Martínez [1987] et M. Martínez Hernández [1996] citent certains îlots de la côte atlantique africaine, et plus précisément, celui d'Essaouira (Mogador).

fruits et d'oiseaux de toute sorte, celle-ci (Grande Canarie) *est en plus riche en palmeraies et en pins féconds...*»[1]. Ce palmier n'est autre que la variété connue sous le nom de *phœnix canariensis* si abondante dans les îles; et pour cela il suffit de mentionner comme exemple l'étonnement avec lequel René Verneau[2] prit note d'un nombre considérable de cette espèce dans Guía et Galdar.[3]

D'un autre côté, la grande quantité d'oiseaux de toute sorte (…*copia avium omnis generis* ...) est également mise en relief, un aspect dont on peut encore témoigner aujourd'hui. En fait, il semble que c'est le produit des migrations continues de ces oiseaux aux Canaries en provenance du Vieux Monde, et tout spécialement du Nord, Centre et Sud-ouest de l'Europe, et qui utilisent ces îles comme point de passage vers d'autres destinations.[4]

Un autre aspect de la fertilité de l'île de Grande Canarie est celui qui se rapporte à la «*copia mellis*» (abondance du miel), ce qui semble ne pas avoir été dûment mentionnée comme le signale si bien Viera y Clavijo ([1776] - 83/1982): 284, quand il affirme que: « …*parlant des îles Fortunées, le naturaliste Pline insiste sur l'abondance du miel qu'il y avait. Cependant, quand les européens les avaient occupées, il paraît qu'ils n'avaient trouvé dans la Grande Canarie que quelques abeilles sauvages, d'où ils en apportèrent à Ténériffe, Palma, Hierro et Gomera. Ils en apportèrent*

1 *Cum omnes autem copia pommorum et avium omnis generis abundent, hanc et palmetis caryotas ferentibus ac nuce pinea abundare.* Sa traduction est la suivante: «*et que bien qu'elles aient toutes une abondance de fruits et d'oiseaux de toutes sortes, celle-ci est également riche en palmeraies qui donnent beaucoup de fruits*.»

2 R.Verneau, ([1891]/1996), p.179.

3 En fait, l'espèce proprement canarienne est *la Phoenix canariensis*, le palmier des Canaries, originaire de toutes les îles, mais qui est en réalité un spécimen ornemental dont les fruits sont à peine comestibles. Cependant, les habitants des îles ont appris à utiliser presque toutes ses parties, ce qu'on peut voir, sans aucun doute, dans l'île de La Gomera, où le miel du palmier est extrait de la pointe du tronc.

4 Le phénomène de la colonisation des îles est un processus dynamique dans lequel les îles Canaries sont favorisées par leur situation géographique, dans l'une des routes migratoires les plus importantes. En suivant le *Cuadro de distribución de especies nativas de aves en las distintas islas del Archipiélago* élaboré, entre autres, par Bacallado Aránega et al. (1999: 100), nous voyons comment aujourd'hui encore, la Grande Canarie occupe la deuxième place, après Tenerife, en termes de nombre d'oiseaux: 48 espèces locales, contre 55 à Tenerife. Martin A. et Lorenzo, J.A. (2001): A*ves del Archipiélago Canario*, La Laguna, Francisco Lemus Editor, mettent à jour ces données et parlent de 40 espèces classées comme accidentelles dans l'ensemble de l'archipel canarien. Voir aussi J.M. Moreno (1988): *Guía de las aves de las Islas Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Interinsular Canaria y Rodríguez B. y Rodríguez A. (2006): «Aves accidentales observadas en el noroeste de Tenerife», *Makaronesia* 8, pp.110-121.

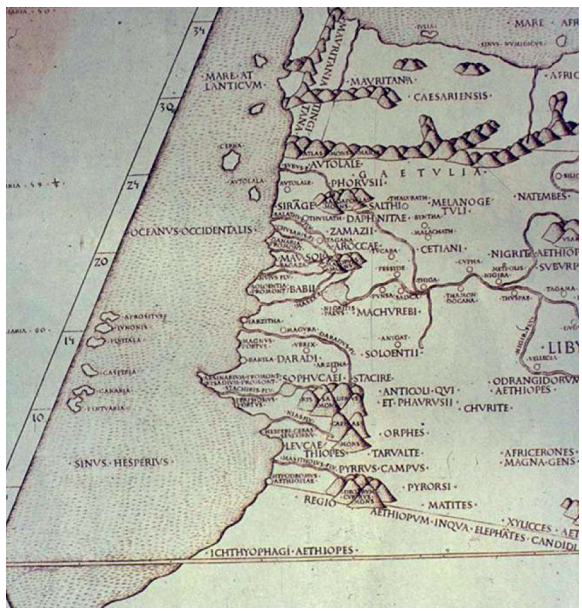
également à Fuerteventura et Lanzarote. Cependant la violence des brises presque pérennes ne leur permettait point de procréer. Le miel de la Grande Canarie est excellent, celui de Ténériffe l'est aussi, et tout spécialement le miel des ruches de leurs sommets où les abeilles s'alimentent de fleurs diverses et parfumées... ». Pour clore cette image fertile et prospère, le texte nous informe que: '… même le *papyro* vit dans les rivières ainsi que les *silurus' (papyrum quoque et siluros in amnibus gigni*)…. Mais il s'agit d'une donne non confirmée, car même si les courants canariens sont abondants en eaux, il semblerait peut-être un peu incertain de dire qu'on pourrait y trouver des poissons, et plus concrètement le 'téléostéen fluvial' appelé poisson-chat. Cependant, il est prouvé que ces canaux d'eau ont été pendant longtemps l'habitat naturel des anguilles dont la présence aux Canaries est déjà attestée depuis le XVIème siècle, étant citées par de nombreux auteurs.[1]

En conclusion, nous voudrions souligner que toutes les données au sujet de la flore et de la faune mentionnées à propos du rapport de Pline correspondent à celles que les émissaires de Juba II ont relevées quant à ce type d'éléments naturels pour l'informer quant aux intérêts particuliers, de même que pour les études scientifiques. En effet, il s'agit de choses «inédites» pour la population nord-africaine qui ne les avait pas vues ailleurs; raison pour laquelle les auteurs essayaient de les emphatiser et de souligner notamment la différence avec ce qui leur était familier sous d'autres ciels.

L'autre document qui nous confirme la connaissance des Îles Canaries depuis l'Antiquité a été repéré dans l'œuvre du géographe Ptolémée, originaire de Tebaida. Cette œuvre, qu'il a écrite au IIème siècle de notre Ère, parle de la position des îles avec une telle précision, les positionnant comme point de départ du méridien qui passe par les Canaries: *Aprositos*

1 L'anguille, *Anguilla anguilla* (Linnaeus, 1758), C'est un poisson au corps allongé, entre 30 et 80 cm, lisse et glissant au toucher. Comme nous l'avons déjà souligné, il y a des nouvelles de son existence depuis le XVIe siècle et il a diverses utilités parmi les anciens habitants des îles. Toutes les anguilles appartenant à ce groupe sont nées dans la mer de los Sargazos (près des îles Bermudes) et leurs plus jeunes larves et spécimens nagent jusqu'aux côtes de l'Europe et de l'Afrique vers embouchures des ravins et des estuaires des rivières, et ils reviennent de nouveau à ce point pour pondre les œufs et recommencer le cycle. Leur présence est documentée dans toutes les îles Canaries, et à Tenerife, des anguilles ont été aperçues dans le ravin de Santos, et d'autres également dans celui d'Afur. C'est un spécimen qui est inclus dans le Catalogue canarien des espèces protégées comme vulnérables. Pour plus d'informations, cf. J. Manuel Lorenzo Perera (1999); B. Mas Álvarez, (1989) et J. Lobon-Cerviá *et al*. (2016).

nesos: 0°-16°, *Heras nesos:* 1°-15°, *Pluialia nesos:* 0°-14°-15', *Kapraria nesos:* 0°-12-30', *Kanaria nesos:* 1°-11°, *Ningouaria nesos:* 0°-10°-30'. Dans cette liste de Ptolémée, les îles apparaissent alignées du Nord au Sud, et selon cette distribution *Aprositos nesos* occupe la zone la plus proche de l'Europe, sur un méridien de 0° de longitude et sur un parallèle de 16° de latitude nord. L'île la plus lointaine serait *Ninguaria*, sur une longitude de 0° et une latitude nord de 10°, 30'[1]. Il les énuméra à partir de la terre la plus occidentale connue jusqu'alors, les Îles Fortunées, et sur cette base il étendit le continent d'Asie en direction de l'Est. Ptolémée supposa que le monde «connu» alors comprenait exactement 180 degrés de longitude.



Carte de Ptolémée

Parmi les différentes références connues à l'époque romaine au sujet des Canaries, le texte de l'écrivain africain Arnobe mérite d'être mis en relief, puisque c'est là pour la première fois -comme le professeur Marcos Martínez[2] l'a souligné à différentes reprises- qu'apparaît le nom de «Îles Canaries» (*Canarias Insulas*). Cela fut bien avant que ce nom ne soit

1 A. Cabrera Perera (1988): *Las islas Canarias en el Mundo Clásico,* Viceconsejería de Cultura y Deportes, Gobierno des Canarias, p. 60.

2 M. Martínez (1996): *Nuevos estudios de Historia Canaria. Las Islas Canarias de la Antigüedad al Renacimiento. Nuevos aspectos,* Centro de la Cultura Popular Canaria, Santa Cruz de Tenerife, pp. 62-63.

généralisé à l'époque médiévale, comme cela est dit dans le texte suivant: «*Si ce n'était pas ainsi tout espoir d'aide aurait disparu, et serait mis en doute si les dieux pouvaient vous entendre ou non au moment où vous faites une cérémonie religieuse selon les rituels établis. En effet, pour mieux comprendre la question, supposons qu'on érige un temple pour un certain dieu aux Îles Canaries, un autre pour le même dieu dans la lointaine Tule, également un autre entre les Seres, et un autre pour le même dieu parmi les noirs Garamantes, et d'autres temples, s'il existe d'autres peuples que mers, montagnes et forêts nous empêchent de connaître sur les quatre points cardinaux* »[1]. La référence à un temple dans une zone éloignée, comme celui de l'emplacement des *Canaries Insulaires,* peut être utile pour situer ce phénomène par rapport aux sanctuaires en tant que limites spatiales dans le même sens que le presque sûr concept des îles Junonias, et de la même manière que le sanctuaire de Melkart, ou tous les autres sanctuaires indicateurs de limites territoriales.

Dans les deux hypothèses que nous avons analysées plus haut, que ce soit par l'intervention des puniques ou des romains, il semble évident que la découverte de ces îles devrait nécessairement être reliée à la présence active de ces peuples sur les côtes africaines. Il y va de même pour leur incidence sur les *libyques* avec lesquels ils étaient entrés en contact à partir de la fondation phénicienne de Carthage vers l'année 814 - 813 du IXème siècle av. J.C.; ou encore pendant l'époque romaine, après ladite date suite à la destruction de la ville carthaginoise. En effet, les phéniciens d'abord, et plus tard leurs descendants puniques[2], étaient installés tout au long de la côte atlantique marocaine jusqu'à Mogador (Essaouira) où ils ont installé des établissements pour les échanges commerciaux avec les communautés.

A propos de la connaissance des îles Canaries dans l'Antiquité, le professeur Alvarez Delgado défend de façon très synthétique et très précise à la fois, une série d'aspects d'une pertinence spéciale où il mettait en exergue comment et quand cet archipel a-t-il été découvert; de même que les conditions où il se trouvait au passage à notre Ère: « a)- Les Îles

1 La traduction du texte revient au professeur Francisco González Luis. Arnobe, professeur de rhétorique est né dans la localité tunisienne de Sicca Veneria, Le Kef actuel, vers la moitié du IIIème siècle.

2 Dans la proposition de S. Jorge Godoy (1996): *Las navegaciones por la costa atlántica africana y las Islas Canarias en la antigüedad,* Santa Cruz de Tenerife, Dirección General del Patrimonio Histórico, p. 235, se dégage le rôle que les carthaginois auraient joué dans le peuplement des îles.

Canaries n'étaient pas habitées en l'année 100 av. J.C. b)- Ces îles furent découvertes par étapes et explorées par des marins originaires de Cadiz et par le grec Eudoxe Sebosse entre les années 125 et 25 av. J.C. c)- Juba II de Maurétanie les peupla et les colonisa avec des Gétules de l'Afrique voisine au cours du dernier quart du Ier siècle a.C.; et ce sur ordre et consentement d'Auguste comme faisant partie de son Empire. d)- Les Îles Canaries ou Fortunées tombèrent dans leur oubli séculaire après l'époque de l'empereur Claudius (année 55 apr. J.-C.); et ce jusqu'au XIIIème siècle, étant inabordables aussi bien pour les européens que pour les africains de ces siècles-là, jusqu'à ce qu'elles soient redécouvertes par les génois entre l'année 1290 et 1312. Durant cette longue étape, elles ne sont citées que dans les livres sur les chroniques de Mela, Pline et Ptolémée, qui ne les ont point visitées non plus, mais qui écrivirent à base des *références antérieures*.»[1]

Nous nous trouvons donc, tel que la critique historique l'a mis en évidence, en présence de références se rapportant à des îles réelles qui peuvent être concrétisées en un ensemble d'indicateurs, comme la précision dans les distances relatives à leurs position, leur relation avec des territoires connus, comme celui de Libye (Africa[2]), ainsi que de nombreux autres aspects que nous avons analysés et qui semblent confirmer une connaissance précise de ces îles atlantiques à l'époque de Juba II de Maurétanie.

1 J. Alvarez Delgado (1977), p. 51.

2 *Africa* est le nom donné par les romains au nord du continent que les grecs appelaient *Lybia.* Nous utiliserons ce nom avec ou sans accent sur la lettre A. Quand nous l'écrivons sans accent, *Africa,* nous faisons référence au nom latin qui était donné à cette province et comme les romains la connaissaient. Avec l'accent, *África,* nous faisons allusion au nom moderne du continent.

CHAPITRE IV

LE PEUPLEMENT DES ÎLES CANARIES : LES DÉPORTATIONS DES LIBYCO-BERBERES DE L'AFRIQUE ROMAINE

Comme nous l'avons analysé dans un chapitre précédent, la fermeté et la conviction avec lesquelles les premiers historiens qui écrivirent sur les Canaries au cours de la première moitié du premier millénaire ont défendu l'africanité des premiers habitants de ces îles s'avère très révélatrice. Ils apportèrent également une série d'arguments avec lesquels ils ont essayé d'expliquer comment s'est produit le premier peuplement des îles; et ils nous ont légué bon nombre d'idées qui ne furent pas dûment valorisées par la suite. Très tôt déjà, ils associèrent l'origine africaine de cette population avec des ethnies qui furent déportées dans cet Archipel à partir du continent, suite à un châtiment qui fut infligé aux communautés berbères rebelles, et ce en raison de leurs fréquentes oppositions au pouvoir de Rome. Cette déportation dut avoir lieu après une longue et sanglante résistance contre les troupes romaines qui avaient occupé leur territoire.

Si cette hypothèse se confirmait, -car c'est ainsi qu'elle a été retenue jusqu'à ce que l'avancement de la recherche ait pu l'examiner au mieux-, on pourrait comprendre la raison pour laquelle les anciennes ethnies ne connaissaient pas la navigation. On comprendrait également le pourquoi de la différence qui existe entre les unes et les autres, une différence qui pourrait être attribuée à la présence de groupes humains et culturels qui peuplaient autant d'autres territoires du Maghreb sans avoir nécessairement eu de contact auparavant au sein du continent même. Ceci étant même si elles partagent les mêmes racines culturelles qui demeurent évidentes dans bon nombre de leurs expressions matérielles, et qui témoignent de leur parenté avec un fond culturel commun très ancien.

L'une des questions essentielles qui aident à expliquer le peuplement des Îles Canaries dans l'Antiquité a été de fixer, ne serait-ce que provisoirement, une date à laquelle cet évènement se serait produit. Il s'agit d'un évènement qui ne dut se produire certainement sinon après l'occupation des îlots de Mogador par phéniciens, comme nous avons vu, à une phase qui coïncide avec la période où ils naviguaient sur les côtes

atlantiques africaines au sud de Lixus. Á partir de ces données historiques, Soraya Jorge Godoy[1] défend un peuplement de l'Archipel associé avec le monde phénico-punique[2]; et ce en se basant sur la déportation d'africains aux îles Canaries avec l'intervention des carthaginois. Il fonde cette donne sur plusieurs questions en rapport avec la probable connaissance que ces derniers avaient de ces terres, notamment parce qu'ils avaient les moyens nécessaires pour les atteindre, tenant compte aussi de leurs us à transférer les populations rebelles en dehors de leurs territoires, comme ce fut le cas des ethnies qui habitaient le nord du continent africain dans l'Antiquité.

De la même manière, d'autres chercheurs se référant au peuplement de Ténériffe, pensent que les phéniciens pourraient être « …le véhicule du transfert des peuples, le Zénète dans ce cas, avec un objectif primordial, en l'occurrence l'exploitation du *garum* et l'obtention de ses matières premières»[3],voyant que les îles étaient «un espace exceptionnellement intéressant pour installer des factoreries ou des gens qui exploiteraient cette matière première.» Cette hypothèse propose le peuplement et la colonisation phénico-punique des îles avec des populations africaines qui furent également transférées dans cet Archipel[4] dans le but d'explorer les ressources insulaires, et tout spécialement la pêche. Pour cette raison, ils durent fonder des fabriques organisées par des entreprises à caractère privé[5] avec des populations punicisées qui y travailleraient.[6]

Pour défendre cette hypothèse, les chercheurs ont proposé une série d'évidences matérielles, avec les parallèles correspondants, parmi lesquels ils ont reconnu la présence de la déesse Tanit, de même que son parèdre,

---

1 Soraya Jorge Godoy (1993), p. 235.

2 Les références bibliographiques qui figurent dans cette note et dans les suivantes proviennent du travail de A. Tejera Gaspar et Mª E. Chávez Álvarez, et nous avons jugé opportun de les garder tel qu'elles y sont citées: «Fenicios y Púnicos en las Islas Canarias: un problema histórico y arqueológico», *Gadir y el círculo del Estrecho revisados: propuestas de la arqheología desde un enfoque social.* Coord. de Juan Calos Domínguez Pérez, 2011ª: pp. 257-269. Jorge Godoy 1992-1993. Atoche et al., 1995, González et al., 1995; Jorge, 1996; González et al.1998; Atoche et Martín, 1999; González, 1999; Arco et al., 2000a et 2000b; Atoche et Ramírez, 2001; González et Arco, 2001; Atoche, 2002; Mederos et Escribano, 2002; Santana et al., 2OO2; Arco, 2004; González, 2004a et 2004b; Bello, 2005a et 2005b; Atoche, 2006a; et 2006b; González et Arco, 2007; Atoche, 2008; Arco et al., 2009; González et Arco, 2009, entre autres.

3 González et al., 1995: 207

González et al., 1995: 14

4 González et al., 1995: 25.

5 González et al., 1995: 26.

6 González et al., 2004: 138.

Baal Hamon, dans de nombreux éléments statuaires et gravures répartis dans toutes les îles. Ceci en plus d'une série d'inscriptions alphabétiques qui ont été identifiées comme étant néo-puniques, de même que des gravures d'embarcations, los *hippoi*, appelés ainsi car ils comportaient sur la proue une représentation de chevaux. Il y a également quelques sites de la Grande Canarie parmi lesquels nous pouvons citer le Cenobio del Valerón, la Cueva Pintada de Gáldar, et Cuatro Puertas, qui ont été interprétés comme édifices phéniciens. C'est également le cas des enterrements infantiles dans des amphores dans le site de Cendro, à Telde, de même que des imitations d'amphores néo-puniques, parmi de nombreux autres exemples.[1]

Cependant, le problème fondamental que pose l'admission de cette hypothèse[2] c'est l'absence d'un registre archéologique associé aux cultures auxquelles nous faisons référence. En effet, les matériaux qui caractérisent ce qui est phénicien, et plus tard ce qui est punique, sont de nos jours très bien étudiés et constituent un *corpus* bien défini permettant de montrer avec certitude quand est-ce que le site archéologique est propre à cette culture. Cependant, le manque de ces matériaux dans le cas des Canaries a été justifié en arguant que «*l'absence de matériaux originaux de type 'colonial' ne signifie pas leur 'non présence'.*»[3] Pour l'instant, comme nous avons dit, on n'a trouvé aucun témoignage archéologique qui nous permette d'affirmer le fait, car nous considérons tous les éléments matériaux mentionnés comme appartenant aux cultures aborigènes de cet Archipel.

Notre thèse tel que nous la développons dans les chapitres précédents, c'est que le peuplement de cet Archipel n'a pas dû avoir lieu à des dates aussi anciennes que celles qui ont été mentionnées; mais plutôt à une étape postérieure qui peut être située entre le dernier quart du siècle I av. J.C. et le siècle I apr. J.-C. Ceci tout en attirant l'attention du lecteur sur le fait qu'il s'agit d'une simple hypothèse de travail. Pour cette raison, nous ne pouvons non plus rien avancer de plus pour l'instant. Ceci dit même si les chronologies apportées par les différentes technologies de datation réalisées

1 Balbín et al. (1995), pp. 17-19; González et al., 1995, pp. 31-35. Atoche et al. (1997); González et al., (1998), pp. 49 et 71-72, Atoche et al. (1999a) et (1999b); González (1999), pp. 314-315; Arco et al. (2000a), pp. 601-609; Arco et al.n (2000b), pp. 45-52; Balbín et al. (2000), pp. 740-741; Mederos et Escribano (2000); Mederos et al. (2001-2002); González et al. (2003); González et Arco (2007); Atoche (2008); Atoche et Ramírez (2008), et tout cela «*sin forzar en absoluto los argumentos*» (Balbín et al. (2000), p. 740.

2 González (2004b), p. 138.

3 González et Arco (2007), p. 263.

dans toutes les îles semblent confirmer qu'elles durent être peuplées à des dates qui varient entre les marges temporelles que nous venons de mentionner. Dans tous les cas, et malgré ce que nous venons d'exposer, cela nous amène à chercher les principales causes du peuplement de l'Archipel Canarien dans l'Antiquité chez les phéniciens et les puniques selon certaines propositions; ou chez des romains, comme nous le défendons nous-même. C'est pourquoi nous considérons qu'il est indispensable d'approfondir la recherche autour des évènements qui ont eu lieu au cours de l'Histoire Ancienne africaine pour essayer de comprendre ce qui s'est passé dans les îles. Les évènements survenus dans le continent africain après la présence effective de Rome, depuis la moitié du Ier siècle av. J.C. et qui coïncident avec le royaume de l'empereur Auguste (27 av. J.C. - 14 apr. J.-C.), et depuis sa mort l'année 14 apr. J.-C., avec celui de l'empereur Tibère 14-37 apr. J.-C.), se trouvent intimement liés à la présence de populations de cette provenance dans les Îles. Nous mentionnons ces deux empereurs parce que les évènements que nous analysons correspondent aux étapes de leurs gouvernements respectifs. Parallèlement à ces derniers, les révoltes des peuples indigènes et leur résistance face à Rome avaient commencé; mais il s'agit également d'aspects sans doute importants, qui nous aident à comprendre une série de questions permettant de clarifier plusieurs points encore obscurs de nos jours quant à ces problèmes.

Maintenant nous allons analyser un ensemble de textes qui traitent ces questions, et qui ont été évalués, entre autres, par le professeur Juan Alvarez Delgado défenseur de l'hypothèse selon laquelle le peuplement de ces îles était le résultat de la déportation de populations africaines. Ce fait eut lieu selon lui vers la transition de l'Ère: «*Juba II de Maurétanie, sur ordre et consentement d'Auguste, faisant partie de l'empire, les peupla et colonisa avec des Gétules de l'Afrique voisine pendant le dernier quart du Ier siècle av. J.C.*»[1]. Ce fut dans ce même sens que s'exprime A. Pallrés Padilla (1976, 1995, 2009)[2], et avec lui le thème allait prendre une nouvelle envergure, donnant lieu à une juteuse discussion à laquelle ont participé de nombreux chercheurs comme A. Tejera, A. Chausa, J.J. Jiménez, A.J. Farrujia, A. Mederos et G. Escribano, entre autres, suivant ces propositions-là, et enrichissant en plus le sujet. L'objectif est d'en établir la relation avec

1 J. Álvarez Delgado (1977), p.51.

2 Les travaux de Agustín Pallarés publiés à ce propos ont sans doute contribué à donner au thème une considération singulière, laquelle a permis de mieux comprendre le problème, raison pour laquelle son travail a été décisif et pour cela très notable.

les faits historiques qui eurent lieu sur le continent à des dates auxquelles se réfèrent de tels évènements.

Le précédent le plus lointain connu dans les sources ethno-historiques des Canaries au sujet des populations africaines qui ont été transférées dans ces Îles se trouve dans le témoignage de la chronique française, *Le Canarien*, qui fut citée par les moines Pierre Boutier et Jehan Le Verrier lors de leur visite à La Gomera, à une date traditionnellement fixée par l'historiographie aux environs des années 1404 - 1405: «*La Gomera est à quatorze lieues de cette zone. C'est une île très accidentée, ayant la forme d'un trèfle; le terrain y est très haut et assez plat, mais les ravins y sont extrêmement immenses et profonds. Elle est habitée par de nombreuses gens qui parlent le plus étrange langage de toutes les régions de cette zone, car ils parlent avec les lèvres comme s'ils n'ont pas de langue; et on raconte ici qu'un puissant prince fit qu'on les y amena à cause d'un certain crime et fit qu'on leur coupa la langue, chose qu'on peut croire, compte tenu de leur façon de parler.*»[1] Dans la même chronique, plus exactement dans le texte B attribué à Jean Béthencourt, le chroniqueur, pour se référer aux faits que nous analysons, utilise le terme '*exiliado',* que nous estimons plus précis, quand il dit que «*par ici on raconte qu'un puissant prince ordonna de les y exiler à cause d'un quelconque crime, de même qu'il fit qu'on leur coupa la langue, ce qui semble probable, compte tenu de leur façon de parler.*»[2] Cette première référence figurera d'une manière plus enrichie dans des textes postérieurs, tel qu'elle fut reprise par les chroniqueurs-historiens, et dont on peut trouver une information détaillée dans l'annexe I de ce livre.

A ce sujet, et à propos de l'origine des *guanches* de Ténériffe, le père Espinosa relate cet évènement de la manière suivante: «*parce que certains disent qu'ils descendent des romains qui sont venus je ne sais d'où, je ne sais pas non plus sur quoi ils se basent pour le dire; d'autres disent qu'ils descendent de certains peuples d'Afrique qui se révoltèrent contre Rome, tuant leur pretor ou juge, et qu'en punition pour ce fait, les fait tuer tous, ils leur coupèrent les langues afin qu'ils ne puissent parler de cette révolte pour un certain temps (vu que l'encre et le papier faisaient défaut), puis ils*

1 *Le Canarien, Manuscritos, transcripción y traducción…* ([1630] - 2003), Fol. 34; Texto G.
2 Dans le texte manuscrit B / 47v/LXVII, semblable à celui de Gadifer ou texte G, il signale que «La isla de La Gomera está a catorce leguas por resta banda. Es una isla muy accidentada, con forma de trébol, y el terreno es muy alto y bastante llano, pero en él los barrancos son extraordinariamente grandes y profundos.»

les embarquèrent sur des barques sans avirons, les laissant à la merci de la mer et de leur destin. Ce fut ainsi que ceux-ci vinrent à ces îles et ce fut ainsi qu'ils les peuplèrent.»[1]

Pour sa part, Leonardo Torriani parle du peuplement des Îles Canaries disant qu'il se fit par des africains qui ont été déportés à l'époque romaine: «*D'aucuns disent qu'à l'époque où les africains étaient des sujets de Rome, ils tuèrent les représentants romains; et que les romains, après avoir châtié les chefs de la rébellion, coupèrent les langues à ceux qui les suivirent ainsi qu'aux femmes, puis ils les envoyèrent peupler ces îles; ce qui fait, à leur avis, que les descendants de ces africains utilisent un langage différent de tous les autres, même s'il continue à ressembler davantage à l'africain qu'à n'importe que autre; ils disent que leurs fils qui naquirent de père et mère muets donnèrent des noms aux choses tel le leur inspire la nature.*»[2] Pour enrichir davantage les données disponibles jusqu'ici, l'ingénieur crémonais, Torriani, nous précise dans un paragraphe précédent que ledit évènement avait eu lieu durant le mandat de Juba II de Maurétanie (25 av. J.-C.- 23 apr. J.-C.). Il précise également que «*Certains prétendent que ces îles restèrent désertes et presque inconnues après cela durant plusieurs années, et que plus tard elles furent redécouvertes par Juba qui les peupla de numides*.»[3]

Le récit de l'açoréen Gaspar Frutuoso relatif à cet évènement demeure également important et de grande profondeur historique. Il y est question de faits que cet auteur associe aux incidents survenus durant le mandat de l'empereur Trajan: «*Mais malgré tout les raisonnements mentionnés, je n'affirme rien de cela pour que ça soit vrai, car d'autres disent que ces îles Canaries ont une origine très ancienne puisqu'elles ont déjà été découvertes au temps du célèbre empereur de Rome, Trajan, et peuplées par son ordre, et grâce à son savoir et à son habileté.*»

1 A. Espinosa ([1594] - 1980): Chapitre 4, «De la gente que en otro tiempo *habitó* esta isla», sous l'épigraphe, «Opiniones acerca del origen de los guanches», p. 32

2 L. Torriani ([1597]- 1980): Chap. IV, «Quiénes fueron los primeros habitantes de estas islas», p.20.

3 *Ibidem*.

L'Empereur Marco Ulpio Trajan 98-117 apr. J.-C.

On raconte que cet empereur était un grand philosophe, astrologue et mathématicien, et qu'il était originaire de Cádiz[1] en Espagne. Étant à la tête de l'Empire et ayant visé de recruter des hommes de guerre afin d'avoir une grande armée contre ses ennemis, il apprit qu'il y avait une nation de gens belliqueux habitués aux armes non loin de son Empire ou qui sont peut-être ses propres sujets, lesquels, en tant que montagnards, combattant si énergiquement à pied, et que une fois parmi ses soldats, pouvaient contribuer amplement à sa victoire. Mais il y avait une crainte que ces derniers utilisent leur mauvais penchant d'être peu constants et rebelles, comme on dit de certains allemands; et qu'ils se penchent du côté de celui qui paie le salaire le plus élevé, et ce parfois au moment même de l'attaque; raison pour laquelle de graves dommages se sont produits au sein de leurs armées précédentes. Trajan, apprenant également que ceux-ci sont toujours restés impunis, il prit la décision de mettre fin désormais à leur perfidie et à leur cupidité, faisant en sorte que ses capitaines les tuèrent

1 Il y a certainement une confusion de la part de Gaspar Frutuoso, puisque l'empereur Marco Ulpio Trajan était originaire de la ville sevillane de *Italica* et non de *Gades* (Cádiz).

tous exceptés les femmes, les vieux et les enfants qui ne pouvaient prendre les armes. Après avoir coupé les langues, même à ces derniers, il les mit dans des embarcations avec l'ordre de prendre l'Océan près de la côte africaine dans la direction Sud-ouest, et qu'en arrivant aux Îles Fortunées ils libèreraient ces gens sans langue, répartis sur les sept îles, les liquidant de la sorte et les éloignant de leur origine. De cette manière, ceux qui leur succéderont ne pourront donner des informations au sujet de leur origine, chose qui semble vraie, puisque parmi les sept îles les habitants de l'une ne comprennent pas la langue de ceux des autres.»[1]

Dans le même sens, mais avec plus de détails, Abreu Galindo cite des faits semblables dans un texte bien connu où il fait une synthèse de façon claire, à notre avis, des évènements qui ont eu lieu en Afrique du Nord, tout en les associant de manière explicite aux déportations des populations berbères, thèse que nous défendons ici: «*Rome, ayant assujetti la province d'Afrique, et ayant installé en elle ses légats et représentants, les africains se révoltèrent et tuèrent les légats et représentants qui étaient dans la province de Maurétanie. Une fois la nouvelle de la rébellion et de la mort des légats et représentants de Rome étant apprise, le sénat romain, prétendant venger et châtier le délit et l'injure commise, envoya contre les délinquants une grande et forte armée qui reprit la situation en main et rétablit l'obéissance. Et afin que le délit commis ne reste pas sans châtiment, et pour donner une leçon aux suivants, ils prirent tous ceux qui étaient les principaux chefs de la rébellion et leur coupèrent les têtes, ou leur infligèrent de cruels châtiments. Quant aux autres, qui n'avaient commis de faute autre que d'avoir suivi les autres, et pour ne pas les détruire, tout en extirpant cette délinquance dans toute la génération, et pour qu'ils ne soient pas la cause d'une nouvelle révolte, et qu'ils ne puissent ni en parler, ni s'enorgueillir qu'il fut un temps où ils se soulevèrent contre le peuple romain, ils coupèrent la langue aux hommes, femmes et enfants, ils les mirent dans des embarcations avec quelque approvisionnement, et ils les amenèrent dans ces îles, les laissant avec quelques chèvres et brebis pour leur approvisionnement. Ces païens africains restèrent dans ces sept îles qui se trouvèrent alors peuplées*».[2]

1 Gaspar Frutuoso ([1586-1590] 1964): *Las Islas Canarias (De «Saudades da Terra»)*, Fontes Rerum Canariarum, XIII, I.E.C., «Lo que se dice de los lenguajes de estas Islas Canarias», 11-12, p. 95.

2 Abreu Galindo ([1676]-1977): Chapitre V, «Que pone de dónde hayan venido los canarios». A. Mederos Martín et G. Escribano Cobo (1997): «Fuentes escritas sobre el poblamiento de Canarias: Deportaciones desde la Mauritania Tingitana», dans *VIII Jornadas de Estudios sobre*

La difficulté d'expliquer le peuplement des îles uniquement à travers la déportation des populations libyco-berbères ne nous est pas inconnue, puisqu'il s'agit d'un fait qu'il conviendrait d'évaluer avec prudence. En effet il s'agit d'une question qui n'est pas sans problèmes, comme le lecteur peut le vérifier dans les pages suivantes, ne disposant pas de tous les arguments dont nous aurions besoin afin de relier les deux évènements. Mais nous trouvons au moins suggestive la similitude entre la narration des chroniqueurs déjà cités -et tout spécialement celle d'Abreu Galindo- quand ils relatent la résistance que les africains opposèrent à l'assujettissement imposé par les romains depuis leur occupation en Afrique du Nord.

Á ce propos, J.P. Canamas considère qu'en acceptant la thèse «*d'un transfert forcé de certains éléments de la population qui reste toujours possible, je n'accepte pas l'hypothèse d'une déportation massive de tribus rebelles à l'époque romaine, telle qu'elle est perçue par certains auteurs depuis la conquête*.»[1] Nous ne croyons pas non plus qu'il s'agisse nécessairement d'une déportation massive de population. Dans notre supposition, le transfert des principaux chefs de la révolte serait suffisant, comme Leonardo Torriani l'a repris affirmant que «*D'autres prétendent que les africains, alors soumis aux romains, auraient tué les représentants de Rome; et les romains* ***ayant châtié les chefs des rebelles****, leur coupèrent les langues, de même qu'à ceux qui les suivirent et à leurs femmes, et qu'ensuite ils les envoyèrent peupler ces îles ...* .»[2] Dans ce cadre, nous avons un texte d'Alonso Espinosa dont l'interprétation n'est pas aisée, mais qui prend peut-être un sens dans ce contexte, quand le moine dominicain dit que «*les anciens guanches aborigènes disent qu'ils ont appris de leurs lointains ancêtres que soixante personnes vinrent dans cette île, mais qu'elles ne savaient pas d'où, et qu'elles se réunirent et firent leurs maisons près de Icod, qui est un lieu de cette île*.»[3] C'est là une des nombreuses interprétations possibles du texte qui reste toujours d'une lecture difficile, mais sur la base duquel on devrait tenir compte de la tradition orale qui allait perdurer parmi ces communautés pendant une

---

= *Lanzarote y Fuerteventura,* 22-25 de septiembre, Lanzarote, t. II, pp. 339- 346.

1 J.P. Canamas, 2015: 78. Voir à ce sujet le texte de A. Mederos et G. Escribano (1998): «Posibles deportaciones romanas de norteafricanos a Canarias», *Revista de Arqueología, año XIX*, n° 206, pp. 42-48.

2 L. Torriani ([1597]- 1978): Chapitre IV, «Quiénes fueron los primeros habitantes de estas islas», p.20.

3 A. Espinosa ([1594]- 1980). Voir également A. Tejera Gaspar (1988): *La religión de los guanches. Ritos, mitos y leyendas,* Santa Cruz de Tenerife, p.54.

longue période historique, sans que nous soyons capables d'en fixer les limites jusqu'à ce jour.

En plus de ce qu'on vient de dire, il y a lieu d'avancer d'autres possibilités pour expliquer le transfert de gens d'origine berbère qui habitaient les territoires nord-africains occupés par Rome. Le but en est de rendre ainsi concrète la possession de l'Archipel afin de permettre d'exploiter ses ressources avec lesquelles les romains allaient commercer plus tard, tel que le défendent d'autres chercheurs en ce qui concerne les phéniciens et les puniques, comme nous l'avons dit précédemment.

Les Îles Fortunées: un domaine de Juba II de Maurétanie

Pour bien comprendre les aspects juridiques en rapport avec les textes cités, il nous a paru pertinent de connaître la réalité des Îles Canaries par rapport à Rome. En effet, comme il a été dit auparavant, l'Archipel avait été découvert durant l'étape impériale, alors que gouvernait le roi Juba II en Maurétanie, un mandat qui coïncidait avec le gouvernement de l'Empereur Auguste, comme cela sera étudié de façon détaillée dans le prochain chapitre. Pour cette raison, et selon cet argument, ces îles devraient être considérées comme un territoire affilié à l'Empire Romain. Ainsi, si elles n'ont pas été découvertes au temps de Juba II, tel que nous le défendons, elles l'ont été au moins au début du siècle I av. J.C., plus précisément entre les années 82 et 81. Ceci est plausible si nous supposons que l'histoire faisait allusion à ces îles au sujet de la vie de Sertorius dont l'historien grec Plutarque (IIème siècle apr. J.-C.) nous a informés, malgré les réserves que nous avons émises précédemment sur son contenu. Mais, concernant le texte de Pline, il est assez probable que les îles fussent en effet déjà explorées vers la fin du Ier siècle av. J.C. ou au cours du premier quart du siècle I de notre Ère, lors de l'expédition envoyée par le roi de Maurétanie Juba. Nous croyons que ceci se passa à une époque où les îles n'étaient pas encore habitées, car d'après ce qu'on comprend du texte du naturaliste latin, il n'y a pas de données claires sur cette question, mais de simples informations indirectes qui nous semblent confirmer un tel fait. C'est ainsi qu'en supposant qu'il s'agissait réellement de territoires inhabités, comme nous le concevons, une règle à caractère coutumier s'applique à ces terres qui n'avaient point de propriétaire et qui n'appartenaient donc à personne, soit des *«terra mullius»*. C'était donc des terres qui appartenaient de droit à ceux qui les découvraient en premier.[1] Ce statut juridique est une figure bien connue dans la jurisprudence romaine qui stipulait, sans aucun

1 Le professeur Alvarez Delgado se référait à la situation juridique des Îles Canaries après leur découverte par l'expédition envoyée par Juba II.

doute, que ces territoires étaient immédiatement incorporés à l'orbite du gouvernement de Rome. Ceci, comme il est connu historiquement, était d'usage, notamment durant l'Ère des Découvertes, quand on arrivait sur des «*terres abandonnées, et donc susceptibles d'être occupées par ses nouveaux propriétaires.*»[1]

Après le voyage d'Exploration et de Découverte de l'Archipel Canarien par Juba II de Maurétanie en sa qualité de représentant du domaine romain en Afrique, et en tant que roi des *maures*, aussi bien gétules que d'autres peuples, il put exercer le droit d'occupation, de colonisation et de peuplement de toutes les îles, qui devinrent «*son propre domaine royal*» et qui étaient à son service, dépendant, protégé et annexé par l'armée de Rome. Ceci a été démontré en l'année 6 apr. J.-C. quand Cornelius Cosso intervenait à son secours pour apaiser précisément la rébellion des gétules, étant donné que le mauritanien n'avait pas le droit héréditaire sur toute la Maurétanie. En effet, il n'aurait tout au plus que le royaume de Numidie, lequel était d'ailleurs régi par son père Juba I auquel Auguste le restitua provisoirement en l'année 27 av. J.C.; et par la même, les territoires qui ont été découverts et qui se trouvaient annexés à son royaume de l'Afrique Occidentale, comme ce fut le cas des Îles Fortunées, soit les actuelles Canaries.

Face et revers d'une monnaie où figure l'image du roi Juba accompagnée de la légende en latin. Le revers est écrit en grec avec la représentation des deux symboles astraux, le soleil et la lune.

1 J.P. Canamas (2005): Op. Cit. p. 23.

Le droit de Rome sur la Maurétanie, la Gétulie et ces Îles Fortunées est confirmé par la décision d'Auguste et de Tibère de coopérer avec Juba II et avec son fils Ptolémée, le but étant de contenir les rebelles Gétules dirigées par Tacfarinas et Mazipa (18 - 24). Ce fut également le cas vis-à-vis des peuples hostiles, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, de même que pour la double privation de Ptolémée par Caligula en l'an 40 (37 - 40): de sa vie et de son royaume. Plus tard ce dernier allait être divisé en deux provinces romaines par l'empereur Claudius (44-55 apr. J.-C.), lesquelles portaient respectivement les dénominations de la *Maurétanie Tingitane* et *Maurétanie Césarienne*. C'est pour cela que même si l'exercice du domaine politique et juridique était en fait entre les mains de Juba et de Ptolémée, les Îles Fortunées étaient de droit un domaine romain, comme dit Viera y Clavijo, *Noticias* III, 16, qui considère que « *Les Canaries étaient réputées depuis lors comme étant une possession de l'Empire.*»

S'exprimant à ce propos de façon catégorique, J. P. Canamas coïncide également avec ce point de vue en soutenant la thèse selon laquelle «*Les îles étaient désertes, et n'appartenaient donc à personne. Elles étaient des biens vacants, des territoires qui pouvaient être pris par le premier venu. C'est ce qu'on peut lire entre les lignes du texte de Juba. Or, le premier arrivé était précisément le Roi de Maurétanie. Qui, mieux que lui, re-découvreur de ces fabuleuses îles, pourrait réclamer leur occupation, notamment qu'elles sont situées très près des côtes africaines, en face des terres qui appartiennent (au moins nominalement) au roi? Un Roi qui, d'un autre côté, n'était pas seulement le descendant ou l'héritier de toutes les dynasties berbères, mais également le légataire culturel de Carthage, ami protégé des rois d'Egypte.*»[1] Les Canaries étaient, sans doute, une partie adjacente de l'Afrique et, du point de vue juridique, de l'Empire Romain, raison pour laquelle elles allaient finir par être un domaine de Rome à partir de l'époque de Juba.[2]

1 *Ibidem*, 24.

2 Dans la note 95 des pages 26 et 27 de l'édition de l'œuvre de Gibbon, *The Decline and fall of the Roman Empire*, de l'année 1909, il est dit que Voltaire avait généreusement associé les îles Canaries au pouvoir de Rome. Et en effet, le fameux penseur français parle de cela dans le tome XIV, 297 de la « Collection complète des œuvres de Mr. Voltaire », Genève, 1769. Nous devons ces données à notre collègue José A. Delgado Delgado, Professeur Titulaire d'Histoire Ancienne de l'Université de La Laguna que nous remercions pour l'information. Dans la version résumée de cette œuvre de l'historien écossais, l'édition de poche de l'année 2003, p.52, l'éditeur dit dans une note en bas de page que «El señor de Voltaire, sin que lo respalden los hechos ni las probabilidades, ha cedido generosamente las Islas Canarias al Imperio Romano».

Juba II fut honoré en tant que duumvir de Cadiz (Avien. *Ora Maritima,* vv. 257-283), et de même plus tard pour son fils Ptolémée, patron et duumvir quinquennal de Carthage, en l'année 23 - 24 apr. J.-C., en vertu du principe héréditaire du patronat (*CIL*, II: 3417). Ce fait symbolise les bonnes et solides relations commerciales maintenus avec certaines enclaves hispaniques dont l'activité commerciale et de pêche a dû être favorisée par le maure. Entre autres fonctions qui lui étaient confiées par Auguste, Juba II devait contenir les nomades qui descendaient des terres de l'intérieur vers la côte où se trouvaient concentrés les intérêts de Gades, et par la même, ceux de Rome qui y avait établi des colonies de citoyens romains juridiquement dépendants de l'Hispanie (*Hispania*)[1]. Ce fut ainsi, comme nous avons dit, que Juba maintenait déjà dans la zone des intérêts commerciaux et industriels si puissants comme la célèbre pourpre de Gétulie. De même que dans le cadre de ses relations de «vassalité» avec Rome, il se trouvait chargé de réaliser ce type d'activités dont l'objet était, entre autres, de veiller sur les intérêts de Rome, «d'assurer» la circulation des émigrés romains ou italiques dans son royaume, et favoriser leur installation et le succès de leurs activités économiques.

Avec la création de la principauté de la *Fortuna*, le domaine des romains dans les Îles Fortunées se trouvait désormais protégé. La façon dont parle également Viera y Clavijo, *Idem,* p.21 et V, 17 d'Alonso de Cartagena et des émissaires de Juan II de Castille, laisse entendre que le domaine des Canaries correspondait à la Castille vu de la dépendance de la Bétique (Baetica) de la province de Maurétanie. Ce fait s'appuie sur une donne historique bien connue, à savoir que Juba II avait été nommé par Auguste comme *Duovir* honoraire (magistrat d'une ville romaine), comme ce fut le cas des deux villes de l'Hispanie, Cadiz (*Gades*) et de Carthagène (*Carthago Nova*)[2]. D'un autre côté, Luis Suárez Fernández affirme dans son travail *Historia de España* (dirigé par Menéndez Pidal)[3] sur Les Trastamares de Castille et d'Aragon au XVème siècle que : «*Durant la première moitié du XVème siècle, le problème des Canaries et celui de l'Afrique semblaient*

1 Voir Beltrán Lloris (1978), qui signale, en plus, des intérêts d'exploitation de mines et d'exportation de leurs produits; Coltelloni-Trannoy (1997); Chic García (2008); Gozalbes Gravioto (1983); Pérez Macías et Delagdo Domínguez (2007) et Mangas (1988).

2 Pour davantage de détails, voir J. Carcopino (1933): «Volubilis, résidence de Juba et des gouverneurs romains», *Hésperis*, 17, pp. 1-24 et Ch. André Julien (1951): *Histoire de l'Afrique du nord Tunisie- Algérie-Maroc*, Paris Payot, p;162.

3 *Historia de España* (dirigida por Menéndez Pidal) (1964), Vol. XV, Madrid, Espasa Calpe, pp. 15-16.

intimement liés dans une et unique question: celle des zones réservées à chaque monarchie pour l'évangélisation armée des territoires occupés par les infidèles. Il existait certes des accords assez anciens d'ailleurs à ce sujet entre les royaumes chrétiens péninsulaires. Et précisément l'une des nouveautés des Allégations de Santa María consistait à affirmer un nouvel argument, celui de la continuité wisigothe en faveur des souverains de Castille. D'après cet argument, la restauration comprenait l'ancienne province de Tingitane car, dans la dernière structure provinciale donnée à l'Empire Romain, elle faisait partie du diocèse espagnol. Les Canaries étaient sans doute une partie adjacente de l'Afrique… ». D'ailleurs, A. Rumeu de Armas s'exprimait dans le même sens dans son ouvrage *España en el África Atlántica.*[1]

L'argumentation d'Alonso de Cartagena au sujet de l'appartenance des Îles Canaries à la Couronne de Castille -face à ses prétentions vis-à-vis de l'Archipel que revendiquait le Portugal- est établie sur la base des textes classiques, comme on peut lire dans différentes sections des *Allégations.* En guise d'échantillon de cela, et afin que le lecteur se fasse une idée de ce contenu, nous présentons un texte qui fait partie du *«Premier Fondement»* dans lequel il est dit, entre autres, que: « *On déduit suffisamment de cela que celles-ci sont les îles qu'on appelle actuellement les Canaries, ce qui est claire compte tenu de leur situation (...). On devine également cela à partir du nom, puisque certaines d'entre-elles, particulièrement les premières,* ***se nomment îles des Fortunés***[2]». Ceci explique la dénomination de *Principauté de la Fortuna*, un nom dû à son historique affiliation à la Bétique de la région de Maurétanie, rattaché à la Maurétanie Tingitane, et ce suite au partage principal fait par l'Empereur Claudius.

La déportation dans la jurisprudence romaine: le «*châtiment insulaire* »

Il est probable que le lecteur trouve l'hypothèse que nous analysons complexe, notamment que nous proposons un ensemble de solutions difficiles à admettre, même s'il est possible que cela puisse apporter quelque lumière à un thème qui manque tant de clarté, et au sujet duquel -comme nous l'avons signalé dans le prologue- les questionnements sont beaucoup plus nombreux que les certitudes et les faits prouvés. Pour cette

1 A. Rumeu de Armas (1956): *España en el África Atlántica*, T. I, Madrid Instituto de Estudios Africanos C.S.I.C. p. 92. Voir également à ce sujet le travail de Eduardo Aznar Vallejo (2001), pp. 74-82.

2 T. González Román, F. Hernández et P. Saquero Suárez-Somonte (2002): *La tradición clásica en España (Siglos XIII-XV). Bases conceptuales y bibliográficas*, Madrid, pp. 93-95.

raison, et pour défendre notre proposition, nous avons tenu compte d'une série de facteurs à caractère historico-politique qui ont eu lieu en Afrique du Nord, et dont bon nombre a été étudié par Agustín Pallarés, comme nous allons le voir.

Il est très clair que les problèmes, comme celui-ci d'ailleurs, n'ont pas qu'une et une seule explication; mais celle-ci peut être une des voies possibles pour en savoir un peu plus sur de nombreuses inconnues toujours non résolues au sujet des cultures anciennes de l'archipel des Canaries. De toutes les façons, et afin de bien comprendre le problème des déportations des populations berbères aux Canaries, il conviendrait de rappeler que ces faits se trouvent intimement liés à la connaissance préalable que les romains avaient de ces îles, tout au moins depuis le règne de Juba II de Maurétanie auquel appartenait l'Archipel. C'est pourquoi tous ces évènements se trouvent étroitement liés à la découverte, et par la même, à la dépendance juridique de l'Empire, selon ce qui est établi par la législation romaine.

Dans les textes que nous avons cités, il existe une série de questionnements que nous allons essayer de contextualiser afin que le lecteur puisse avoir les éléments à même de lui permettre de suivre l'argumentation de l'hypothèse que nous développons dans ce livre. C'est dans ce sens que nous allons tout d'abord étudier le problème de la ***Déportation*** en tant que pratique très usuelle dans l'ancienne Rome, selon les données reprises dans la législation de celle-ci. Il s'agit d'une pratique à laquelle est également associé ce qu'on a appelé «*châtiment insulaire*», un châtiment qui était appliqué à ceux qui auraient commis un délit considéré grave, ou qui était catalogué comme étant de haute trahison.[1] Nous analyserons également les données se rapportant à ce qu'on a appelé «la légende des *langues coupées*» (*la leyenda de las lenguas cortadas*). Pour cela, nous nous arrêterons un peu sur ces points afin de voir quelles seraient les sources que les chroniqueurs-historiens auraient utilisées; et ce afin de connaître l'origine de ces informations si répandues.

1 Voir à ce sujet l'étude de Fernando Martín (2004): «El exilio en Roma: los grados del castigo» dans *Vivir en tierra extraña: emigración e integración cultural en el mundo antiguo:* Actas de la reunión relizada en Zaragoza los días 2 y 3 de junio de 2003/coord. por José Remesal Rodrígues, Francisco Marco Simón, Francisco Pina Polo, pp. 247-254. Pour une analyse plus détaillée des déportations en Hispania, voir Francisco Pina Polo (2004): «Deportaciones como castigo e instrumento de colonización durante la República Romana. El caso de Hispania», dans F. Marco, F. Pina, J. Remesal (eds.), pp. 211-246.

Le thème de la déportation des populations aborigènes aux Îles Canaries est un aspect qu'il convient d'approcher, dans tous les cas, avec la prudence nécessaire; puisque même s'il n phénomène très commun dans l'Histoire de Rome, en plus d'être très documenté dans de nombreuses autres étapes de l'histoire et dont il existeien après le début du IIème siècle apr. J.-C. Le Droit Pénal romain détermine la peine et la condamnation à vivre dans une île comme «relégation dans une île» *(relegatio in insulam)* ou « déportation dans une île » (*deportatio in insulam*). Le terme *relégation* ou *déportation* est employée à plusieurs reprises dans le *Codex Theodosianus*[1] «*pour signifier la condamnation à imposer pour divers délits; à une autre occasion apparaît l'expression «exil dans certaines provinces de l'île» (**insulae adque provinciae exulandi**), ainsi «exilé dans une île» (que **in insulam detruendo**), qui est clairement comparable aux cas antérieures*.[2]». Margarita Vallejo Girvés[3] montre également comment ce concept a évolué à partir de l'*exil* initial qui n'était pas une peine imposée dans la République de Rome, étant choisie par l'accusé en échange d'une autre peine. Peu de temps après, vers les débuts de l'Empire, on allait assister à un durcissement de la peine. C'est ainsi que la ***interdictio aquae et igni*** (*littéralement, interdiction d'eau et de feu*) fut établie en tant que châtiment pour les crimes de trahison et de corruption politique; alors que la déportation allait être la propre action d'exil à titre de châtiment ou de pacification entre individus ou groupes de personnes généralement pour des raisons politiques.

La *déportation* apparaît dans le *Código* cité de différentes façons en fonction du statut social de celui qui allait être châtié. C'est ainsi que dans *Ann III*, 68 et suivantes, l'historien romain Tacite (58 - 117 apr. J.-C.) présente le cas de *une relégation* individuelle, exil par décision du

1 Le *Codex Theodosianus* fut la compilation la plus importante des constitutions impériales jusqu'alors, et dont la création fut ordonnée par l'empereur romain d'Orient Teodosio II en l'année 435 et promulguée avec caractère officiel conjointement avec l'empereur Valentiniano (Occidente) en 438 apr. J.-C. Etant donné qu'il s'agit d'un código oficial pour tout l'Empire, il contribua à l'unification législative des deux zones (Orient et Occident), compte tenu du fait qu'il y avait déjà des constitutions qui n'étaient en vigueur que que dans une seule zone. Il survécut en Orient jusqu'à ce que Justinien déroge le Código Teodosiano en 529 apr. J.-C., date à laquelle fut publié son *Corpus Iuris Civilis* dans sa première édition. Avec le temps, en 533 apr. J.-C., lui furent ajoutés le *Digesto* et *Instituciones*, et une année plus tard, une seconde version du Código qui est celle qui nous est parvenue.

2 M. Vallejo Girvés (1991): «In insulam deportatio en el siglo IV apr. J.-C. Aproximación a su comprensión a través de causas, personas y lugares», *Polis*, 3, p. 156.

3 Op. Cit., p. 153.

magistrat ou sentence d'un juge, qui ne comprenait ni la confiscation des biens ni la perte de *status*. Ce fut le cas de *C. Silanus*, proconsul d'Asie qui a été exilé dans l'île de Cytera[1], étant accusé de *repetundae* (biens romains sujets à restitution illicitement obtenus par un magistrat dans l'administration d'une ville ou territoire, ou dans l'abus du pouvoir dans n'importe quelle fonction publique).

Voyons maintenant d'autres exemples qui ont eu lieu durant le mandat de l'empereur Auguste, qui avait établi une nouvelle gamme de restrictions envers les exilés afin principalement de les dissuader de quitter leurs lieux habituels, selon Suetonius, en 12 apr. J.-C. (Suet. *Aug.* 12). La figure de l'*exile* a acquis plus d'importance dans la Principauté, se trouvant spécialement associé au terme *«aquae et igni interdictio»* (*littéralement, interdiction d'eau et de feu*) en *Gaius* 1.28; et Justinien, de son côté, le substitue par la *déportation* dans les *Institutiones* 1.1.12.[2]

1 Citera (…. en grec, *Cythera* en latin) est une île grecque parmi celles des Jónicas, dans la préfecture de l'Ática et au sud-est de Peloponeso. L'étendue de l'île est de 284 km (30 km de long et 15 de large).

2 Certains cas importants sont celui de *Julia*, fille d'Auguste (Tac. *Ann* I, 53, 16), celui de *Postumas Agrippa* (Suet. *Aug*. 65), *Julia la Joven* (Tac. *Ann*. IV, 71), celui de Gallio (Tac. *Ann*., 3, 11), *Vibus Serenus* (Tac. *Ann*. II, 13), C. Silano accusé de « *Repetundae* » et exilé dans l'île de Giaro en Grèce (Tac. *Ann*. III, 68 et suivs.), entre autres nombreux exemples. Ceux-ci sont repris dans les œuvres de divers historiens latins qui parlent également de la *relegatio*, comme Suet. *Aug*. 16; *Tib*. 50; *Claud* 23. Cicerón, *de Off.* III, 31 (à propos de Manlio). Terencio, *Phormio*, V, 8, 85, présente un cas de déportation dans la République. Dion Casio (apr. J.-C. LVII, 22) mentionne la *aquae et igni interdicto* à l'époque de Tibère. Pour plus d'informations, voir Carlos Sánchez-Moreno Ellart (2012): « Déportation » dans *Encyclopedia of Ancient History*, 13, Londres, 1999-2014, pp. 2038-2040.

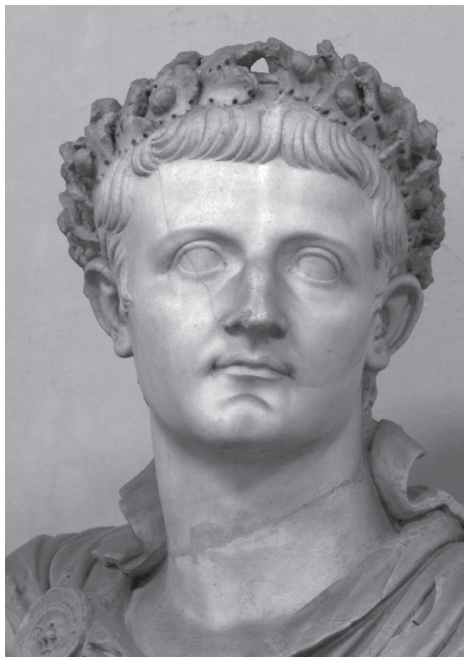
L'Empereur Octave Auguste, 27 av. J.-C.- 14 apr. J.-C.

Durant le gouvernement de l'empereur Tibère, la déportation était cependant une pratique ordinaire, bien que certaines sources[1] voient que cette figure ne fut formellement introduite par cet empereur,[2] même s'il avait effectivement endurci les conditions de l'exil, étant donné que cette pratique impliquait, dans le cas maximum, la déportation dans **un endroit très éloigné et désert, généralement une île,** comportant également la perte du droit de citoyenneté, de même que la plupart des biens du condamné.[3]

1 D'autres cas sont ceux de Tacite dans *Ann*. III, 17,68; *Ann*. IV, 13, et XIV, 45. Dans ANN. XVI, 12, il signale que *Pub. Gallus eques Romanus aqua et igni prohibetur.*

2 Dans l'étude de Gregorio Marañón au sujet de Tibère, on retient une série d'évènements en rapport avec l'exil dans divers lieux de la Méditerranée qu'il avait entrepris contre certains personnages romains; mais certains noyaux de populations comme on peut lire dans les pages: 77, 99, 113, 114, 214. Gregorio Marañón (2006 reéd.): *Tiberio*, ed. Espasa Calpe.

3 Vallejo Girvés (1991), p. 154. Sur ce thème complexe, l'auteur reprend dans la note 9 de la même page la bibliographie de plus d'intérêt à ce propos.



L'empereur Tibère Julius César qui fut empereur de l'Empire Romain de 14 à 37 apr. J.-C.

Concernant les lieux d'exil, on distingue diverses îles de la Mer Tyrrhénienne tel que *Planasia* (Planosa) pour le cas de *Postumus*, *Pandateria* (Ventotente) pour Julia ; Amorgos, Giaro (C. Silano); l'île de Amorgos quant à elle, est associée à Vibio Sereno, proconsul de l'*Hispanie Citerior*; celle de Lesbos à Gallio, etc. D'autres endroits plus éloignés apparaissent également dans diverses sources. Dans le cas des peines collectives, nous avons le témoignage selon lequel en l'an 42 av. J.C. Octave Auguste châtia le peuple de Nursica en l'exilant de sa ville; ou encore -selon Dion Cassius- qu'afin d'éviter un complot pendant les années de pénurie et de convulsion de son gouvernement, il envoya aux îles ces gallois et germains qui faisaient partie de la garde romaine; alors qu'il expulsa de la ville d'autres qui n'étaient pas enrôlés dans l'armée.[1]

Nombreux sont les auteurs gréco-latins qui ont approché ces moments de conflits entre Rome et divers personnages romains durant la République et, plus tard, sous l'Empire.[2] C'est notamment le cas de Terence dans *Phormion* V.8.85 qui présente un exemple de déportation durant la

1 Dion Cassius LV, 26, 1 et Suétone , *Aug*.42.

2 Voir l'important travail de Carlos Sánchez-Moreno Ellart (2012).

République; de Suétone dans les œuvres : *Vie d'Auguste*, 16, *Tibère*, 50 ou *Claudius*, 23; de Cicéron dans *De Officiis* III, 31, à propos de Manlio ou de Dion Cassius, LVII 22 au sujet des exils durant le règne de Tibère. Mais nous aimerions nous arrêter spécialement sur l'important témoignage de Tacite[1]. Nous présentons ici les textes de quelques cas de relégation (*relagatio*) individuelle et de déportations (*deportatio*) rapportées par cet auteur.

En plus des cas que nous venons de signaler et où l'on cite notamment une série d'exemples sur les déportations à caractère individuel, il existe de nombreux autres cas où les déportations traitent du transfert de populations entières au sein du Continent, comme ce fut le cas lors des campagnes de l'empereur Maximien en Maurétanie. L'historien Javier Arce[2] signale que l'un de ces complimenteurs souligne en se référant à la position de l'empereur à l'égard de ces territoires: « *…tu avais vaincu les très féroces peuples de la Maurétanie, lesquels étaient fiers de leurs chaînes de montagnes inaccessibles et de leurs forteresses naturelles, tu les a soumis et* ***tu les a déportés dans d'autres endroits***.» (VI, 8). En plus de cela, dans le discours où Eumène célèbre la réforme des écoles de La Gaule, il y a une autre référence générique à cet empereur: *«Ô bien à toi, invaincu Maximien, lançant la foudre sur les* ***maures écrasés»*** (V, 21, 2). Dans un autre chapitre qui traite également du même thème, on lit que «*En Maurétanie Maximien a soumis et* ***transféré des gens maures*** *dans le cadre d'une politique de soumission générale du nord de l'Afrique*.»

Les transferts et les déportations des personnes étaient, comme nous avons vu, un châtiment commun dans la jurisprudence romaine appliquée à ceux qui commettaient des actes de haute trahison vis-à-vis du pouvoir de l'Empire. Dans tous les cas, il s'agit de peines très sévères qui étaient jugées par des *Assemblées Romaines* et sanctionnées par la peine de mort, d'exil dans des zones désertiques, ou par la déportation dans des îles, quand il s'agit de lieux qui étaient sous la juridiction des gouverneurs de l'Empire, et où l'on gardait les détenus à perpétuité. Ces peines étaient réservées aux meneurs ou insurgés d'une sédition ou d'une révolte quand il s'agit, comme nous disions, d'actes très graves considérés comme relevant

1 M. Vallejo Girvés (2001): « De exilios y exiliados béticos », *Actas del III Congreso de Historia de Andalucía*, pp. 1-15.

2 J. Arce, *El último siglo de la España romana: 284-409.* Alianza Universidad, (1982). «Un relieve triunfal de Maximiano Hercúleo en Augusta Emerita y el Pap. *Argent. Inv.* 480, mit Tafel 60-63», 63, 1982, pp. 359- 371.

de la haute trahison[1]. Nous lisons un exemple de cela dans le précepte du titre XXII de la loi «*Sur les détenus condamnés à l'interdiction, à exil et à la déportation*», où l'on établit la catégorie des châtiments, de même que ceux à qui ces peines sont appliquées et le moment de leur application. Il établit aussi les différences nécessaires entre l'exil et la déportation, une figure juridique qui comporte le plus sévère châtiment: «*Selon leur rang, les auteurs d'une révolte ou d'une agitation populaire sont pendus ou livrés aux bêtes sauvages* ***ou déportés dans une île*** » (*Dig*. 48, 19, 38, 2). Et comme nous avons vu dans un texte de L. Torriani, cette idée est également reprise par l'ingénieur crémonais quand il dit que Rome avait «*châtié les meneurs de la rébellion (...), et qu'ils ont été envoyés habiter les îles après cela ....* »[2]. Comme A. Chausa le signale si bien, le «*Digeste fait une subtile et délicate distinction entre les personnes exilées et les personnes déportées. La déportation paraît plus grave, car elle suppose un exil à perpétuité en plus de la perte des biens et de la citoyenneté romaine au cas où l'accusé les aurait.*»[3]

Il est important de souligner dans ce contexte un fait qui n'est peut-être pas suffisamment connu. Il s'agit de l'utilisation des îles Baléares également comme lieu d'exil, tout au moins durant la phase impériale, comme le mentionne A. Font Jaume[4]. Celui-ci analyse les diverses peines auxquelles étaient soumis ceux qui commettaient des actes criminels, au sujet desquels il nous rapporte quelques exemples qui ont eu lieu durant le mandat de l'empereur Tibère. Ce dernier manipula en sa faveur la *loi Julia suprême (lex Iulia maiestatis)* «*qui punissait les actes constitutifs de délit que nous pourrions qualifier de haute trahison, c'est-à-dire ceux qui*

1 Ou comme il est repris dans cet autre exemple: «Los autores de una sedición o tumulto popular, según su rango, son ahorcados o lanzados a las fieras o deportados a una **isla**» (*Dig*. 48, 19, 38,2)

2 L. Torriani ([1597] - 1978): Chap. IV, «Quiénes fueron los primeros habitantes de estas islas», p. 20.

3 A. Chausa (2005): «El ostracismo como pacificación impuesta en el Magreb de época romana» Dans *La résistance marocaine à travers l'histoire ou le Maroc des Résistances,* T. 2, Rabat, p. 23. Au sujet de la question de la déportation des populations maghrébines dans les Îles Canaries, voir du même auteur, «Nuevos datos sobre las deportaciones de indígenas norteafricanos a las Islas Canarias en época romana », L'Africa romana XVI, Rabat, 2004. Roma, 2006, pp. 829-838.

4 «Condenas criminales en las Baleares Romanas» publicado en Mallorca i el Món Clássic (I). Col-lecció Mallorca en el Món, 1991, pp. 133-151. Dans Estudi General Lul-LLiá De Mallorca I Cátedra Ramón LLulll. Nous tenons à remercier Mª Luisa Sancez León, Professeur de l'Enseignement Supérieur en Histoire Ancienne à l'Université des Îles Baléares qui nous a donné le texte en question.

allaient contre la sécurité de l'Etat, tel que la rébellion ou le soulèvement (et tout spécialement le soulèvement de l'armée), auquel s'appliquait au départ la loi de 'l'interdiction d'eau et du feu' *(aquae et ignis interdictio), et l'individu est châtié suite à cela par la peine de mort.*»[5] L'empereur ne se limita pas à son application à l'égard des délits mentionnés, mais il l'étendit aussi «*aux cas d'insultes, malédictions ou expressions dites contre sa personne.*»[6]

Les sources au sujet des déportations de populations berbères dans les chroniques et histoires des Canaries

Un écho lointain des faits historiques sur les rebellions des berbères contre Rome eut un prompt accueil dans les premières chroniques et histoires des Canaries. Comme nous avons montré auparavant, les différents auteurs parlent des graves problèmes au cours desquels les premiers empereurs de Rome durent affronter les populations nord-africaines, suite à l'occupation des rives du Maghreb par leurs légions. Cela nous induit à penser que ces évènements ont dû avoir également une diffusion relativement importante dans les sources gréco-latines. Cet argument peut être considéré d'une certaine manière comme un aval de l'authenticité historique de ces épisodes, compte tenu de l'intérêt atteint parmi les chroniqueurs du passé canarien, au point que tous pratiquement en parlent dans leurs travaux. Ceci explique le fait même qu'ils soient divulgués sous d'importantes versions dans divers manuscrits, de même qu'ils allaient être repris dans de vieilles histoires et chroniques. Cette information primaire pouvait être lue dans l'un des nombreux travaux introuvables de nos jours, comme c'est le cas, entre autres, de *Histoire Romaine* d'Appien[7] dont on a perdu bon nombre de livres parmi lesquels certains parlent précisément de l'histoire nord-africaine. On pourrait y trouver certainement quelque information sur les faits survenus au Maghreb jusqu'à ce moment-là, tel qu'en parle à plusieurs reprises Agustín Pallarés dont nous avons utilisé les contributions dans de nombreuses hypothèses que nous avançons. Il est donc légitime de penser qu'on trouverait dans l'une des œuvres perdues le tant recherché '*fil d'Ariane*' qui nous aiderait dans cette labyrinthique recherche au sujet de

5 *Ibidem*. p. 136.

6 *Ibidem*. L'auteur reprend une série de cas très précis de déportations dans l'île de Mallorque. Il recommende également la lecture du texte de J. Amengual (1986): «Las Baleares bizantinas, ¿Lugar de destierro?», *Relaciones inéditas entre España y Grecia,* Atenas.

7 Appien était un historien grec, né dans la ville égyptienne d'Alexandrie en 95 de notre Ēre et mort en 165. Il a écrit une *Histoire Romaine,* de la fondation de Rome jusqu'à la mort de Trajan.

laquelle nous n'avons encore pu rien trouver dans ce sens. C'est pour cette raison que nous sommes contraints de continuer à mener notre recherche dans ce terrain de l'hypothèse, et parfois dans celui de la spéculation.

Quant aux textes qui se réfèrent à ces évènements, nous nous trouvons face à un questionnement très pertinent et d'une importance non moindre, à savoir celui de déterminer quels étaient les canaux par le biais desquels l'information serait parvenue aux chroniqueurs. Mais nous n'avons pas une réponse précise pour cet aspect, car nous ne savons pas quelles sont les sources utilisées par ces auteurs qui, comme nous avons vu, ont été signalés très tôt dans l'Historiographie des Canaries. C'est le cas de la chronique française *Le Canarien* où il en était déjà question à l'aube du XVème siècle. Nous voudrions, cependant attirer l'attention sur les faits qu'ils ont décrits, qui semblent parfois correspondre avec certitude à ceux qui sont relatés, et que nous étudierons dans le chapitre suivant. Là, Espinosa, Frutuoso, Torriani et Abreu Galindo rendent compte d'une série d'évènements qui, à notre avis, présentent quelques similitudes avec trois moments très significatifs des rébellions des tribus berbères tout au long du Ier siècle, lesquelles eurent précisément lieu durant les mandats de Juba II (25 av..J.C.-23 apr. J.-C.), avec le gouvernement de l'empereur Auguste (27 av. J.C.), de Tibère (de l'année 14 à 37), et de Trajan (de l'année 98 à 117).

Quant à l'origine de cette information, la seule piste que nous pouvons mentionner pour le moment c'est la référence qui figure dans l'œuvre d'Abreu Galindo. Cet auteur affirme que les données utilisées au sujet du peuplement ancien des Îles Canaries se trouvaient dans un livre qui était conservé dans la librairie de la Cathédrale Santa Ana de Las Palmas de Grande Canarie. Ce même livre allait également être cité plus tard par l'historien originaire de Telde, Marín de Cubas, qui nous donne également une suggestion intéressante au sujet dudit ouvrage. Ces données-là se trouvaient dans un livre en lambeaux, sans début ni fin, et dans lequel on lit au sujet des romains que «*Rome, ayant pris la province de Afrique, et alors qu'elle y tenait ses légats et représentants, les africains se soulevèrent et tuèrent les légats et les représentants qui se trouvaient dans la province de Maurétanie; et que Rome ayant appris les nouvelles de cette rébellion et la mort des légats et représentants, le sénat romain, qui prétendait venger et châtier ce délit et l'injure commise, envoya contre les délinquants une*

grande et forte armée, les soumettant et les réduisant à l'obéissance ... »[1]. Nous reprenons d'ailleurs ce texte à plusieurs occasions et dans différents chapitres de ce travail.

Selon Agustín Pallarés (1076, 1995, 2009), le livre en question, aujourd'hui perdu et dont il est difficile de connaître l'identité, comme nous avons dit, pourrait être une des œuvres de Histoire Universelle dans lequel l'histoire de Rome serait abordée; et auquel on a affecté l'appellatif de «***códice mútilo***» (*code incomplet*). Il y a lieu de penser également qu'il s'agit d'un «*Catalogue des Martyres*», livre communément utilisé dans les églises, les monastères et notamment dans les cathédrales, selon Fremiot Hernández. Ce dernier souligne la coutume selon laquelle «*chaque matin on le lisait dans les réfectoires des abbayes à l'heure des repas ou au dîner et au moment de chanter les Heures canoniques dans les abbayes et dans les cathédrales*».[2] Mais nous ne savons rien des caractéristiques de ce livre qui est cité dans le chapitre V de l'œuvre d'Abreu Galindo.

Cependant, dans le chapitre XXIV, au moment où l'auteur parle de l'île de San Borondón, Galindo affirme que cette information provenait d'un «***livre manuscrit en latin*** *qui se trouvait d'habitude parmi les archives de la cathédrale église de Santa Ana, et qui a disparu à cause de la mauvaise vigilance.*»[3] Nous n'écartons pas qu'il puisse s'agir en effet de l'un de ces *Catalogues des Martyres*, bien que nous savons juste qu'il s'agit d'une œuvre manuscrite comme le souligne l'auteur. Et si nous supposons qu'il fait allusion au même livre que nous avons mentionné, il nous donne sans doute une bonne piste quant au type de document qui contient l'information relative aux déportations des anciens canariens concernés. En guise de

1 A. Galindo ([1767]-1977): Libro I, Chapitre V: 31: «Que pone de dónde hayan venido los canarios…»: … Y, porque el delito cometido no quedase sin castigo, y para escarmiento de los venideros, tomaron todos los que habían sido caudillos principales de la rebelión y cortáronles las cabezas, y otros crueles castigos; y a los demás, que no se les hallaba culpa más que de haber seguido el común, por no ser destruidos, por extirpar en toda aquella generación, y que no fuesen por ventura causa de otro motín, les cortaron las lenguas, porque do quiera que aportasen, no supiesen referir ni jactarse que en algún tiempo fueron contra el pueblo romano: y así, cortadas las lenguas, hombres y mujeres e hijos los metieron en navíos con algún proveimiento y, pasándolos a estas islas, los dejaron con algunas cabras y ovejas para su sustentación. Y así quedaron estos gentiles africanos en estas siete islas, que se hallaron pobladas.

2 Fremiot Hernández González (2004): «Las leyendas de los primeros predicadores de Canarias». Dans *Estudios canarios. Anuario del Instituto de Estudios Canarios,* XLVII, pp. 247-268. Voir aussi p. 252.

3 Abreu Galindo ([1676]- 1977): Libro III, Chap. XXIV, « En el cual se trata si hay esta isla de San Borondón », p.336.

complément et de réaffirmation de ces données, toujours selon Agustín Pallarés, le troisième livre de la Historia de Canarias de Tomás Arias Marín de Cubas (chapitre X, page 161 de la copie que nous avons également utilisée) -encore inédit, et duquel ne sont connues que des versions manuscrites-, s'avère d'un grand intérêt quand il parle de la prédication de la foi dans les îles Canaries par les saints Blandano, Maclovio et Avito. Il affirme qu'«*à la fin de la conquête de la Grande Canarie, le Capitaine Pedro de Vera avait un certain livre appartenant aux majorquins, que lui avaient donné les Guadarthemes de Gáldar, et qui était* ***écrit en latin de a folio, ayant perdu des feuilles au début et à la fin****, lequel parlait de la façon dont Blandano, Maclovio et Avito prédiquaient la foi pendant quelques années, livre qu'il avait donné à la cathédrale*.»[1] La référence à San Avito nous semble être une piste intéressante, à en juger par le thème qui est étudié dans ledit travail du professeur Frmiot Hernández. Celui-ci affirme que la figure de ce saint est associée aux Îles Canaries où l'on commémorait ses festivités, d'après ce qu'on peut lire dans le *Martyrologium Hispanum*. Dans les recherches qu'il a réalisées, le professeur Fremiot défend la thèse selon laquelle cette information au sujet de la présence de San Avito dans la Grande Canarie provient du martyrologue de Usardo, laquelle présence fut reprise par une série d'auteurs parmi lesquels se trouvait Flavio Lucio Dextro, Primo, l'évêque de Cabilono, Gerónimo Román de la Higuera et bien d'autres.[2] Ce livre dont nous parlons appartenait aux majorquins qui habitaient la Grande Canarie durant la deuxième moitié du XIVème siècle, et qu'étant passé aux mains du Guanarteme de Gáldar, celui-ci le donna vers 1483 au conquérant de la Grande Canarie, Pedro de Vera. Il y a lieu de supposer qu'il s'agisse du livre dont parle Abreu Galindo, puisque ses caractéristiques coïncident avec ce qui est mentionné par le chroniqueur.[3]

---

1 *«… ce sujet a fait couler beaucoup d'encre, et au fil du temps rien n'a été trouvé. Il y eut un autre livre que le capitaine Pedro de Vera de Galdar avait donné à cette cathédral. De ce manuscrit en latin manquait des feuilles au début et à la fin.appartenait aux Majorquins, et il s'intitulait le testament des frères chanoines, et il était imprimé sur du papier épais, dont la fin n'était pas connue. Il parlait de toutes les îles (Canaries) et d'une autre appelé Tilla, puisque c'est ainsi qu'on appelait le bois avec lequel ils recouvraient les toits les maisons des Canaris (…). Le ledit livre avait été donné à la cathédrale. A ce sujet, on m'a indiqué un certain prébendier, connaisseur en antiquités …; lequel voulait savoir pourquoi je cherchais ce livre auquel les saints se référaient ; il m'a également informé au sujet d'un autre livre, mais il n'y avait pas celui que je cherchais (…). Cet ecclésiastique s'appelait D. Diego Ortiz ».*

2 Fremiot Hernández (2004): op. cit. pp. 255-257. « Flavio Dulcio Dextro fue un historiador eclesiástico español que nació en Barcelona no se sabe cuándo, pero sí que murió en el año 444», p. 257.

3 Farrujia (2015) dit dans la page 154-155 que «Entre 1520 et 1531, Díaz Tanco consultó en la

Il conviendrait également de savoir qu'on déduit de la lecture des textes que ces chroniqueurs-historiens ne durent pas avoir utilisé une et unique source. En effet, parmi les quatre auteurs mentionnés, Espinosa, Torriani, Frutuoso et Abreu, deux pointent de façon directe le nom de l'empereur romain qui ne coïncide pas avec celui qui est cité par Torriani, ni avec celui qui est mentionné dans l'œuvre de Frutuoso. Par contre, Abreu qui ne nomme aucun empereur, apporte une information bien plus longue et détaillée, et dans laquelle il ne coïncide avec les autres auteurs sinon dans quelques données, et tout spécialement dans celle qui se réfère au fait qu'on avait coupé les langues aux révoltés déportés dans les îles.

Les «langues coupées»: une légende ou une réalité historique ?

Maintenant nous allons analyser d'autres questions qui sont souvent reprises chez tous les chroniqueurs-historiens que nous avons mentionnés, quand ils parlent de l'un des châtiments infligé aux déportés, et qui est connu dans l'historiographie canarienne comme la «*légende des langues coupées*».

Nous devons souligner à ce propos le débat constant dans l'historiographie canarienne au sujet de cette information maintes fois reprise aussi bien par les chroniqueurs-historiens que par les auteurs postérieurs. La question est de savoir si ce fait survécut dans ces cultures à travers la tradition orale, ou s'il fallait au contraire l'interpréter simplement comme une légende savante dont la genèse proviendrait du fait que différents auteurs auraient utilisé diverses informations. Dans ces dernières, des évènements historiques qui avaient vraiment eu lieu dans le continent africain, ainsi que leur éventuelle relation avec les faits survenus aux Canaries, ont fusionné comme il est cité dans les textes précédents. Ces mêmes évènements ont été recréés plus tard par les chroniqueurs-historiens, sans que la narration n'ait de valeur que celle de construire une explication au sujet de la façon dont ces populations étaient arrivées à l'Archipel à partir du continent africain et le moyen utilisé pour le faire.

Ces narrations furent considérées par J. Alvarez Delgado comme une «*légende savante*»[1], raison pour laquelle il ne leur accorda aucune valeur comme document historique. Cependant, nous n'écartons pas qu'une

Catedral de Las Palmas el manuscrito que recogía la leyenda de las lenguas cortadas, es decir, el denominado Testamento de los trece hermanos. Por lo que en la referida leyenda se relataba, el poblamiento de las islas se relacionó con el mundo romano».

1 J. Álvarez Delgado (1977), pp. 51-81.

telle légende puisse en effet avoir un fond réel, de la même manière que tout ce qui se rapporte aux insurrections de berbères contre Rome et les déportations qui s'en suivirent non seulement vers différents endroits du continent mais également vers les îles Canaries comme nous venons de dire. C'était à cela que se référait Pallarés Padilla dans une série de travaux dans lesquels il a toujours défendu que cette légende n'a pas retenu l'attention qu'elle mérite. Il affirme également que « … *ce qui est certain c'est qu'en examinant cette information en toute objectivité, en comparant les données qu'elle renferme et en prenant comme base les connaissances atteintes par la recherche la plus actualisée, on ne peut qu'aboutir à la conclusion que, loin d'une simple légende ou d'une fabulation aménagée comme certains le prétendent, l'information est, par contre, un document d'une valeur exceptionnelle dans l'explication du peuplement de nos îles*.»[1]

Il est certain que nous n'avons rien trouvé de similaire dans le *Digeste* au sujet du châtiment des «*langues coupées*», parmi de nombreuses autres peines qui étaient infligées aux détenus en raison des délits mentionnés plus haut. Cependant, au début du texte de loi intitulé «*de officio praefecti praetorio Africae*», on parle amplement des cruautés commises par les vandales en Afrique quand ils l'envahirent vers l'année 429 apr. J.-C., et on y dit qu'en conséquence de leurs actes de barbarie, il y avait «*des hommes vénérables qui, avec les langues coupées à la base, parlaient merveilleusement de leurs châtiments*.»[2] Ce thème avait déjà été soulevé par Viera y Clavijo[3] dans le paragraphe suivant: «*On sait que quand Huneric, roi des vandales, menait ses tyranniques conquêtes en Afrique, il ordonna de* ***couper la langue à la base,*** *de même que les mains droites à certains chrétiens de Tipasa, ville de Maurétanie Césarienne; et ce pour avoir célébré publiquement les divins rituels, et pour ne pas avoir voulu admettre un évêque arien. Cette sentence fut ainsi exécutée. Mais on prétend que tous ces catholiques continuèrent à parler sans problème, de sorte que*

1 A. Pallarés Padilla (2009), «El poblamiento prehistórico de las Islas Canarias», *El Museo Canario, T.LXIV, p. 85.* Une lecture critique de cette légende peut être vue dans J. Farrujia de la Rosa et C. Del Arco Aguilar (2002): « La leyenda del poblamiento de Canarias por africanos de lenguas cortadas: génesis, contextualización e inviabilidad arqueológica de un relato ideado en la segunda mitad del siglo XIV», *Tbona*, 11, pp. 47-51. De même J. Farrujia de la Rosa (2004): «Roma y las Islas Canarias: la leyenda de las lenguas cortadas y el poblamiento insular», *L'Africa Romana,* XVI, Rabat, 2004. Roma, 2006, pp. 839-856.

2 Alonso de Cartagena et al. (ed.) (1994): *Diplomacia y Humanismo en el siglo XV.* Edición crítica, traducción y notas de las «Allegationes super conquista Insularum Canariae contra portugalenses» de Alondo de Cartagena, Madrid, p.99.

3 J. Viera y Clavijo ([1776-83] 1982): I, p. 118.

Evagiro, Procopio, et San Gregorio racontent cet évènement, suite à la rencontre de Víctor de Vite avec certains parmi eux à Constantinople.»[1] Viera y Clavijo parle, entre autres, d'un passage de Procopio qui est repris dans le livre III de la *Historia de las guerras (Guerra de Vándala I)*, où il est dit qu'à l'occasion de la présence des vandales nord de l'Afrique, «*Huneric se comporta comme le plus impitoyable et injuste de tous les hommes à l'égard des chrétiens de Libye. En effet, il les obligea à se convertir à l'arianisme, et tous ceux qu'il voyait non disposés à le faire, il les brulait ou tuait de toute autre façon;* ***il coupa également la langue jusqu'au fond de la gorge à bon nombre d'entre eux*** … »[2] Il semble évident que le fait de mentionner ces évènements, qui sont également racontés par différents auteurs gréco-latins, nous amène à comprendre quelques unes des causes qui pourraient expliquer l'exil auquel les populations berbères furent soumises à cette époque, même si rien de cela ne se serait passé au siècle I de notre Ère, date que nous proposons, et à laquelle auraient eu lieu les évènements que nous analysons dans le livre.

Les évènements cités sont également repris dans les codes des martyres chrétiens, documents qui peuvent être considérés comme étant d'un grand intérêt, et dans lesquels il serait possible de trouver quelque information relative à de pareils évènements. En effet, les chroniqueurs-historiens cités les avaient utilisés comme source d'information, d'où ils puisèrent bon nombre de données sur l'Antiquité des îles, tel qu'en parle Alonso Espinosa: «*Du temps de l'empereur Justinien, comme il est raconté dans le Martirologium o Kalenda Romana (calendrier des martyrs), il n'y eut pas de nouvelles de plus de six îles, dont les noms étaient Aprositus, Iunonis, Pluitula, Caspera, Canaria, Pintuaria.*[3]». Dans un autre chapitre de son œuvre il répète les mêmes ou pareilles considérations qui sont reflétées également dans le texte antérieur: «*Et de mille et cent par-là, la Kalenda le dit de cette sorte: Les Îles Fortunées sont au nombre de six: Aprosito, Iunonis, Pluitala, Casperia, Canaria, Pintuaria qui sont situées au couchant de l'Afrique. Blandan, les avait visitées, lui qui était un homme de grande abstinence, originaire d'Ecosse, père et pasteur de trois mille moines*

1 Voir le travail de A. Chausa (2003), où il reprend la référence à la légende des «lenguas cortadas» dans l'historiographie canarienne: « La relación Canarias-África en época romana. Notas documentales sobre leyendas eruditas », *El Museo Canario,* n° LVIII, pp. 599-68.

2 Procopio de Cesarea (2000): *Historia de las Guerras. Libros III-IV. Guerra Vándala,* Madrid, Ed. Gredos. Biblioteca Clásica, p. 112.

3 A. Espinosa ([1594]-1980), Chapitre I: « De la descripción de la isla de Tenerife y de su antigüedad», p. 27.

durant sept ans. Il était accompagné du bienheureux Maclou (Maclovio) qui ressuscita un mort géant qui, une fois baptisé, raconta les peines que les juifs et les païens enduraient en enfer, puis il mourut à nouveau peu après, et ce du temps de l'empereur Justinien»[1]. Á en juger par l'information apportée par le père Espinosa, et selon le travail de Fremiot Hernández, ce texte provient du *Catalogue des Martyres* de Francisco Maurolico dont la première édition est signée en 1567 à Messine; Martyrologue qui, selon le professeur cité, n'est autre que celui de Usuardo.[2]

Ce pourrait bien être là l'un des chemins par lequel les chroniqueurs français seraient parvenus à ces informations de même que ceux qui écrivirent en général sur les Canaries. En effet, d'après leurs propres témoignages, ils ont utilisé ces œuvres, et donc les histoires qu'elles renferment; ce qui peut nous servir de fil conducteur pour essayer de vérifier le bien fondé de ces informations.

---

1 A. Espinosa ([1594]-1980), Chapitre IV: « De la gente que en todo tiempo habitó esta isla»: *«Fortunatae insulae sex numero, Aprositus, Iunonis, Pluitala, Casperia, Canaria, Pintuaria, in Oceano Atlántico ab ocasu Africae adiacentes. Hic Blndanus, magnae abstinentiae vir sex Scotia pater trium millium monachorum, cum Beato Maclovio has insulas sptennio perlustrat. Hic dictus Maclovius gigantem mortuum suscitat, qui baptisatus, Iudaeorum poenas refert et paulo post iterum moritur, tempore Istiniani Imperatoris »* [1980], pp. 33-34. De la même sorte, Abreu Galindo parle dans ledit chapitre sur l'île de San Borondón, d'où il détenait cette information qui a été reprise par 'le collecteur des pères de l'ordre de San Agustín, dans la vie .
2 Fremiot Hernández González (2004), pp. 247-268; voir p. 261.

CHAPITRE V

LES INSURRECTIONS DES BERBERES CONTRE ROME: LE CONTEXTE HISTORIQUE

Juba II et les tribus berbères du temps de l'empereur Auguste

Afin de consolider notre hypothèse sur le peuplement des îles Canaries vers le Ier siècle de l'Ère, et ce avec les berbères déportés dans cet Archipel, nous estimons indispensable de parler de quelques évènements historiques qui ont eu lieu au nord de l'Afrique suite à la dévastation de la ville punique de Carthage (Tunisie) durant l'été de l'année 146 av. J.C. Et en complément de l'analyse de ces questions, nous nous arrêterons sur trois moments historiques clé dans le continent, lesquels devraient être reliés avec les évènements auxquels se réfèrent les différents textes connus sur les déportations des populations africaines dans ces îles. Ces textes sont rapportés séparément dans l'annexe I, et parfois de façon conjointe. Lesdits moments relèvent du temps du gouvernement de Juba II de Maurétanie, durant le mandat de l'empereur Auguste, et pour lesquels nous utiliserons comme référence ce qui se rapporte à ces faits dans l'œuvre de Leonardo Torriani. En partant du texte d'Abreu Galindo, nous allons essayer d'étudier les problèmes des révoltes des berbères durant le mandat de l'empereur Tibère. En effet, nous considérons qu'il y a dans le travail de cet auteur une série de coïncidences qui peuvent être comparées avec les évènements survenus durant le règne de ce dernier. Nous allons faire également une référence à Titus quant à la prise de Jérusalem, lequel serait également empereur plus tard. De la même manière, nous essayerons de rechercher l'apport de Gaspar Frutuoso quant aux déportations des libyco-berbères aux Îles Canaries à l'époque de l'empereur Trajan (98-117 apr. J.-C.). Enfin, nous soulignerons le *limes* et les *fossatum* romano, soit les frontières qui limitent le territoire que les romains occupaient, ainsi que quelques uns des systèmes défensifs qui furent érigés par Rome et utilisés comme barrières à même de contenir ces populations belliqueuses.

Suite à la destruction de Carthage, Rome allait centrer son attention sur le contrôle de l'Afrique (*Africa*). Dans le nouveau territoire récemment

conquis[1], une série d'intérêts commerciaux était planifiée, même si la véritable politique d'annexion allait avoir lieu bien plus tard, à l'époque de Octave Auguste; et ce sur la base de certaines directives gouvernementales. Celles-ci furent appliquées de différentes manières dans diverses régions africaines, même si l'Egypte allait faire l'exception, puisque le *Princeps* paraissait beaucoup moins préoccupé par les confins sud de son royaume. Ceci est mis en évidence par le fait que ce fut l'unique région du pourtour méditerranéen où Octave Auguste ne fut jamais allé, et que dans la répartition des pouvoirs en commun accord avec le Sénat romain,[2] celui-ci lui accorda le contrôle des deux provinces de la Cirenaica qui faisait partie de la frange côtière du nord du continent, et qui sont situées entre l'Afrique et l'Egypte. Ce dernier territoire sera légué à Rome par Ptolémée Apion en 96 av. J.C. et organisé en province (74 av. J.C.). Á celle-ci allait s'ajouter l'île de Crète en 67 av. J.C., pour finir plus tard incorporée à la province d'Egypte, de même que l'Afrique Proconsulaire, province sénatoriale créée en 146 av. J.C. durant l'étape républicaine; et ce suite à la défaite de Carthage dans la IIIème Guerre Punique. Cette province occupait des zones des actuels pays de Libye et de Tunisie; alors qu'en l'année 27 av. J.C. elle allait se voir divisée entre les territoires de 'l'Ancienne Afrique et la Nouvelle Afrique' (*Africa Vetus, Africa Nova*), unifiés officiellement sous le gouvernement d'un seul proconsul, configurant ainsi la province de l'*Afrique* ou l'*Afrique Proconsulaire*. Mais étant donné que la région était hautement attractive du point de vue économique, le proconsul qui la gouvernait avait sous son mandat une armée légionnaire qui veillait sur le calme propice pour le développement des activités commerciales projetées.

La subdivision en provinces sénatoriales et impériales fut établie par Auguste en 27 av. J.C., et les nouveaux territoires formés depuis lors furent inclus dans les provinces impériales. Leur gouverneur était un magistrat

1 Il s'agit de la dénommée province proconsulaire qui comprenait une bonne partie de l'actuelle Tunisie et de la côte de Libye.

2 La province sénatoriale durant l'Empire dépendait du Sénat, comme son nom l'indique, même si l'empereur pouvait y intervenir.

(praetor)[1] directement nommé par l'empereur[2]. Dans le cas de la Numidie, elle était subordonnée à un proconsul -promagistrat- qui intervenait avec l'autorité et la capacité d'un magistrat, sans occuper cependant le poste à proprement parler. Cette 'promagistrature' a été conçue pour 'approvisionner' Rome en gouverneurs issus des territoires d'outre-mer au lieu d'avoir à choisir plus de magistrats chaque année, lesquels étaient désignés par des *décrets du Sénat (senatus consultum).* Ces gouverneurs avaient une autorité équivalente à celle des magistrats, étant assistés par le même nombre de *lictores*, c'est-à-dire des fonctionnaires exerçant de façon générale un pouvoir autocratique aussi bien territorial que de tout autre type dans leurs provinces.

La Numidie était, en plus, gouvernée par légat qui commandait la Légion Auguste[3], alors que la Maurétanie, qui se trouvait également sous le control d'un procureur, était gouvernée par un magistrat en rapport avec l'administration financière.

Ce fut dans ces circonstances qu'Auguste dut avoir commencé à concevoir l'idée de porter Juba II sur le trône nord-africain, un disciple dévoué, formé de ses propres mains et éduqué dans l'admiration et dans la vénération de l'esprit romain. Son courage et sa fidélité avaient déjà fait leurs preuves lors des campagnes militaires, se profilant comme la personne idoine pour romaniser un territoire trop «*barbare*» et hostile, comme il est perçu par la haute autorité romaine, de la même façon qu'on avait faite au Proche Orient. C'est pourquoi cette approche a été considérée

1 Le pretor (du latin *praetor*) était un magistrat romain dont la hiérarchie se trouvait immédiatement en dessous de celle du consul. Sa fonction principale était d'administrer la justice dans la phase de *in jure*, autoriser *interdictos*, *restitutions in integrum*, en plus d'autres fonctions judiciaires, en plus d'être doté drminés, même si, une fois fini cette période, il pouvait se convertir en *propretor* et gouverner une année supplémentaire des territoires déterminés. Les prétors étaient au nombre de huit, et pouvaient être considérés comme étant les auxiliaires des consuls. Le prétor était chargé de mener des jugements, et d'appliquer les peines aux coupables. Cf. A. Viñas (2007): *Instituciones políticas y sociales en Roma.*

2 José Mría Blásquez Martínez y Pablo Ozcáriz Gil (Coords.) (2013): *La administración de las provincias en el Imperio Romano,* Madrid, Dykinson.

3 Cf. Peter Kehne (1999): «*War and Peacetime Logistics: Suppliying Imperial Armies*». Général de l'armée romaine de rang sénatorial dont le supérieur immédiat était le *dux* et il avait une hiérarchie supérieure à celle de tous les *tribunos* avec categorie pretorienne ou plus. Il pouvait être investi avec *imperium* propretorio (*Legatus pro praetore*) par propre droit. Il y avait deux positions principales, le *legatus legionis*, un ex-pretor qui commandait l'une des légions romaines d'élite, et le légat propretor, un exconsul auquel était affecté le gouvernement d'une province romaine avec les pouvoirs magistraux d'un pretor, et avec le commandement de quatre légions ou plus dans certains cas.

comme étant la meilleure façon de mener les opérations loin de l'attitude répressive à même d'atteindre une conquête plus solide et durable, comme en juge Cornelius Nepos (Di. 5).

Juba II naquit l'année 52 av. J.C. au sein d'une famille impériale, puisqu'il était le fils du roi de Numidie Juba I qui s'était suicidé l'année 46 av. J.C. suite à sa défaite face aux troupes commandées par Julius César dans la bataille de Thapsus, sur la côte tunisienne. Cela fit sans doute que l'enfance de ce jeune prince s'était trouvée brusquement interrompue et allait totalement changer de scénario. Suite à cet évènement, le royaume se convertit pour la majeure partie en province impériale, et Juba allait devenir le protégé de César. Pour cette raison il fut appelé à Rome, adopté par l'empereur, recevant le nom de Caius Julius Juba (*Gaius Iulius Iuba)*, nom avec lequel s'identifiait son affiliation à la famille Iulia[1]. Il grandit sous la protection de César. Ce fut ainsi que se forgea l'amitié du jeune prince déshérité avec Octaviano, également jeune, et dont il gagna la confiance de participer à quelques-unes de ses campagnes militaires les plus réussies (Dion Cassius, apr. J.-C. LI, 15, 6). Juba allait apporter une grande aide dans la bataille navale d'Atium,[2] et ce le 2 septembre de l'année 31 av. J.C. entre les flottes de Cayo Jules César Octavian pilotée par Agripa, qui se trouvait confronté à Marcus Antonius et à son alliée Cléopâtre dans une bataille qui finit par la victoire absolue d'Auguste et par le retrait de ces derniers. Juba l'aida également dans l'Hispanie (29-19 av. J.C.) (Dion Cassius, LIII, 26, 1.), lors de la guerre contre les Cantabres. Et pour le récompenser pour tous ces services qui démontraient sa loyauté envers Auguste, le *Princeps* lui confia en l'année 25 a.J.C -en plus des insignes de son règne- le gouvernement de la Maurétanie qu'il avait assuré lui-même en l'année 33 av. J.C. suite à la mort de Boco II, un territoire qu'il inclurait dans la sphère administrative romaine sous l'autorité d'un parfait chevalier.

Nombreux sont les facteurs qui mettaient en relief la figure de Juba II pour atteindre ces objectifs. En effet, il ne faut pas oublier que malgré le fait que sa première enfance se passa dans la cour numide où primait l'ambiance libyco-phénicienne, sa subite arrivée à Rome supposait pour lui le passage de sa qualité d'»affranchi» de la servitude de Octave à celle de l'un des jeunes les mieux éduqués de l'élite romaine. Il ne se

1 W.C. McDermott (1969), pp. 10 – 14.

2 La montagne de Accio (*Actium*) se trouve dans la mer Jonico, au nord-ouest de Grèce, aux environs de du golf de Arta ou de Ambracique.

limita pas à l'entrainement sur l'usage des armes, mais sur la base de ses connaissances du libyen, du punique et de la culture gréco-latine, il s'adonna spécialement aux champs de certaines matières parmi lesquelles se distinguent notamment l'art et la littérature. A tout cela s'ajoute sa grande intelligence, ce qui lui permit de se distinguer très tôt dans tous les exercices,[1] et de réaliser une œuvre encyclopédique à caractère hétérogène dont on ne conserve malheureusement que quelques fragments.

Mises à part toutes ces considérations, le fait d'établir ainsi ce royaume signifiait pour Auguste la réduction du nombre de ses armadas en Afrique, lesquelles étaient nécessaires de manière pressante pour les nouveaux fronts ouverts en Europe et en Asie. S'ajoute à cela le fait que ces terres étaient une importante source d'approvisionnement en blé pour la ville *(Urbs)*[2], de même que pour le reste de l'Italie. Pour cela, le nouveau roi allait être chargé de veiller sur la paix dans ce territoire qui était destiné à fonctionner comme un état-tampon face aux mouvements rebelles menés par les Gétules.

S'agissant du cadre territorial de ce nouveau royaume, et selon les données dont nous disposons à partir des sources anciennes, on peut en déduire que Juba II régnait sur les territoires de Boco II (Bochus II) et sur ceux de Bogo. Le premier était souverain du royaume de Maurétanie depuis le Ier siècle av. J.C. en tant que fils et successeur de Boco I, puisqu'après la mort de son père en l'année 49 av. J.C. le royaume allait être divisé entre ses deux fils. Boco II aurait gouverné la région orientale de la Maurétanie, située à l'est de l'Oued Moulouya, alors que son frère Bogo régnait sur la zone occidentale. Tous les deux étaient considérés comme ennemis par le groupe le plus conservateur du Sénat romain, et Jules César reconnaissait leurs titres en l'année 49 av. J.C. C'est pour cela, et en raison de l'aversion envers les conservateurs durant la Seconde Guerre de la

1 J. Carcopino (1943): *Le Maroc antique*, Paris, Gallimard p.31.

2 Le terme latin *urbs, urbis* désigne la 'ville' latine à proprement parler par antonomatie c'est-à-dire, l'espace construit ou ensemble de maisons, rues et infrastructures; la *civitas* dans le sens stricte du mot constituée par les citoyens qui y vivent avec ses propres limites sacrées, *el pomerium*, et qui est pour cela consacrée aux dieux. Dans le système des villes latines, les *urbes* étaient des villes-état avec des fonctions politiques et religieuses autour desquelles se trouvaient les *oppida.* Par la suite, avec l'extension de l'état romain, ce fut Rome qui assuma le rôle de *urbs* par excellence en tant que ville principale de l'Empire Romain. Ainsi, quand nous utilisons la majuscule, la «*Urbs»* désigne «la ville des villes», c'est-à-dire, Rome. Cf. J. Carcopino (1998 réed.): *La vida cotidiana en el apogeo del Imperio romano, Madrid, Ed. Temas de Hoy, pp. 31-34.*

République de Rome, que les deux frères s'allièrent à César, envahirent le royaume de Numidie et conquirent Citra, capitale de Juba I qui était considéré comme allié des conservateurs. La guerre ayant pris fin, César accorda à Boco les terres situées à l'occident de la Numidie, alors que le reste de ce territoire fut annexé à la province romaine d'Afrique. Au cours de la Troisième Guerre Civile, qui eut lieu entre les années 32 et 30 av. J.C., Boco II fut partisan d'Octave, alors que son frère Bogo, qui était roi de Maurétanie entre les années 49 et 38 av. J.C., se mit du côté de Marco Antonio. Un affrontement se produisit finalement entre les deux frères, et en récompense pour sa loyauté, Octave Auguste facilita à Boco l'annexion de ses terres et la réunification de la Maurétanie. Mais suite à la mort subite de ce dernier en l'année 33 av. J.C. sans laisser de successeur au trône, le royaume fut directement administré par Rome, établissant des colonies de vétérans sur la côte[1], auxquelles allaient s'ajouter une partie de la Gétulie qui correspondait aux régions situées entre le *Sitifis* et *Biskra*. Ces deux zones semblent en réalité avoir été soumises auparavant au pouvoir de Juba I, constituant complètement ou en partie la Gétulie qu'Auguste donna plus tard à Juba II. C'est là probablement la zone à laquelle se référaient Strabon et Dion Cassius quand ils disaient qu'une partie du royaume paternel fut cédée à Juba II. El *Nigris* (Oued Djedi)[2] constituait la frontière méridionale de la Gétulie de Juba; alors qu'au sud de la Numidie -extension territoriale de cet ancien royaume constitué suite à la Seconde Guerre Punique- était comprise dans les limites de l'actuelle Tunisie et de la partie orientale de l'Algérie. C'est pour cette raison qu'il n'existerait pas de frontières bien délimitées; alors qu'une zone intermédiaire rattachée à la Numidie -région où se localiseraient à cette époque des tribus qui perturbaient les limites politiques supposées être la frontière du pouvoir de Juba II- se trouvait entre les territoires de la confédération de Citres et l'Oued Bou Jalan. Ces informations sont complétées par l'hypothèse de J. Desanges[3] qui défend

1 G. Camps, «Bocchus», dans Encyclopédie Berbère, 10 |Beni Isguen–Bouzeis, 1544-1546/ en ligne/, mis en ligne le 01 mais 2013. URL: http://encyclopédieberbere.Revues.orgs/1775.
G. Camps, «Bogud» dans Encyclopédie Berbère, 10 |Beni Isguen – Bouzeis, 1557-1558/ en ligne/, mis en ligne le 01 mais 2013. URL: http://encyclopédieberbere. Revues.orgs/1779.

2 Concepción Flomir Pastor (2013): *Juba II, rey de los mauros y de los ibios.* Thèse doctorale, Université de Valencia, pp. 206-215.

3 J. Desanges (1964): «Les territoires gétules de Juba II», *Revue des études anciennes,* 66, pp. 33-47, un texte qui donne d'autres informations importantes au sujet des possessions de Juba II, comme c'est le cas de la polémique qui émane des textes de Flor. *Epit.* 3. 31 et apr. J.-C. LV 28, 3-4 au sujet de savoir si les gétules étaient soumis ou non à l'autorité royale, et montre le scepticisme de ce savant historien quand il est question de considérer qu'Auguste a

que la Gétulie gouvernée par Juba II correspondait au sud de la Numidie, entre *Zarai* et *Thabudeos*, mais jamais au-delà, puisque le royaume se réservait le pouvoir de surveiller les Musulames, les *Gétules* du Nord et Nord-est des Aurès, mais également les *nomades* du Sud de Tunisie. Cette thèse corroborait ce qui avait déjà été soutenu par St. Gsell[1]. Celui-ci affirme que les deux royaumes donnés à Juba par Auguste, fusionnés sous la tutelle de Boco entre les années 38 et 33 av. J.C.,[2] étaient d'une extension considérable et pourraient avoir pour frontière l'embouchure de l'oued Ampsaga, qui marquerait la limite orientale de Maurétanie.[3]

Juba II se contentait du rôle de politicien efficace et de prince loyal, collaborant à tout moment avec le proconsul dans la défense des intérêts romains contre les indigènes nord-africains. Ce fut pour cette raison qu'Auguste considérait que la présence d'un roi allié et «*client*» suffisait pour défendre cette province qui était peuplée de populations en perpétuelle rébellion. Ceci alors même que les colonies pourraient être maintenues indépendantes du maurétanien, puisque certaines d'entre-elles étaient administrativement rattachées à la *Bétique* en tant que province de l'*Hispanie Romaine* (au moins *Zilis*, tel qu'on peut le déduire des informations de Pline *HN* V, 2). C'est ainsi que le pouvoir du nouveau souverain devait garantir la sécurité et promouvoir le développement économique de ces territoires. Cet état des choses semble constituer la phase préliminaire d'une future et facile annexion à atteindre grâce à la tranquillité qui est supposée régner dans ces territoires, étant donné la présence d'un prince fidèle. Avec le développement de l'activité initiée par Auguste, les africains

---

pu avoir confié à Juba la mission de contrôler les tribus situées au sud de la province romaine où il n'y avait pas de frontière définie. Il conclut également en disant que les données apportées par Strabon (Str. XVII, 3, 7) quant aux limites du royaume maurétanien étaient discréditées étant donné que ce roi n'hérita ni *Citra* ni la *Nouvelle Province* (*Provincia nova*), lesquelles se trouvent unies de droit à l'Afrique Ancienne (*Africa Vetus*) à partir del'année 27 av. J.C. Ces données, à notre avis, contredisent la référence de Strabon, de même que l'information apportée par D.C. LI, 15, 6, où est soulignée la récompense territoriale en échange du royaume paternel, vu que les idées commentées ici précisent l'information qu'il s'agissait d'une partie de la Gétulie et des possessions de Boco II et Bogo.

1 St. Gsel (1972), pp. 212-213.

2 Rappelons que Pline précise dans son *HN*, V, 16: *Iuba, Ptolomaei pater, qui primus utrique Mauretaniae imperitavit.*

3 Même si Estrabón (XVII, 3, 12) indique que la limite entre le pays soumis à Juba et celui qui appartenait aux romains était le port de Salda, *Bougie* actuellement, une erreur évidente, puisque entre *Salda* et *Ampsaga* on trouve *Igilguili* (*Djedjeli)*, une colonie fondée en Maurétanie par Octave suite à la mort de Boco, et qui fut immédiatement incluse dans le royaume de Juba II et de celui de son fils. Voir J. Desanges (1964), *op.cit.*

commencèrent à se rendre compte que leur existence était en train de se déterminer via l'inéluctable présence romaine. Ces groupes indigènes qui se sentaient menacés allaient bientôt voir la nécessité de se définir vis-à-vis du problème romain; que ce soit en se soumettant et en essayant de s'adapter, soit en résistant. C'est pour cette raison qu'au début du Ier siècle apr. J.-C. le Nord-est de l'Afrique présentait déjà des signes évidents d'instabilité due au rejet que certaines ethnies manifestaient vis-à-vis du nouveau monarque Juba II de Maurétanie considéré comme une figure politique imposée par Rome.[1]

Il est presque impossible de connaître avec précision les premières réactions des populations indigènes au sujet desquelles ne nous informent ni l'épigraphie, ni les sources littéraires. En effet, nous ne disposons que le témoignage des triomphes réalisés dans cette province par les généraux romains: L. Statilius Taurus, le 30 juin de l'année 34 (Nagal 1929); L. Cornificius le 03 décembre de l'année 33 (Wissowa, 1900); L. Apronius

1 On observe cette lutte continue dans les cas très illustratifs de Massinissa (238- 148 av. J.-C.), roi de Numidie qui régnait sur les tribus des *Maesilios*. Il combattit en Hispania en tant qu'allié de Carthage pour collaborer ensuite avec Rome, c'est également le cas de Escipión l'Africain dans la bataille de Zama en oct. 202 av. J.-C. contre les carthaginois, ce qui supposa la fin de la Seconde Guerre punique (208-201 av. J.C.), et par conséquent la chute de Hannibal. Suite à la guerre contre Carthage, la Numidie fut fondée en tant que royaume avec le soutien de Rome, et c'est ainsi que Massinissa a pu agrandir durant toute sa vie un territoire très étendu. Après sa mort, ses fils prirent en charge des petits royaumes qui résultèrent de la division de la Numidie: Syfax, roi de la tribu numide des *Masesilos* durant le dernier quart du III s. av. J.C., lequel était plus proche de la position des romains durant la Seconde Guerre Punique (218-202 av. J.C.), ayant établi une alliance avec eux en 213 av.C., et ce jusqu'à ce qu'il signa la paix avec Carthage, récupérant ainsi ses anciennes possessions. Cependant en l'année 210 a.C, il se rallia de nouveau avec Roma, réussissant à mettre en déroute et à diverses occasions les troupes carthaginoises. Plus tard, quand il épousa Sofonisba, fille de Asdrubal, il combattit à nouveau aux côtés de ceux-ci jusqu'à sa défaite décisive de la main de Massinissa, et en 202 av. J.C. il fut remis prisonnier à Scipion. Pour sa part, Jugurtha qui fut roi de la Numidie de 160 à 104 a.C, lors de sa rivalité contre ses cousins, il fut le dernier des agents indépendants de ce royaume. Il était le fils bâtard de Mastanabal, le fils mineur de Massinissa, l'unificateur de la Numidie; et compte tenu de sa condition, il fut déshérité par son grand-père jusqu'à ce qu'il put faire en sorte que son oncle Micipsa, qui prit en charge le royaume, le nomma cohéritier aux côtés de ses cousins Hiempsal et Adherbal, avec lesquels il ne tarda à entrer dans une cruelle guerre de succession, parvenant ainsi au pouvoir absolu en 112 av. J.C. Rome approuva point ces faits et lui déclara une guerre avec deux consuls à sa tête, Quintus Caecilius Metellus, d'abord, et Caius Marius, et son successeur Sila après, lesquels parvinrent à faire en sorte que leur beau-père Bocco le trahisse et le leur remis pour l'emmener prisonnier à Rome en 105 av. J.C. , et là il mourut l'année d'après. Le territoire de la Numidie se divisa alors divisée entre une partie occidentale, incorporée à Maurétanie contre sa trahison, et une autre orientale sous le control direct de Rome, et qui est gouvernée de forme semi-indépendante par les petits-fils de Massinissa; et ce jusqu'à ce qu'elle se convertit en province romaine en 46 av. J.C.

Pius (P. von Rohden, 1895) L. Apronius Paetus, el 16 août 28 (P. von Rohden, 1895); L. Sempronius Atranius, el 12 octobre 21 (Münzer, 1896) et L. Cornelius Balbus, le 27 mars 19 (Münzer, 1900). Cependant, même si on ne peut déduire de ces opérations militaires continues que peu d'informations, leur simple énumération devrait être suffisante pour supposer qu'il s'agissait d'une situation hautement conflictuelle. C'était une situation à propos de laquelle Rome et ses chefs se sentaient en sécurité vu leur capacité et la discipline de l'armada romaine. Ce fut pour cela qu'ils n'avaient pas estimé le courage et la ténacité de leurs adversaires à leur juste valeur.[1]

Ce fut ainsi que le premier affrontement paraissait motivé par la disparition de Boco II sans laisser d'héritier; c'est-à-dire quand le royaume de Mauritanie s'est trouvé converti en propriété du peuple romain. Pour cette raison on peut supposer que la guerre menée par L. Cornificius peut être considérée comme un prélude de celle qui allait être déclenchée le 6 apr. J.-C. contre les *Gétules* menaçants et belliqueux. Ces mêmes Gétules qui étaient mécontents de l'attitude du roi Juba II (Dion Cassius, LV, 28, 3-4), et qui allaient être écrasées par Cornelius Cossus.[2] Il est difficile en réalité de savoir s'il s'agissait d'actions offensives des romains, d'initiatives délibérées de conquête, ou bien de répliques ou représailles aux soulèvements indigènes. Il est également impossible de déterminer les régions où les tribus se trouvèrent affectées par ces combats. Cependant, quelque lumière laisse entendre qu'il s'agissait en réalité de mouvements épars conduits chaque fois par un nouvel adversaire qui montrait un mécontentement continu qui trouva de solides raisons dans l'attitude romaine pour se manifester avec une telle constance. Marcel Bénabou[3] suggère qu'il y a lieu de penser à une première tentative de cantonnement de certaines tribus, même si la résistance maintenue par ces populations aurait poussé les responsables romains à se désister, consacrant exclusivement leurs efforts à la «*pacification*» de la province.

Pendant ce temps-là, il se trouvait qu'immédiatement après la bataille de Actium, un nombre assez important de petits propriétaires de biens

1 Pour plus d'information sur la politique colonisatrice d'Auguste en Afrique, voir R. Corvein (1962), pp. 170-178; F. Decret et M. Fantar (1962), pp. 159-168; J. Le Gall et J. Le Glay (1995), pp. 91-100; M. Rachet (1970), pp. 59-68; F. Millar (1987), pp. 158-160; A. Chausa,(1994) pp. 95-101.

2 Marcel Benabou (1976), p.59, n.56.

immobiliers en Italie, coupables d'avoir appuyé ou financé l'action de Marco Antonio, se virent dépourvus de leurs biens par Octave. C'est pourquoi ils essayèrent de rechercher dans le continent africain de nouvelles terres de fertilité prometteuse et à moindre coût de production; et ce notamment en Afrique Proconsulaire. En effet, il s'agit d'une région à réputation agricole, bien connue depuis l'époque même de la domination carthaginoise et des rois numides, et d'où l'on exportait des produits essentiels comme le vin, l'huile, l'orge et le blé.

Cette politique colonisatrice d'Auguste, tout comme celle que Jules César s'était aventuré à mener auparavant, prétendait obliger les émigrés à cohabiter avec les natifs qui se trouvaient déjà établis dans ces enclaves, et ce afin d'arriver à une symbiose entre les peuples non sans une évidente suprématie des coutumes romaines. L'arrivée massive des colons signifiait pour les indigènes nomades non seulement une frustration, mais aussi et surtout une menace contre leurs modes de vie traditionnels. Dans ce cas, ils se verraient obligés d'abandonner les routes ancestrales qui les menaient vers les terres de pâturage, indispensables à leurs modes de vie primitives d'élevage.[1] C'est pourquoi ils craignaient de se voir acculés dans des terres cultivables dont les romains ne voulaient pas, et d'avoir à s'adonner à d'autres activités économiques, comme celles des berbères sédentaires qu'ils refusaient totalement, s'agissant d'un mode de vie totalement opposé à leur système d'élevage transhumant. Leur dignité et leur désir inné de grands espaces les incitaient à essayer de faire taire les conflits tribaux, et également à avoir à se regrouper autour d'un même chef capable d'organiser une expédition à même de repousser définitivement ces nouveaux adversaires vers le Nord. Mais la situation devenait encore plus compliquée, de telle sorte qu'au danger que supposait l'emplacement des éleveurs allait s'ajouter la menace de la colonisation urbaine lancée par l'empereur afin d'assurer les sorties commerciales des produits africains et de maintenir l'ordre, soumettant ainsi les berbères à une stratégie de surveillance[2].

La politique administrative de l'empereur signifiait un désordre total dans la structure sociale de l'Afrique du Nord; ce qui ne put avoir

1 Marcel Benabou (1976), pp.70-73

2 Antonio Chausa (2005): «El ostracismo como pacificación impuesta en el Maghreb en época romana», dans *La Résistance Marocaine à travers l'histoire ou le Maroc des Résistances,* T. II, Rabat, 18 et suivs. Voir du même auteur (1994): « Modelos de reservas indígenas en el Africa romana», *Gerión,* 12, pp. 95-101.

d'autre conséquence immédiate que le soulèvement presque général des semi-nomades transhumants qui refusaient de se plier à la discipline de l'envahisseur ni de se voir obligés à s'adapter à un nouveau style de vie. Par contre, une minorité restreinte offrait ses services aux riches colons en tant que simples journaliers ou comme fermiers, en face desquels ils s'étaient enrichis en devenant à leur tour propriétaires dans les localités rurales, bénéficiant par la même des dons et des droits civils des autorités romaines.[1]

Tout cela permet de conclure, selon Gabriel Camps,[2] que le niveau de romanisation de ces territoires était variable selon qu'on avance en Afrique de Carthage vers l'ouest. C'est ainsi que l'Afrique Proconsulaire et la Numidie Orientale présentaient une intense romanisation face au degré moyen du reste de la Numidie et du très faible de la Maurétanie Césarienne (*Mauretania Caesariensis*) et de la Maurétanie Tingitane (*Mauretania Tingitana*). Ces provinces romaines dont la création fut le résultat de la division administrative postérieure de l'empereur Caludius (10 av. J.-C. - 54 apr. J.-C.) qui, en l'année 42, suite à l'assassinat du roi Ptolémée de Maurétanie sur ordre de son cousin et successeur Caligula. Il considérait que la période de l'indépendance de ces territoires était finie, et qu'il était temps qu'ils dépendent de façon directe de l'administration romaine, puisque l'occupation romaine y était moins présente qu'en Afrique proconsulaire et en Numidie Orientale, où il restait une grande extension de territoire non exploitée. Dans la Tingitane les structures urbaines se limitaient presque exclusivement aux petites enclaves maritimes de Rusadir, Zilis, Tingis et Lixus qui maintenaient d'étroites relations avec l'Hispanie et d'autres noyaux atlantiques comme Thamusida et Sala et les enclaves intérieures dont Volubilis, Gilda, Badda et Banasa. Et à mesure qu'on avançait vers le Sud de la province, en direction de l'Atlas, et vers l'Est jusqu'aux confins de la Césarienne, l'implantation de la vie urbaine et de l'exploitation agricole devenait de plus en plus rare, car les vastes territoires méridionaux n'ont jamais été occupés par les romains.

Les débuts du conflit :

Avec les antécédents cités allait commencer la lutte continue dans laquelle chaque proconsul et représentant en Afrique devait mener une campagne contre ces peuples; et où les succès furent éphémères vu qu'il

1 R. Thouvenot (1939), pp. 114-21.
2 Gabriel Camps (1987), pp. 116-142.

était impossible de les faire soumettre par les multiples actions menées. Si on ajoute à cela les longues et persistantes hostilités, nous pouvons en déduire que le nomadisme africain était pour la ville (*Urbs*) un problème permanent.

S'agissant des ethnies qui se seraient vues impliquées dans le conflit contre Rome, on pourrait signaler de façon sommaire, en premier lieu, les Maures (*Mauri*)[1], qui occupaient la partie occidentale de l'Afrique du Nord, entre l'Océan et le fleuve Moulouya; les Numides (*Numidae*) dans le centre et l'Est excepté le territoire carthaginois; les Gétules (*Gaetuli*)[2] et Garamantes[3], lesquels s'étaient établis au Sud, dans les steppes et dans les régions désertiques. Selon M. Bénabou,[4] ces subdivisions n'auraient pas été faites de façon aussi pointue, car il n'existait pas de frontière claire et bien délimitée entre les peuples et leurs modes de vie; et ce malgré les différences dans lesquelles ont influé les conditions géographiques et topographiques. En outre, les nomades n'étaient pas les seuls à subir le préjudice, puisque Rome n'a pas respecté non plus les indigènes montagnards qui, jusqu'à l'époque des *Sévères,* se sont vus à plusieurs reprises obligés de reculer vers le Sud et vers l'Ouest, et de se consacrer à une vie sédentaire dans les terres qui leur ont été confisquées. C'est pour tout cela la présence romaine vint déstabiliser la situation existante au Nord de l'Afrique; et qu'au Ier siècle apr. J.-C., le *limes,* la frontière imposée par les romains, finit par rompre de façon radicale l'harmonie naturelle de la vie de ces gens.

Les *Maures* ont été les premiers à manifester leur hostilité envers les occupants de leurs terres, car la nomination de Juba II comme souverain en l'année 25 av. J.C. fut la cause directe d'un soulèvement qui prit rapidement de l'ampleur (apr. J.-C. LV, 28). Le fait que le souverain appartienne à leur ethnies leur importait peu, car ils l'identifiaient avec Auguste et avec l'Empire Romain, vu son éducation, sa participation dans les combats de guerre, ainsi qu'en raison de ses témoignages de gratitude envers son bienfaiteur, de même pour considérer que le royaume de Maurétanie n'était autre qu'un protectorat. Il semblerait que l'autorité de Juba ne fut pas suffisamment convaincante (Pline *HN*, V, 16); de même qu'Auguste, sans tenir compte ses premières mesures militaires, donna l'ordre au proconsul, chef de la *III Légion Auguste*, d'intervenir énergiquement. On peut

1 J. Desanges (1962), pp. 35-36.
2 J. Desanges (1962), *idem.*
3 «*Garamantes*» dans *Encyclopédie Berbère*, t. XIX; Ibidem dans J. desanges, 1962, pp. 92-93.
4 M. Benabou (1976), pp. 70-73.

cependant dire que la situation ne fut pas si drastique pour notre souverain, puisqu'il devait en même temps compter sur l'adhésion de quelques tribus de Maures, ce qui lui permettrait de diriger ce turbulent pays au moins jusqu'à l'année 17 apr. J.-C. Cependant, le composant Gétule était la cause des plus grandes perturbations durant son règne; de sorte que l'étendue de son territoire se profilait comme une zone militaire où les troupes romaines intervenaient fréquemment afin de contenir les dangereux mouvements tribaux.[1]

Il est certain que L. Sempronius Atranius,[2] proconsul l'année 22-21 av. J.C., avait lancé une expédition au sujet de laquelle nous manquons d'information, excepté que celle-ci eut lieu en dehors des frontières de la Proconsulaire, dans l'un des secteurs du royaume mauritanien, et qu'elle se termina par une considérable victoire puisque les honneurs du triomphe ont été rendus à son chef l'année 21 av. J.C. Mais comme nous l'avons signalé plus haut, les victoires romaines, trop rapides, sont loin d'être définitives puisque le conflit resta latent trop longtemps et les disputes se ravivaient en permanence. En l'année 20 de J.C, le successeur de Sempronius, L. Cornelius Balbus avait dû reprendre la campagne. Cela se passa à un moment où les dimensions du conflit prirent de l'ampleur avec l'entrée en action des Garamantes dont le vaste territoire servait de refuge au cours de leurs continus replis, en quête de nouvelles forces pour reprendre leurs escarmouches contre les troupes romaines, attaquant ainsi les fermes des colons.[3] Cornelius Balbo décida d'agir contre eux et fit usage d'une efficace stratégie militaire, puisqu'il parvint à assiéger leur lointaine capitale, Garama (Germa ou Djerma), obtenant ainsi un remarquable triomphe. Le 27 mars de l'année 19 av. J.C., Cornelius et ses soldats défilaient à Rome précédés des trophées et leurs prisonniers correspondants. Ceci contribua à ce que soit générée dans l'esprit romain l'idée que la défaite des Garamantes allait contribuer à l'inclinaison de leurs adversaires devant la suprématie romaine, et à Juba II, le délégué de celle-ci dans le continent africain. Mais cette victoire ne suffisait pas à les réduire à l'inactivité, car ils revinrent aux armes appuyés par les Marmarides (*Marmaridai*); et ils durent être repoussés par P. Sulpicus Quirinus[4] dans la Cirenaica. Comme on peut le

1 Pour davantage d'informations voir: H. Pavis D'Escurac (1982): «Les méthodes d'impérialisme romain en Maurétanie de 33 a.J.C à 40 apr. J.-C.», *Ktema, 7*, pp. 226-231.

2 J. Desanges (1957) «Le triomphe de Cornelius Balbus, 19 av. J.C.», *Revue Antiquités africaines*, 101, pp.5-43

3 Groag (1931) dans *RE*, IV A, cols. 822-843, s.v. *P. Sulpicius Quirinius*.

déduire de ces données, la situation en Afrique devint très critique à ce moment-là, et les alliances se multiplièrent entre les peuples nomades qui, à l'occasion, laissaient de côté leurs querelles intertribales pour mettre fin à l'écrasement du pouvoir romain. Mais, même si d'autres précédentes campagnes se virent obscurcies par les succès des hommes de Balbo, l'effort romain ne serait pas vain, puisque les diverses tribus africaines avaient décidé de s'abenir de reprendre les armes suite à la défaite des Garamantes. Cette pause, qui allait durer près de vingt ans durant lesquelles l'Afrique n'enregistra aucune opération d'envergure, avait sans doute été profitable aux les romains pour poursuivre les travaux de colonisation que nous avons décrits.

Carte de l'Afrique du Nord avec les différentes provinces romaines créées après 146 av. J.C.

M. Rachet[1] souligne qu'on devrait peut-être relier cette campagne à la décision d'installer le campement permanent de la III Légion Auguste à Ammaedara, là où le proconsul pouvait assurer la surveillance continue des turbulents Musulames. Á partir de là il pourrait envoyer sa cavalerie et son infanterie vers n'importe quel point des frontières méridionales de la province qui se trouverait en danger, et avorter ainsi toute tentative d'union entre Maures, Numides et Gétules.

1 M. Rachet, (1970), p.74.

Mais la paix n'était pas aussi réelle comme elle paraissait. En effet, les proconsuls successeurs de Cornelius Balbus [1] durent faire face une fois de plus à une multitude d'incursions indigènes qui, à l'abri de la semi-impunité que leur conférait la sauvage topographie du pays et leur parfaite connaissance des voies et des points d'eau, commettaient de multiples escarmouches et actes de pillage. Ces actions mettaient en danger la politique de colonisation romaine notamment à cause de sa persistance. Elles firent en sorte que le proconsul L. Passienus Rufus)[2], consul en l'année 4 av. J.C., prenait des mesures à ce sujet. Ceci paraissait ouvrir à nouveau la période des conflits antérieurs, même si ce fut de manière plus brève de l'année 03 à 06 apr. J.-C., date à laquelle prit fin de la «Guerre Gétule» qui valut à Cossus Cornelius Lentulus les ornements triomphaux. La situation demeura ainsi jusqu'à ce que la révolte éclate à nouveau en Maurétanie et s'étendit vers l'Est. Les Musulames, à leur tour, prirent également les armes et furent bientôt suivis des *Gétules* de Syrtes (Flor. *Epit.* IV, 12). D'ailleurs, selon Dion Cassius, LV, 28, il est possible de dater cette campagne, puisqu'il parle des faits comme étant contemporains des expéditions contre Mérobaude, roi des Marcomanni, et du soulèvement des dalmatiens et des pannoniens, datés de l'année 06 après. J.C. Ce texte nous informe explicitement sur les raisons de la rébellion des *Gétules:* irritation contre la politique de Juba II, c'est-à-dire contre celle de Rome, rejet du plan territorial romain pour lequel la présence du roi mauritanien signifiait un indiscutable appui et un refus d'être imprégné par sa sphère d'influence et de devenir, tout comme Juba, en instrument entre les mains de Rome.

Pour la première fois, on fait allusion dans le texte à la mort de généraux romains au cours d'une campagne en Afrique. Le contingent dont il est question est un exemple de la présence d'un nombre important de soldats. Il est impossible de savoir quels étaient ces généraux assassinés, même si nous savons que L. Cossus Cornelius Lentulus, consul en l'année 03 av. J.C., mourut probablement des mains des *Nasamones*[3] en Afrique où il fut également proconsul à une date antérieure au triomphe de L. Cossus Cornelius Lentutlus (*Iust.*II, 25). L'assujettissement de tous signifiait

1 C. Sentius Saturninus, L. Domitius Ahenobarbus, M. Licius Crassus Frugi., P. Quintilius Varus, L. Volusius Saturninus, Africanus Fabius Maximus et Cn. Calpurnius Piso.

2 Eust., *In D.P. vv, 209-210* dans *Geographi Graeci Minores*, 1965: 253 et J. Desanges, 1962, pp. 179-213.

donc pour Cornelius Cossus les honneurs du triomphe, la salutation de l'*imperator*, et la reconnaissance postérieure de la Gétulie (Vell. II, 116 ; Flor. *Epit.* IV, 12, 41); et ce après avoir confié à Sulpicius Quirinus la mission de pacifier les Garamantes et les Marmaridas.

Dans ce contexte, Auguste n'hésita pas à récompenser Juba II pour l'appui militaire qu'il lui avait prêté lors de ces campagnes. La participation de celui-ci à la victoire de Rome comme récompense pour avoir écrasé la révolte gétule lui valut les honneurs du triomphe de Rome. Celle-ci fut commémorée dans les monnaies frappées au cours des années XXXI et XXXII de son règne (6-7, 7-8 apr. J.-C.), et dans lesquelles sont représentés les distinctions accordées au roi par le Sénat romain: un trône, un spectre d'ivoire et une couronne en or. Sur d'autres monnaies des mêmes années figure la Victoria portant la palme et une couronne avec la tête d'un éléphant sous ses pieds.[1] Juba II, tout comme son fils Ptolémée, bénéficiait du 'droit de cité' romaine. Cela se justifie la gratification des deux par le Sénat au cours des années 6 - 7 apr. J.-C. puis en l'année 24 apr. J.-C.; et ce en plus d'autres ornements triomphaux qui ne pouvaient être accordés qu'à des citoyens romains. Ils obtinrent ces dons pour leurs actions militaires en qualité de «rois alliés et amis du peuple romain » (*reges socii et amici Populi Romani*). N'oublions pas que ces princes reçurent les hommages des confédérations des tribus, de même qu'ils recrutaient et commandaient les contingents de cavalerie Maure pour renforcer l'armada royale (apr. J.-C. LIX, 25, 1). Tous les deux avaient reçu, en même temps que la royauté, le devoir de contenir l'ensemble des tribus qui étaient installées entre l'Océan Atlantique et la rivière d'Ampsaga. En effet, à la base même des pouvoirs royaux de ces princes on trouve la volonté de Rome d'avoir quelques fidèles garants du control des territoires excessivement étendus, et également d'y implanter une structure provinciale. Vers la fin de son mandat justement, et étant donné le nouveau conflit conduit par le numide Tacfarinas, Juba II trouva une bonne occasion pour célébrer certaines victoires du proconsul Furius Camillus, consul en l'année 08 av. J.C. et gouverneur de la province après Elio Lamia l'année 17 après J... Ces victoires qui, comme nous allons voir, étaient pourtant loin de se dire définitives. D'ailleurs, par le biais de la numismatique, nous apprenons aussi que le roi anticipa même la célébration des victoires des proconsuls Apronio (18-21 après J.C) et Iunius Blaesus (21-23 apr. J.-C.), lesquels reçurent leurs ornements triomphaux le 20 et le 21 respectivement.[2]

1 J. Mazarad (1955): *Corpus Nummorum Numidiae Mauritaniaeque*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, n°193-195; n° 282; Oros. *Corp. Vind.* 6.21.18.

2 Sur une monnaie du XLIII (18-19) apparait la Victoria avec une palme et une couronne, et plus tard, en l'année XLVI (21-22), il fait frapper de nouvelles monnaies du mêmnne de

La IIIème Légion Auguste fut créée en l'année 43 av. J.C. par César Auguste. Les symboles de cette légion étaient le capricorne et le pegaso

Á partir de ces dates, il semble que la paix était maintenue en Afrique du Nord durant les dernières années du règne d'Auguste (mort l'année 14 apr. J.-C.), même si les faits montrent que Rome n'a pas dû faire confiance à l'apparente soumission de certaines tribus, et tout spécialement celle des Musulames. Pour cette raison-ci Auguste s'assura de la gravité du problème et qu'il avait de nouveau sous-estimé l'adversaire nomade. Ce fut pourquoi il décida tout d'abord d'empêcher toute coalition entre ces semi-nomades et les puissantes tribus du désert saharien, les Garamantes. Pour atteindre cet objectif, il comptait sur l'appui de Juba à la III Légion Auguste durant les années de l'apparente trêve pour occuper les points stratégiques les plus importants des hautes steppes de la Proconsulaire et pour avancer vers la zone du lac Triton. Son vaste territoire servait de refuge pour de fréquents replis en quête de nouvelles forces avec lesquelles d'autres escarmouches allaient être reprises contre les troupes romaines, assaillant de la sorte les fermes des colons, et assiégeant également leur lointaine capitale Garama (Djerma, dans le Fezzane). Rome et son allié Juba II parvinrent à un triomphe remarquable sur la Garamantes au mois de mars de l'année 19. Cependant, les problèmes de la zone de même que les exemples concrets de la faiblesse manifestés par le maurétanien, qui essayait de garantir la paix dans ses territoires, ont démontré que le potentiel militaire romain en Afrique du Nord s'avérait insuffisant pour faire face à une éventuelle annexion du royaume de Maurétanie. Il l'était aussi quant à la garantie de l'extension de la colonisation agricole dans la Proconsulaire. Ce fut ainsi que les mesures prises allaient dans une autre direction, en plus d'éviter à tout prix une action concertée des semi-

laurier, même si nous savons qu'au moment de sa mort (23 J.C.) ni son règne, Rome n'avaient encore pu en finir avec Tacfarinas. (Cf. P. von Rohden (1895) en *RE*, II, 1, cols. 273-274, s.v. L. *Apronius Pius*).

nomades, il était nécessaire d'occuper de meilleures positions stratégiques, gagnant ainsi un nouvel emplacement pour la caserne de la *IIIème Légion Auguste* au sud de la province, à Ammaedara (Haïdra, municipalité située à l'Ouest de Tunis). Auguste, pressé en plus par l'impatience de Tibère, voyait que cette action était insuffisante ; c'est pourquoi il décida de diriger une offensive contre le Sud de la Proconsulaire. Pour cela, il déplaça les frontières méridionales de la Province jusqu'aux limites nord-occidentales du lac Triton, dans l'ancienne Libye, au sud de l'actuelle Tunisie. Il donna enfin l'ordre de construire une grande voie qui joindrait Tacape-Gabes, ville appartenant à l'ancienne Carthage, au camp de la légion romaine, en plein pays musulame, une œuvre dont les travaux étaient supervisés par le proconsul Lucius Nonius Asprenas l'année 14 apr. J.-C.[1]. La nouvelle voie permettait de recevoir rapidement les troupes qui pourraient arriver par mer et débarquer dans les ports de la Petite Sirte, arrivant jusqu'à une région qui s'était avérée hautement dangereuse depuis le début du siècle. Ces faits démontrent la cruauté des évènements et la grande gravité de cette situation qui menaçait de compliquer les relations entre Rome et l'Afrique du Nord. La permanence du conflit posait de nombreux problèmes au Sénat de Rome et à l'empereur en soi; ce qui pourrait expliquer comment la situation fut gérée, de même que les sévères mesures qui avaient été prises par l'Empire face aux révoltes des berbères et de leurs principaux chefs.

Les insurrections berbères du temps de l'empereur Tibère

Les évènements qui eurent lieu en Afrique du Nord durant l'étape que nous avons analysée allaient finir avec la mort d'Auguste en l'année 14 de l'Ère, et ils reprendront avec le mandat de son successeur Tibère (14 - 37 apr. J.-C.) avec lequel se réactiveront les hostilités d'une façon démesurée. Celles-ci étaient conduites à l'occasion par l'un des plus terribles ennemis de Rome, Tacfarinas[2], dont le nom latinisé semble provenir de l'original berbère, Tikfarin. Il s'agit d'un militaire numide chef de la tribu nomade des Musulames, qui se trouvait au Sud de la Numidie entre les Aurès et le Sahara, et qui allait faire partie plus tard de la province de Maurétanie Césarienne.[3]

Selon Tacite (*Ann. II,* 52), Tacfarinas serait un ancien allié de l'armée romaine à laquelle il aurait fourni des troupes auxiliaires, ayant sûrement servi lui-même dans celles-ci. En effet, depuis le temps de Barca, cette armée serait considérée comme la meilleure cavalerie légère de l'Antiquité,

1 P. von Rohden (1895), s.v. L. *Apronius Pius*, art. cit.

2 J.M.Laserre (1982): «Un conflit 'routier': observation sur les causes de la Guerre de Tacfarinas», *Antiquités Africaines*, 18 (1982), pp. 11-25; Stein (1932) dans *RE*, IV, A 2, cols. 1985-1987, s.v. *Tacfarinas.*

3 Tac. *ann*, IV, 24, 3 et Pli. *HN*, V, 5, 30 et Ptol. *Geog*. IV, 3, 23.

étant formée de *Gétules*, *Numides* et Garamantes qui consolidèrent les ailes des légions depuis la Deuxième Guerre Punique. Nous savons déjà qu'il organisa militairement le peuple par des formations régulières selon les tactiques militaires romaines, jusqu'à ce qu'il s'affronta avec Rome, à partir de l'année 17, dans une guerre qui allait durer sept ans. Plusieurs facteurs ont contribué à dégager sa figure, car il s'agissait d'un individu doté d'une très grande intelligence, et qui était en même temps un grand connaisseur de la technique militaire dont il a su tirer le meilleur durant sa permanence dans l'armée romaine. S'ajoutait à cela sa ténacité qui faisait de lui un homme dangereux aux yeux de Rome, et à la fois un leader des peuples nord-africains pour lesquels les revendications sont justes. C'est pourquoi ils mettaient toutes leurs capacités à sa disposition, de la Maurétanie jusqu'à la Tripolitaine, région du Maghreb qui correspond à l'actuelle Libye occidentale. Tacfarinas n'était pas attractif pour ses voisins seulement, mais aussi envers certains personnages romains résidents de la ville *(Urbs)* et également au Nord de l'Afrique, lesquels vont même jusqu'à prendre en charge une partie de sa campagne pour harceler les troupes nomades. Son pouvoir était tel que même quatre proconsuls ne parvenaient pas à le faire désister. C'est pourquoi la guerre ne peut être déclarée finie que suite à sa mort qui eut lieu l'année 24 apr. J.-C.[1] Ce qui avait commencé par des incidents mineurs, tel que le pillage des villages, ou des attaques de postes isolés de l'armée romaine d'occupation, allait devenir une guerre ouverte contre les légions romaines: la III Légion Auguste *Fidèle et Loyale (III Legio Augusta Pia Fidelis*) et la IX Légion Hispanique *(IX Legio Hispana)* ou la VIII Légion Auguste Mutinensis.

Cayo Cornelius Tacite (c.55-120) était l'un des meilleurs informateurs des aventures et du pouvoir que le chef numide avait acquis. Ses *Anales*, notamment les livres II, III et IV, font partie des quelques textes gréco-latins dans lesquels il est question de cette étape convulsive de l'histoire du Nord de l'Afrique. Cette œuvre est considérée comme la grande source littéraire concernant cette période, car, semble-t-il, Tacite se ressourça également dans l'œuvre du sénateur Servilius Nonianus, consul en l'année 35, puis proconsul de la province d'Afrique en 45. Celui-ci était vu comme le grand spécialiste des questions africaines, comme on le déduit de la précieuse narration des évènements qui eurent lieu durant le royaume de Tibère. Tacite s'avère ainsi fondamental pour connaître ces faits qui vont du début

1 Pour toute cette période, voir Margarite Rachet (1970), livres I et II et Marcel Bénabou (1976), chaps. I et II.

du royaume du mauritanien Juba II jusqu'à la guerre contre Tacfarinas et les autres peuples nord-africains. D'autres auteurs qui parlent également de la domination romaine en Afrique furent Polybe, Florus, et Dion Cassius. De leur côté, Suetone et Aurelien offrent une compilation sous la Dynastie Julius-Claudia à propos de certains faits qui furent également traités par Pline L'Ancien.

D'une part, l'historien romain raconte la succession des faits qui eurent lieu entre les années 14 et 66 apr. J.-C., et parmi lesquels nous nous intéressons tout spécialement à ceux qui vont de l'année 17 apr. J.-C. -considérée comme le début de la guerre d'Afrique menée par Tacfarinas-, jusqu'à l'année 24, date de sa mort. D'autre part, les *Anales* nous fournissent une précieuse information sur la première campagne africaine contre Tacfarinas (*Ann. II, 52*) et mentionnent deux consuls, C. Caecilius Rufus et L. Pomponius Flaccus Graecinus lesquels étaient en exercice en cette année-là de 17 apr. J.-C., jusqu'au début de juillet. Un nombre considérable d'auxiliaires qui ont été recrutés parmi les indigènes formaient la *IIIème Légion Auguste* et comptaient probablement aussi sur l'appui de Juba II. Mais malgré cela ces troupes ont dû affronter celui qui serait le rusé connaisseur de l'art militaire romain lors de la confrontation avec leurs anciens adversaires Musulames. Ils étaient devenus plus dangereux après avoir acquis discipline et capacité à même de former des groupes d'infanterie et de cavalerie. De même qu'aux *Maures*, voisins de l'Ouest, qui formaient une importante fraction d'insurgés et sujets de Juba II sur lequel Rome avait toujours compté afin de faire régner la paix en Maurétanie. Les deux éléments indigènes avaient déjà constitué un problème pour Rome depuis la guerre de Jugurtha, ayant également utilisé, sous la direction de Mazipa, la stratégie de réclamer l'aide auprès des chefs Maures pour se soulever contre Rome; et, enfin, auprès des zénètes (*Cinithi*), anciens ennemis de Cn. Cornelius Lentulus, voisins des *Musulames*, lesquels étaient installés au Sud-est de la Proconsulaire.[1] Ce fut ainsi que presque toute l'Afrique du Nord s'était trouvé une fois de plus en guerre, des côtes de l'Atlantique jusqu'à la Petite Syrte.

Pour comprendre ces évènements, on doit tenir compte à nouveau du fait que la politique sociale et économique qui avait été préconisée par Auguste trente ans auparavant avait pris encore un nouvel élan avec Tibère. En effet, l'empereur prétendait contenir certains mécontents à l'égard de son régime, et ce en leur cédant de nouvelles terres au dépens des indigènes déjà

1 Un peuple qui habitait entre les Aurès et le Sahara. Voir J. Desanges (1962): *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil,* Dakar, pp. 117-121. Cf. Tac. *Ann*. IV, 24, 3, Pline *HN*, V 30 et Ptol. *Geog*. IV, 3, 23.

défavorisés et qui s'étaient vus obligés de reculer davantage vers le Sud en voyant comment les principaux espaces de leur nomadisme étaient menacés. De cette sorte leur liberté se trouvait restreinte avec la construction de la route de Amedara-Tacape. C'est pourquoi l'esprit belliqueux des différentes tribus et leur indignation allait désormais déborder. Vue la gravité de ces évènements, Rome dépêcha le proconsul M. Furius Camillus, qui chassa les troupes de Tacfarinas grâce aux auxiliaires et aux contingents Maures fidèles envoyés à leur aide par Juba II. Cet évènement valut au proconsul les honneurs du triomphe. Suite à cette défaite, Tacfarinas se réfugia dans le désert. Mais même si le Proconsul avait compris que sa victoire serait décisive, il ne continua pas pour autant ses actions, même si le révolté n'avait pas renoncé au combat et qu'il se mit à regrouper ses forces pour passer de nouveau à l'offensive. Ce fut ainsi qu'en l'année 20 (Tac. *Ann.* III, 20), soit la troisième année de L. Apronius, les hostilités reprirent. Et grâce à l'impact de la Victoire, tel qu'on constate cela sur les monnaies de Juba II de l'année 43 de son règne (18-19)[1], on comprend que la situation n'était pas aussi pacifique qu'il espérait, et fit en sorte que ses troupes anéantissent une série de soulèvements sinon, dans le cas contraire, que Rome y prit part.

Tout ce qui vient d'être dit montre que Tacfarinas encouragea pendant ce temps les incessantes actions de pillage contre les colons romains (Tac. *Ann.* III, 6; III, 9) dans un contexte de plus en plus dangereux; ce qui poussa ces derniers à réclamer la présence de la *IX* Légion Hispanique. Le chef numide avait repris l'action notamment avec l'attaque de nombreux villages au cours desquelles il obtenait ainsi un butin considérable. De sorte qu'il s'anima et dirigea une attaque contre un important fortin occupé par des troupes romaines aux confins de la Proconsulaire, offensive où mourut le centurion Decrius qui se trouvait au front du Chateau. Cette action fut punie d'une manière écrasante par le gouverneur qui appliqua aux légionnaires l'ancienne coutume dite de la « décimation » (*decimatio)* qui est l'un des châtiments extrêmes en usage dans l'armée romaine, et qu'on connaissait sous le nom de «dixième de la troupe». Il s'agissait d'une mesure exceptionnelle qu'on avait l'habitude d'exécuter dans les cas d'extrême lâcheté ou mutinerie au sein des troupes qui consistait à isoler la cohorte choisie de la légion rebelle, et ensuite à la diviser en groupes de dix soldats. Au sein de chaque groupe on tirait au sort celui qui devait être puni (indépendamment de son rang dans le groupe), et qui serait exécuté

1 J. Mazard (1955): n° 202 et 203; 284.

par les neufs restants, généralement par lapidation ou à coups de bâtons.[1]

Le numide profita également de l'instabilité de la conjoncture et prétendit en vain assiéger Thala, dans ce qui serait son premier grand désastre dans la campagne de l'année 20. Salluste parlait déjà de cette Thala dans la guerre de Jugurtha, dont on déduit la possibilité qu'il y aurait là la rivière Pagida, citée auparavant par Tacite, et qui était à 50 milles de distance, selon le texte de celui-là. Tout cela montre que ces évènements se déroulèrent dans le territoire de l'actuel pays de Tunisie. Certains identifient cette rivière avec Abeadh qui coule dans la province algérienne de Constantine, alors que d'autres croient qu'il s'agit de l'Oued-Endja, même si la critique montre qu'il s'agit d'une identification difficile. Ce fut pour cette raison que le numide comprit qu'il fallait abandonner la guerre en terrain ouvert pour revenir aux actions et incursions rapides faites par surprise. Pour cela, il installa son campement fixe dans les plaines côtières au Sud-est de la proconsulaire, là même où le fils de L. Apronius Caesianus les vainquit, les obligeant à chercher un nouveau refuge dans le désert. Cette action explique le fait que son père fût récompensé par les honneurs triomphaux, et lui-même avec un sacerdoce et le *septemvirato epulorium*[2] (Tac. *Ann*. IV, 23), en plus du fait que Juba II, dont les Maures restaient fidèles à Rome continuant à prendre part aux combats contre les Numides, fit frapper cette année-là 20 monnaies portant la Victoire sur le revers.

Ces évènements avaient poussé Tibère à déclarer la guerre comme étant finie, même si les faits sur le terrain allaient rapidement le contredire; suite à quoi il dût demander immédiatement aux sénateurs de remplacer L. Apronio par Quintus Junius Blaesus, oncle de son inconditionnel Sejano. Étant donné que ce proconsul ne put obtenir des résultats supérieurs à ceux de ses prédécesseurs, Tacfarinas opta pour l'envoi d'une délégation à Tibère pour lui transmettre l'ultimatum de satisfaire les demandes territoriales des Musulames, sans quoi il devrait s'attendre à une guerre sans quartier. L'empereur réagit alors avec obstination et décida d'envoyer la VIII Légion Hispanique et la XV Cohorte de volontaires de citoyens Romains (*Cohors Voluntariorum civium Romanorum*) dans le but d'aider

1 (https:/es.wikipedia.org/wiki/Decimatio). Voir aussi Le Bohec (2004): castigos: 83-84; la instrución: 156-159.

2 Les 'epulones' ou 'septemviruos' (*septemviri*) faisaient partie des derniers des quatre collèges sacerdotaux de l'Antigua Roma. Ils géraient les 'epulos' faire remarquer les lacunes ou fautes cérémoniales qui étaient commises lors des sacrifices. (J. Bayet (1984): *La religión romana, historia, política y psicología,* (Madrid).

la IIIème Légion Auguste. Il ordonna à Bleso d'arracher la victoire dans une guerre à tout prix, et ce en essayant de corrompre les indigènes afin qu'ils déposent les armes en échange d'une amnistie et de l'argent, et en harcelant sans cesse ces peuples jusqu'à en faire plusieurs prisonniers dont le propre frère de Tacfarinas en personne. Après cette victoire partielle, à la fin de son proconsulat en juin de l'année 23, il déclara finie sa campagne et s'en retourna à Rome pour recevoir le titre d'empereur, de même que les honneurs du triomphe. (Tac. *Ann.* IV, 23). Ceci dit, même si l'opération n'était pas finie en réalité, puisque l'ennemi de Rome profita du départ de la VIII Légion Hispanique d'Afrique (*VIII Legio Hispana de Africa*) vers d'autres horizons pour entreprendre sa quatrième grande offensive contre Rome représentée cette fois par le proconsul P. Cornelius Dolabella.[1]

Entre temps, le monarque maure Juba II mourut au cours de l'année 23 apr. J.-C., et son fils Ptolémée prit les commandes de la guerre en faveur de la cause romaine; lui qui avait dirigé de nombreux contingents en appui à Rome en l'année 17 apr. J.-C., et qui avait fidèlement veillé sur la paix dans l'Ouest nord-africains[2]. Ceci étant, même si les maures se soulevèrent une fois de plus et appuyèrent Tacfarinas en collaboration avec le roi des Garamantes. Ce fut ainsi que la rébellion reprit d'un côté comme de l'autre au Nord de l'Afrique; et Tacfarinas, faisant preuve de grandes qualités de commandement et d'adresse politique, mit en marche une campagne de discrédit envers Rome en se lançant dans l'ambitieuse affaire de la prise de *Thubursicum Numidarum*, une place forte de la Numidie. Mais cette action allait le conduire vers la défaite définitive et vers la mort (Tac. *Ann*. IV.25). Ce site archéologique de Thubuscum, (l'actuelle Khemissa), également dit Tupusuctus, est peut-être Tihlát à Guelma, province de Nord-est d'Algérie, non loin de la Tipasa numide et à près de 250 kms à l'Ouest de l'ancienne Carthage, au Sud de Bougie. Il fut fondée en tant que ville par l'empereur Trajan vers l'année 100 apr. J.-C., et a été promu *'ville'* (sous le nom de *Municipium Ulpium Traianum Augustum Thubursicu)*; ceci alors que d'autres chercheurs l'identifient avec le Bordj el-Bouberah.[3]

Malgré cette grande opération et le fait que Dolabela fut suivi à Rome par une délégation des *Garamantes* qui venaient présenter leur soumission à l'empereur, Tibère refusa de lui accorder le triomphe par rapport à son inconditionnel Sejanus, préfet du prétoire. Mais il voulut récompenser le

1 Groag (1931) dans *RE*, V, 1, col. 1310, s.v. *P. Cornelius Dolabella*, n° (144).

2 H; Hoffmann (1959) dans *RE* XXIII, 2, cols. 1768-1787, s.v. *Ptolemaios von Mauritanien*; Tac. *Ann*. IV, 23.

3 R. Syme (1979): «Tacfarinas, the Musulamii and ubursicu» dans *Papers* (Ed. E. Badian), Oxford, pp. 218-230.

fidèle Ptolémée de Maurétanie pour l'aide apportée aux troupes romaines; et ce, en envoyant un sénateur chargé de lui remettre un bâton d'ivoire et une toge brodée, en plus du titre de sa reconnaissance comme «roi et allié de Rome », et probablement un *augurium salutis* (fête qui suivait l'entrée en fonction de nouveaux consuls) fut célébré par Ptolémée (Tac. *Ann*. XII, 23). Ceci était également une manière d'attirer l'attention sur le succès de la politique du protectorat appliquée en Mauritanie depuis l'avènement de Juba II.[1] La lutte du chef gétule ne fut pas vaine, puisque malgré le refus de Tibère de satisfaire ses demandes, l'empereur, probablement très ennuyé par un conflit qu'il a vécu aux côtés d'Auguste de même qu'au cours de son propre mandat, décida finalement d'accorder aux Musulames (*Musulamii*) une zone de pâturage au Sud-ouest de la Proconsulaire, dans la région de Madauros (dans les montagnes de Tebessa). Ceci sachant que cette ville romaine dépendait de l'ancienne province de Numidie et allait se convertir en colonie de vétérans sous le nom de *Colonia Flavia Augusta Veteranorum Madaurensium* sous l'empereur Nerva. Derrière cette résolution, il pourrait y avoir également l'imminente nécessité d'apaiser le désordre économique et civile de sept longues années de guerre et de pillage, afin de stimuler de nouveau et une fois pour toutes, le processus de romanisation et de colonisation initié par Auguste. Il poursuivit en plus les opérations de cadastre commencées par l'empereur Octaviano au Sud de la province. Et ce fut ainsi que s'ouvre une étape de seize année de trêve relative, soit de l'année 24 à 40 apr. J.-C.; et ce jusqu'au moment où son successeur Caligula décida de mettre fin à la période du règne mauritanien et envoya assassiner le roi Ptolémée, fils de Juba II.[2]

Tibère n'avait pas établi des dispositions pour garantir une succession pacifique. C'est pourquoi, après la mort de quelques *Julii* de ses partisans et parmi ceux de son propre fils, les seuls candidats distingués susceptibles de lui succéder étaient son petit-fils Tibère Gemellus (fils de Drusus le Jeune et de Livilla), et le fils de Germanicus, Calígula (Cayo César). Dans son

1 El *augurium salutis* était le pouvoir de 'l'augur', lequel recherchait la volonté divine en rapport avec tout acte susceptible de toucher la *pax, fortuna* ou *Salus* (la paix, le bonheur et le bien être) de Rome. Les actions politiques, militaires et civiles étaient validées par un présage qui était fait par des prêtres du collège des augures et haruspices au nom des magistrats de haut rang. Le magistrat qui présidait un 'rite augural' était revêtu du 'droit d'augure' (*ius augurii*), et les magistratures étaient dotées de droits dans les offices religieux en même temps qu'ils faisaient partie des hauts rangs militaires et civiles. C'est ainsi que les magistrats étaient directement responsables de la *pax, fortuna* et *salus* de Rome ainsi que de tout ce qui est romain. Pour davantage d'informations, cf. *The Oxford Calssical Dictionary*, Oxford, 2005.

testament, il délègue finalement le règne dans son ensemble à ce dernier et à Tibère Gemellus; et ce même si la première chose qu'allait faire Caligula en l'année 37 ce fut d'assumer les pouvoirs de Tibère et d'assassiner Gemellus. Durant les quatre années de son règne, son instable et autoritaire personnalité le poussa à prendre des mesures drastiques comme que ledit assassinat inexplicable.[1]

Cette mort laissa un grand impact parmi ses sujets; et l'un de ses plus proches collaborateurs, l'esclave affranchi Aidemon[2], mena une révolte parmi les *Maures*. L'ensemble du pays, compris entre les deux résidences royales de Juba II, Césarée de Maurétanie (*Iol-Caesarea*) en Algérie et Volubilis au Maroc, était entré en guerre, et Edemon, appuyé par un nombreux contingent de peuples berbères, réussit quelques victoires significatives. De telle sorte que le représentant sénatorial de Numidie, M. Licinius Crassus Frugi (D.C. LX, 9), allait écraser la révolte et donner la mort au chef mauritanien. Suite à ces évènements, un nouveau soulèvement ne tarda pas à se déclarer, étant dirigé cette fois-ci exclusivement par les Maures. Il fut écrasé par Suétone Paulinus[3], qui parvint à aller au-delà de l'Atlas, dans la région du Guir (le *Ger* de Pline), persécutant des rebelles nomades sahariens. Nous ne savons rien au sujet du résultat de cette expédition étant donné qu'aucun triomphe ne fut célébré à Rome au cours de cette période. En l'année 43, Claudius désigna comme représentant en Maurétanie un autre prétorien, Hosidius Geta[4], qui combattit à son tour les nomades sahariens qui se trouvaient en coalition avec les Maures, avec Sabal à leur tête. Suite à une série d'escarmouches et de batailles non définies, il parvint à s'imposer aux rebelles. Ce fut pour cette raison que Claudius, qui voyait que la pacification se déroulait favorablement, mit fin au régime provisoire qui avait déjà duré quatre années. Ayant compris que le fleuve Moulouya (qui naît au Moyen Atlas au Maroc) constituait une frontière pour les nomades, il divisa l'ancien royaume de Ptolémée en deux provinces au début de l'année 44, mettant chacune d'elles

1 Suet. *Cal*., 26-35; avant J.C. LIX, 25, 1; Seneca, *Tranq*. XI, 12.

2 Vanacker, W. (2013): «Ties of Resistance and Cooperation. Aedemon, Lusius Quietus and the Baquates», *Mnemosyne* 66 (4-5), pp. 708-733 et Tarradell, M; (1954): «Nuevos datos sobre la guerra de los romanos contra Aedemon», *CAME*, Tetuán, pp. 337-344.

3 Pline, *NH*, V, 14 et 15; Cf. Miltner b (1931) dans *RE*, IV A, cols. 591-593, s.v. *Suetonius Paulinus* (n°3); P.I.R. (1), S. n°694; F. de la Chapelle (1934): « L'expédition de Suetonius Paulinus dans le sud-est du Maroc », *Hesperis*, 19 (II), pp. 107-124.

4 Erk, Werner (2006): «Hosidius», in: *Brill's New Pauly, Antiquity volumes* édités par 10.1163/1574-9347_bnp_e517960.

sous la responsabilité d'un procureur tout en maintenant sur place des détachements de légionnaires.

Quant à l'expédition de Suétone Paulinus, il y a lieu de souligner l'existence d'un peuple qui semble garder une relation avec l'Archipel canarien, en l'occurrence les canariens (*Canarii*), habitants des forêts proches de l'Oued Ghir et voisins des éthiopiens (*Ethiopiens Perorsos*) (Pline *HN*, 15-16), lesquels occupaient les versants méridionaux au Nord-est du Haut Atlas marocain.[1]

Alors que les opérations de Maurétanie prenaient fin, les Musulames, qui étaient intervenus auparavant en faveur de Edemon, causèrent de nouveaux problèmes au Sud de la Numidie et de la Proconsulaire. Cependant, ce soulèvement n'eut ni l'extension, ni la virulence de celle qui fut menée par Tacfarinas; et les chefs *Maures*, Edemon ou Sabal, ne bénéficièrent jamais du même potentiel politico-militaire que le chef numide. Ils ne réussirent pas non plus à mener un soulèvement général des berbères d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord. Il faut reconnaître cependant que la brièveté de l'action était due à la mort du chef et à sa capture rapide; ce qui ne leur permit pas de terminer favorablement le projet. Selon le témoignage de Dion Cassius, les Musulames furent finalement vaincus, mais pas avant plusieurs combats acharnés.

En définitive, toutes les actions militaires et administratives démontrent que les julius-claudiens ne renoncèrent pas à l'impérialisme initié par Auguste, et qu'ils firent également preuve d'une volonté délibérée de la conquête et de la consolidation des lieux conquis; et ce aussi bien dans les marges méridionales de la Proconsulaire que de la Maurétanie. Cette attitude impériale ne pouvait que se traduire par un renforcement du potentiel militaire en Afrique du Nord. Et déjà depuis la première moitié du siècle I apr. J.-C., on note une différence essentielle dans la conception défensive d'Est en Ouest de la Bérbérie. En effet, au Sud de la Proconsulaire, on continua en plus la construction d'un *limes* linéaire qui joignait Amedara-Gafsa-Tacape, Gabes (Amaedara-Caspa-Tacapae) au Sud de la Tunisie, lequel symbolisait la volonté impériale de freiner toute pénétration des nomades dans l'une des plus riches provinces de l'Empire. La fixation des

1 Une étude détaillée sur cette tribu du nord de l'Afrique, ainsi que les problèmes des déportations d'autres populations berbères vers les Îles Canaries peuvent être consultées dans les œuvres de José Juan Jiménez (2014): *La tribu de los CANARII. Arqueología*, *Antigüedad y Renacimiento, Le Canarien* ediciones. Voir également « Canarii », *Encyclopédie Berbère,* t. XI, 1992; J; Desanges, 1962, p.212.

tribus, auparavant turbulentes, dans des districts bien délimités et proches de Amedara, avait permis d'assurer une surveillance étroite par le moyen de laquelle toute initiative de révolte et d'association avec les *Gétules* a pu être étouffée. Mais en même temps on envisageait d'inciter les indigènes à participer à l'exploitation agricole du pays.[1]

Le numide Tacfarinas et les révoltes des berbères dans Tacite. Son écho dans les textes des Premières histoires des Canaries.

Parmi tous les évènements belliqueux contre les populations berbères et leurs rapports avec la première histoire des Canaries, il nous a semblé pertinent de dégager surtout le texte déjà cité plusieurs fois de Juan d'Abreu y Galindo au sujet du peuplement des îles dans l'Antiquité. Dans ce texte, contrairement à celui de L. Torriani et de Gaspar Frutuoso, il n'est fait allusion à aucun personnage historique donné, qu'il soit chef indigène ou commandant romain. Cependant, il relate une série d'évènements qui en rappellent très clairement d'autres faits survenus à l'époque de l'empereur Tibère, et que nous allons soigneusement analyser dans la section qui va suivre. Et, afin d'essayer d'établir les similitudes correspondantes entre les textes latins qui font référence aux révoltes des berbères et les données reprises par certains chroniqueurs, il nous a semblé également opportun de de comparer la narration de Cornelius Tacite au sujet de la guerre contre *Tacfarinas*, et les données qui figurent à ce propos dans ledit texte d'Abreu Galindo.

Comme le lecteur s'en apercevra, il s'agit seulement de trouver certains parallélismes, sans prétendre pour autant faire une corrélation des deux textes. Loin de notre objectif est de penser que ce qui est écrit par Galindo aurait une corrélation avec l'histoire dans les *Anales* de Tacite. Notre seul objectif, comme nous l'avons dit, est d'essayer d'y trouver une quelconque référence aux faits survenus dans le Maghreb.

Le texte d'Abreu Galindo dit ce qui suit: « *Rome, ayant assujetti la province d'Afrique, et ayant installé là ses légats et représentants, les africains se révoltèrent et tuèrent les légats et représentants qui se trouvaient dans la province de Mauritanie; et que la nouvelle de la rébellion et la mort des légats et représentants étant apprise à Rome, le sénat romain, prétendant venger et châtier le délit et l'injure commise,*

1 Voir le travail de Enrique Gozalbez Gravioto (2002) au sujet de la relation des indigènes de la Mauritane Tingitane et l'occupation de Rome au II siècle de l'Ère: « Tumulus y resistencia indígena en la Mauretania Tingitana (siglo II), *Gerión,* vol. 20, numéro I, pp 451- 485.

envoya contre les délinquants une grande et puissante armée, et ils les assujettirent à nouveau et les réduisirent à l'obéissance. Et afin que le délit commis ne resta pas sans punition, et à titre de leçon pour les prochains, ils prirent tous ceux qui étaient les principaux chefs de la rébellion et ils leurs coupèrent les têtes, en plus d'autres cruels punitions; quant aux autres, qui n'ont commis de faute que d'avoir suivi les autres, pour ne pas les détruire aussi, et pour qu'ils ne soient pas à l'origine d'autres mutins, ils leurs coupèrent les langues, de sorte qu'ils ne puissent par hasard se vanter là où ils iraient qu'ils avaient pris les armes un jour contre le peuple romain. Hommes, femmes et enfants, avec les langues ainsi coupées, furent mis dans des embarcations avec quelques provisions et les déportèrent dans ces îles. Ils les y abandonnèrent avec quelque chèvres et brebis à titre de provisions. C'est ainsi que ces païens africains restèrent dans ces sept îles, lesquelles se trouvèrent ainsi peuplées. »[1]

La Guerre contre Tacfarinas[2]

Maintenant nous allons souligner dans les deux textes les références pouvant présenter quelques similitudes. Dans celui de Tacite, il est dit que: «*En cette même année commença une guerre en Afrique contre Tacfarinas, chef des ennemis*[3]**.** *Ce dernier, qui était de race numide, avait milité auparavant parmi les troupes auxiliaires de l'armée romaine. Après cela, suite à sa désertion, il commença à rassembler des vagabonds et des voleurs*

1 Abreu Galindo ([1676] - 1977): op. cit. Chap. V, 5: 31: «Que pone de donde hayan venido los canarios».

2 Tac.Ann. IV, 52.

3 [52] *Eodem anno coeptum in Africa bellum, duce hostium Tacfarinate, is natione Numida, in castris Romanis auxiliaria stipendia meritus, mox desertor, vagos primumet latrociniis suetos ad praedam et raptus congregare, dein more militiaepervexilia et turmas componere, postremo non inconditae turbae sed Musulamiorum dux, haberi.valida ea gens et solitudinibus Aricae propinqua, nullo etiam tum urbium cultu, cepit arma Maurosque accolas in bellumtraxit: dux et his, Mazippa. Divisusque exercitus, ut Tacfarinas lectos viros et Romanum in modumarmatus castrisattineret, disciplina et imperiissuesceret, Mazippa levi cum copia incendia et caediset terrorem circumferret.coapulerantque Cinithios, haud spernendam nationem, in eadem, cum Furius Camillus pro consule Africae legionem et quod sub signis sociorum in unum conductos ==ad hostemduxitmodicam manum, si multitudinem Numidarum atque Maurorum spectares: sed nihil aeque cavabatur quam ne bellum metu eluderent: spe victoriae inducti sunt ut vincerentur. Igitur legio medio, leves cohortes duaeque alae in cornibus locatur. nec Tacfarinas pugnum detrectavit.fusi Numidiae, multosque post annos Furio nomini partum decus militiae. nam post illumreciperatorem urbis filiumqueeius Camillum penes alias familias ilperatori laus fuerat; atque hic, quem memoramus, bellorum expers habebatur. Eo propior Tiberius res gestas apus senatum celebravit; et decrevere paters triumphali insignia, quod Camillo ob modestiam vitae impune fuit.*

dans un premier temps à des fins de pillage et de vol; après cela, comme il était de coutume dans la milice, il les regroupa en drapeaux et escadrons, et il finit par être reconnu, non comme un chef de troupe désordonnée, mais comme caudillo des musulames. Ce peuple vigoureux, habitant les déserts de l'Afrique et manquant encore de civilisation urbaine, prit les armes et conduit avec lui les maures voisins[1], lesquels avaient également un chef appelé Mazipa. Ayant divisé l'armée entre les deux, Tacfarinas choisit les soldats armés selon l'usage romain pour les instruire dans la discipline et l'obéissance; alors que Mazipa, avec une troupe légère, allait en tuant, incendiant et semant la terreur. Auparavant, il avait induit dans le même sens les Zénètes (cinitios)[2], nation d'une certaine considération, au moment où Furio Camilo[3], proconsul d'Afrique, ayant joint une légion[4] avec les aides qu'il avait sous ses enseignes, fut à la recherche de l'ennemi; un petit contingent comparé au nombre des numides et des Maures.»

Pour sa part, Abreu Galindo nous informe à propos des révoltes qui ont eu lieu au Nord de l'Afrique, plus précisément dans la province que Rome avait appelée *Africa*, au cours de laquelle les indigènes africains se révoltèrent contre les occupants: «*Rome, ayant assujetti la province de Africa (...), les africains se révoltèrent et tuèrent les légats et représentants qui se trouvaient dans la province de Maurétanie; et que la nouvelle de la rébellion et la mort des légats et représentants étant apprise à Rome ... .*»

«*En cette même année,[5] Tacfarinas, vaincu, comme nous avons dit, par Camilo, reprit la guerre de Africa[6], tout d'abord avec des actions de pillage isolées et sans punition à cause de la rapidité avec laquelle elles*

1 Les *Mauri* ont donné leur nom à la *Mauretania* (elle occupait le Maroc actuel et la moitié occidentale de l'Algérie). Ils étaient localisés au N.O. de ceux-ci. Cf. Tac. *Ann*. IV, 5, 23.

2 Les *Cinithii* se trouvaient plus à l'Est, près de la Petite Syrte, ou la partie occidentale du Golf de Sidra. Suivant Ptolémée, ils vivaient au bord de la rivière Tritón où se formait le Lac *Libya.*

3 Consul en 8 av. J.C. Il fut Gouverneur de la province après Elio Lamia.

4 La *III Légion Auguste*.

5 L'année 20 apr. J.-C.

6 [20] *Eodem anno Tacfarinas, quem priore aestate pulsum a Camillo memoravi, belleum in Africa renovat, vagis primum populationibus et ob pernicitatem inultis, dein vicos excindere, trahere privis praedas; postremo haud procul Pagyda flumine cohortem Romanam circumsedit. praeerat castello Decrius impiger manu, exercitus militiae et illam obsidionem flagitti ratus. is cohortatus milities, ut copiam pugnae in aperto faceret aciem pro castris instruit. primoque impetu pulasa cohorte proptus inter tela accurast fugientibus, increpat signferos quod inconditis aut desertoribus miles Romanus terga daret; simul exceptat vulnera et quamquam transfosso oculo adversum os in hostem intendit neque proelium omisit donec desertus suis caderet.*

étaient menées; après cela il détruisait les villages et emportait un riche butin; et enfin, pas très loin de la rivière Pagida, il assiégea une cohorte romaine. Decrio, un homme actif, bien exercé dans la milice se trouvait à la tête du fort. Lui, qui prenait pour un déshonneur ledit siège, après avoir harangué ses soldats, forma des troupes devant le campement afin de pouvoir combattre dans un champ ouvert.»[1].

Dans le texte d'Abreu Galindo une allusion est faite également à un épisode similaire, nous informant que les indigènes « *tuèrent les légats et les représentants qui se trouvaient dans la province de Maurétanie …* »[2]. Le terme préside auquel se réfère le chroniqueur-historien est d'origine latine, *praesidium,* qui veut dire un lieu gardé par une garnison, poste militaire ou position stratégique; un nom qui était donc en usage en espagnol durant des siècles avec ce sens. L'expression d'Abreu coïncide aussi avec ce qui est repris dans le texte de Tacite quand celui-ci parlait du fortin de Decrio.

Abreu mentionne également la mort des représentants, un fait qui pourrait être associé aux agissements du chef numide qui, comme nous avons vu plus haut, reprit l'action avec l'attaque de nombreux villages, obtenant un butin considérable; raison pour laquelle il grandit et il attaqua une importante forteresse occupée par des troupes romaines aux confins de la Proconsulaire dans une offensive où mourut le centurion Decrio, comme nous avons vu, lequel était à la tête du fortin (*castellum*).[3]

La coïncidence des deux textes consiste dans le fait qu'il y a une allusion à l'attaque d'une fortification militaire, de même qu'à la mort d'un centurion romain appelé *Decrius*, qui était capitaine de la garnison militaire, le *castellum,* comme dit Tacite, ou encore le *presidio* comme cela figure dans le texte d'Abreu Galindo.

III, 21: Guerre contre Tacfarinas

«*Au moment où Lucius Apronius, successeur de Camilo*[4] *apprit ces*

1 Il n'y a pas davantage de références au sujet de Decrio dans d'autres sources historiographiques.
2 Abreu Galindo ([1676] - 1977): Chap. V, 5: 31: «Que pone de dónde hayan venido los canarios».
3 (https://es.wikipedia.org/wiki/Decimatio). Voir également Le Bohec (2004): castigos: 83-84; la instrucción: 156-159.
4 [21] *Quae postquam L. Apronio (nam Camillo successerat) compertamagis dedecore suorum quam gloria hostis anxius, raro ea tempestate et e vetere memoria facinore decumum quemque= ==ignominiosae cortis sorte ductos fusti necat. tantumque severitate profectum utvexillum*

choses-là, plutôt préoccupé par le déshonneur des siens que par la gloire de l'ennemi, et ce dans une action peu fréquente pour eux à cette époque-là, mais d'un vieux souvenir, fit tuer à coup de bâtons l'un de chaque dizaine d'hommes de la cohorte déshonorée, lequel était choisi au tirage au sort[1]*. Le bienfait de cet acte fut si grand qu'un drapeau de vétérans, un nombre qui ne dépassait point les cinq cents, mit en déroute les troupes mêmes de Tacfarinas au moment où celles-ci attaquèrent la forteresse dite de Thala.*[2] *Au cours de cette bataille, le soldat Rufo Elviro décrocha le prix pour avoir réussi à sauver la vie d'un citoyen, et il se fit décorer par Apronius par des bracelets et une lance.*[3] *Le César y ajouta une couronne civique*[4]*, regrettant qu'Apronius ne la lui accorde pas comme il est de droit en tant que proconsul. Mais puisque les numides furent repoussés renonçant à assiéger l'adversaire, Tacfarinas, poursuivit la guerre en usant de la tactique du retrait pour charger à nouveau contre la garde arrière. Et alors que ce barbare maintenait cette stratégie, il se moquait en toute impunité d'une (armée) romaine impuissante et épuisée. Mais quand il descendit vers les zones côtières et s'installa dans des campements pour se consacrer au pillage, Ampronius Cesiano, envoyé par son père avec la batterie et les cohortes auxiliaires auxquelles il avait joint les légionnaires les plus rapides, mena un combat favorable contre les numides et les jeta dans les déserts.*»

---

veteranorum, non amplius quingenti numero, easdemTacfarinatis copias praesidium cui Thala nomenadgressas fuderint. quo proelio Rufas Herlvius gregarius miles servati civis decu rettulit donatusque est ab Apronio troquivus et hasta. Caesar addidit civicam coronam, quod non eam quoque Aproniusi ure proconsulis tribuisset questus magis quam offensus. sed Tacfarinas perculis Numidis et obsidia aspernantibus spargit bellum, ubi instaretur cedens ac rursum in terga remeans, et du mea ratio barbaro fuit, inritum fessumque Ronanum impune ludificabatur; potquam deflexit ad maritimus locos, inligatus praeda stativis castris adhaerebat, mis su pratis Apronius Caesianus cum equite et cohortibus auxiliariis, quis velocisimos legionum addiderat, prosperam adversus Numidas pugnam facit pellitque in deserta.

1 La *decimatio* était l'un des châtiments les plus durs qui étaient appliqués dans l'armée romaine.

2 En Tunisie, près de Ammaedara ; le même endroit où fut vaincu cent vingt ans auparavant un autre numide de renom, Jugurtha.

3 Les *torques* et *hasta* étaient des médailles destinées aux soldats qui se faisaient remarquer et aux unités d'élite durant la phase républicaine romaine. Les *troques* étaient une récompense mineure qui était accordée pour des actes de courage. L'*hasta pura* était une distinction accordée à tous les grades pour des services importants rendus.

4 La *Corona obsidionalis* enor était accordée au général qui libère une place assiégée; la *Corona triunphalis* était le *laurier*, et elle n'était accordée qu'aux généraux qui sortaient vainqueurs des batailles décisives, et en conséquence ils obtiennent la permission du Sénat pour un « triunfo » (défilé de gala) à Rome avec l'exhibition des parures de luxe et des prisonniers faits à l'ennemi, et où le vainqueur, généralement sur un chariot tiré par quatre chevaux.

Le texte de Tacite relatant l'action des troupes romaines contre les numides s'avère d'un grand intérêt car il parle de l'un des châtiments qui furent imposés aux populations rebelles; en l'occurrence, celui de les exiler dans le désert, l'un des endroits où les romains exilaient les populations berbères. Un écho de ces évènements figure aussi dans le texte d'Abreu où il mentionne les châtiments infligés à ces ethnies. Et dans ce contexte, il se réfère à l'exil des indigènes africains dans les Îles Canaries en disant: «*Et afin que le délit commis ne resta pas sans châtiment, et en préventions des prochains, ils prirent tous ceux qui avaient été les chefs principaux de la rébellion et leur coupèrent les têtes, en plus d'autres cruels châtiments; (...) Ayant coupé ainsi les langues des hommes, des femmes et des fils, ils les mirent dans des embarcations avec quelque approvisionnement puis ils les envoyèrent dans ces îles où ils les abandonnèrent avec quelques chèvres et brebis pour leur provision.*»[1]

«*Vu que la rumeur se répandait que l'état romain se trouvait également préoccupé par d'autres peuples, qu'il se retirait pour cela peu à peu d'Afrique, et que ceux qui restaient pouvaient être encerclés au cas où ceux qui préféraient la liberté à la servitude les attaquaient, Tacfarinas*[2] *multiplia ses forces, et après avoir installé son campement, il assiégea la ville de Tubursico. Cependant, Dolabela, qui récupéra les soldats disponibles, moyennant la terreur du nom romain, et vu que les numides n'osent faire face à un dispositif d'infanterie, rompit le siège et fortifia ses points stratégiques, et en même temps il ordonna de couper les têtes aux principaux des musulames qui commençaient à s'agiter.*

Suite à cela, et puisqu'il s'était avéré que dans les diverses expéditions contre Tacfarinas on avait compris que cet ennemi errant ne devait pas être attaqué avec des troupes lourdes, ni en avançant en une seule colonne, Dolabela appela le roi Ptolémée et ses gens, forma quatre corps qu'il confia aux représentants ou tribuns; quelques Maures choisis commandaient

1 Abreu Galindo ([1676]- 1977): Chap. V, 5: 31. « Que pone de dónde hayan venido los canarios ».

2 [24] *Igirur Tacfarinas disperso rumore rem Romanam umveniri, si cuncti quibuslibertas servitio potior incubuissent, auget viris positisque catris Thubuscum oppidum circumsidet. ad Dolabella contracto quod erat militum, terrore nominis Romani et quia Numidae peditum aciem ferre nequeunet, primo sui incessu solvit obsidium locorumque opportuna permunivit; simul princeps Musulamiorum defectionem cooptantis scuri percutit. dein quia pluribus adversum Tacfarinatem expeditionibus cognitum non gravi nec uno incursu consectandum hostem vagum, excito cum popularibus rege Ptolemaeo quattuor agmina parat, quae legatis aut tribunis data; et praedatorias manus delecti Maurorum duxere: ipse consultor adeat omnibus.*

également des bandes destinées au pillage, alors que lui il resta pour veiller sur tous.»

Parmi certaines similitudes que nous avons proposées entre les textes de Tacite où il parlait des révoltes du numide Tacfarinas, le fragment précédent nous semble très révélateur. Ceci est dû non seulement au fait qu'il résume quelques-uns des heurts les plus importants de la lutte des légions contre le chef berbère tel qu'il en est question dans Abreu, mais aussi et surtout pour la référence précise qu'il fait quant à l'un des châtiments infligés aux tribus rebelles: *«(il) donna l'ordre de couper les têtes des principaux chefs des musulames qui commençaient de s'agiter*». Ce châtiment coïncide avec celui dont parle Abreu Galindo et qu'appliquèrent les romains à ces populations auxquelles «*ils coupèrent les têtes en plus d'autres cruels châtiments ...* »:

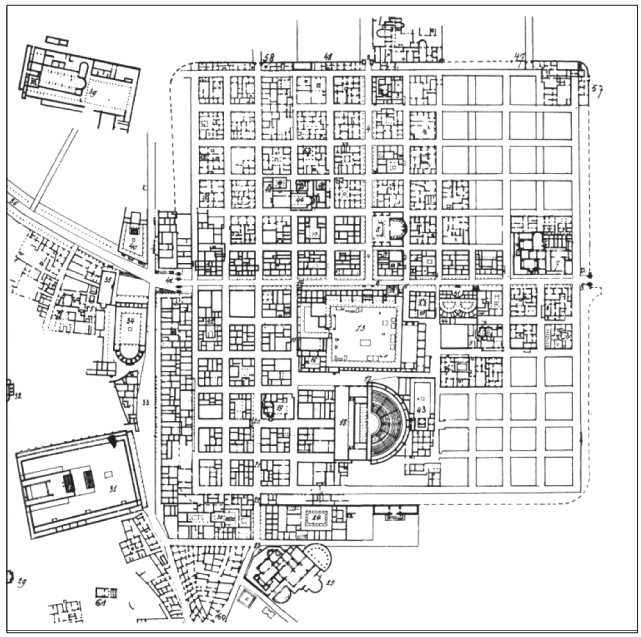
«*Rome, ayant assujetti la province d'Afrique, et ayant installé en elle ses légats et représentants, les africains se révoltèrent et tuèrent légats et représentants qui étaient dans la province de Maurétanie; et que la nouvelle de la rébellion et la mort des légats et y représentants de Rome étant connue, le sénat romain, prétendant venger et châtier le délit et l'injure commise, envoya contre les délinquants une grande et forte armée qui reprit la situation en main et la réduisit à l'obéissance. Et afin que le délit commis ne reste pas sans châtiment, et pour donner une leçon aux suivants, ils prirent tous ceux qui étaient les principaux chefs de la rébellion et leur coupèrent les têtes, en plus d'autres cruels châtiments…* »[1]

1 Abreu Galindo ([1676]- 1977): Chap. V, 5: 31: « *Que pone de dónde hayan venido lso canarios* ».

Les hostilités des tribus berbères pendant le mandat de l'empereur Trajan

Lambèse (Lambaesis) était une ville militaire romaine située au Nord-est de l'Algérie, à quelques kilomètres de l'actuelle Tazoult-Lambèse.

La protection de l'Afrique Romaine a toujours été confiée à une seule légion, la *III Augusta*, qui fut mise en place au début de la guerre civile entre le Deuxième *triumvirat* contre les assassins de Jules César et de ses alliés. Cette légion se trouvait sous les ordres du proconsul depuis le temps d'Auguste, et ce jusqu'au moment où Caligula la confia à deux représentants provinciaux promagistrats (*propretors*). En l'année 30 av. J.C.la légion fut déplacée en Afrique, où elle devait rester au cours des années suivantes. Au départ, depuis Auguste jusqu'à Vespasien, elle demeura en quartiers à Haïdra (*Ammaedara*), après, avec les Flavios à Tébessa (*Theveste*) jusqu'à l'année 115-120. A l'époque de Trajan elle fut à nouveau déplacée, d'abord à Timgad puis à Lambèse (*Lambaesis*), jusqu'à ce qu'elle fut enfin établie sous le règne de son neveu et successeur Hadrien (*Adriano*) à cet endroit où, durant les deux siècles suivants, elle allait servir de garnison contre les attaques des tribus berbères.



La ville romaine de Timgad en Algérie fut fondée par l'empereur Trajan en l'année 100 apr. J.-C.

Ce travail défensif était conduit par Trajan de manière décisive dans les territoires du Sud-ouest de la proconsulaire, donnant ainsi un grand appui à la colonisation en Afrique dans sa détermination à occuper des points stratégiques importants, et dans le but de transformer les zones récemment annexées.[1] Le déplacement à Lambèse comportait la fondation de Ammaedara[2] et l'implantation d'une colonie à Madauros (*M'daourouch* en Numidie), qui allait permettre la surveillance des territoires occupés par des tribus telles que les Musulames ou les Numides, et servira également un relai supplémentaire vers l'Ouest. Trajan s'intéressera tout spécialement à ces nouvelles régions au Sud de la dorsale tunisienne jusqu'au nord des Aurès, où apparait un ensemble d'emplacements comme les colonies de Thelepte (Telepte, au Sud de Tunis, à 5 km de Feriana); Cillium (ville

1 Une romanisation que M. Benabou, (1976: 418) cataloga comme « autoritaire » aux effets non bénéfiques pour la population indigène, étant donné qu'on avait procédé à l'implantation des colons, normalement vétérans de guerre, dans des zones de contact avec des gens non romanisés.

2 N. Duval (2012): «Ammaedara » dans *Encyclopédie Berbère,* 4 Alger – Amzwar] En ligne], mis en ligne le 1er décembre 2012, consulté le 21 décembre 2015. URL: http: // encyclopedieberbere.revues.org/2476.

fondée par Trajan) et, plus au Sud-ouest, Capsa (Gafsa)[1]. Par ailleurs, la construction des places fortes de Mascula et de Aquae Flavianae (actuelle Khenchela) ferma une grande voie méridionale du nomadisme des tribus sahariennes dont l'accès au Sud-est de la Proconsulaire se trouvait bloqué, démontrant de la sorte une volonté d'expansion claire près du *fossatum Africae* (Fossée Africain).[2]

Trajan consacra ses efforts à la solution des problèmes administratifs et militaires retardés pendant longtemps au Nord de l'Afrique, et dédia tous ses efforts à la délimitation du territoire des tribus dont la soumission devait être désormais définitive après une « *période d'essai* » dans la Proconsulaire et en Numidie. En plus de cela il entama la compliquée pacification des Maurétanies, toujours avides d'un nouveau début de dissidence, raison pour laquelle il termina enfin le système défensif commencé par les Flavios au nord des Aurès, et il fit également reculer les limites méridionales de la Numidie jusqu'au Sud du massif aurassien et des montagnes de Nemencha[3], à la limite même du désert.

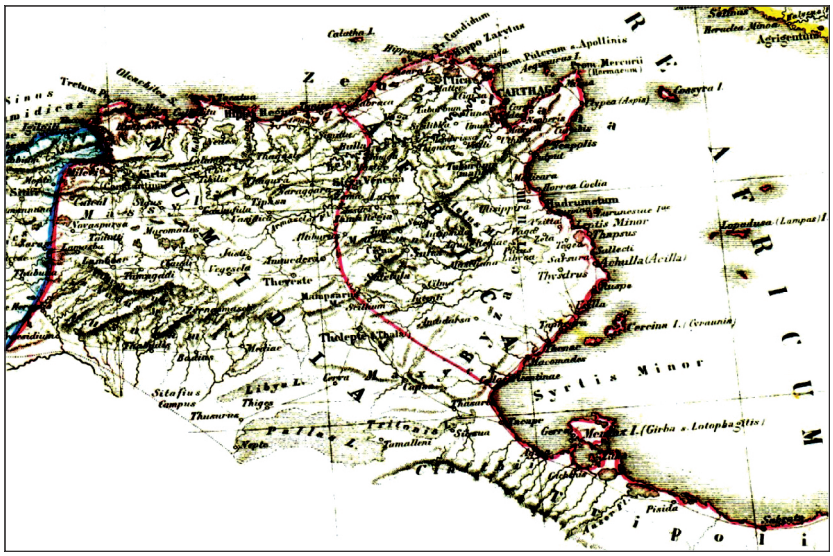
Le *limes* et le *fossatum Africae*

On appelle *limes romanus* la frontière qui indiquait le domaine qui se trouvait sous le control des légions romaines qui occupent le nord de l'Afrique à partir de l'année 146 av. J.C.

1 P. Trousset (2015): « Capsa », dans *Encyclopédie Berbère 12* / Capsa – Cheval]En ligne], mis en ligne le 1er mars 2012, consulté le 21 décembre 2015. URL: http: //encyclopedieberbere.revues.org/2056.

2 M. Benabous, 1976: 419. Un effort similaire a été fait dans les plateaux des massifs de l'est de la confédération sirtienne avec les villes de *Calama* (actuelle Galma) et *Thubursicu Numidarum*, qui montrent la force de la politique de cantonnement des tribus dans cette région. Voir http: //encyclopedieberbere.revues.org/1959.

3 Montagnes d'Algérie, dans les Aurès à l'ouest, et les montagnes de Tebessa au nord. Elles dominent le Sahara avec leurs grandes steppes, séparées par de vastes dépressions. http://www.laroussee.fr/encyclopedie/mont/Nemencha /134941.



La province romaine d'Afrique et de Numidie montrant le *fossatum Africae* ou le *limes* des Aurès

Le *limes*, tel que nous le connaissons en période tardive, n'existait pas encore durant le règne de Juba II; mais puisque nous parlons également dans notre étude d'autres périodes postérieures de l'histoire qui ont connu une série d'insurrections des populations berbères, nous croyons qu'il peut aider à mieux comprendre l'hypothèse que nous sommes en train de défendre dans ce livre. Pour cette raison il nous a semblé opportun d'avancer quelques considérations très générales à même de permettre de mieux comprendre l'hostilité de ces communautés contre les pouvoir de Rome, lesquelles allaient se poursuivre jusqu'au Bas-Empire.

Le *limes* est associé à ce que nous connaissons dans l'archéologie romaine d'Afrique comme *fossatun* ou *vallum.*[1] Il s'agit d'une série de travaux à caractère défensif alternés avec l'excavation de fossés qui jalonnaient peu à peu un immense territoire qui allait s'agrandir au long des siècles, *et dont la dénomination provient du substantif 'fossée', se référant justement à un endroit creusé*. Devant la ligne défensive ont été construits les fortifications appelées *castella* ou *castra*, alors que derrière le *fossatum* se trouvait une seconde ligne avec une série de points

1 On doit son étude et analyse au travail de J. Baradez, *Fossatum Africae*, qui existe aussi sous le sous-titre de *Recherches aériennes sur l'organisation des conflits sahariens à l'époque romaine,* une œuvre indispensable pour cmprendre le *limes*, qui correspond aux frontière méridionales de la numidie.

d'appui très fortifiés qui jalonnaient les routes à base de postes et de fortins. El à l'arrière il y avait les *castella*, petites places fortes destinées à héberger une *cohorte* ou une *aile* de la Cavalerie, alors que sur la troisième ligne se trouvaient les champs fortifiés à caractère permanent, destinés aux détachements et où s'abritait une ou plusieurs légions.

Ksar Guilane, Tunisie, une forteresse romaine au milieu du désert du Grand Erg Oriental

Ksar Guilane, forteresse romaine au milieu de désert du Grand Erg Oriental

Le but de ces systèmes défensifs était de freiner la résistance et servir de dissuasion aux interminables attaques des populations indigènes. Ceci mettait en évidence le danger que supposaient les tribus Gétules qui étaient installées dans le Sud de Maurétanie et qui se déplaçaient tout au long des terres montagneuses, en l'occurrence les peuples Baquates (berbères de Maurétanie tingitane), qui le faisaient à partir des confins de la Tingitane et de la Césarienne, tout comme les Musulames du Sud de l'Algérie et de Tunisie; et notamment les Maures qui étaient de grands explorateurs du désert.

Tous ces peuples étaient dans un perpétuel déplacement, menaçant la défense romaine; et ce grâce à leur connaissance du terrain et à leurs conditions, aussi bien qu'à leurs attaques imprévues.[1] Quant à l'occupation romaine dans le Sud-est de Tunisie, nous connaissons plusieurs installations défensives « *destinées à prévenir les attaques des tribus berbères (...), certaines vallées étaient coupées par des murailles pour contrôler les*

1 «L'occupation romaine au sud-est de la Tunisie avait pénétré plus que cela dans ce territoire. Ainsi on trouve plusieurs endroits relevant de cette époque un peu partout dans la région. (…) Forins (*castella*), camps (*castra*) et murailles (*clausurae*) représentent des manifestations d'un dispositif militaire frontalier implanté dans le cadre des *limes*. Celui-ci correspond à un système défensif -ou de control- conçu par les romains afin de prévoir les attaques des tribus berbères du sud. C'est ainsi que de Matmata jusqu'à Dehibat se succèdent des vestiges de fortins de Ksar Tacine (*Centenarium Tubuci*), Ksar Ghilane (*Tisavar*) et de Sidi Aoun; ainsi que les camps de Bezereas (Bir Ghezan), de Ras El Ain (*Talalati*) et de Remada (*Tilibari*).» Hédi Ben Ouezdou (2001): *Descubrir el sur de Túnez. De Matmata à Tataouine Ksour, Jessour et Trogloditas,* Túnez: 19-20. Voir également Neji Djelloul (1999): *Les fortifictions en Tunisie,* Ministère de la Culture. Agence de mise en valeur du patrimoine et de Promotion Culturelle, pp. 15-24.

sporadiques mouvements des tribus berbères à travers les passages. Les traces, encore conservées, de certains pans de murailles sont visibles dans les vallées de l'oued Zrahaia à l'Ouest de Ghomrassen, de l'oued Esskiffa à l'Ouest du village de Germassa, ainsi que dans l'oued Chenini plus vers le haut des sources.[1]»

En ce qui concerne les dates de construction du *fossatum* de la frontière des *Numidiae*, les données que nous avons sont très peu précises. Alors que certains chercheurs proposent une date lointaine, qui remonterait au règne de Adriano (117 - 138)[2], d'autres optent pour une date plus proche, laquelle pourrait être fixée parallèlement à la dissolution de la IIIème Légion Augustéenne. D'autres, cependant, la localisent sous le mandat de l'empereur Gordien III (238 - 244) de la Tetrarquie, ou durant le règne de Constantino (311 - 337), ou même plus tard.

Depuis la moitié du Ier siècle apr. J.-C. son nom était très lié à la Maurétanie, même si la frontière à cette date arrivait seulement jusqu'à *Sala* (Rabat) et quelque peu au Sud de Volubilis, et peut-être à travers Fès et Taza, toutes les deux appartenant au Maroc; et ce même si leur existence est douteuse.[3] Ensuite, la frontière se dirige vers Rusaddir (Melilla), et à peu de milles de la côte, elle pénètre vers l'intérieur par Auzia, Theveste et Capsa, continuant par Oran et Cherchel dans la côte algérienne; alors que par mer elle arrive jusqu'à l'île de Djerba, au Sud de Tunisie.

En Afrique, les défenses étaient très fragmentées, car leurs objectifs était de surveiller les sources d'eau, faisant ainsi en sorte que les œuvres défensives étaient distribuées dans les zones élevées qui allaient du Sud de la Tripolitaine, en Libye, jusqu'à la Tingitane au Maroc. Parmi tous les détachements militaires, l'un des plus importants et peut-être des plus connus était sans doute celui de Lambèse où se trouvait la garnison de la IIIème Légion Auguste. Il s'agissait d'un campement de bonne architecture, construit en pierre, qui mesurait quatre cent mètres de long, et à partir duquel on pouvait contrôler sans difficulté les rebelles montagnards des Aurès ainsi que les nomades du Sahara.

Pour sa part, la Légion était une troupe de choc, que ce soit pour affronter une grave incursion des belliqueux numides, ou pour mener une

1 Hédi Ben Ouzdou(2001), op. cit., pp. 19-20.

2 E. Fentress (1979): *Numidia ant the Roman Army. Social, Military and Economic Aspects of the Frontier Zone,* Oxford, BAR International Series 53, pp. 98-102.

3 http://encyclopedieberbere.revues.org/1959.

campagne offensive au-delà des *limes*. Les légionnaires construisirent des routes dont les vestiges allaient être découverts par les français au XIXème siècle; mais aussi des villes, comme Timgad sur la monumentale porte de laquelle est gravée l'inscription suivante: «*L'Empereur Trajan Augusto a fait construire la ville de Thamugadi par la IIIème Légion».*

HAPITRE VI

TRIBUS BERBĒRES NORD-AFRICAINES AUX LES ÎLES CANARIES[1]

Comme nous avons vu dans les chapitres précédents, il paraît qu'il n'existe pas le moindre doute au sujet de la parenté des aborigènes canariens avec les populations préromaines nord-africaines; même si nous rencontrons la plus grande difficulté quand nous prétendons associer les différentes tribus du continent qui vivaient là au moment de l'occupation romaine au Maghreb avec celles qui peuplaient chacune des sept îles de l'Archipel Canarien.

Plusieurs propositions ont été formulées à travers les comparaisons appropriées, avec des dénominations plus ou moins semblables entre les deux zones sans que l'on ait pu trop avancer. La raison en est sûrement que nous manquons encore d'une recherche à caractère archéologique, anthropologique et linguistique de leurs lieux d'origine pour les comparer avec leurs correspondants dans ces îles. Tant que cela n'est pas acquis, nous nous bornerons à faire une première approche au sujet des noms de certaines tribus préromaines africaines que nous connaissons à travers l'épigraphie et les textes gréco-latins. C'est là un aspect polémique et risqué, nous n'en doutons aucunement. Mais nous avons pensé qu'il est opportun de le mettre en évidence avec l'idée qu'il puisse aider dans le futur à une meilleure connaissance de tous ces questionnements, que ce soit pour les confirmer ou pour les rejeter.

Nous comprenons parfaitement les difficultés que posent ces questions du point de vue méthodologique, car on ne peut apporter pour le moment des données bien comparées afin de les expliquer comme il se doit. Pour cette raison il est légitime d'argumenter que les évidences utilisées s'avèrent en effet peu éloquentes. Mais, comme nous avons dit, nous n'avons été guidés

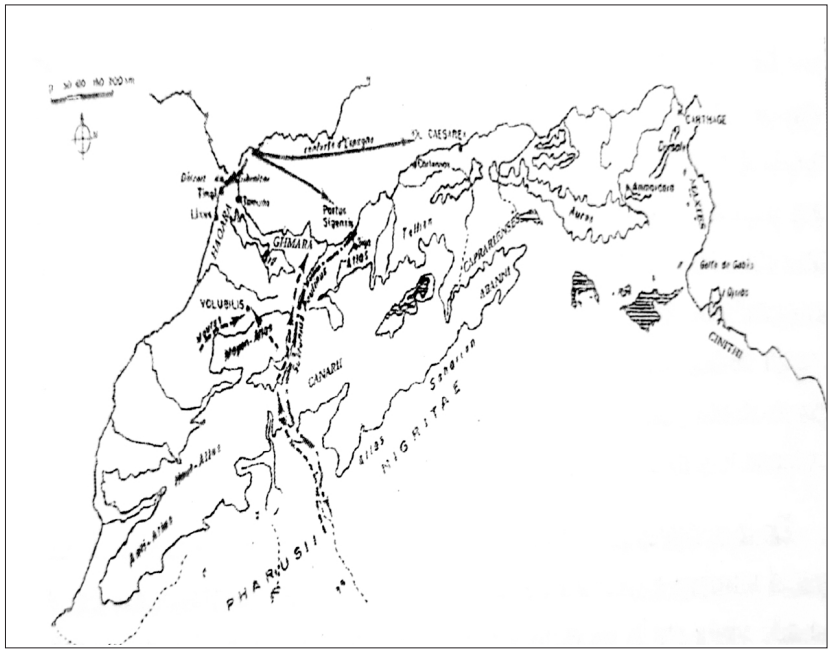
1 Nous reproduisons ici un travail publié par Antonio Tejera dans le livre *Canarias y el Africa antigua* de A. Tejera, Mª Esther Chavez et Marian Montesdeoca, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria, 2006, pp. 81-102, Nous avons seulement apporté quelques corrections, de même que nous avons ôté certains aspects qui pourraient être répétés dans d'autres chapitres de ce livre.

que par l'intérêt d'apporter quelques faits par le moyen desquels on peut contribuer au débat scientifique, à même de permettre d'avancer dans ces problèmes qui n'ont pas pour le moment, comme par le passé d'ailleurs, une solution simple.

Depuis les premières histoires des Canaries écrites vers la fin du XVIème siècle, on connaît plusieurs tentatives pour expliquer les noms anciens des îles, de même que les noms de leurs habitants primitifs. De la même manière, plusieurs auteurs se sont penchés plus tard sur ce thème. Parmi les travaux les plus importants, nous citons Sabino Berthelot (1879, [1980]); nous soulignons également de façon singulière une étude du berbèrologue Georges Marcy publiée par Juan Alvarez Delgado en 1962 dans *Anuario de Estudios Atlánticos* sous le titre «Notas sobre algunos topónimos y nombres antiguos de tribus bereberes en las Islas Canarias»[1]. Dans ce travail l'auteur rapporte une série de données de très grand intérêt sur les nésonymes anciens des Canaries, des patronymes de ses habitants et de leurs probables correspondances avec ceux des ethnies berbères continentales.

Nous avons fondé le critère utilisé pour établir ces comparaisons sur le principe selon lequel les noms de lieux -ceux des îles dans ce cas- seraient une dérivation des patronymes des gens qui les peuplaient, tel que l'a exprimé G. Marcy qui, comme nous l'avons vu, établissait une relation entre les ethnonymes de chacune d'entre-elles et les correspondants des autres ethnies de l'Afrique du Nord.

1 G. Marcy (1962); op. cit. pp.: 239-289



Carte de l'Afrique du Nord où sont signalés les noms des tribus que nous associons aux anciennes ethnies des îles Canaries

Canarii (Maroc) *Canaries* - Gran Canaria

Maxues-Maxies (Tunisie) *Maoh* - Lanzarote

Abanni (Algérie) *Erbania* - Fuerteventura

Cinithi (Tunisie) *Chinet* - Tenerife

Ghmara-Gomara (Maroc) *Gomera* - La Gomera

Ben-Hawara (Maroc) *Benahoare* - La Palma

Caprarienses (Algérie) *Capraria* - El Hierro

VI.1. *CANARII* (CANARIENS). ÎLE DE GRAN CANARIA

De tous les ethnonymes anciens des Îles Canaries, celui qui a retenu la plus grande attention a sans doute été celui de *Canaria* -toujours associé à la Grande Canarie-, lequel figure déjà dans le livre VI de l'*Histoire Naturelle* de Pline L'Ancien, sous les paragraphes 202 - 205 où il est question des Îles Fortunées. Parlant de l'île Canaria (la Grande Canarie), Pline dit qu'elle s'appelle ainsi «*à cause de la multitude de chiens de grande taille, et dont ils avaient apporté deux spécimens à Juba*»[1]. Dans la même œuvre, livre V, 15, il fait allusion à l'existence de certains peuples qui habitaient les territoires de la *Maurétanie Tingitane*, qu'il appela *Canariens*, et d'ajouter à ce propos que «*Les gens qui habitent les forêts voisines, pleines d'éléphants, de bêtes sauvages et de toute sorte de serpents, s'appellent Canariens, car la consommation de la chaire de cet animal (can) est courante parmi eux de même qu'ils se partagent entre eux les viscères des bêtes sauvages entre eux.*»[2]

La référence aux chiens dans l'île de la Grande Canarie et le fait que

1 Traduction d'Alicia García. Voir également Pline l'Ancien: *Histoire Naturelle*, t. II (livres III-IV), Traduction et notes de A. Fontan, I. García Arribas, E. del Barrio Sanz, I. García Arribas, Mª L. Arribas Hernáez, Madrid, Editorial Gredos. Biblioteca clásica, 1998.

2 Traduction de Alicia García. Voir également l'édition de Plinio el Viejo (1998), op. cit.

des populations du même nom en Afrique se nourrissent également de la viande de ces animaux, contribua à la genèse d'une étymologie populaire qui proposait pour ce mot une dérivation du terme latin *canis* (chien). Cette explication allait avoir beaucoup de succès au point d'atteindre une grande diffusion à partir de la Redécouverte et la conquête des Îles Canaries, notamment au moment où le texte plinien fut utilisé, à côté d'autres auteurs gréco-latins, comme source principale pour expliquer l'origine des anciens canariens.

Cependant, l'opinion généralisée actuellement est que le nom *Canaria* (la Grande Canarie) devrait être associé à celui de la tribu qui habitait dans le passé la cordillère de l'Atlas marocain, en l'occurrence les Canariens (*Canarii*), comme que cela a été mis en exergue par Abreu Galindo (II, 1, 27)[1]. Ce dernier précise que «*Sur les versants du mont Atlas, en Afrique, il y a des peuples que les habitants de cette région-là appellent Canarios; et il serait possible que le premier qui découvrit cette île soit de ces peuples-là, et qu'en souvenir de sa terre d'origine, il l'appela Canarie*.»

Dans le travail cité, Georges Marcy[2] adhère également à l'association de ce nom avec son correspondant chez la tribu de l'Atlas. Pour sa part, Alejandro Cioranescu, dans la note de la page 119 de la 8ème édition de 1982 de l'œuvre de Juan de Viera y Clavijo *Noticias de la Historia General de las Islas Canarias*, parle également de l'existence de la tribu des *canariens* dans l'Atlas: «*En se référant à l'expédition de Suétone Paulinus contre les Gétules en l'année 41- 42 de l'Ère chrétienne, Pline,* V, 15*, affirme que les romains arrivèrent jusqu'au Sud, jusqu'au territoire d'une tribu appelée Canariens (Canarii) ...* ». Selon cet auteur ces «'*canariens' étaient voisins des 'perorsos' (...) qui occupaient le territoire situé au sud des Gétules et de l'oued Salsum, aujourd'hui Oued-el-Mleh; c'est-à-dire en face des îles Canaries. Le cap Gannaria, mentionné par Ptolémée dans la côte africaine, vers les 29° 11' lat. N, c'est-à-dire exactement à la hauteur des îles, doit être associé à cette même population, dans laquelle les chercheurs modernes ont reconnu Kamnurieh des historiens arabes. Il semble évident que ce fut une partie de ce peuple qui passa aux îles, à une époque indéterminée, mais il y a probablement quelque 2000 ans; et que c'est par sa présence que s'explique également le nom des îles. Il est étonnant que ce rapprochement -facile à faire pour celui qui connaît*

1 Abreu Galindo ([1676] - 1977): Chapitre I «Que por qué se dice la Gran Canaria», p. 147.
2 G. Marcy (1962), p. 11.

Piline-, ne soit pas venu à l'esprit de l'historien canarien; mais il n'a pas suscité non plus l'intérêt des chercheurs modernes, malgré qu'il a déjà été signalé par Vivien de Saint-Martin[1] *dans son œuvre Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité (1863: 106-109).»*

Un autre chercheur du XIXème siècle qui s'est occupé du thème fut le Général Faidherbe (1874). Et déjà au XXème siècle, en plus de G. Marcy (1962) et de A. Cioranescu, nous pouvons citer le travail de M. Martínez, *Nuevos Estudios de Historia Canaria. Las Islas Canarias de la Antigüedad al Renacimiento. Nuevos aspectos* (1996). Mais nous citons surtout les travaux consacrés au thème par J.J. Jiménez González, lequel s'est occupé largement de cet aspect-ci dans une série de travaux comme «Los canarios, una tribu bereber del Gran Atlas»[2], *Los canarios, Ethnohistoria y arqueología* (1990) ainsi que dans une monographie publiée en 2005 sous le titre *Canarii*, *La génesis de los canarios desde el Mundo Antiguo*. Dans ce travail, il a exposé de façon détaillée la relation entre le nom *Canaria* et l'habitant *canarien* d'un côté, et ladite tribu de l'Atlas marocain d'un autre côté, au sujet de laquelle, à notre avis, il ne semble n'y avoir aucun doute, de même pour la parenté évidente qui existe entre les deux. Ceci a permis de mettre en relief, une fois de plus, cette question de très grand intérêt tout en enrichissant ce débat scientifique toujours passionnant. Tout ce que nous venons de voir a permis de rejeter toute association du nom *Canaria* avec le terme latin *canis* (chien), ainsi qu'avec les us d'alimentation de ces peuples-là à base de la chaire desdits animaux ; ce qui n'est autre qu'une explication d'étymologie populaire, tendance que les anciens aimaient tant.

Cette hypothèse sur l'explication de l'origine du nom *Canaria* peut également être appliquée au nom de l'île *Capraria*, comme nous allons voir, puisque celui-ci dériverait de la même façon du nom d'une autre tribu africaine située, dans ce cas, dans l'Atlas algérien. Ceci nous permettrait de compter depuis des temps anciens sur deux noms d'îles correspondants à leurs ethnies dans le continent africain.

VI.2 MAJOS (MAXIES-MAXUES). L'ÎLE DE LANZAROTE

L'un des anciens noms de l'île de Lanzarote, qui fut cité pour la première fois dans la chronique française *Le Canarien* par les chroniqueurs Pierre Boutier et Jehan Le Verrier, c'est celui de *Tyterogaka* ou *Tytheroygatra*,

1 J. de Viera y Clavijo ([1776-83]-1982) et Vivien de Saint-Martin (1863): *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité,* pp. 106-109

2 J. J. Jiménez (1985), pp. 198- 203.

entre autres graphies avec lesquelles il y figure: «*Quant à l'île de Lanzarote, qui s'appelle dans leur langue Tyterogaka, elle est presque aussi grande et a la même forme que l'île de Rodas; et il y a un grand nombre de villages et de bonnes maisons* »[1]. Ce terme, entre autres, a été étudié par G. Marcy qui croyait lui trouver des parallélismes dans les langues berbères. Il établit cette approche en affectant au nom une parenté avec «une forme dialectale très proche au touareg-ahaggar *tagergaget»* pour lui qui croyait que «si la transcription française est fidèle, nous pouvons la restituer phonétiquement *ti-terugakkaet* » qu'on pourrait expliquer par '*celle qui est brulée, l'ardente*'. Après avoir fait l'analyse linguistique et établi le parallélisme de ce nom avec ces langues-là, il pense également qu'il est comparable à un autre nom indigène de Lanzarote, *Toicusa,* cité par Marín de Cubas, une dénomination qui «peut être restituée dans **Tu-Kusa* ou **Tu-ikkus-a* »; c'est-à-dire «celle qui est chaude, l'ardente»[2].

Cependant, il y a une divergence d'opinions parmi certains chercheurs au sujet de l'analyse que fait cet auteur quant aux termes cités et à leur signifié. C'est le cas de J. Alvarez Delgado qui croyait que *Titerogakaet* -qu'il décompose en **ti-terog-akaet* - devrait être traduit par «la montagne rouge (*colorada*).» Il se montre également très sceptique quant à la proposition de Marin de Cubas. Les problèmes dérivés des différentes graphies des noms de cette île, de même que les difficultés à lui attribuer un signifié précis, faisait que certains linguistes, dont D. J. Wölfel, n'ont cru opportun d'opter pour aucune de ces dénominations.

Comme tous les nésonymes des Canaries, celui de *Tyterogaka*, le plus diffusé par l'historiographie et avec lequel a été associée la dénomination ancienne de l'île, pose sans doute plusieurs problèmes quand on veut établir une correspondance avec l'ethnonyme traditionnel *majos*, avec lequel on a communément nommé ses anciens habitants. Par contre, il existe un autre nom dont on a peu tenu compte et qui a aussi été peu valorisé, en l'occurrence le nésonyme *maoh*, qui apparait dans l'œuvre de L. Torriani, qui dit en faisant allusion au nom primitif de l'île que «les anciens insulaires l'appelaient *Maoh* … »[3].

Partant de l'hypothèse que nous sommes en train de défendre, et selon laquelle les noms des îles proviendraient des gentilés de leurs premiers

1 Cf. *Le Canarien, Manuscritos, transcripción y traducción…* ([1630] - 2003); T. G. fol. 36, p. 142.
2 G. Marcy (1962), pp. 259-260.
3 L. Torriani, ([1597]- 1978): Chap. VIII, p. 37.

habitants, nous pensons que l'ethnonyme *majo* a pu avoir une relation quelconque avec celui que nous citons plus haut pour Lanzarote; et ce beaucoup plus qu'avec n'importe quel autre de ceux que nous avons mentionnés jusqu'à maintenant. De nombreux doutes aient certes été formulés au sujet de cette dénomination; il convient cependant de rappeler qu'en plus de ce qui est rapporté par le chroniqueur crémonais Torriani au sujet de l'ancien nom de l'île, la tradition populaire garde encore un souvenir des peuplements anciens, et qui a également perduré dans les lieux où existent des témoignages archéologiques des premiers habitants de l'île. C'est ainsi que les habitants de Lanzarote utilisent, entre autres dénominations, celle de «Grotte du Majo» (*Cueva del Majo*) ou «Pierre des Majos » (*Piedra de los Majos*).[1]

Ce fut cependant un autre texte de L. Torriani lui-même et de J. Abreu Galindo qui avait été utilisé pour expliquer l'origine de cet ethnonyme en se basant sur le nom qui figure dans leurs œuvres, et que ces auteurs expliquent par 'les chaussures de ses habitants' qu'ils appelaient *maohs*, celles-ci étant faites avec « …*un morceau de peau de chèvre enveloppant les pieds*»[2]. L'un des problèmes que pose ce terme -qui est souvent fréquent dans les noms anciens des Canaries- c'est celui de son véritable contenu, puisque les sources appliquent cette dénomination aux habitants de Fuerteventura qu'ils appelaient également *majoreros.* Ceci dit, on ignore s'il s'agit d'une confusion ou s'il existe quelque similitude dans la racine du patronyme avec celui de la population de Lanzarote. Puisqu'il s'agit de textes tardifs, on pourrait se demander si au moment où ces chroniqueurs-historiens écrivirent leurs œuvres il ne resterait pas chez les anciens habitants quelque caractéristique externe qui permettrait de les distinguer des autres avec lesquels ils cohabitaient dans la même l'île, et qui seraient arrivés dans l'île après l'occupation européenne, que ce soit des français, des portugais, des castillans ou des morisques.

Mais en revenant au nésonyme *Maoh*, il nous semble que dans celui-ci se rencontrent des aspects sur ce qui vaut la peine d'être approfondi un peu plus étant donné qu'il est possible de l'associer avec d'autres noms qui figurent aussi dans *Le Canarien* et avec lequel, croyons-nous, pourraient être associés également d'autres dénominations similaires des ethnies africaines.

1 A. Pallarés Padilla (2014): *Diccionario de Topónimos de Lanzarote,* Lanzarote, Ediciones Remotas, pp. 198-199.

2 L. Torriani ([1597]- 1978): Chap. IX, p.41.

Dans un passage de la version B de la chronique française, une allusion est faite à un nom indigène dont deux de ses trois variantes -tout ceci dit avec la prudence requise- pourraient être associées à l'ethnonyme *majo*. Nous faisons allusion aux noms de *Maby, Mahy,* et *Mby*[1]: «*Les nôtres entrèrent en attaquant énergiquement et ils les emprisonnèrent, mais comme Gadifer ne les trouva pas coupables de la mort de ses gens, il les libéra tous à la demande de Afche, même s'il retint le Roi et un tel Alby, qu'il ordonna d'enchaîner par le cou et les conduisit directement à l'endroit où ses hommes ont été tués, et où il les trouva recouverts de terre; très en colère, il prit Maby et voulut lui couper la tête (...). C'est ainsi que tous s'en furent ensemble au château de Rubicon, et là ils lui appliquèrent deux paires de fers. Peu de jours après [Mahy] se libéra des fers car ils étaient mal mis et ils n'étaient pas suffisamment serrés*»[2].

Cet ethnonyme pose une série de problèmes à solution difficile, car un terme pareil figure dans un texte de Gómez Escudero où il est associé à la cosmogonie des habitants de l'île et de la Fuerteventura voisine. Il s'agit des esprits des ancêtres, également connus comme étant «*enchantés*», et au sujet desquels le chroniqueur souligne que: « *...dans un autre endroit qu'ils appellent* 'forêts des délices' *(vosques del deleite) se trouvaient les 'enchantés' appelés maxios, et qu'ils vivaient là, et que certains regrettaient le mal qu'ils avaient commis contre leurs proches, en plus d'autres délires*.»[3]

Au sujet de ce nom, J. Alvarez[4] proposait une transcription phonétique susceptible d'être associée avec les termes *masos, masyos, mazos* ou *mahyo;* et ce, en se basant sur les formes touareg, *imeiien* ou *imehuar*, qui signifient «gens des temps anciens». G. Marcy transforme cette question -qui n'est qu'une parmi tant d'autres non encore résolues- en une inconnue pareille en établissant une relation entre un hypothétique ethnonyme *mahor* et celui d'une certaine tribu libyque maghrébine dont dériverait *maho*. Il en parle dans ces termes: «*Nous nous voyons en définitive poussés vers un seul radical mahor trouvé au départ, et dont*

1 *Le Canarien* ([1630]- 2003), T. G. 14r. 2003, p. 54.
2 *Le Canarien* ([1630]-2003), T.B. 22, v. 2003, p.235.
3 Gómez Escudero, en F. Morales Padrón, (1978): p. 439, *Canarias, Crónica de la Conquista,* Ediciones Cabildo Insular de Gran Canaria.
4 J. Álvarez Delgado (1945b), p. 33

l'évidence semble indiscutable. On est tenté de le rapprocher du nom des Maures nord-africains de l'Antiquité. Si ces rapprochements, suite à un hiatus chronologique de plus d'un millénaire, revêtent un évident aspect conjoncturel -ne pouvant presque pas être justifiés une fois appliqués aux populations du Nord de l'Afrique soumises durant toute la période historique à un harcèlement et aux pressions-, cela n'a pas été le cas chez les populations canariennes qui se trouvaient pratiquement isolées depuis les premiers siècles de notre Ère». Stephan Gsell croit que le nom des *Muri* en latin est d'origine libyque, et il affirme qu'il n'a pas de bonnes raisons pour rejeter l'affirmation de Strabon, donnant à *Maure* une origine indigène. Si bien ce terme latin a pris un sens plus large par la suite, il ne désignait au départ qu'une seule tribu du Maroc. Nous avons à ce propos le témoignage précis de Pline conçu ainsi: *«Parmi les tribus de la province romaine de Maurétanie Tingitane (c'est-à-dire Le Maroc), la principale était d'abord celle des Maures qui lui donna son nom, et que d'autres appellent Maurusii. Les guerres les ont réduits à un petit nombre de familles. C'est ainsi qu'on peut penser que, tout comme (...) les Canares de Gran Canaria, les *mahor des Fuerteventura et de Lanzarote vinrent par le passé des côtes marocaines*.»[1]

Dans un travail de Rosendo García Ramos[2], l'auteur proposait d'établir un lien entre le gentilé *majo* et l'ethnie nord-africaine des *Maxos* qui habitaient les territoires de la Numidie dans l'Antiquité. Pour fonder son hypothèse, il utilisa le texte de l'historien César Cantú à partir duquel il parvint à la conclusion que «*autrefois, un peuple ou des gens appelés majo -maxos- vivait au moins dans les îles orientales du même archipel, un fait qui semble hors de doute*.» Il s'incline également à établir une relation du terme avec *Maxorata* -repris, entre autres auteurs, par le poète Viana pour nommer Lanzarote et Fuerteventura-, pensant que ce nom, qu'il attribuait à cette dernière île, proviendrait aussi de cette dénomination-là.

De notre côté, nous croyons que le nom *Maoh* devrait être examiné en rapport avec l'île de Lanzarote. Pour cette raison nous proposons également une analogie de *Maoh* avec le gentilé *mahos-maxos* -lequel désignait les premiers habitants de cette île selon García Ramos et G. Marcy- avec l'éthnonyme nord-africain cité. C'est-à-dire enfin avec l'ethnie des *Maxies*

1 G. Marcy (1962), p. 282-283.

2 Rosendo García Ramos dans le tome II de la *Revista de Canarias*, 1881: «Dos palabras sobre los maxos - los libio-fenicios», p. 7

ou *Mazyes* comme les appelle Hécatée de Milet[1] en el s. VI av. J.C. Ceux-ci habitaient la Numidie, dans l'actuelle Tunisie, suivant l'historien grec Herodote (Vème s. av. J.C.), quand il affirme que: «*A l'Ouest de la rivière Triton, les auseos étaient voisins des libyens qui s'adonnaient déjà au travail de la terre et qui habitaient généralement des maisons: leur nom est maxies. Ces gens ont les cheveux longs sur le côté droit de la tête, et par contre, ils se rasent le côté gauche; en plus, ils se badigeonnent le corps de minium*». (*Her* Hérodote, IV, 191). Ces tribus sont installées dans le Golfe de Sirte (Libye) et sur la côte tunisienne. Dans l'œuvre citée de J. Desanges[2], la graphie reprise par Hérodote n'est pas *Maxies,* mais plutôt *Maxues*, il s'agit cependant du même nom et du même ethnonyme.

VI.3. ERBNIA (ABANNI). ÎLE DE FUERTEVENTURA

Le nom de l'île de Fuerteventura (*Erbania*), auquel les chroniqueurs attribuent une origine ancienne, apparait pour la première fois dans la chronique française *Le Canarien*. Á ce propos l'appréciation de Pedro Gómez Escudero[3] est d'un grand intérêt. En effet, celui-ci dit que «*Fuerteventura (Fuerte Ventura) s'appelle ainsi aujourd'hui alors qu'elle était connue auparavant sous le nom de Erbania*», («*i primero Erbania*»); Gómez Escudero fait ainsi partie de peu d'auteurs -en plus des français P. Boutier et J. Le Verrier- qui employèrent cette appellation.

Dans son *Historia de la conquista de las siete islas de Canaria,* chap. IX, plus précisément dans l'un des chapitre intitulé : «*Que pone la denominación de Lanzarote y Fuerteventura y las demás islas*», Abreu Galindo parle de ces îles sous les noms de Fuerteventura, Fortuite et *Herbaria*; cette dernière dénomination étant supposée dérivée de «*l'abondance d'herbes qui y poussent*». Dans l'édition de 1977 de cette œuvre, éditée par Alejandro Cioranescu, nota 4 de la p. 53, Galindo dit: « Quant à *Herbaria*, il est plus certain que les français l'appelaient *Erbanie* ou *Erbane*, en latin *Erbania*, cette île dont le nom est beaucoup plus dû au berbère *bani* 'muro', qui fait référence à la célèbre muraille qui divisait l'île qu'à l'abondance de pâturages». C'est là l'explication que le berberologue G. Marcy faisait du nom ancien de Fuerteventura, et ce en le subsituant (?) par celui de **Arbany*, **Arbani*, qu'il interprétait littéralement

1 G.C. Cabrera Pérez (1996): *La prehistoria de Fuerteventura: un modelo insular de adaptación. Puerto del Rosario, Servicio de Publicaciones del Cabildo de Fuerteventura*, p. 74.

2 J. Desanges (1962), p.111.

3 Pedro Gómez Escudero, dans F. Morales Padrón (1978), p. 385

comme « le lieu de la muraille.»[1] Dans le travail en question il dit que le « *terme bani 'la muraille' revient également dans la toponymie marocaine, où il est utilisé pour désigner de manière figurée la grande cordillère rectiligne abrupte qui s'élève presque à plomb sur le cours inférieur de la vallée du Dra. L'interprétation directe ne présente pas de difficulté dans notre cas canarien puisque nous n'avons qu'une seule version graphique très proche quant à son aspect.* »[2] D'ailleurs, J. Alvarez Delgado ne partage pas cette opinion;[3] alors que pour sa part, W. Vycichl[4] fait dériver *Erbane* du terme berbère **arban, 'chèvre'*. Cependant l'existence de ce terme est mise en doute; et l'auteur le postule notamment qu'il se laisse guider par l'abondance des chèvres dans l'île quand les français l'atteignirent vers la fin de l'année 1402 ou au début de la suivante.

De notre côté, la proposition que nous faisons quant à l'origine de *Erbania* ainsi que des différentes variantes qu'on repère dans le *Le Canarien* -*Erbanne, Erbane, Albane, Albanye, Arbanne, Arbanye, Erbanye, Erbenne, Erbennye*[5]-, c'est qu'elle pourrait dériver du gentilé de la tribu nord-africaine des *Abannae* ou *Abanni* qui correspond, selon l'historien Ammien Marcellin[6], aux voisins des *Caprarienses*, qui habitaient également les montagnes du même nom, comme nous allons voir plus bas (XXIX, 5, 34), et qui se trouvaient loin des Ethiopiens. Chr. Courtois aurait localisé ces populations près du Hodna, alors que St. Gsell les situerait dans les chaines de l'Atlas saharien. Ces populations ont également été citées par Julius Honorio sous le nom d'*Abenna Gens* avec les variantes *avenni V, avenei C, (a) bensis S, (a) benses*. Ces *Abanni* de l'Antiquité sont associés de nos jours aux actuels *Aït-Abenn* au Nord-Est de M'sila.[7]

VI.4 CINITHI (CHINET). L'ÎLE DE TENERIFFE

Un autre ethnonyme qui pose de nombreux problèmes est celui qui se réfère au patronyme africain *Cinithi* et sa probable relation avec celui de

1 G. Marcy (1935), p. 31.
2 G. Marcy (1935), p. 36.
3 J. Álvarez Delgado (1945), pp. 206-209.
4 W. Vycichl (1951), p.172.
5 La référence aux différentes dénominations d'*Erbanie* se trouve dans les textes de *Le Canarien* de l'édition correspondant à l'année 2003. Celles qui figurent sous la lettre B proviennent du manuscrit attribué à Béthencourt, alors que celles de Gadifer apparaissent sous la lettre G majuscule. *Le Canarien,* 2003: B5r, B26r, B40r, B59r, G20r, G28r, 31v, 32r, 32v, 35r, 36r, 28r, 43r, 53r, B25v, 38r, 42v, 49r, 60r, B60r, 61v, 62r, 64v, 66r, 68r, 70r, B41v.
6 Amm. Marc. XXIX, 5, 37.
7 J. Desanges (1962), p.43.

Chinet, nom que les premiers habitants de Ténériffe donnaient à leur île, et par extension celui de ses habitants, les *guanches*. Cette tribu-là est citée parmi la liste des peuples préromains nord-africains de J. Desanges[1] dans laquelle l'auteur parle des différentes sources documentaires où figure ledit nom, tel que l'*Histoire Naturelle* de Pline L'Ancien (V, 30). L'historien Tacite le cite sous la forme *Cinithii* dans les *Anales* (*Ann*. II, 52, 3), alors que dans l'œuvre de Ptolémée, écrite en grec (IV, 3, 22, 6) il est cité sous la forme *Kinithii (Kinizioi).* Il s'agit en fait de la tribu qui a participé côte à côte avec Tacfarinas lors des révoltes des berbères du temps de l'empereur Tibère, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, et qui, suivant J. Desanges, pourrait avoir habité la région du littoral de Tunisie, au-dessous de la petite Syrte, à *Thaenae* (HR Thyna) au Sud de la « *Fossa regia* ».

Afin d'établir les comparaisons valables de l'ethnonyme nord-africain et sa possible correspondance avec le *Chinet* de Ténériffe, nous reprenons plusieurs variantes de l'ancien nom de l'île, tel qu'elle fut connue par ses habitants. Dans le Dictionnaire *Teberite* de Francisco Navarro Artiles, nous trouvons une série de définitions, tel que *Chinec*: 'top. de Tf: nombre de la isla'; *Chine*: '(*ch*). **guan-Chine* (*ch*); *Chinechece*: 'top. de Tf: nombre de la isla; *Chinet*: 'top. de Tf: nombre de la isla'.[2] Tous ces noms se trouvent enrichis avec les apports de J. Wölfel[3], qui apporte davantage de variantes: *Achinech, Achinach, Achineche, Chinechi, Chineche, Chinec, Chinet*. On y trouve également d'autres, comme *Atchinetche, Chineche, Chinechi,* et *Chinet*.

De toutes ces variantes, celle qui nous voudrions souligner c'est *Achinech* qui a été expliquée par Alonso Espinosa de la manière suivante: «*Les aborigènes de cette île, que nous appelons guanches, l'appelaient dans leur ancien langage Achinech*.»[4] De son côté, Abreu Galindo est plus explicite en se référant à la variante *Achinech(e)*, car au moment où il écrivit son œuvre, les habitants l'appelaient encore de la sorte: «*Les habitants de l'île de Ténériffe eux-mêmes, dans leur propre langage et parler quotidien l'appellent et la nomment aujourd'hui Achineche*». Ceci

1 J. Desanges (1962), p. 86.

2 Francisco Navarro Artiles (1981): *Teberite. Diccionario de lengua aborigen canaria,* Las Palmas de Gran Canaria, Edirca, pp.122-123.

3 D.J. Wölfel (1996): *Monumenta Linguae Canariae*. Traducción de M. Sarmiento Pérez, Santa Cruz de Tenerife, Dirección General del Patrimonio Histórico del Gobierno de Canarias, pp.718-719.

4 A. Espina ([1594] – 1980): I-1, p. 26

est un indice clair de l'usage jusque-là de l'ancien nom de l'île.[1] Quant à la variante *Chinechi*, elle a été reprise dans l'œuvre de l'ingénieur crémonais L. Torriani sous les termes suivants: «*Avant la conquête, les insulaires l'appelaient Chinechi*.»[2]

S'agissant des vocables précédents relatifs au nom avec lequel les *guanches* dénommaient l'île de Ténériffe, de nombreux auteurs, comme S. Berthelot[3], J. Alvarez Delgado (1945), G. Marcy (1962), R. Muñoz (1994), ont essayé d'en chercher les racines, de même pour leurs dérivations et leurs liens avec le patronyme *guanche,* le débat le plus récent à ce sujet se trouvant dans le travail de Maximiano Trapero (1998). De notre côté, nous prétendons apporter cet autre nom souhaitant qu'on pourrait en faire une étude linguistique, et ce afin de voir s'il est possible de trouver un quelconque parallélisme entre le gentilé de la tribu africaine citée et celui de *Chinet* ou *Chinech*, ou avec n'importe laquelle des autres variantes mentionnées, en analysant les comportements et les problèmes que poserait ce nom berbère au moment de sa transcription en latin et en grec. Il s'agit de voir également, le cas échéant, comment se comporterait le mot en le transposant de la *langue guanche* vers le système phonétique et phonologique du castillan du XVIème siècle, dans le cas où les deux gentilés auraient une quelconque parenté.

Il est certain qu'il existe des ressemblances apparentes entre le patronymique *Cinitihi* et le nom ancien de Ténériffe, *Chinet* et ses variantes. Avec celles-ci on pourrait expliquer le tant débattu mot *guanche*, si nous suivons l'hypothèse traditionnelle du mot composé *Guan-Chinet*, avec le sens de 'de celui qui est originaire de l'île' ('del que es de la isla'), 'celui de *Chinet*'. C'est ainsi que l'ont exprimé de nombreux chercheurs qui ont approché le thème. Pour cette raison il n'y a pas le moindre doute que le problème posé est un défi, et pas des moindres, à cause des difficultés qu'il implique. Mais nous croyons que ça vaut la peine d'essayer cette voie de recherche pour voir si l'on peut trouver une explication raisonnable pour le nom ancien de l'île, de même que du gentilé de ses premiers habitants. Cette explication nous aidera à établir le lien entre l'origine numide, qui correspondrait au territoire de l'actuelle Tunisie, et celui des premiers habitants de l'île de Ténériffe.

1 Abreu Galindo ([1676] - 1977) Chap. X, «Que trata de la isla de Tenerife y de su nombre, y de su sitio», III, 15, p. 291.

2 L. Torriani ([1597] - 1978): Chap. XLIX, p. 172.

3 S. Berthelot ([1879] - 1980).

VI.5. *GHMARA-GHOMARA* (GOMÈRES). LA ISLA DE LA GOMERA

Concernant la provenance africaine des *gomères* et celui de leur ethnonyme, il semble que certains auteurs anciens étaient sûrs de leur origine. C'est tout au moins ainsi que s'exprime Abreu Galindo en disant que: «*Pendant plusieurs jours j'ai essayé de m'informer auprès des habitants de cette île au sujet du nom qu'elle portait avant la venue du Capitaine Juan de Betancor, pour savoir qui aurait imposé ce nom de Gomera; mais je n'ai jamais pu le savoir, ni qu'elle ait jamais eu d'autre nom que Gomera, depuis le temps de l'arrivée des africains qui durent être ceux qui lui donnèrent ce nom.*»[1] L'appréciation du chroniqueur Pedro Gómez Escudero[2] est également importante dans ce sens, quand il parle de La Gomera en disant que: « *...ainsi appelée depuis toujours*»; de telle sorte que son opinion coïncide avec celle que Abreu Galindo défendait avec rigueur. Quant aux habitants de l'île, le document cité dans *Ovetense*, *de la Crónica canaria de la conquista*, est également explicite quand il dit en se référant à ceux-ci: «*ceux de cette île se nomment gomères (gomeros)*». Ceci met en évidence non seulement l'ancienneté de l'ethnonyme propre aux habitants, mais aussi -et cela nous semble être le plus intéressant- que si ceux là ont toujours été appelés ainsi, la dénomination de l'île est due à son gentilé. Celui-ci, de même que celui de *guanche* -population ancienne de Ténériffe- est connu depuis les premiers documents européens qui rendent compte de son existence, de même avec celui de l'île, tous les deux restant inaltérables jusqu'à ce jour.

Dans son livre *Antigüedades Canarias*,[3] Sabino Berthelot s'est également prononcé au sujet du lien entre le nom de *Gomera* et cette origine-là. D'un grand intérêt aussi est l'information que nous apporta le berbèrologue G. Marcy au sujet du nom de La Gomera: « *On sait que les espagnols ont hispanisé depuis longtemps sous la forme Gomera o Gomara le nom des Ghumara, berbères du Rif occidental, affiliés aux Masmouda du Nord qui constituaient un puissant bloc pendant la première conquête arabe du VIIème siècle, et dont le pouvoir s'étendait sur une*

1 Abreu Galindo ([1676]- 1977): CHap. XV, «Cómo el capitán Juan Betancor fue a la isla de La Gomera y la ganó, y de sus costumbres», p.73.

2 Pedro Gómez Escudero, dans F. Morales Padrón (1978), p.385

3 Sabino Berthelot ([1879] - 1980) p.56.

bonne part de l'actuelle province de Fès. Mises à part quelques petites fractions, les Gomara sont totalement arabophones, et même leur nom Ghumara est une forme arabe dérivée d'un nom berbère dont la forme primaire nous est aujourd'hui inconnue. Nous pouvons déduire du passage de Galindo que les conquérants espagnols entendirent les habitants de La Gomera se désigner avec un nom guanche (également perdu), mais qui présentait une assonance voisine de celle des Ghumara nord-africains, et lui appliquèrent l'épithète Gomera qui leur était déjà familier. Avaient-ils raison dans cette identification ethnique spontanée? C'est là l'un des secrets de l'Histoire; mais nous nous penchons plutôt vers l'affirmative.»[1] Comme on peut voir, il existe une évidente coïncidence du point de vue de cet auteur avec les propos d'Abreu Galindo qui, malgré ses réserves, tend à croire que ce pourrait être là l'origine du nom de l'île.

D'autres auteurs, comme Vicychil[2], tendent également à attribuer à *La Gomera* une origine africaine liée à la tribu des Ghumara. De notre côté, nous pensons que son nom pourrait s'apparenter effectivement avec ce patronyme dont la dénomination apparaît ailleurs dans un accident géographique, celui du «*Peñón de Vélez de la Gomera*», situé à 190 km de Melilla, un nom qu'il a reçu, non pas en rapport avec celui de l'île de La Gomera, mais plutôt en raison de sa position à proximité de la côte marocaine où habitent les *Ghumara*.

Pour sa part, Colin[3] signale qu'en 1926 quand il eut l'opportunité d'entrer en contact avec ces populations, il existait encore un îlot berbérophone, qui n'a pas bien été étudié, parmi les *Ghumara* du Rif marocain. Les recherches réalisées par cet auteur ont permis de connaître une série d'aspects de très grand intérêt, montrant notamment que malgré le fait que la langue arabe est la majoritaire parmi cette communauté, on parlait encore berbère parmi eux. Il rapporta comme témoignage la référence faite au XIème siècle par le géographe Al-Bakri qui montra que le célèbre *goumari* Ha-Mim, qui avait institué avec ses disciples une religion pour faire face à l'Islam, il le fit dans sa propre langue, le berbère. D'autre part, et en se basant sur le texte de Léon L'Africain, il conclut qu'au début du XVIème siècle une partie des *Ghumara* utilisaient encore le berbère. Comme on le voit, même si les arguments ne sont pas concluants, il existe certes suffisamment d'évidences qui font qu'on peut attribuer cette origine africaine au nom ancien de *Gomera*.

1 G. Marcy, apud J. Álvarez (1962), p.288

2 W. Vicychil (1952), p.184.

3 G.S. Colin (1929): «Le parler berbère de Gmara» *Hespéris*, IX, pp. 43, 46.

Il a été dit également que cette dénomination de *Ghoumara* pourrait être le résultat d'un processus d'arabisation postérieur, un fait que nous ne discutons point. Mais puisque le nom de *Gomera* existe dans les îles Canaries, et qu'il est d'une ancienneté évidente, il ne semble pas étrange d'établir un lien entre les deux termes entre lesquels il est plus facile de trouver des affinités que des différences. Nous disons cela, évidemment, avec toutes les réserves qui s'imposent.

D'ailleurs, il existe au sud de la Tunisie une localité qui se nomme *Ghomrassen*, dans la vallée du même nom, au Nord de *Tataouine*. Nous ne savons pas si ce lieu a un quelconque lien avec les *gomères* primitifs; cependant il nous a paru opportun de citer ce toponyme, et ce afin qu'on en tienne compte dans les prochaines recherches à ce sujet.[1]

VI.6. AOUARITAS (BENAHOARE). L'ÎLE DE LA PALMA

L'ethnonyme *aouritas* que nous appliquons communément aux aborigènes de La Palma, est un terme de toute évidence hispanisé et qui a été formé à partir de l'ancien nom de l'île; et ce en joignant le diminutif espagnol *-ita* à la dénomination *Benahoare* que nous connaissons, entre autres à travers le texte d'Abreu Galindo[2]. En effet, en se référant aux habitants de La Palma, celui-ci affirme que «*...les aborigènes appelaient cette île Benahoare, qui signifie 'ma patrie' en castillan*». Nombreux sont les auteurs qui ont opté pour le lien entre cette dénomination et la tribu berbère qui se trouve au Maroc, un nom dont la forme arabe est *Beni-Hawara*. Parmi ceux qui partageaient cette opinion nous trouvons G. Glas qui en fait le lien avec *Beni-Hoare*, '*une tribu d'africains de l'Atlas*'. Léon L'Africain mentionne les *Hoara* en tant qu'habitants de *Temesna*, province limitrophe, du côté Sud, de l'Oued Oum er-Rebia qui débouche à Azemour sur l'Atlantique.

Il paraît qu'il n'y a pas de doute que les *Haoara*, cités par Léon L'Africain, sont les *Hawara* qui, malgré qu'ils soient mélangés avec les arabes, sont d'origine berbère, même si leur unique langue aujourd'hui est l'arabe. Ils sont dispersés à travers plusieurs zones de l'Afrique du Nord. Au niveau du Maroc, on peut les localiser dans la vallée de l'Oued Souss et dans celui du Moulouya.[3]

---

1 Hechi Ben Ouezdou, *Descubrir el sur de Túnez. De Matmata a Tataouine, Ksour, Jessour y Trogloditas.* Túnez, 2001, pp. 6, 7 et 17.

2 Abreu Galindo ([1676]- 1977): 260, III, p.1.

3 Abercromby (1990), p.71; I. Reyes García (2003): *El habla prehispánica de La Palma.*

Comme pour les autres dénominations que nous traitons ici, nous voulons attirer l'attention du lecteur que ces questions exigent une étude critique très poussée, raison pour laquelle il conviendrait d'être prudent de les prendre uniquement comme hypothèses de travail sur lesquelles il faudra revenir plus d'une fois. Dans ce sens, l'opinion de D. J. Wölfel[1] à propos de cette dénomination proposée par différents auteurs est très éloquente.

VI.7. CAPRARIENSES (CAPRARIA). L'ÎLE D'EL HIERRO?

De tous les ethnonymes anciens des Canaries, *Bimbache*, attribué aux premiers habitants d'El Hierro est l'un de ceux qui ont posé le plus de problèmes. Notre proposition c'est que le nom ancien de l'île pourrait être *Capraria*, dénomination qui figure à deux reprises dans l'*Islario pliniano* au sujet des «Îles Fortunées » (*Fortunatae Insulae*). Il s'agit sans doute d'une hypothèse risquée, mais nous avons jugé opportun de la mettre en relief afin de voir quel degré de véracité on pourrait y trouver.

Il est très certain que le texte de Pline a été utilisé pour y trouver un nom ancien pour chacune des sept îles de l'Archipel Canarien; et ce en les positionnant indistinctement tantôt d'Orient en Occident, d'autres fois dans le sens inverse, et dans la majeur partie des cas en les présentant ensemble et en sélectionnant de façon arbitraire les noms des îles, selon la convenance de chacun des auteurs au moment de l'interprétation qu'il en fait. Quand la lecture du parcours plinien a été fait du couchant à l'autre, le nom de la *Insula Capraria* est associé à l'île d'El Hierro; et ce en raison de l'abondance des lézards auxquels se réfère le texte «*Lacertis grandibus refertam*» (*HN*, VI, 204). Ce fut également à ces reptiles que firent allusion les chroniqueurs français quand ils virent l'île pour la première fois suite au voyage d'exploration réalisé vers les années 1403 - 1404, en disant qu'«*il y a des lézards aussi gros qu'un chat, mais qui ne présentent aucun danger et qui ne sont pas venimeux*.»[2]

Cette référence à la faune caractéristique de l'île même de nos jours coïncide également avec celle de Pline; ce qui permet de lier les deux termes avec une certaine garantie. Cependant, la découverte de lézards de grande taille dans l'île de La Gomera, de même que d'autres similaires

---

Estudio histórico-étimológico, Filología I, Santa Cruz de Tenerife, p. 64; Berthelot [1879] - 1980, p. 40.

1 D. Wölfel (1996). p.552.

2 A. García et A. Tejera, *op. cit.* 2014: p.160.

dont l'existence est supposée par les biologistes dans La Palma, rend cet argument trop fragile pour l'associer de façon précise avec celle du naturaliste latin. Et puisque El Hierro, La Palma et La Gomera font partie du groupe des îles occidentales, n'importe laquelle parmi elles pourrait être liée à ladite *Capraria*. C'est là justement la difficulté à laquelle nous faisions allusion au début de ce texte.

En rapport avec ce nom, l'illustre Viera y Clavijo soutient l'hypothèse de Saumaise et P. Hadraoui, dans ce sens qu'une telle dénomination pourrait être une corruption attribuée à Pline, qui aurait sûrement écrit *Savrariam* (sic.), un terme qui fait allusion au nombre de lézards. Cette idée, certainement suggestive, eut peu d'échos parmi les autres chercheurs dans ce domaine, étant réfutée par Alejandro Cioranescu, éditeur de l'œuvre de l'historien tinerfin, *Noticias de la Historia General de Las Islas Canarias,* qui dit à ce sujet dans la note 5 de la page 81 de la huitième édition que «*Ces explications paraissent un peu confuses. Saumaise supposait que dans le texte consulté par Pline, l'île s'appelait Savraria, en grec 'Îles des lézards'. Puisque la (consonne) S en grec s'écrivait comme un C latin, Saumaise imagine que Pline a dû se tromper en lisant 'Caprariа' là où il devait lire 'Sauraria'. La correction est ingénieuse; mais le nom de 'Sauraria' n'est autre qu'une simple hypothèse. Par ailleurs, la correspondance avec les 'caprarienses' de Maurétanie, dans une région inconnue, est significative.*»[1]

En effet, le terme *caprarienses* renvoie à une tribu maghrébine, mais également avec des montagnes nord-africaines portant le même nom. Ceci constitue un bon argument pour suggérer une origine différente de celle qui est communément acceptée pour expliquer ce nésonyme. Dans l'Histoire de Ammien Marcellin, livre XXIX, daté de l'année 374 environ (IVème siècle av. J.C.), il est question de montagnes portant ce nom dans le paragraphe suivant: «C'est pour cela que Firmo, voyant son éminente défaite, et malgré la fortification de la garnison, abandonna la masse dont la composition lui avait coûté très cher, le calme de la nuit

1 Alejandro Cioranescu, note 5, p. 81 dans J. de Viera y Clavijo ([1773-83] - 1982)*, Noticias de la historia general de las Islas Canarias.* Voir E. Cat. (1891): *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*. Paris, Ernest Lerroux, PP. 23, 77, 256. Dans le Chap. II, p. 23, cet auteur cite également la trouvaille dans la ville algérienne de Médéa d'une lampe portant l'inscription CAPRARI qu'il attribue également au nom d'une tribu qui habitait non loin de ce lieu. Voir également du même auteur le terme « Caprarienses » dans Encyclopédie Berbère, vol. XI, Barcelets-Caprarienses, 1992, p.1756. D'autres allusions à cette tribu se trouvent dans les pages 79, 80, 116, 118, 125, 134, 135 de l'œuvre de J. Desanges, (1962), op. cit.

lui donnant la possibilité de se reposer; et il pénétra dans les *Montagnes Caprarienses* qui étaient très lointaines et inaccessibles à cause de leurs gorges accidentées» (‘*Qua causa declinans perniciem proximam Firmus, licet praesidiorum magnitudine communitus, relicta plebe quam coegerat magnam mercede, quoniam latendi copiam nocturana quies dedit, Caprarienses montes longe remotos penetrauerat et diruptis rupibus inaccesos*.’) (XXIX, 5, 34).

Plus loin, il parle d’une tribu habitant les *Abannae* ou *Abanni*: «Théodose, qui ne pardonnait quiconque de ceux qui le contrariaient, ayant réaligné sa troupe moyennant plus de qualité dans le repas et une bonne paie, et ayant vaincu facilement les Abanos, parvint rapidement à la ville … .» (‘*Theodosius nullique ad eum ... euntium parcens, mundiore uictu stpendioque milite recreato, Caprariensibus Abanisque eorum uicinis proelio leui sublatis, ad municipium prperauit ...[...]’).* (XXIX, 5, 37).

L’emplacement de ces montagnes de même que celui de cette ethnie est loin d’être si clair. St. Gsell les a identifiées avec des gens qui habitaient les abords de l’Atlas Saharien, au delà du lac Hodna, au Sud de Msila, dans la province algérienne de Constantine. Il fait cela en se basant certainement sur la référence que fait le texte à la proximité des éthiopiens qui l’aurait induit à les localiser dans cette zone, même si certains auteurs comme P. Romanelli les situaient encore plus vers le Sud. Dans la «*tabula Peutingeriana*», il est mentionné que les habitants d’une *Capraria* qui se trouvait à quelques sept milles de Thibilis (Annoûna, Algérie).

Qu’il s’agisse d’un accident géographique ou de manière singulière du nom d’une tribu dans les deux dénominations, cela nous semble être un fait important. En effet, si c’est ainsi, le nom de l’île *Capraria* pourrait être également dérivé de cet ethnonyme, comme il semble aujourd’hui confirmé pour le cas de *Canaria* qui figure dans le texte que nous avons cité plus haut. Dans ce cas, nous aurions dans l’*Islario* de Pline deux termes associés respectivement avec deux tribus maghrébines, celle des *Caprarienses*, situées dans un endroit non précis de l’Atlas algérien, et celle des *Canarii* (canariens), qui allait donner le nom de *Canaria,* expliqué, comme nous avons vu, par celui qui correspond à ce même nom en Afrique.

Quant à l’ethnonyme *Bimbache* et ses variantes, attribué aux habitants de l’île d’El Hierro, il est de ceux qui posent de nombreux problèmes, comme nous avons dit, entre autres, parce qu’ils n’apparaissent dans aucun des textes anciens, celui de l’île non plus; puisque le seul nom connu c’est

El Hierro, d'origine romance évidente, et duquel est dérivé celui de ses habitants désignés par le patronyme *herreños*.

La première fois que le nom *Bimbache* apparait ce fut dans l'œuvre de Urtusáustegui (1799), ce qui pousse à penser que le nom n'aurait pas d'origine préeuropéenne; et ce même si Sabino Berthelot et Barker Webb[1] avancèrent une origine africaine à cette dénomination dans leur œuvre *Ethnografía.* Ils supposent que le terme *Bimbache* pourrait provenir d'une hypothétique dénomination *Ben-bachi*, laquelle fut transformée par « … les auteurs espagnols en celui de Bimbacho.» Pour sa part, Abercromby[2], qui écrit le nom *Bimbachos*, pense qu'il s'agit de l'un des nombreux noms des îles qu'il n'est pas aisé d'expliquer par la voie du berbère.[3]

Se référant à cet ethnonyme dans son œuvre *Pervivencia*[4]*,* Maximiano Trapero affirme que «*Les aborigènes d'El Hierro s'appelèrent Bimbapes et non Bimbaches, si nous devons nous appuyer sur le mot qui a survécu de façon naturelle dans le parler ordinaire de l'île jusqu'à aujourd'hui»*. Cependant, il ne lui semble pas si évident que le terme puisse être préhispanique à l'origine, ce qui lui a permis d'aller jusqu'à penser que *«le nom bimbaches a été appliqué aux aborigènes par les espagnols; et ce si, en plus de cela, nous tenons compte de la connotation négative que le terme garde encore entres les habitants actuels d'El Hierro*.» Toutes ces considérations font que M. Trapero se pose la question sur la véritable étymologie du nom, s'interrogeant au sujet de la possibilité que le terme provienne du nom *bimba* qui signifie '*pierre de jet*', expression qui survit dans le parler commun de l'île. De même qu'il considère pour cela la possibilité que le mot soit un composé *bimba-pe*, qui signifierait 'gens qui jettent des pierres', une dénomination que les espagnols auraient attribué aux anciens habitants d'El Hierro avec un sens dévalorisant.

Comme le lecteur aura remarqué, nous nous sommes inclinés finalement à proposer le nom de *Capraria* à l'île d'El Hierro en nous basant sur la référence et sur l'emplacement qui figure dans le texte de Pline L'Ancien. Cela pourrait également se faire compte tenu de l'allusion aux lézards qui y «abondent», selon le texte; mais comme nous avons signalé plus haut, il ne

1 Sabino Berthelot et Baker Webb, dans l'ouvrage *Etnografía* ([1840-42] - 1778), p.151
2 J. Abercromby, ([1917] - 1990), p.73.
3 D. J. Wölfel (1996), p. 722-723
4 C. Corrales et D. Corbella (2001): *Diccionario Histórico del Español de Canarias (DHECan)*, La Laguna Instituto de Estudios Canarios, p. 221.

s'agit pas d'un argument tout à fait convainquant. C'est pour cette raison que nous avons fondé notre raisonnement à ce propos sur la description du naturaliste latin, tout en faisant remarquer au lecteur que le sens que nous exposons ici doit être compris comme une simple hypothèse, qui, pour autant, doit nécessairement être confirmée dans le futur.

Les îles Canaries et les noms possibles des anciennes cultures qui peuplèrent l'Archipel canarien dans l'Antiquité.

Canarii (Maroc), Canaria – La Grande Canarie; Maxues - Maxies (Tunisie); Maoh - Lanzarote; Abanni (Argelia); Erbania - Fuerteventura; Cinithi (Tunisie); Chinet - Tenerife; Ghmara - Gomara (Maroc), Gomera - La Gomera; Ben-Hawara (Maroc), Benahoare - La Palma; Caprarienses (Argelia), Capraria, El Hierro

NOMS CLASSIQUES:
CANARIA (La Grande Canarie);
CAPRARIA (El Hierro?);
NINGUARIA (Tenerife)

ANNEXE DOCUMANTAIRE I

TEXTES RELATIFS Á LA DÉPORTATION DES POPULATIONS

Nous présentons ici une série de textes de signification remarquable pour notre travail en rapport avec la première histoire des îles, et à la fois avec la connexion de ce territoire avec le milieu romain et nord-africain au début de l'Ère. Selon les précieuses précisions de Agustín Pallarés Padilla (2009), nous voudrions revaloriser les témoignages d'Abreu Galindo et de Gaspar Frutuoso en raison du poids de leurs informations et de l'origine de celles-ci tel que les deux en témoignent: Abreu Galindo reconnaît avoir extrait ses données d'«*un livre très ancien écrit en latin*», et Gaspar Frutuoso qui rapporte dans ses *Saudades da terra* des données complémentaires et clarificatrices, exposées avec un tel détail qu'elles permettent de déduire la consultation d'une source littéraire de grande importance.

[Texte 1]

PIERRE BOUTIER ET JEHAN LE VERRIER [1402] (2003)

Pierre Boutier et Jehan Le Verrier affirment dans *Le Canarien*: *«**…qu'en raison d'un crime, un grand prince les amena là et leur coupa la langue**».*

(*Le Canarien* [1402] - 2003: 335)

(La version la plus ancienne, de 1404 - 1419, attribuée à Gadifer de La Salle).

[Texte 2]

ALVAR GARCÍA DE SANTA MARÍA (Burgos 1370-1460) **[**c.1419]

Vers 1419, Alvar García de Santa María, suite à diverses recherches sur l'origine des canariens, affirme:

Et celui qui ordonna cette chronique travailla beaucoup afin de savoir d'où et de quelles gens descendent ces canariens, lesquels étaient des individus qui se déplaçaient nus, sauf qu'ils portaient des culottes de feuilles de palmier. Et certains disent qu'ils étaient de ceux que Titus Vespasien mit dans des barques quand il conquit Iherusalem. Et d'aucuns

disent que ce furent des arabes (*alavares*) maures de la mer qu'ils avaient apportés à ces îles-là de la terre…

(Carriazo, [1946] 1406-1420: 7 - 8)

[Texte 3]

Veinte Triunfos (1520 - 1531) de **VASCO DÍAZ TANCO** (Fregenal de la Sierra 1490 - 1573. Badajoz) rapporte la référence au peuplement des îles par les *langues coupées*; et comme on le voit, celle-ci est de nouveau liée au monde romain en raison de l'allusion aux centurions:

Celles qui sont déjà connues sont **sept régions que les incultes 'sans-langues' avaient peuplées**; et de leurs successeurs qui restaient ils héritèrent les (…) d'étranges dictions … jusqu'à ce jour ils ont fait des maisons dans sept territoires puisqu'on n'a pas vu plus que ça; et c'est là la raison pour laquelle ils ne se comprenaient pas lorsque les centurions les avaient réunis.

(Rodríguez Moñino, 1934: 24)

[Texte 4]

ANDRÉ THEVET (France 1503 - 1592), dit que:

Quand j'étais en Afrique, j'ai entendu dire un *turjouman* que les Îles Canaries ont été découvertes par un roi appelé Ursembalon lequel avait envoyé quelques navires pour trafiquer avec ses voisins quand survint une tempête en mer qui les amena vers la terre, qu'ils appellent Elbard, à cause d'une très haute montagne qui se trouvait dans notre Ténériffe, celle que nous appelons el pico. Au retour desdits navires auprès du Roi et lui ayant raconté leur découverte, celui-ci envoya des gens afin de les peupler, espérant en tirer quelque profit; de sorte que ce nom d'Elbard, ou le Pico servit de nom pour les sept îles des Canaries.

(Thebet [1558] - 1987: 842 - 843)

Cependant, **le premier qui les découvrit en toute conscience et qui envoya, ou vint en personne, pour savoir quelles étaient ces îles (ou au moins ce qu'elles renfermaient), fut l'ancien roi de Fès appelé Juba**, qui n'y trouva pas ce qu'on disait, et si nous croyons Pline dans son trente deuxième chapitre de son Histoire Naturelle, il n'y voyait que des chiens et des chèvres. Après cela, les îles demeurèrent inconnues, sans que personne n'y fusse jusqu'au temps de Juan, deuxième de ce nom, roi de Castille qui les visita vers l'année mille quatre cent cinq, ou bien, comme disent

d'autres, jusqu'au règne de don Pedro, roi d'Aragon, qui fut vers mille trois cent trente quatre, date à laquelle ces îles furent à nouveau découvertes par les espagnols.

(Thevet, [1558] 1987: 843)

[Texte 5]

En 1583 **THOMAS NICHOLS** (Gloucester, 1532 -.1596 ?):

Au sujet de l'origine de ce peuple, **certains pensent que les romains qui habitaient l'Afrique l'avaient exilé là, aussi bien hommes que femmes, après leur avoir coupé la langue dans la bouche,** et ce pour avoir insulté les dieux de Rome. Quelque soit le cas, leur langue était particulière et ne se confondait point avec celle des romains, ni avec celle des arabes.

(Nichols, [1583]-1963: 106)

[Texte 6]

En se basant sur la *Crónica de Juan I, dans son œuvre Saudades da Terra, Chapitre X: Ce qui est dit des langages de ces Îles Canaries,* **GASPAR FRUTUOSO** (Azores 1522 - 1591) affirme:

J'ai déjà dit que les habitants de ces Îles Canaries avaient leur propre langage barbare, chaque île a le sien propre, avec lequel ils se comprenaient entre-eux.

On raconte qu'au moment où **les romains faisaient la guerre à Carthage, et qu'ayant vaincu celle-ci et ayant coupé les langues à bon nombre d'entre les vaincus, ils les embarquèrent en mer,** et qu'étant sorti du Détroit de Gibraltar **ils arrivèrent aux Canaries qui étaient désertes à cette époque là**, et elles se peuplèrent de ces carthaginois; et puisqu'ils n'avaient de langue entière pour parler, leurs fils et descendants inventèrent chacun dans l'île où il habitait un nouveau langage: c'est pour cela que chacune de ces îles avait son langage propre et différent de celui des autres. Et dans la même île on trouvait également des langages différents(!) à divers endroits, là où ils avaient débarqué avec leurs langues coupées.

On raconte également dans les Îles Canaries qu'en raison de sa colère contre certains de ses vassaux ou peuples assujettis, et afin de les châtier pour une certaine rébellion ou délit, un roi de cette partie de la Berbérie voisine des îles aurait ordonné de leur couper une partie de la langue avec laquelle ils causaient des agitations et des émeutes, et les aurait jetés en

dehors de leur terre par le moyen des embarcations qui finirent par arriver aux Canaries; et ils peuplèrent les sept îles désertes; et dans chacune d'entre-elles les sans-langue ou leurs descendants inventèrent de nouveaux langages.

Il est également possible qu'ils n'auraient pas coupé les langues à ces canariens, sinon que l'écoulement du temps (qui change toute chose) aurait coupé et changé le langage qu'ils parlaient à l'origine, en le transformant en plusieurs et différents autres langages, comme c'est le cas actuellement que les uns se trouvent éparés des autres dans les différentes îles et dans divers endroits au sein de la même île. C'est ainsi que les langages changent au fil du nombre d'années écoulées, lesquels finissent par corrompre ladite première et ancienne langue qu'ils avaient apportée entre tous (…). D'autres affirment que ces îles des Canaries ont une origine très ancienne et qu'elles **furent déjà découvertes et repérées du temps de Trajan**, célèbre empereur de Rome, grâce à son pouvoir et habileté, et qui ordonna de les peupler (…); lequel empereur, gouvernant l'Empire et ordonnant d'envoyer des gens de guerre pour recruter une grande armée contre ses ennemis, **apprit qu'il y avait une nation de gens belliqueux et habitués aux armes près de son Empire, ou qui sont peut-être ses propres sujets,** lesquels, étant campagnards, combattaient si dur à pied, et qui, une fois intégrés dans son armée, contribueraient à la victoire; mais il y avait des craintes de les voir user de leur mauvais penchant étant très instables et rebelles, comme on dit de certains allemands, qui se mettent du côté de celui qui paie le plus, et parfois au moment précis de l'attaque; c'est d'ailleurs pourquoi ont eu lieu plusieurs graves ennuis au sein de l'armée de leurs prédécesseurs. **Trajan, apprenant en plus qu'ils sont toujours restés impunis, et pour les empêcher dorénavant de poursuivre leur velléité et leur cupidité, décida que tous leurs capitaines soient tués sauf les femmes, les vieux et les enfants, ceux qui ne pouvaient pas prendre les armes; et coupant les langues même à ceux-ci, il les mit dans des embarcations et donna l'ordre qu'ils prennent l'océan près de la côte africaine, dans la direction Sud-ouest, et qu'en arrivant aux Îles Fortunées, qu'on y libère ces gens sans langue répartis entre les sept îles,** leur mettant ainsi fin et les éloignant de leur origine, et également afin que ceux qui leur succéderaient ne sachent informer autrui au sujet de leur provenance. Ce qui semble être ainsi, puisque parmi les sept îles, les habitants de l'une ne comprenaient pas les langues de ceux des autres, alors qu'eux-mêmes se ressemblent quant aux us et coutumes: tous sont des individus très courageux et énergiques, adroits et légers dans

toute sorte de guerre, sautent, combattent, tirent à la fronde et à la lance plus que n'importe quelles autres personnes.

(Frutuoso, *Saudades da Terra* «Ce qui est dit des langages de ces Îles Canaries», 11-12 [1590] - 1964: 94 - 95.)

[Texte 7]

FRAY ALONSO DE ESPINOSA (Alcalá de Henares 1543- .?)

Certains disent qu'ils descendent des romains et qu'ils sont venus je ne sais d'où; sans que je sache sur quoi ils se basent, ni d'où ils tiennent cette information; **d'autres disent qu'ils descendent de certains peuples d'Afrique qui s'étaient soulevés contre les romains et qui tuèrent le pretor ou juge qu'ils avaient, et que pour les châtier à cause de cela, et pour ne pas les tuer tous, ils leur coupèrent les langues** afin qu'ils ne puissent parler à un moment donné de leur soulèvement (…) puis ils les embarquèrent dans des barques sans avirons, et les laissant à la merci de la mer et de leur aventure. Ce fut ainsi que ceux là vinrent à ces îles et ils les peuplèrent. Et étant donné qu'ils descendent de gens sans langue, nous ne pouvons non plus nous exprimer quant à l'origine de ces populations.

D'autres affirment qu'au moment où les romains poursuivirent Sertorius après l'avoir privé de son pouvoir et de ses biens, et que lui les fuyait en compagnie d'africains en plus d'autres informations, et puisqu'il furent mis au courant de la fertilité de ces îles et de leurs délices par des marins qui venaient de Cadiz et qui y étaient d'après ce qu'ils disent, et afin de ne pas tomber entre les mains des ennemis après la mort de Sertorius, tous ceux qui le suivaient se préparèrent pour venir chercher ces îles: et c'est ainsi qu'on comprend d'eux le peuplement de celles-ci.

(Espinosa [1954] - 1980: 31-32.)

[Texte 8]

LEONARDO TORRIANI

(Cremona, Italie 1560-1628) (1952): Chapitre IV, «Qui étaient les premiers habitants de ces îles»:

D'autres disent qu'**au moment où les africains étaient sujets de Rome, ils tuèrent les représentants romains;** et les romains, après avoir châtié les chefs de la rébellion, coupèrent la langue à ceux qui les avaient suivi ainsi qu'aux femmes, puis ils les envoyèrent peupler ces îles …

Certains prétendent qu'après cela **ces îles** restèrent désertes et presque inconnues durant plusieurs années, et qu'**elles ont été redécouvertes plus tard par Juba qui les peupla de numides;** d'après Pline, il semble également qu'il trouva d'autres îles, en face d'Autolola, province d'Ethiopie sur la côte de l'océan Occidental, où il avait mis en place une fabrique de teinture de pourpre gétule. **D'autres disent qu'au moment où les africains étaient sujets de Rome, ils tuèrent les représentants de romanos; et les romains, après avoir châtié les chefs de la rébellion, coupèrent la langue à ceux qui les avaient suivi ainsi qu'aux femmes, puis ils les envoyèrent peupler ces îles;** d'où, selon ceux-ci, que les descendants de ces africains utilisèrent un langage différent de tous les autres; et que malgré qu'il continue à beaucoup ressembler à celui des africains plus qu'à n'importe quel autre, ils disent que les enfants qui naquirent de pères et mères muets donnèrent des noms aux choses comme la nature les en inspirait; de telle sorte qu'il y eut tant de confusion de langues parmi eux (presque comme ceux de la tour de Babylone) que les uns ne comprenaient pas les autres.

(Torriani, [1592] 1978: 20)

[Texte 9]

ANTONIO DE VIANA (La Laguna de Ténériffe 1578 - .1650):

D'autres disent qu'**il fut un temps en Afrique où certains peuples rebelles se soulevèrent contre l'empire romain et que le châtiment était que les délinquants coupables furent exilés en mer avec des bateaux sans voiles ni avirons, au hasard, leur ayant coupé un morceau de leurs langues de même que les index et les pouces**, afin qu'ils perdent la mémoire du délit au cas où ils s'échapperaient; et puisque les îles sont si proches, ils s'y installèrent sans accords ni contrats avec les nombreuses différences du mode de vie, de langues et de coutumes,…

Après cela, Fuerteventura et Lanzarote qu'ils appelaient Junonis et Pluitula et d'autres Mahorata, se peuplèrent de ces gens exilés d'Afrique, car elles n'étaient qu'à peu de lieux de la côte …

(Antonio de Viana, [1604] 1991: I, vv.179-193 et 320-324).

[Texte 10]

ABREU Y GALINDO (Andalousie 1535) mentionne ce qui suit en 1632:

Laissant de côté les altercations et les opinions au sujet de l'arrivée des premiers habitants de ces îles et d'où ils étaient venus, la plus vraie (histoire) c'est que **les premiers arrivés à ces îles des Canaries étaient venus d'Afrique, de la province appelée Maurétanie**, voisine de ces îles du temps **du paganisme ;** et ce après la naissance de Jésus Christ. **Dans la librairie que l'église cathédrale de Señora Santa Ana de cette ville royale de Las Palmas se trouvait un volumineux livre**, sans début ni fin, très endommagé, lequel, parlant des romains, **disait que Rome, ayant assujetti la province d'Afrique et ayant installé là ses légats et représentants, les africains se révoltèrent et tuèrent les légats et représentants qui se trouvaient dans la province de Mauritanie; et que la nouvelle de la rébellion et la mort des légats et représentants étant apprise à Rome, le sénat romain, prétendant venger et châtier le délit et l'injure commise, envoya contre les délinquants une grande et puissante armée, et ils les assujettirent à nouveau et les réduisirent à l'obéissance. Et afin que le délit commis ne reste pas sans punition, et à titre de leçon pour les prochains, ils prirent tous ceux qui étaient les principaux chefs de la rébellion et ils leurs coupèrent les têtes** en plus d'autres cruels punitions; quant aux autres, qui n'ont commis de faute que d'avoir suivi les autres, pour ne pas les détruire aussi, et pour qu'ils ne soient pas à l'origine d'autres mutins, ils leurs coupèrent les langues, de sorte qu'ils ne puissent par hasard pas se vanter là où ils iraient qu'ils avaient pris les armes un jour contre le peuple romain. **Hommes, femmes et enfants, les langues ainsi coupées, ils les mirent dans des embarcations avec quelques provisions, et les déportant dans ces îles, ils les y laissèrent avec quelque chèvres et brebis à titre de provisions**. C'est ainsi que ces païens africains restèrent dans ces sept îles, lesquelles se trouvèrent alors peuplées.

(Abreu y Galindo, [1676] 1977: Chapitre V, «Que pone de dónde hayan venido los canarios»: 31)

[Texte 11]

NUÑEZ DE LA PEÑA (La Laguna 1641 - 1721)

… et ceux qui suivent, que les Africains peuplèrent ces îles, racontent que **les habitants de certains lieux de l'Afrique, refusant d'obéir aux Romains, qui les avaient assujetti par la force des armes à l'obéissance à l'Empire, se rebellèrent contre eux et tuèrent le Magistrat (*Pretor*) qui les gouvernait;** et qu'après avoir assujetti à nouveau les délinquants qui étaient très nombreux, **et les avoir cruellement châtié sans qu'ils en**

perdent la vie, ils leur coupèrent les pointes des langues, les doigts index et pouces, puis ils les mirent dans des embarcations sans avirons ni voiles, afin qu'ils périssent misérablement entre les flots (de l'océan); mais que le hasard les conduisit à deux îles qui sont les plus proches de la terre ferme de l'Afrique. Ces îles sont Lançarote et Fuerteventura qu'ils peuplèrent. Et puisqu'ils avaient les langues coupées, leur langage était différent dans chaque îles, si bien ils se ressemblent beaucoup aussi bien dans la prononciation que dans les coutumes.

Núñez de la Peña, ([1676] 1994: 19 - 20)

[Texte 12]

TOMÁS ARIAS MARÍN DE CUBAS (Telde, 1643 - 1704) mentionne par rapport à l'Île de La Gomera:

Le langage est différent de celui de toutes les autres et loin de tous; ils parlent les lèvres fermées comme s'ils n'ont pas de langue; ce qui permet de confirmer ce qui se dit ailleurs qu'**un prince ou seigneur, dont on dit qu'il était romain, les jeta dehors après leur avoir coupé la langue car ils n'adoraient pas leurs dieux; d'autres disent ce fut à cause d'un délit contre leur seigneur.**

(Marín de Cubas - [1687] 1986: 116)

ANNEXE DOCUMENTAIRE II

LÉGISLATION ROMAINE AU SUJET DE LA DÉPORTATION DANS DES ÎLES

Nous présentons ici quelques textes clarificateurs relatifs à la Jurisprudence romaine, recueillis du temps de l'empereur byzantin Justinien (527 - 565) dans le *Digesta Iustiniani Augusti*[1].

Dig. De interdictis et relegatis et deportatis

[Texte 1]

Dig. 48. 21. 6. 1 (Ulp. *De officio procos. De interdictis et relegatis et deportatis,* lib., 9).

« Ainsi, **les gouverneurs de la province qui jugeraient** que **quelqu'un doit être déporté dans une île doivent écrire au Prince** et signaler cela tout en précisant son nom; et ce afin que le Prince (Empereur) juge si cette sentence doit être confirmée et qu'il doit être déporté dans une île.»

[Texte 2]

Dig. 48.22.4 (Marc. *Inst*., Lib. 2)

« **Les exilés dans une île gardent sous leur autorité leurs descendants en leur pouvoir, car ils conservent également tous leurs droits:** ils conservent aussi tous leurs biens excepté ceux dont ils ont été privés, puisqu'il existe des sentences qui privent d'une partie de leurs biens ceux qui ont été envoyés en exil permanent ou qui qui ont été bannis.»

1 *Digesta Iustiniani Augusti* (cette œuvre est fondamentale pour la Jurisprudence romaine qui acquiert son importance avec le temps grâce au travail de Justinien dont la compilation du *Digesto,* les *novellae,* les *Institutas* et le *Codex* furent la base fondamentale pour la constitution du *Corpus Iuris Civilis* tout au long du VIème s. apr. J.-C.). *Digesto de Justinien (1986)*: Version espagnole de Álvaro D'Ors, F. Hernández-Tejero, P. Fuenteseca, M. García Garrido et J. Burillo, Pamplona, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Editorial Aranzadi.

[Texte 3]

Dig. 48.23.3 (Papin. *Resp.,* lib. 16)

« **Le Trésor Public retient les biens de la personne déportée dans une île** après que la peine soit pardonnée.»

[Texte 4]

Dig. 48.24.2 (Marc. *Publ. Iudic.,* lib.2).

« **Si une personne a été déportée ou exilée dans une île, le châtiment est** également maintenu après sa mort, et il n'est pas permis de le sortir de là vers un autre endroit pour l'y enterrer sans consulter l'empereur.»

[Texte 5]

Dig. 28.22.7.2 (Ulp. *De offic. Procos.*, lib. 10)

«Voici la différence entre les déportés et les exilés: que **n'importe qui peut être exilé dans une île provisoirement ou pour toujours.**»

[Texte 6]

Dig. 48.22.14. 1 - 2

« Est relégué celui qui est exilé de sa province, de Rome ou de son environnement immédiat, pour une durée déterminée ou de façon perpétuelle. Il y a en plus une grande différence entre l'exil et la déportation, puisque **la déportation prive l'individu des droits de citoyenneté et de ses biens**, alors que l'exil conserve l'un et l'autre, à moins que les biens ne soient confisqués.»

[Texte 7]

Dig. 48.22.15 (Marc. *Publi. Iudic.,*lib.2)

« Le déporté perd la citoyenneté, maintient sa liberté et est privé du droit civil (les droits de citoyen); mais il peut utiliser le droit des individus.»

[Texte 8]

Dig.* 48. 22. 7. 1 (Ulp. *De offic. Procos., lib. 10)

«**Les gouverneurs de province peuvent exiler sur une île quand ils ont en une sur le territoire qui est sous leur juridiction (c'est-à-dire, qui appartient à la province qu'ils gèrent),** et ils peuvent indiquer expressément une île et y exiler; mais au cas où ils ne l'auraient pas, ils doivent publier

dans la sentence qu'ils exilent dans une île écrivant à l'Empereur pour qu'il la désigne lui-même. Cependant, ils ne peuvent condamner à l'exil sur une île qui n'appartienne pas à la province qu'ils gouvernent eux-mêmes.»

[Texte 9]

Dig. 48.22.7.6 (Ulp. *De offic. Procos.,* lib. 10)

« De même qu'aucun (empereur) ne peut exiler dans une île qui ne se trouve sur le territoire de sa juridiction, et de la même manière, **personne n'a le droit d'exiler sur une province qui n'est pas sous sa juridiction.**»

[Texte 10]

Dig. 48.22.7.9 (Ulp. *De Offic. proc.*, lib.10)

«Mais souvent également **les gouverneurs exilent dans les parties désertes de leurs provinces.**»

[Texte 11]

Dig. 48.22.7 (Ulp. *De Offic. proc.*, lib.10)

«Il **existe deux genres d'exil: certains sont exilés dans une île**, alors que d'autres sont simplement exilés de la province et on ne leur désigne pas une île.»

[Texte 12]

Dig. 48. 22. 5 (Marc. *Regularum* lib.1)

«**Il existe trois types d'exil: l'exil d'un lieu déterminé,** ou une proscription extensive; de sorte qu'on exile l'individu de tous les lieux excepté un concrètement; **ou la prison dans une île,** c'est-à-dire, **l'exil dans une île.»**

[Texte 13]

Ulpianus[1] libro 48 *ad edictum* (Ulp. *Ad edictum,* 48. 17. et 48.19.2)

---

1 Dominico Ulpiano (Tiro - 170, Roma, 228). Jurisconsulte romain, considéré comme l'un des plus grands de l'histoire du Droit. Il fut membre d'une importante famille équestre de la province romaine de Syrie et disciple de Papiano dont il fut assistant quand celui-ci occupait le poste de *prefecto* du *pretorio* en l'an 203 apr. J.-C., un poste que Ulpiano occupa jusqu'à 212 av. J.-C. Sa production très abondante comprenait toutes les branches du Droit romain, et on le considéra comme étant auteur de 287 livres, ce qui fit de lui le plus grand juriste de l'époque. Parmi ses titres les plus importants on citera les *Libri VII regularum*, les *Libri II Institutionum* et *Libri VII Regulae.* On ne conserve de cette riche production que quelques fragments des *Institutiones* et le *Liber singularis.* D'autres textes nous sont parvenus parmi les fragments repris dans le *Digeste*.

«Nous devons savoir que la peine de mort, la perte de la citoyenneté ou l'esclavage attend l'individu condamné à la peine capitale.»

«On sait qu'après la décision de la déportation dans un endroit avec la prohibition d'eau et de feu, avant que l'individu **soit déporté dans une île**, l'empereur établit la perte de citoyenneté, car il n'y a point de doute pour le défenseur de la déportation du détenu. Cependant, le préfet de la ville dispose du droit de déportation, et il semble qu'après la sentence du préfet, la citoyenneté est immédiatement perdue.» (Traduction de l'original d'Alicia García García)

[Texto 14]

Mircianus[1] libro 13 *Institutionum* (Marc. *Inst.,* lib. 13)

«**Les exilés ou les déportés dans une île doivent s'éloigner des lieux interdits.** Nous utilisons cette norme afin que l'exilé ne dépasse pas les lieux interdits: sinon **l'exilé est condamné à l'exil perpétuel dans une île durant un temps déterminé, … ou à la peine capitale.** Dans les cas également où quelqu'un (ne) serait parti en exil dans le délai déterminé ou n'aurait pas accompli l'exil: sa contumace s'ajoute à la peine. Personne ne peut accorder à l'exilé d'aller d'un endroit à un autre si ce n'est l'empereur en personne.» (Traduction de l'original d'Alicia García García)

[Texte 15]

Marcianus libro 14 *Institutionum* (Marc. *Inst.,* lib. 14).

«5. **La déportation dans une île** est un châtiment dans la *Ley Cornelia* pour les assassins ou empoisonneurs avec la confiscation de tous les biens. **Actuellement** on s'est habitué au châtiment de la peine de mort …, ceux des classes inférieures sont jetés aux bêtes, **par contre, ceux des hauts rangs sociaux sont déportés dans une île.»** (Traduction de l'original d'Alicia García García)

[Texte 16]

Dig. 48, 22, 7 (Ulp.*, De offic. procos.*, lib. 10)

«**Il existe deux genres d'exil: il y en a quelques uns qui sont exilés dans une île, alors que d'autres sont simplement exilés de la province, et on ne**

1 Elio Marciano (*Aelius Marcianus*) (ca. 180 - 235) fut un important juriste romain de l'époque des Sévères (193 - 235 apr. J.-C.). Les seize livres des *Institutions* constituent son œuvre fondamentale.

leur désigne pas d'île.» (Traduction de l'original d'Alicia García García)

[Texte 17]

Dig. 48, 22, 5 (Marc*., Regularum.*, lib. 1)

«**Il existe trois genres d'exil: exil de lieux déterminés, ou une plus ample proscription,** de sorte que l'individu est exilé de tous les lieux sauf un seul, **ou la prison dans une île, c'est-à-dire l'exil sur une île.»** (Traduction de l'original d'Alicia García García)

[Texte 18]

De poenis

38. Paulus, libro quinto sententiarum

(…)

« 1. Ceux qui sont passés du côté des ennemis ou leur ont dévoilé nos décisions sont soit brulés vifs, soit pendus. »

«2. **Les auteurs d'un soulèvement ou d'une agitation qui ont incité le peuple, selon leur rang social,** sont soit pendus soit jetés aux bêtes **ou déportés dans une île.»** (Traduction de l'original d'Alicia García García)

BIBLIOGRAPHIE

ANERCROMBY, J. ([1917]/ 1990): *Estudio de la antigua lengua de las Islas Canarias,* edición con traducción y estudio introductivo de Mª_Ángeles Álvarez Martínez y Fernando Galván Reula, Instituto de Estudios Canarios, La Laguna.

ABREU Y GALINDO, J. de ([1676] / 1977): *Historia de la conquista de las siete Islas de Canaria,* Ed. crítica con Introducción, notas e índice por Alejandro Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife.

ACOSTA MARTÍNEZ, P., PELLICER CATALÁN, M. (1976): «Excavaciones arqueológicas en la Cueva de Arena (Barranco Hondo, Tenerife) «*Anuario de Estudios Atlánticos,* vol. 1, n° 22, pp. 125-184.

AGUIAR FRAZÃO, R. de (1975): *Juba II: exemplo de um rei cliente de Roma (séc. 1 av. J.C. séc. I apr. J.-C.),* São Paolo.

ALONSO, Mª. R. (1998): «Los guanches de Tenerife» en *La luz llega del Este,* Excmo. Ayuntamiento de San Cristóbal de La Laguna.

ÁLVAREZ DELGADO, J. (1945ª): «Las islas Afortunadas en Plinio», *Revista de Historia*, 69, pp. 26-61.

ÁLVAREZ DELGADO, J. (1945b): *Teide: Ensayo de Filología Tinerfeña,* La Laguna.

ÁLVAREZ DELGADO, J. (1949): *Sistema de numeración norteafricano*, Madrid, Instituto Antonio de Nebrija, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Manuales y anejos de Emerita VIII.

ÁLVAREZ DELGADO, J. (1964): *Inscripciones líbicas de Canarias, Ensayo de interpretación,* La Laguna.

ÁLVAREZ DELGADO, J. (1977): «Leyenda erudita sobre la población de Canarias con africanos de lenguas cortadas», *Anuario de Estudios Atlánticos,* 23, pp. 51-82.

ÁLVAREZ DELGADO, J. (2014): *Descubrimiento, colonización y primer poblamiento de las Islas Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Ediciones Idea. Col. Thesaurus.

ÁLVAREZ RIXO, J. A. (1991), *Lenguaje de os antiguos isleños*, Ed. con estudio y notas por C. Díaz Alayán y A. Tejera Gaspar, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria

AMENGUAL, J. (1986): «Las Baleares Bizantinas, ¿lugar de destierro?», *Relaciones inéditas entre España y Grecia,* Atenas.

ARCE MARTÍNEZ, J. (1982): *El último siglo de la España romana: 284-409*, Alianza Universidad.

ARCE MARTÍNEZ, J. (1982): «Un relieve triunfal de Maximiano Hercúleo en Augusta Emerita y el Pap Argent inv. 480. Mit Tafel 60-63», 23, pp. 359-371.

ARCO AGUILAR, Mª del C. del, ARCO AGUILAR, M. del, ATIÉNZAR, E., ATOCHE PEÑA, P., MARTÍN OVAL, M., RODRÍGUEZ MARTÍN, C. & ROSARIO ADRIÁN, C. (1997): «Dataciones absolutas en la prehistoria de Tenerife». En Agustín Millares Cantero, Pablo Atoche Peña y Manuel Lobo Cabrera (Coord.) *Homenaje a Celso Martín de Guzmán (1946-1994)*. Universidad de Las Palmas de Gran Canaria. Excmo. Ayuntamiento de la ciudad de Gáldar. Dirección General del Patrimonio Histórico. Madrid.

ARCO AGUILAR, Mª del C. del, ARCO AGUILAR, Mª M. del, BENITO MATEO, C. y ROSARIO ADRIÁN, Mª C., (2016): *Un taller romano de purpura en los límites de la ecúmene. Lobos I.* El Museo de La Naturaleza y el Hombre. Santa Cruz de Tenerife.

AZNAR VALLEJO, E. (2001): «Los itinerarios atlánticos en la vertebración del espacio hispánico. De los Algarbes al Ultramar Oceánico», *XVII Semana de Estudios Medievales.* Estella. 17 a 21 de julio de 2000. Gobierno de Navarra. Departamento de Educación y Cultura, pp. 47-82.

BACALLADO ARANEGA, J.J., ORTEGA MUÑOZ, G., DELEGADO CASTRO, G., y MORO ABAD, l. «Fauna» en *La enciclopedia temática e ilustrada de Canarias* (1999), Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

BABÍN BEHRMANN, R., FERNÁNDEZ, M., TEJERA, A. (1987): «Lanzarote Prehispánico. Notas para su estudio», *XVIII Congreso Nacional de Arqueología,* pp. 19-54.

BABÍN BEHRMANN, R., BUENO RAMÍREZ, P., GONZÁLEZ ANTÓN, R. y ARCO AGUILAR, Mª del C. (1995): «Datos sobre la colonización púnica de las Islas Canarias», *Eres (Arqueología)*, 6, 1, pp. 7-28.

BABÍN BEHRMANN, R., BUENO RAMÍREZ, P., GONZÁLEZ ANTÓN, R. y ARCO AGUILAR, Mª del C. del (2000): «Una propuesta sobre la colonización púnica de las Islas Canarias», en *Actas del IV Congreso Internacional de Estudios Fenicios y Púnicos* (Cádiz 2-6 de octubre 1995), vol. II Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, pp. 737-744.

BALLAIS, E.B. ET J., -L. (2015): «Aurès», in *Encyclopédie Berbère, 7/ Asarakae_ Aurès* [en ligne], mis en ligne le 1 décembre 2012, consulté le 21 décembre 2015. URL : http://encyclopedieberbere. Revues.org/1226.

BARADEZ, J. (1994): *Fossatum Africae. Recherches aériennes sur l'organisation des confins Sahariens à l'Époque Romaine,* Paris, Arts et Métiers Graphiques.

BASSET, R. (1905): «La légende de Bent El Khass», *Revue Africaine*, 49, pp.18-34.

BEJARANO. V. (Ed.) (1987): «Hispania Antigua en la Historia Natural», *Fontes Hispaniae Antiquae*. Fasc. VII, pp. 135-136.

BELMONTE AVILÉS, J.A., SPRINGER BUNK, R., BETANCORT, M.A. (1998): «Análisis estadístico y estudio comparativo de las escrituras líbico-bereberes de las Islas Canarias, el Noroeste de África y el Sahara», *Rev. Acad. Canar. Cienc.*, X (2-3), pp. 9-33.

BELMONTE, J.A., SPRINGER BUNK, R., PERERA Mª A. y MARRERO, R. (2001): «Las escrituras líbico-bereberes de Canarias, El Magreb y el Sahara. Su relación con el poblamiento del archipiélago canario», *Revista de Arqueología, año XXII, n° 245*, pp. 6-13.

BELTRÁN LLORIS, F. (1978): «Los magistrados monetales en Hispania», *Numisma*, 150-155, pp. 169-211.

BEN OUEZDOU, H. (2001): *Descubrir el sur de Túnez. De Matmata a Tataouine Ksour, Jessour y Trogloditas*, Túnez.

BENABOU, M. (1976): *La Résistance africaine à la Romanisation*, Paris, Editions François Maspero.

BERTHELOT, S., ([1879]- 1980): *Antigüedades Canarias,* Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones.

BERTHELOT, S., BARKER WEBB, PH. (/1840/- 1978): *Etnografía y Anales de la conquista de las Islas Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. Mª (1977): «Las Islas Canarias en la Antigüedad», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 23, pp. 35-50.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. Mª (2003) *Trajano*, Barcelona, Ariel.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. Mª (2004): «La explotación de la purpura en la costas atlánticas de la Maurétanie Tingitane y Canarias. Nuevas aportaciones», *Anuario de Estudios Atlánticos,* 50, pp. 689-704.

BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, J. Mª y ORCÁRIZ GIL, P. (coords) (2013): *La administración de las provincias del Imperio Romano*, Madrid, Dykinson.

BONNET y REVERÓN, B. (1943): «La expedición portuguesa a las Canarias en 1341», *Revista de Historia Canaria*, 64, 110-133.

BUTE, J.P.C.S. (1987): *Sobre la antigua lengua de los naturales de Tenerife.* Edición, con traducción, introducción y notas de Ma. Ángeles Álvarez Martínez y Fernando Galván Reula, La Laguna, Instituto de Estudios Canarios.

CABRERA PERERA. A., (1988): *Las Islas Canarias en el Mundo Clásico*, Viceconsejería de Cultura y Deportes, Gobierno de Canarias.

CABRERA PÉREZ, J.C., (1996): *La prehistoria de Fuerteventura: un modelo insular de adaptación,* Puerto del Rosario, Servicio de Publicaciones del Cabildo de Fuerteventura.

CAGNAT, R. (1975): *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Nueva York, reed.

CAMPS, G., (1987): *Les Berbères. Mémoire et identité*, Paris, Ed. Errance.

CANAMAS, J.-P. (2015): *Ensayo sobre el poblamiento de Canarias.* Las Palmas de Gran Canaria, Ed. J.P. Canamas.

CARCOPINO, J. (1935): «Volubilis, résistance de Juba et des gouverneurs romains», *Hésperis 17*, pp. 1-24.

CARCOPINO, J. (1940): «Sur la mort de Ptolémée roi de Maurétanie», *Mélanges de Philologie, de Littérature et d'Histoire Anciennes offerts à A. Ernout*. Paris pp. 42-50.

CARCOPINO, J. (1943): *Le Maroc Antique*, Paris Gallimard.

CARCOPINO, J. (1989 reed.): *La vida cotidiana en el apogeo del Imperio Romano*, Madrid, Ed. Temas de Hoy.

CARTAGENA, A. de (1994): *Diplomacia y Humanismo en el siglo XV: edición crítica, traducción y notas de las «Allegationes super conquesta Insularum Canariae contra portugalenses» de Alonso de Cartagena.* Ediciones de Tomás González Rolán,

Fremiot Hernández González. Pilar Saquero Suárez-Somonte, Cuaderno de la UNED, c.u. Madrid.

CATE. E., (1891): *Essai sur la province romaine de la Maurétanie Césarienne.* Paris, Ernest Leroux.

CHAPELLE, DE LA F. (1934): «L'expédition de Suetonius Paulinus dans le sud-est du Maroc». *Hésperis* 19 (II), pp. 107-124.

CHAUSA SÁEZ, A. (1994): «Modelos de reservas indígenas en el África Romana», Gerión, 12, pp. 95-101

CHAUSA SÁEZ, A. (1997): *Veteranos en el África romana.* Barcelona, Universidad de Barcelona.

CHAUSA SÁEZ, A. (2000): *Ejército y ocupación territorial en el África Romana,* en Actas del Coloquio Primer Encuentro: Marruecos/Canarias (Agadir 6-8 de Novembre 1994), Coords. Antonio Tejera Gaspar (ULL), Hassan Bagri (UIZ). Publicaciones de la Facultad de Letras y Ciencias Humanas. Universidad Ibn Zohr, pp.93-98.

CHAUSA SÁEZ, A. (2003): «Relación Canarias-Africa en época romana. Notas documentales sobre leyendas eruditas», *El Museo Canario,* (Las Palmas de Gran Canaria), 58, pp. 59-70.

CHAUSA SÁEZ, A. (2005): «El ostracismo como pacificación impuesta en El Magreb de época romana», en *La Résistance Marocaine à travers l'histoire ou le Maroc des Résistances»*, T. 2, Rabat, pp. 18 y ss.

CHAUSA SÁEZ, A. (2006): «Nuevos datos sobre las deportaciones de indígenas norteafricanos a las Islas Canarias en época romana», En *L'Africa romana, Atti del IV Convegno di sudio*, Sassari, 12-14 diciembre de 1986, [s.n.] Roma, Vol. II, pp. 829-838.

CHAUSA SÁEZ, A. (2007): «El poblamiento de Canarias en época romana: aportación de nuevas hipótesis». *Museo Canario,* LXII, pp. 127-148.

CHAUSA SÁEZ, A. (2015): «El ejército como estructura del control de los indígenas norteafricanos bajo dominación romana», *Tabona*, 21, pp. 75-92.

CHÁVEZ ÁLVAREZ, E., TEJERA GASPAR, A. (2001): «Los discutidos hallazgos subacuáticos de ánforas romanas de las Islas Canarias», *Revista de prehistoria y arqueología de la Universidad de Sevilla*, 10, pp. 311-325.

CHÁVEZ ÁLVAREZ, E., TEJERA GASPAR, A. (2011): «Evidencias arqueológicas de filiación romana en las Islas Canarias», En *XVIII Coloquio de Historia Canario-americana* (2008)/Coord. Por Francisco Morales Padrón, 2010, pp. 32-42.

CHIC Y GARCÍA, G. (2008): «La ordenación de la Bahía de Cádiz en el alto imperio romano», *Revista atlántica-mediterránea de prehistoria y arqueología social*, 10, pp. 325-335.

CIORANESCU, A. (Ed). ([1772]-1982): J. Viera y Clavijo. *Noticias de la Historia General de las Islas Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones.

CLIN, G.S. (1929): « Le parler berbère des Gmâra », *Hésperis*, IX, pp.43 y ss.

COLTELLONI-TRANNOY, M., (1997) : *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée, (25 av. J.C. - 40 ap. J.C)*, Paris, Etudes d'Antiquités Africaines. CNRS.

CORRALES, C., CORBELLA, D. (2001): *Diccionario Histórico del Español de Canarias (DHECan)*, La Laguna, Instituto de Estudios Canarios.

CORVEIN, R. (1962): *Histoire de l'Afrique. I. Des origines au XVIème siècle*, Paris, Editions Payot.

DECRET, F., FANTAR, M. (1962): *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité, Histoire et Civilisation,* Paris, Editions Payot.

DE LUIS, E. (2014): El *limes* romano de Africa II- Thamugadi (Timgad-Argelia) y Africa III - Lambaesis (Tazoult-Lambèse-Argelia). Archivo de la Frontera: www. archivodela frontera.com.

DELGADO DELGADO, J. A. (1993): «De Posidonio a Floro: Las *Insulae Fortunatae* de Sertorio», *Revista de Historia Canaria*, 177, pp. 61-74.

DELGADO DELGADO, J. A. (2001): «Las Islas de Juno ¿hitos de navegación fenicia en el Atlántico en época arcaica?», *AHB*, 15-1, pp. 29-43.

Diccionario Enciclopédico Hispano-Americano (1887-1910), Barcelona, Montaner y Simón editores.

DESANGES, J. (1957): «Le triomphe de Cornélius Balbus, 19 av. J.C. », *Revue Africaine*, 101, pp.5-43.

DESANGES, J. (1962): *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil,* Dakar.

DESANGES, J. (1964): «Les territoires gétules de Juba II», *Revue des Etudes Anciennes*, 66, pp.33-47.

DESANGES, J. (1989): « L'hellénisme dans le royaume protégé de Maurétanie (25 avant J.C. - 40 apr. J.-C.), *Bulletin Archéologique du CTHS (BCTH*), 20-21B, pp.53-61.

DESANGES, J. (1992): «Caprarienses», *Encyclopédie Berbère, 11/Bracelets-Caprarienses,* Aix-en-Provence, Edisud, 1756, Référence électronique.

URL : http://encyclopedieberbere.revues.org/2055.

DESJACQUES, J., KOEBERLÉ, P. (1955): «Mogador et les îles purpuraires», Hésperis, XLII, pp. 193-202.

DETLEFSEN, D., (1908) : *Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellum* (Quell. Und Forsh., ecc. Heft 14, Berlin), pp. 51 y ss.

DETLEFSEN, D., (1909) : *Die Anordnung der Geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen* (Quell. und Forsch.), ecc. Heft 18, Berlin.

DIGESTO DE JUSTNIANO [1986]: Versión castellana de Álvaro D'Ors, F. Hernández-Tejero, P. Fuenteseca, M. García Garrido y J. Burillo, Pamplona, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Editorial Aranzadi.

DJELLOUL, N., (1999): *Les fortifications en Tunisie,* Ministère de la Culture. Agence de Mise en Valeur du Patrimoine et de Promotion Culturelle, pp. 15-24.

DUVAL, N. (1979) : «Ammaedara», in *Encyclopédie Berbère*, 4 / Alger-Amzwar [en ligne], mise en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 21 décembre 2015.
URL : http://encyclopedieberbere.revues. Org/2476.

DUVAL, P.M. (1946) : *Cherchel et Tipasa. Recherches sur deux villes fortes de l'Afrique du Nord*, Paris.

ECK, W., (2006): «Hosidius», en *Brill's New Pauly, antiquity volumes,* editados por Hubert Cancik y Helmuth Schneider, primera publicación en online 2006. http://dx.doi.org/10.1163/1574-9347_bnp_e517960.

ESPINOSA, A., ([1594]/1980): *Historia de Nuestra Señora de Candelaria*, Introducción de Alejandro Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones.

ESTEBAN, C., BELMONTE, J.A., y APARICIOA. (1992): «Los 'majanos' de Güímar. Un calendario en la piedra» *Astrum*, Nov., n° 107, pp. 6-10.

ESTEBAN, C. (2008): «Arqueología soñada: la historia de las pirámides de Güímar. La intervención de grandes 'investigadores' de renombre internacional y el apoyo financiero del sector turístico ha tergiversado la realidad de unos llamativos elementos del patrimonio etnográfico de Canarias», Primavera 2000, *El Escéptico*, n° 8, pp. 43-51.

EUZENNAT, M., (1989): *Los Limes de Tingitane*, Paris, C.N.R.S.

FALOMIR PASTOR, C.,(2013): *Juba II, rey de los mauros y los libios*, Tesis Doctoral, Universidad de Valencia.

FARRUJIA DE LA ROSA, J., ARCO AGUILAR, C. del (2002): «La leyenda del poblamiento de Canarias por africanos de lenguas cortadas: génesis, contextualización e inviabilidad arqueológica de un relato ideado en la segunda mitad del siglo XIV», *Tabona*, 11, pp. 47-51.

FARRUJIA DE LA ROSA, J., WERNER PICHLER, W., RODRIGUE, A., GARCÍA, S. (2009): «Escrito en piedra: El poblamiento amasigh de las Islas Canarias» en *Revista de Arqueología*, año XXX, n° 345, pp. 26-35.

FARRUJIA DE LA ROSA, J. (2015): *Ab initio. Análisis historiográfico y arqueológico sobre el primitivo poblamiento de Canarias (1342-1969)*, Santa Cruz de Tenerife, Ediciones Idea.

FARRUJIA DE LA ROSA, J. (2017): *Escrito en piedra. Las manifestaciones rupestres de las Islas Canarias,* CajaCanarias, Fundación.

FENTRESS, E. W., (1979): *Numidia and the Roman* Army. *Social, Military and Economic Aspects of the Frontier Zone*, BAR International Series 53, Oxford.

FISHWICK, D. (1971) : «The annexation of Mauretanie», *Historia*, 20, pp. 467-487.

FISHWICK, D., SHAW, B. D. (1976) «Ptolomeo de Maurétanie y la conspiracion de Gaetulicus», *Historia*, 25, pp. 491-494.

FONTE JAUME, A. (1991): «Condenas criminales en las Baleares Romanas», publicado en *Mallorca i el Món Clàssic* (I). Col-lecció Mallorca en el Món, en Estudi General Lul-LLià de Mallorca I Catedra Ramon Llull, pp. 133-151.

FRAZER, J.G. (1986): *Mitos sobre el origen del fuego.* Barcelona Ed. Alta Fulla.

FREGEL, R. (2010): La evolución genética de las poblaciones humanas canarias determinación mediante marcadores autosómicos y uniparentales, Tesis Doctoral, Universidad de La Laguna.

FRUTUOSO, G., ([1586]/1964): «Las Islas Canarias» en *Saudades da terra*. Con introducción y estudio de E. Serra, J. Régulo Pérez y San Pestana, Instituto de Estudios Canarios. Fontes Rerum Canariarum XII, La Laguna.

GALAND, L. (1990): «¿Es el bereber una clave para el canario?», *ERES*, Serie de Arqueología. Museo Arqueológico y Etnográfico de Tenerife, pp. 87-93.

GALVÁN SANTOS, B. (1991): *La cueva de las Fuentes: (Buenavista del Norte-Tenerife)*, Cabildo Insular de Tenerife.

GARCÍA GARCÍA. A. (2007): *Juba II, el rey de Maurétanie. Traducción y comentario de sus fragmentos.* Tesis Doctoral. Universidad de La Laguna.

GARCÍA GARCÍA. A. (2008): «El informe de Juba II sobre la Fortunatae Insulae (Plinio el Viejo, *NH*, IV, 202-205)», *Tabona 17*, pp. 141-164.

GARCÍA GARCÍA. A. (2010): *Juba II y las Islas Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Ediciones Idea.

GARCÍA GARCÍA, A., TEJERA GASPAR, A. (2014): «La primera imagen de las Islas Canarias en *Naturalis Historia* de Plinio el Viejo», *Fortunatae* 25, pp. 157-167.

GARCÍA GARCÍA. A., TEJERA GASPAR, A. (2017): «El emperador Trajano y el poblamiento de las Islas Canarias en la Antigüedad». Homenaje a Marcos Martínez, Ediciones Clásicas, pp. 301-307.

GASCU, J. (1972): *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Roma, Publications de l'Ecole française de Rome.

GENERAL FAIDHERBE (1874): «Quelques mots sur l'Ethnologie de l'Archipel Canarien»*, Revue d'Anthropologie*, Paris, pp. 91-94.

GIBBON, E. (1909): *Historia de la decadencia y caída del Imperio Romano (The decline and fall of the Roman Empire)*, Edición integra en cuatro volúmenes, traducción José Mor de Fuentes, Madrid, Ed. Turner.

GÓMEZ ESPELOSÍN, F.J., A. PÉREZ LARGACHA, M. VALLEJO GIRVÉS (1995): «Civilización romana y mundo bárbaro» en *La imagen de España en la Antigüedad Clásica.* Madrid, pp. 126-130.

GÓMEZ PANTOJA, J. (1988): «El sueño de Sertorio», *Actas del Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar (Ceuta 1987)*, t. I, Madrid, pp. 763-767.

GONZÁLEZ ANTÓN, R., TEJERA GASPAR, A. (1986): «Interpretación histórico-cultural de la Arqueología del Archipiélago Canario», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 32, pp. 683-697.

GONZÁLEZ ANTÓN, R., TEJERA GASPAR, A. (1990): *Los aborígenes canarios: Gran Canaria y Tenerife*, Madrid, Ediciones Istmo.

GONZÁLEZ, T., GONZÁLEZ ROLÁN, T, SAQUERO SUÁREZ-SOMONTE-P., LÓPEZ FONSECA, A. (2002): *La tradición clásica en España (Siglos XIII- XV). Bases conceptuales y bibliográficas*, Madrid.

GOZALBES CRAVIOTO, E. (1982): «Relaciones comerciales entre Cartago Nova y Mauritania durante el Principado de Augusto», *Anales de la Universidad de Murcia*, 40, 3-4, pp. 13-26.

GOZALBES CRAVIOTO, E. (1997): *Economía de la* Mauretania Tingitana (Siglos I a.C – II apr. J.-C.), Instituto de estudios Ceutíes, Ceuta.

GOZALBES CRAVIOTO, E. (2002): «Túmulos y resistencia indígena en Mauretania Tingitana (Siglo II)», Gerión, 20, n° 1, pp. 451-485.

GOZALBES CRAVIOTO, E. (2007): «Las islas Atlánticas de la purpura (Plinio, NH VI, 201). Un estado de la cuestión», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 53, pp. 273-296.

GOZALBES CRAVIOTO, E. (2008): «La economía exótica en el África occidental en la época romana», *L'Africa Romna*, XVII, Roma, pp. 595-608.

GOZALBES CRAVIOTO, E. (2009): «Navegación, pesca y poblamiento en la historia primitiva canaria», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 55, pp. 369-388.

GSELL, S. (1903): «Le Fossé des Frontières romaines dans l'Afrique du Nord », Mélanges Boissier, Paris, A. Fontemoing, pp. 227-234.

GSELL, S. (1903): «Observations géographiques sur la révolte de Firmus», *Recueil de Notices et Mémoires de la Société Archéologique de Constantine,* XXXVI, pp. 39-40.

GSELL, S. (1926): *Promenades archéologiques aux environs d'Alger : [Cherchel, Tipasa, Le tombeau de la Chrétienne]*, Paris, Société d'Edition Les Belles Lettres. Le Monde Romain.

GSELL, S. (1972): *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VIII, Osnabrück.

GUEY, J. (1939) : « Note sur le limes romain de Numidie et le Sahara au IVème siècle », *Mel de l'Ecole Franc, de Rome*, 56, pp. 178-245.

HERNÁNDEZ BAUTISTA, R., PERERA BETANCORT, M.A. (1983): «Primeras inscripciones latinas de Canarias», Periódico *La Provincia.*

HERNÁNDEZ BAUTISTA, R. (1987): «Los caracteres alfabéticos líbico-bereberes del Archipiélago Canario», en M. Olmedo Jiménez.

HERNÁNDEZ BAUTISTA, R. (1990): «Los grabados rupestres de Fuerteventura», en *Los grabados rupestres de Canarias* de Vicente Valencia Tomas Oropesa. Viceconsejería de Cultura y Deportes. Gobierno de Canarias.

HERNÁNDEZ BENÍTEZ, P., (1955): «Dos inscripciones latino-romanas», *Actas del Tercer Congreso Nacional de Arqueología.* Zaragoza, pp. 182-186.

HERNÁNDEZ CAMACHO et al. (1987): «Arqueología de la villa de Teguise», *I Jornadas de Historia de Fuerteventura y Lanzarote,* T. II, pp. 223-294.

HERNÁNDEZ DÍAZ, I., PERERA BETANCORT, Ma. A. (s/F): *Los grabados rupestres de la isla de Fuerteventura,* Cabildo Insular de Fuerteventura.

HERNÁNDEZ GONZÁLEZ, F. (2004): «Las leyendas de los primeros predicadores de Canarias», *Estudios Canarios. Anuario del Instituto de Estudios Canarios*, LVII, pp. 247-269.

HERNÁNDEZ MORÁN, J. (1999): «Los canes del escudo de Canarias: ¿un equívoco histórico?», *Estudios Canarios. Anuario del Instituto de Estudios Canarios*, XLIV, pp. 435-444.

HÖLTZENDORFF, F. Von (1859): *Die Deportationsstraffe im Römischen Altertum. Hinsichtlich ihrer Entstehung und Rechtsgeschichtlichen Entwickelung Dargestellt.* Johann Ambrosius Barth, Leipzig.

JIMÉNEZ GONZÁLEZ, J.J. (1985): «Los canarios: una tribu bereber del Gran Atlas», *Revista del Oeste de África,* 3-7, pp. 198-203.

JIMÉNEZ GONZÁLEZ, J.J. (1990): *Los canarios: Etnohistoria y arqueología*, Santa Cruz de Tenerife, Aula de Cultura de Tenerife. Museo Arqueológico. Cabildo de Tenerife.

JIMÉNEZ GONZÁLEZ, J.J. (2004): «El mito de las gentes del norte», en *Flandes y Canarias. Nuestros orígenes nórdicos, III,* Santa Cruz de Tenerife, Taller de Historia. Centro de la Cultura Popular Canaria.

JIMÉNEZ GONZÁLEZ, J.J. (2005): *Canarii*. *La génesis de los canarios desde el Mundo Antiguo*, Tenerife. Ed. Centro de la Cultura Popular Canaria.

JIMÉNEZ GONZÁLEZ, J.J. (2014): *La tribu de los CANARII. Arqueología, Antigüedad y Renacimiento*, Santa Cruz de Tenerife, Le Canarien Ediciones.

JIMÉNEZ GÓMEZ, M.C., NAVARRO MEDEROS, J.F. (1998): «El complejo de las morras de Chacona (Güímar, Tenerife): resultados del proyecto de investigación»,

en *XII Coloquio de Historia Canario-Americana.* Ediciones del Cabildo Insular de Gran Canaria.

JODIN, A. (1955)[1956]): «Volubilis Regia Iubae. Contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien », *Revue des Études Latines,* 33, pp. 318-332.

JORGE GODOY, S (1992-1993): «Los Cartagineses y la problemática del poblamiento de Canarias», Tabona, 7, 1, pp. 229-236.

JORGE GODOY, S (1996): *Las navegaciones por la costa atlántica africana y las Islas Canarias en la antigüedad*, Santa Cruz de Tenerife, Dirección General del Patrimonio Histórico.

JULIEN, CH. A. (1951): *Histoire de l'Afrique du Nord Tunisie-Algérie-Tunisie*, Paris, Ed. Payot.

JULIEN, CH. A. (1976): *Histoire de l'Afrique Blanche, des origines à 1945*, Paris, Presses Universitaires de France.

KEHNE, P. (1999) :« War and Peacetime Logistics: Suppliying Imperial Armies» en *A companion to the roman army*, Paul Erdkamp in East and West (Ed.), Blackwell Publishing Ltd. Oxford, pp323-339.

KLOTZ, A. (1906): Questiones Plinianae geograficae (Quellen und Forschungen zur alten Gesch. und Geographie herausg. von W. Sieglin, Heft 11, Berlin.

LASSERE ; J. M. (1982): «Un conflit 'routier': observations sur les causes de la Guerre de Tacfarinas», *Antiquités Africaines* 18, pp. 11-25.

LE BOHEC, Y. (1989): *Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie sous le Haut Empire*, Paris, Editions du CNRS.

LE BOHEC, Y. (2004): *El ejército romano. Instrumento para la conquista de un imperio.* Barcelona, Ariel.

LE BOHEC, Y. (2005): *Histoire de l'Afrique romaine, 146 av. J.C.-39 apr. J.-C.*, Paris, Editions Picard.

LE BOHEC, Y. (2007): *La Troisième Légion Auguste*, Paris, Editions du CNRS.

LE GLAY, M., LE GLAY, J. (1995): *El Imperio romano, I. (El Alto Imperio de Actium hasta la muerte de Severo Alejandro, 31 av.C. -25 apr. J.-C.)*. (trad. Guillermo Fatás), Madrid, Akal.

LEÓN HERNÁNDEZ de, J. (1990): «Los grabados rupestres de la isla de Lanzarote» en Valencia Alfonso, V; Oropesa, T.: *Grabados rupestres de Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Viceconsejería de Cultura y Deportes. Gobierno de Canarias, pp. 83-89.

LEÓN HERNÁNDEZ, J. de, HERNÁNDEZ CURBELO, P., ROBAYNA FERNÁNDEZ, M.A. (1988): «La importancia de las vías metodológicas en la investigación de nuestro pasado, una aportación concreta: los primeros grabados latinos hallados en Canarias», *Tebeo*, I, pp. 129-201.

LEÓN HERNÁNDEZ, J. de, HERNÁNDEZ CURBELO, P., ROBAYNA FERNÁNDEZ, M.A. (1995): «Los grabados rupestres de Lanzarote y Fuerteventura. Las inscripciones alfabéticas y su problemática», *IV Jornadas de Estudios sobre Lanzarote y Fuerteventura*, pp. 455-535.

LEÓN HERNÁNDEZ, J. de, PERERA BETANCORT, M. A. (1996): «Las manifestaciones rupestres de Lanzarote» en *Las manifestaciones rupestres de las Islas Canarias*, Dirección General del Patrimonio Histórico, Gobierno de Canarias, pp. 49-105.

LEVEAU, PH. (1980): «Caesarea de Mauretanie, ville romaine d'époque augustéenne», *Caesarodonum*, 15, pp. 71-74.

LEVEAU, PH. (1981): «*La fin du Royaume Maure et les origines de la province romaine de Maurétanie Césarienne», Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. Afrique du Nord*, 17 B, pp 313-321.

LEVEAU, PH. (1992): «Caesarea Mauretaniae (IOL)», *Encyclopédie Berbère*, XI : 1698-1706, Edisud, Aix-en-Provence.

LEVEAU, PH.BENSEDDIK, N., FERDI, S. (1983): *Cherchel, Argel.*

LE CANARIEN (/1630/-2003): Manuscritos, transcripción y traducción de Berta Pico, Eduardo Aznar, Dolores Corbella, La Laguna, Instituto de Estudios Canarios.

LOBÓN-CERVIÁ, J., RIGHTON, D., GARGAN, P., et al. (2016): «Empirical observations of the spawning migration of European eels: the long and dangerous road», *Science Advances*, Vol. 2, n°10, descargado de http://advancesIsciencemag.org.org/.

LORENZO PERERA, M. J. et al. (1999): *La anguila: estudio etnográfico, pesca y aprovechamiento en las Islas Canarias*, La Laguna.

MANGAS, J. (1988): «Juba II de Maurétanie, magistrado y patrono de ciudades hispanas», Actas del Congreso Internacional El Estrecho de Gibraltar (Ceuta, 1987), Madrid, t. I, pp. 731-739.

MARAÑÓN, G. (2006 reed.): *Tiberio, historia de un resentimiento*. Madrid, España.

MARCY, G. (1942): «El verdadero destino de las 'pintaderas' de Canarias», *Revista de Historia*, vol. VIII, n° 58, pp. 108-125.

MARCY, G. (1962): «Nota sobre algunos topónimos y nombres antiguos de tribus bereberes en las islas Canarias», (Traducción y comentarios: J. Álvarez Delgado), *Anuario de Estudios Atlánticos*, 8, pp. 239-289.

MARÍN DE CUBAS, T. ([1694]-1986): *Historia de las siete islas de Canaria*, Las Palmas de Gran Canaria, Real Sociedad Económica de Amigos del País de Gran Canaria.

MARRERO. R., SPRINGER BUNK, R.A., BELMONTE AVILÉS, J.A., PERERA BETANCORT, M.A. (2001): «La escritura líbico-bereber de Canarias, El Magreb y el Sahara. Su relación con el poblamiento del archipiélago canario», *Revista de Arqueología,* Ano XXII, n° 245, pp. 6-13.

MARTÍN, A., LORENZO, J.A. (2001): *Aves del Archipiélago Canario*, La Laguna, Francisco Lemus Editor.

MARTÍN, F. (2004): «El exilio en Roma, los grados de castigo», en *Vivir en tierra extraña: emigración e integración cultural en el mundo antiguo,* Actas de la reunión realizada en Zaragoza los días 2 y 3 de junio de 2003. J. Remesal Rodríguez et al. (eds.), Universidad de Barcelona Servicio de Publicaciones, pp. 247-254.

MARTÍN SOCAS, D., TEJERA GASPAR, A., CÁMALICH MASSIEU, M. D., GONZÁLEZ QUINTERO, P., GOÑI QUINTERO, A., CHÁVEZ ÁLVAREZ, E., (2000): «Los trabajos de Intervención Arqueológica y Patrimonial en el Poblado de Zonzamas», IX Jornadas de Estudio de Lanzarote y Fuerteventura, T. I Historia, Prehistoria. Servicio de Publicaciones de Cabildo de Fuerteventura, Cabildo de Lanzarote, Puerto del Rosario, pp. 445-467.

MARTÍN DE GUZMÁN, C. (1976): «Fechas de carbono-14 para la arqueología prehistórica de las Islas Canarias», Revista *Trabajos de Prehistoria*, vol. 33, pp. 318-328.

MARTÍN DE GUZMÁN, C. (1978): «Dataciones C-14 para la Prehistoria de las Islas Canarias», *Serie Universitaria de la Fundación Juan March,* C-14 y Prehistoria de la Península Ibérica, pp. 145 – 151.

MARTÍNEZ CABRERA, V. (2008): «Origen y pervivencia genética de los aborígenes canarios en la actualidad», VI Congreso de Patrimonio Histórico, Arrecife, Lanzarote.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, M. (1992): *Canarias en la mitología. Historia mítica del Archipiélago*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, M. (1996): *Las Islas Canarias de la Antigüedad al Renacimiento. Nuevos aspectos*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, M. (1996a): «Capraria», en *La Gran Enciclopedia de Canaria*, Las Palmas de Gran Canaria, Ediciones Canarias: 820.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, M. (1996b): *Nuevos estudios de Historia Canaria. Las Islas Canarias de la Antigüedad al Renacimiento. Nuevos aspectos*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, M. (2002): *Las Islas Canarias en la Antigüedad Clásica. Mito, Historia e Imaginario*, Santa Cruz de Tenerife.

MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, M. (2011): «La tradición clásica en la *Descripción de las Islas Canarias* (1952) de Leonardo Torriani», *Fortunatae*, 22, pp. 117-128.

MAS ÁLVAREZ, L.B. (1989): *Aportación al estudio de la nutrición de la anguila europea: Anguilla anguilla*, Madrid.

MATTHEWS, V., J. (1972): « The Libri Punici of King Hiempsalis », *American Journal of Philology*, 93, pp. 330-335.

MATTINGLY, D. J. (2010): *Imperialism, Power and Identity : Experiencing the Roman Empire.*

MAZARD, J. (1955): *Corpus Numidiae Mauritaniaeque*, Paris, Arts et Métiers Graphiques.

MCDERMOTT, W.C. (1969): «M. Petreius and Juba», *Latomus*, 28, pp. 858-862.

MEDEROS MARTÍN Y G. ESCRIBANO COBO (1997): «Fuentes escritas sobre el poblamiento de Canarias: deportaciones desde la Mauritania Tingitana», en *VIII Jornadas de Estudios sobre Lanzarote y Fuerteventura*, 22-25 de Septembre, Lanzarote, t. II, pp. 339-364.

MEDEROS MARTÍN Y G. ESCRIBANO COBO (1998): «Posibles deportaciones romanas de norteafricanos hacia Canarias», *Revista de Arqueología*, junio, n° 206, pp. 42-48.

MEDEROS MARTÍN Y G. ESCRIBANO COBO (2002): *Los aborígenes canarios y Prehistoria de Canarias*. Ed. Centro de la Cultura popular Canaria.

MENÉNDEZ PIDAL, R. (1964): *Historia de España* (Dir.), Vol. XV, Madrid, Espasa Calpe.

MILTNER (1931) en *RE*, IV, cols. 591-593, s.v. *Suetonius Paulinus* (n° 3°).

MILLAR, F. et al. (1987): *El Imperio Romano y sus pueblos limítrofes. El Mundo Mediterráneo en la Edad Antigua*, IV, Madrid. Ed. Siglo XXI.

MOLINERO POLO, M. A. (2007): «Pirámides de Güímar, Solsticios, Masonería, y Egipto Antiguo», *Revista Tabona*, n° 15, enero 2007, pp. 163-178.

MOMMSEN, TH. (1899): *Römisches Strafrecht*, Leipzig.

MONTESDEOCA, M., TEJERA GASPAR, A. (2006): «La obra antropológica de Gregorio Chil y Naranjo», pp. 9-34, en *Los Guanches* de Gregorio Chil y Naranjo: *Estudios Históricos, Climatológicos y Patológicos de las Islas Canarias* [libro III, segunda época - III y tomo II, continuación del libro III segunda época, II], Artemisa Ediciones.

MORENO, J. M. (1988): *Guía de las aves de las Islas Canarias*, S/C de Tenerife, Interinsular Canaria.

MORICI, C. (2006): «La Palmera Canaria. Phoenix canariensis», *Rincones del Atlántico*, n° 3, pp. 134-143.

MÜNZER (1896): en *RE*, II, 2 cols. 1366-1368, s.v. *L. Sempronius Atratinus.*

MÜNZER (1896): en RE, VI, 1, (1900), cols. 1260-1271. S.v. *L. Cornelius Balbus* (n° 69).

MUÑOZ GIMÉNEZ, R. (1994): *La piedra Zanata y el mundo mágico de los guanches*, Tenerife, Museo Arqueológico.

NAGL en *RE*, III, A, 2 (1929), cols. 2195-2197, s.v. *L. Statilius Taurus* (n°39).

NAVARRO ARTILES, F. (1981): *Teberite. Diccionario de la lengua aborigen canaria*, Las Palmas de Gran Canaria, Edirca.

PADOAN, G. (1992-1993): «Ad insulas ultra Hispaniam noviter repertas: el redescubrimiento de las Islas Atlánticas (1336-1341).» Traducción de Miguel Martinón Cejas, *Syntaxix*, n° 30-31, pp. 130-143.

PALLARES PADILLA, A. (1976): «Nueva teoría sobre el poblamiento de las Islas Canarias», *Almogaren*, VII, pp. 15-26.

PALLARES PADILLA, A. (1995): «Consideraciones en torno al poblamiento de nuestras islas», *IV Jornadas de Estudio sobre Lanzarote y Fuerteventura,* T. II, pp. 363-381.

PALLARES PADILLA, A. (2009): «El poblamiento prehistórico de las Islas Canarias», *El Museo Canario*, T. LXIV, pp. 79-97.

PALLARES PADILLA, A. (2014): *Diccionario de Topónimos de Lanzarote*, Lanzarote, Ediciones Remotas.

PAVIS D'ESCURAC, H. (1982): «Les méthodes de l'impérialisme romain en Maurétanie de 33 avant J.C. à 40 apr. J.-C.», *Ketama*, 7, pp. 226-231.

PEREA YÉBENES. S. (2003): *Hispania romana y el Norte de África. Ejército, sociedad, economía*, Sevilla. Alfar.

PERRY, J.H. (1989): *El descubrimiento del mar*, Barcelona, Ed. Crítica.

PERERA BETANCORT, Mª A., SPRINGER BUNK, R., TEJERA GASPAR, A. (1997): «La estación rupestre de Femés, Lanzarote», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 43, pp. 19-45.

PÉREZ MACÍAS, J.A., DELGADO DOMÍNGUEZ, A. (eds.) (2007): *Las minas de Riotinto en época de Julio-Claudia,* Universidad de Huelva.

PICHLER, W. (1992): «Die schrift der Ostinseln-Corpus des Inschriften auf Fuerteventura», *Almogaren* XXIII, pp. 313-453.

PICHLER, W. (2003): *Las inscripciones rupestres de Fuerteventura*, Cabildo de Fuerteventura.

PINA POLO, F. (2004): «Deportaciones como castigo e instrumento de colonización durante la República Romana. El caso de Hispania» en *Vivir en tierra extraña: emigración e integración cultural en el mundo antiguo*, Actas de la reunión realizada en Zaragoza los días 2 y 3 de junio de 2003. F. Pina Polo- J. Remesal Rodríguez et al. (eds.), Colección Instrumenta 16, Barcelona, pp. 211-246.

PLINIO EL VIEJO (1998): *Historia Natural*, Libros III-IV. Traducción y notas de Antonio Fontán, Ignacio García Arribas, Encarnación del Barrio y Mª Luisa Arribas, Vol. 250, Madrid. Ed. Gredos, Biblioteca Clásico.

PROCOPIO DE CESAREA (2000): *Historia de las guerras. Libros III-IV. Guerra Vándala* Madrid, Ed. Gredos. Biblioteca Clásica.

RACHET, M. (1970): *Rome et les Berbères. Un problème militaire d'Auguste à Dioclétien*, Col. Latomus, 110, Bruxelles.

RAMÍREZ SÁNCHEZ, M., (2004): *Saxa scripta,* La búsqueda de inscripciones paleohispánicas y latinas en Canarias (1876-1955) », *XV Coloquio de Historia Canario-americana*, pp. 2112-2130.

REBUFFAT, R. (1969): «Deux ans de recherche dans le sud de la Tripolitaine», *Comptes rendus/Académie des inscriptions et belles-lettres (CRAI)*, Paris, pp. 189-212.

REBUFFAT, R. (1972): «Nouvelles recherches sur le sud de la Tripolitaine», *Comptes rendus/Académie des inscriptions et belles-lettres (CRAI)*, Paris, pp. 319-339.

REBUFFAT, R. (1975): «Trois nouvelles campagnes (de) fouilles dans le sud de la Tripolitaine», *Comptes rendus/Académie des inscriptions et belles-lettres (CRAI)*, Paris, pp. 495-505.

REBUFFAT, R. (1982): «Recherches dans le désert occidental de Libye», *Comptes rendus/Académie des inscriptions et belles-lettres (CRAI)*, Paris, pp. 188-199.

REYES GARCIA, I. (2003): *El habla prehispánica de La Palma. Estudio histórico-etimológico*, Filología I, Santa Cruz de Tenerife.

RHODEN, P. von (1895): en *RE*, II, 1, cols. 273-274, s.v. *L. Apronius Pius*.

RODRÍGUEZ, B., RODRÍGUEZ, A. (2006): «Aves occidentales observadas en el Noroeste de Tenerife», *Makaronesia* 8, pp. 110-121.

RODRÍGUEZ SANTANA, C.G. (1996): *La pesca entre los canarios, guanches y auartitas. Las ictiofaunas arqueológicas del archipiélago canario*, Ediciones del Cabildo Insular de Gran Canaria.

ROMANELLI, P. (1939): *Il limes romano in Africa,* Roma

ROMANELLI, P. (1959): *Storia delle provincia Romane dell'Africa,* Roma

RUMEU DE ARMAS, A. (1956): *España en el África Atlántica*, Madrid, Instituto de Estudios Africanos C.S.I.C. 2 vols., 1956-57, T. I.

RUMEU DE ARMAS, A. (1971): «Cristóbal Colón, cronista de las expediciones atlánticas», *Anuario de Estudios Atlánticos*, N° 17, pp. 533-560.

SÁNCHEZ-MORENO ELLART, C. (2012): «Deportation» en *The Encyclopedia of Ancient History*, 13 Volume Set, *Roger S. Bagnall, Kai Brodersen, Craige B. Champion, Andrew Erskine, Sabine R. Huebner* (eds.). Londres 1999-2014.

SÁNCHEZ-MORENO ELLART, C. (2015): «La relegatio in insulam y su progresiva definición durante el Principado» en *Movilidad forzada entre la Antigüedad Clásica y Tardía*, Alcalá de Henares, PP. 29-50.

SÁNCHEZ-MORENO ELLART, C., VALLEJO GIRVÉS, M., BUENO DELGADO, J.A. (eds.) (2015): *Movilidad forzada entre la Antigüedad Clásica y Tardía*, Alcalá de Henares.

SANTANA SANTANA, A., ARCOS PEREIRA, T., ATOCHE PEÑA, P., MARTIN CULEBRAS, J. (2002): *El conocimiento geográfico de la costa noroccidental de África en Plinio: la posición de las Canarias*, Ed. Georg Olms Verlag Hildesheim, Zürich, New York.

SCHRAEDER, C., (ed.) (1979): Heródoto, *Historia*, Libros III-IV. Traducción de C. Schraeder, Madrid. Ed. Gredos. Biblioteca Clásica.

SHAW, B. D., (1982): «Miedo y odio: la amenaza nómada y el África romana», en Wells, C.M. ed., *Roman Africa, The Vanier Lectures*, 1980, Les Press de l'Université d'Ottawa, Ottawa, vol. 52.

SINGH-MASUDA, N. R. (1996): *Exilium Romanum: exile, politics and personal experience from 58 BC to AD 68*. PhD thesis, University Warwick.

SORDI, M. (ed.) (1995): *Coercione e movilita umana nel mondo antico*, Milan.

SPRINGER BUNK, R.A. (2001): *Origen y uso de la escritura líbico-bereber en Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

SPRINGER BUNK, R.A. (2014): *Die libysch-berberischen Inchriften der Kanarischen Inseln in ihrem Felsbildkontext*, Berber Studies, vol. 42. Ed. Rüdiger Köpe Verlag. Köln.

STEIN (1932) en *RE*, IV, A 2, cols. 1985-1987, s.v. *Tacfarinas*.

SYME, R. (1979): «Tacfarinas, the Musulamii and Thubursicu» en *Roman Papers* (ed. E. Badian), Oxford, pp. 218-230.

TACITO, C. (1991): Anales. Libros I-IV. Introducción, traducción y notas de José L. Moralejo. Vol. 19, Madrid, Ed. Gredos Biblioteca Clásica.

TARRADELL, M. (1954): «Nuevos datos sobre la guerra de los romanos contra Aedemon», Tetuán, CAME, pp. 337-344.

TEJERA GASPAR, A. (1982-1984): «Hipótesis sobre el poblamiento prehispánico de las Islas Canarias», *Anuario de Estudios Canarios*, 28-29, pp. 19-20.

TEJERA GASPAR, A., GONZÁLEZ ANTÓN, R. (1985): «Relaciones culturales Mediterráneo-Atlántico entre el IV y el II milenio. Canarias: Problemas de perduración y pervivencia», Las Palmas de Gran Canaria, Congresos Nacionales.

TEJERA GASPAR, A. (1990): «Introducción al libro de Franz von Loeher», *Los Germanos en las islas Canarias*. Edición facsímil del mismo título, publicado en Madrid en 1886, en la *Imprenta Central à cargo de V. Sais, Calle de La Colegiata, n° 6.*

TEJERA GASPAR, A. (1991): *La Prehistoria de Canarias. Tenerife y los Guanches*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

TEJERA GASPAR, A. (1993a): «La investigación prehistórica de Tenerife» en *Historia de Tenerife, Guanches y Conquistadores,* T. I, Cabildo de Tenerife, pp. 55-70.

TEJERA GASPAR, A. (1993b): «Les inscriptions libyques berberes des îles Canaries», Mémorie della Societa di Scienza Naturali del Museo Civico di Storia Naturale di Milano, Vol. XXIV - FASC. II, pp. 533-541.

TEJERA GASPAR, A. (1994): «¿Son prehispánicas las pirámides de Güímar», *El día* (Santa Cruz de Tenerife), 18 de diciembre.

TEJERA GASPAR, A., CHAUSA, A. (1999): «Les nouvelles inscriptions indigènes et les relations entre l'Afrique et les îles Canaries», *Bulletin Archéologique du C.T.H.S.* nou. Sér. Afrique du Nord, Paris, fasc. 25, pp. 69-74.

TEJERA GASPAR, A. (2001a): «La Prehistoria de Canarias a partir de Chil y Naranjo», *El Museo Canario*, Vol. LVI, pp. 37-57.

TEJERA GASPAR, A. (2001b): Prólogo al libro de Renata Springer Bunk *Origen y uso de la escritura líbico-bereber en Canarias*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

TEJERA GASPAR, A. (2001c): «¿Qué es la *Insula Capraria* de Plinio?»*, Faventia*, 23(2), pp. 43-49.

TEJERA GASPAR, A. (2001-2002): «Los dragos de Cádiz y la 'Falsa púrpura' de los fenicios», *Estudios Orientales*, 5-6, pp. 369-375.

TEJERA GASPAR, A., CHÁVEZ ÁLVAREZ, Mª E. (2004): «La purpura getúlica de la Mauritania Tingitana», *Purpureae vestes: Acats del I Symposium Internacional sobre Textiles y Tintes del Mediterráneo en época romana* (Ibiza, 8 al 10 de noviembre, 2002) / coord. por Carmen Alfaro Giner, John Peter Wild, Benjamí Costa Ribas, pp. 237-240.

TEJERA GASPAR, A. (2004): «Tres etnónimos de tribus africanas de las Islas Canarias: canarii, caprarienses, cinithi», *Homenaje a Francisco Navarro Artiles*/cord. Por Carmen Díaz Alayón, Marcial Morera, pp. 489-504.

TEJERA GASPAR, A., CHÁVEZ ÁLVAREZ, Mª E.(2005ª): «El 'signo de Tanit' y la religión de los libios una hipótesis interpretativa», *Awal, Cahiers d'Etudes Berbères*, 32, pp. 57-74.

TEJERA GASPAR, A. et al. (2005b): «Gregorio Chil y Naranjo, investigador

excepcional y alma del Museo Canario» en la *Enciclopedia de Canarias Ilustres*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.

TEJERA GASPAR, A., CHÁVEZ ÁLVAREZ, Mª E. (2006): «Canarias del mito al descubrimiento», en A. Tejera Gaspar, Mª E. Chávez Álvarez y M. Montesdeoca, *Canarias y el África antigua*, Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Canaria, pp. 15-53.

TEJERA GASPAR, A., GIMÉNEZ GONZÁLEZ, J.J., J.J., ALLEN, J. (2008a): *Historial Cultural del Arte en Canarias. Las manifestaciones artísticas prehispánicas y su huella*, Gobierno de Canarias, 195-198.

TEJERA GASPAR, A. (2008b): Prólogo al libro de Ahmed Sabir, *Las Canarias Preeuropeas y el norte de África. El ejemplo de Marruecos. Paralelismos lingüísticos y Culturales*, Rabat, pp. 9-12.

TEJERA GASPAR, A. (2009): «L'origin libicoberber de les poblacions preeuropees de les illes Canàries» en *Els amazics avui, la cultura berber,* pp.51-58.

TEJERA GASPAR, A., CHÁVEZ ÁLVAREZ, Mª E. (2011a): «Fenicios y púnicos en las Islas Canarias: Un problema histórico y arqueológico», *Gadir y el circulo del estrecho revisados: propuestas de la arqueología desde un enfoque social*. Coord. Por Juan Carlos Domínguez Pérez, pp. 257-269.

TEJERA GASPAR, A., PERERA BETANCORT, M.A. (2011b): «Las supuestas inscripciones latinas de Lanzarote y Fuerteventura», en *Sodalium Munera. Homenaje a Francisco González Luis,* Madrid, Ed. Clásicas, pp. 565-572.

TEJERA GASPAR, A., PERERA BETANCORT, M.A. (2011c): «Las supuestas inscripciones púnicas y neopúnicas de las Islas Canarias», *Revista de Prehistoria y arqueología de la Universidad de Sevilla*, 20, pp.: 175-184.

THE OXFORD CALSSICAL DICTIONARY (2005): Simon Hornblower y Antony Spawforth ed., Oxford University Press 3 rev. Ed.

THOUVENOT, R. (1939): «La connaissance de la montagne marocaine chez Pline l'Ancien», *Hésperis*, 26, pp. 114-121.

THOUVENOT, R. (1949): *Volubilis*, Paris, Les Belles Lettres.

TINGAY, G. (1991): *Julio César*, Madrid, Akal.

TORRES AGUILAR, M. (1993-1994): «La pena de exilio: sus orígenes en el derecho humano», *Anuario de Historia del Derecho español*, 63-64, pp. 701-786.

TORRIANI, L. ([1590] - 1978): *Descripción e historia del reino de las Islas Canarias*. Introducción y notas de Alejandro Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones.

TRAPERO, M., LLAMAS POMBO, E. (1998): «¿Es guanche la palabra *guanche*? Revisión histórica, filológica y antropológica de un tópico», *Anuario de Estudios Atlánticos,* 44, pp. 99-196.

TROUSSET, P. (1980): «Les milliaires de Chebika (Sud Tunisien)», *Antiquités africaines*, 15, pp. 135-154.

TROUSSET, P. (1998): «Fossatum», Encyclopédie Berbère, 19 | Filage – Gastel, Aix-en-Provence, Edisud,pp. 2911-2918.

TROUSSET, P. (2009) : «Pénétration romaine et organisation de la zone frontière dans le prédésert tunisien» in *L'Africa Romana. Ai confini dell'Impero : contatti, scambi conflitti. Atti del XV convegno di studio. Tozeur, 11-15 dicembre 2002*, Carocci, Rome, pp.59-88.

TROUSSET, P. (2015): «Capsa», in Encyclopédie Berbère, 12 | Capsa – Cheval [En ligne], mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 21 décembre 2015.
URL : http://encyclopedieberbere.revues.org/2056.

ULBRITCH, H. J.(1990) «Felsbildstationen auf Lanzarote», *Almogaren*, XXI/2, pp. 7-319.

VANAKER, W. (2013): «Ties of Resistance and Cooperation. Aedemon, Lusius Quietus and the Baquates», *Mnemosyne* 66 (4-5), pp. 708-733.

VALLEJO GIRVÉS, M. (2001): «De exilios y exiliados béticos», *Actas del III congreso de Historia de Andalucía,* pp. 1-15.

VALLEJO GIRVÉS, M. (1991): «In insulam deportatio en el siglo IV apr. J.-C. Aproximación a su comprensión a través de causas, personajes y lugares», *Polis*, 3, pp. 153-167.

VERNEAU, R. ([1891] - 1996): *Cinco años de estancia en las Islas Canarias,* Tenerife, Ed. J.A.D. L.

VIERA Y CLAVIJO, J. (/1772/- 1982): *Noticias de la Historia de Canarias.* Edición a cargo de Alejandro Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, Goya Ediciones.

VIÑAS, A. (2007): *Instituciones políticas y sociales en Roma*, Madrid, Dykinson.

VOISIN, J.-L. (1983): «Le triomphe africain de 46 et l'idéologie césarienne», *Antiquités Africaines*, 19, pp. 10-14.

WHITTAKER, C.-R. (1994): *Frontiers of the Roman Empire, A Social and Economic Study*, Baltimore-Londres, Hopkins University Press.

WISSOWA en *RE*, IV, 1 (1900), cols. 1623-1624, s.v. *L. Cornificius* (n° 5).

WÖLFEL, DOMINIK J. [1996]: *Monumenta Linguae Canariae*. Traducción de M. Sarmiento Pérez, Santa Cruz de Tenerife, Dirección General de Patrimonio Histórico del Gobierno de Canarias.

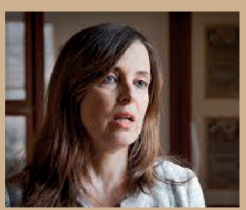
Dans ce livre nous analysons un ensemble de données qui confirment, de manière évidente, l'origine nord-africaine des anciennes populations canariennes, comme cela avait été confirmé par les premiers historiens du quinzième siècle. Ces derniers avaient associé le peuplement des Iles Canaries avec des ethnies berbères qui furent déportés dans cet archipel, suite aux châtiments infligés à diverses communautés rebelles à cause de leur opposition au pouvoir de Rome, ayant opposé une longue et sanglante résistance aux troupes qui avaient rasé la ville tunisienne de Carthage à partir de l'année 146 avant J.C.

Les affrontements commencèrent durant les premières années du siècle I après J.C. et ils allaient continuer durant le Bas Empire.

AHMED SABIR

(Inezgane - Agadir - Maroc), Docteur en Linguistique de l'Université Mohamed V de Rabat (1989) où il fut Professeur au Département des Etudes Hispaniques (1983-1989), Professeur de l'Enseignement Supérieur au Département des Etudes Hispaniques à l'Université Ibn Zohr d'Agadir (1989 - 2015), Vice-Doyen, puis Doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de cette même Université (2005-2014).

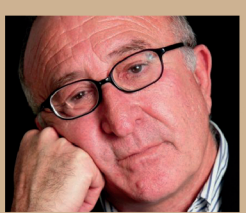
Auteur de nombreuses publications en espagnol, français, et arabe sur des thèmes de Linguistique (les emprunts linguistiques entre l'amazighe, l'arabe et l'espagnol, plurilinguisme), Toponymie (amazighe, arabe, portugais, espagnol), Traduction (relations historiques et interculturelles entre l'Espagne, le Portugal et le Maroc), Histoire et Interculturalité (relations Maroc - Espagne - Portugal - Hollande).



ALICIA GARCIA GARCIA

(Fasnia, Teneriffe) est Docteur en Philologie Classique de l'Université de La Laguna où elle obtint son Doctorat en 2007 avec sa thèse Juba II, Rey de Mauretania, Traducción y comentario de sus fragmentos sous la direction de Marcos Martínez Hernández, Professeur de l'Enseignement Supérieur Emérite de Philologie Grecque de la Universidad Complutense, un travail codirigé par les Professeurs de l'Enseignement Supérieur de l'Université de La Laguna, Antonio Tejera Gaspar (Archéologie) et Fremiot Hernández González (Philologie Latine).

Les recherches de Alicia García García sont principalement centrés sur l'étude du monde romain en Afrique du Nord durant le siècle I av. J.C et le siècle I après J.C., avec un intérêt tout particulier pour la figure du monarque mauritanien Juba II (52 av. J.C.- 23 après J.C.), aussi bien son gouvernement que sa production scientifico - littéraire. A ce sujet elle publia son livre Juba II y su relación con las Islas Canarias. Elle a également publié des articles en rapport avec ces thèmes, ainsi que sur la première image des Canaries dans Naturalis Historia de Pline l'Ancien.



ANTONIO TEJERA GASPAR

(El Río, Arico, Tenerife) est Professeur de l'Enseignement Supérieur en Archéologie à l'Université de La Laguna, 'Premio Canarias de Patrimonio Histórico' (2011), Docteur Honoris Causa de l'Université de Las Palmas (2017) et Médaille d'Or de l'Université de La Laguna (2018)

Ses recherches sont centrées de façon prioritaire sur l'étude du monde phénicien et tartessien; et ce en publiant Las necrópolis fenicias del Mediterráneo Occidental puis, en collaboration avec Jesús Fernández, Los dioses de los tartesos. A partir de 1979 jusqu'à ce jour, il a orienté son attention vers les cultures pré-européennes des Canaries ce qui a donné lieu à de nombreux livres et bon nombre d'articles, dont plusieurs sont consacrés à la culture religieuse.

Au cours de ces dernières années, Antonio Tejera Gaspar a étudié la relation des cultures canariennes avec des phénomènes similaires dans les Caraïbes à des dates syncroniques à celles des Canaries; et ce en publiant Los cuatro viajes de Colón y las Islas Canarias 1492-1502 et La Gomera y la colonización de la Isabela (República Dominicana-Haïti) con animales y plantas de Canarias, en collaboration avec Juan Capote. D'autres aspects de sa recherche se sont orientés vers la comparaison des cultures canariennes et les libyco-berbères du Maghreb dans Canarias y el África Antigua avec Ma E. Chavez y M. Montesdeoca.

54 DH